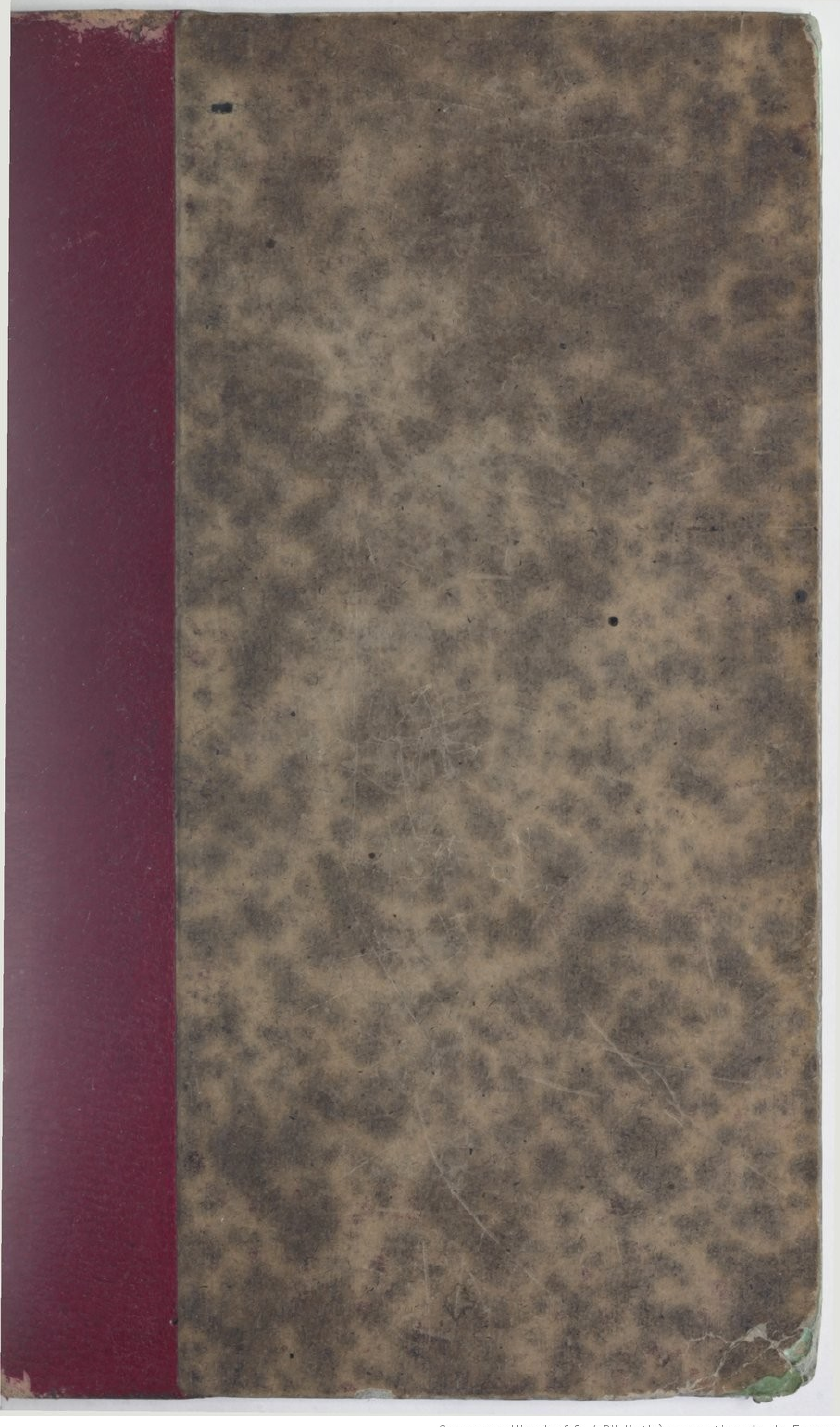
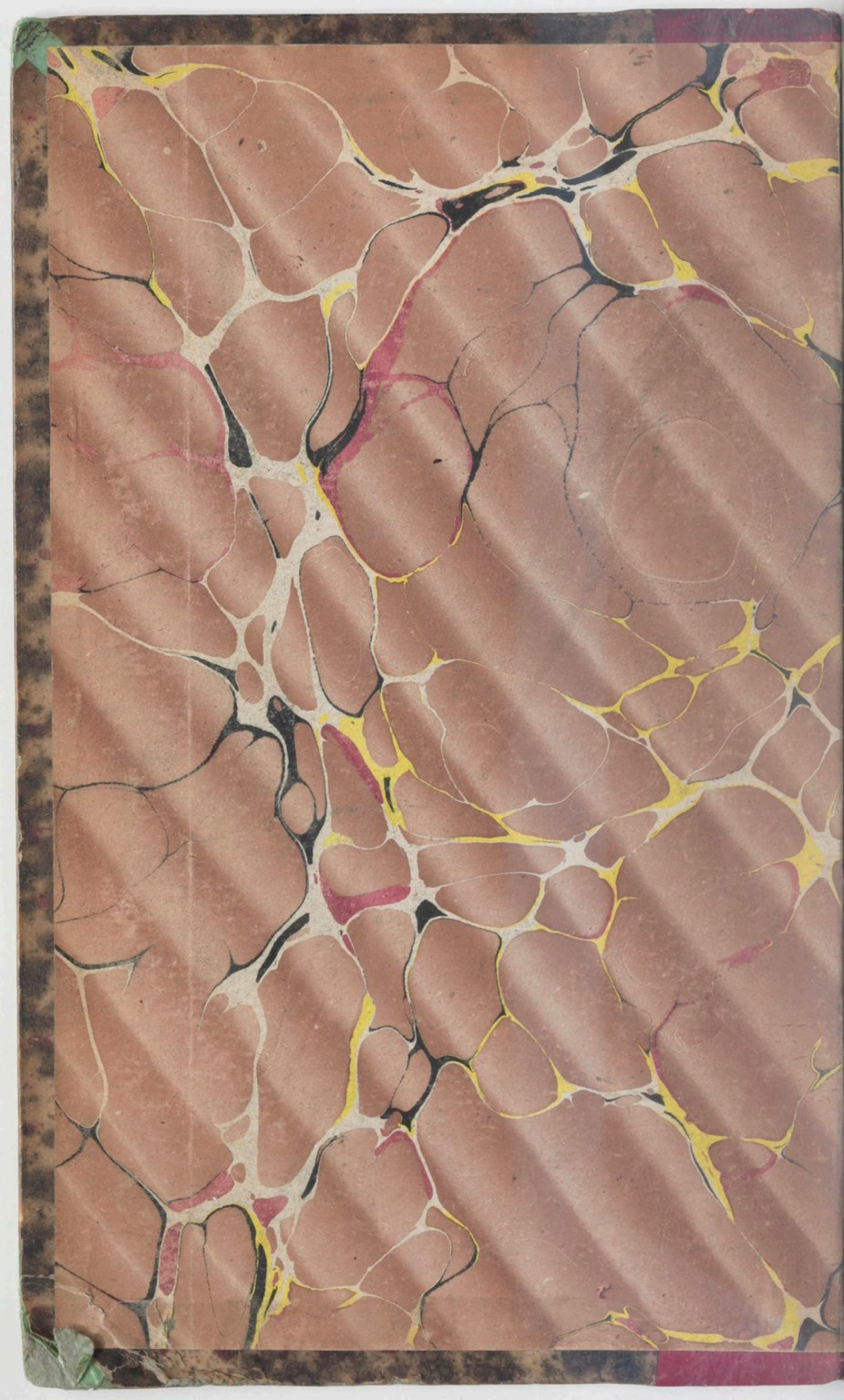
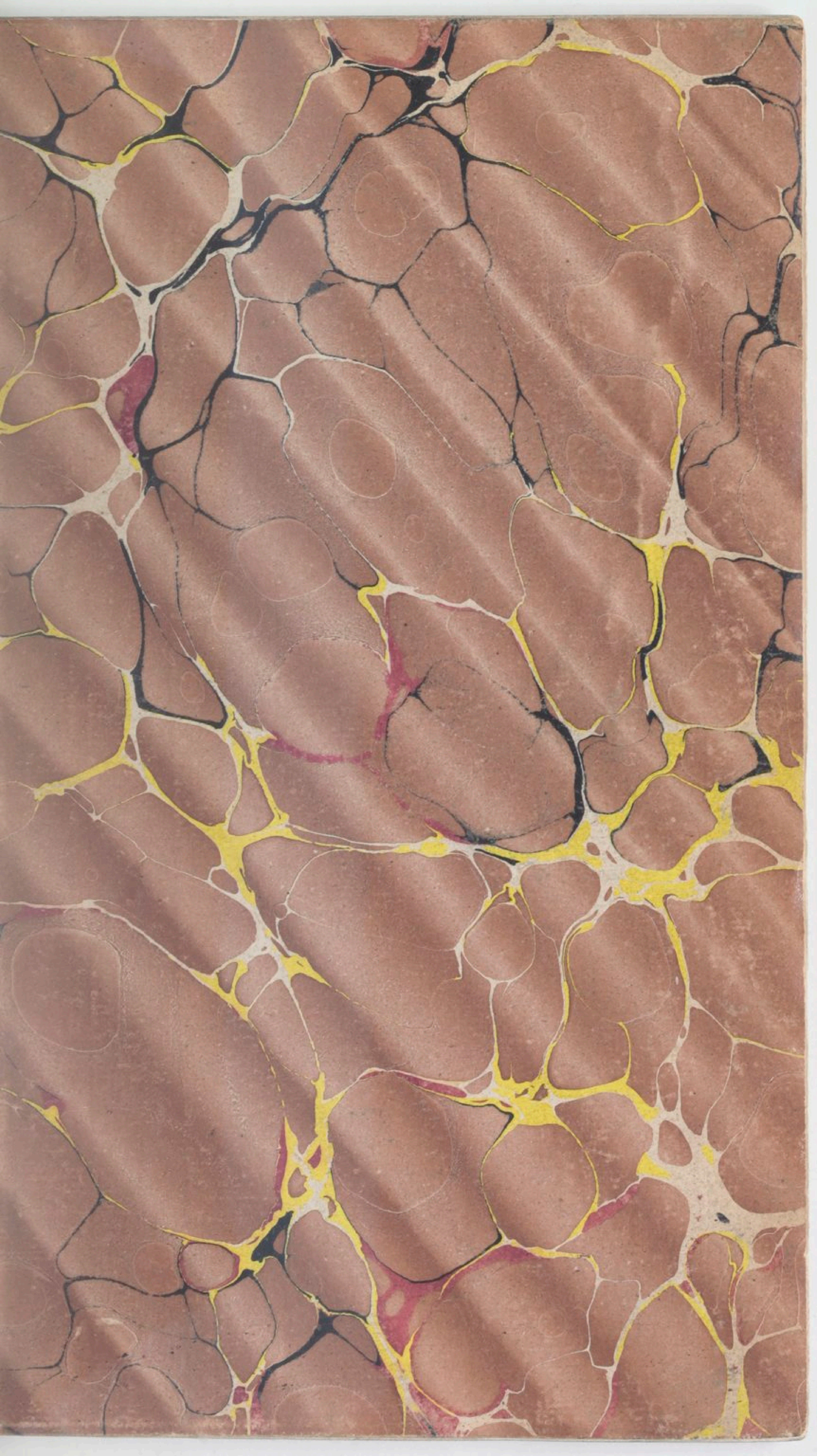


Histoire et description de la Haute-Albanie ou Guégarie, par Hyacinthe Hecquard,...











HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE LA

HAUTE ALBANIE

OU

GUÉGARIE

NOUVELLES ANNALES

DES

VOYAGES, DE LA GÉOGRAPHIE ET DE L'HISTOIRE

SIXIÈME SÉRIE

RÉDIGÉE PAR

M. V. A. MALTE-BRUN

Secrétaire-adjoint de la Commission
centrale de la Société de Géographie de Paris,
Membre correspondant de la Société impériale géographique de Russie,
Membre de la Société géographique de Berlin, Membre correspondant de la Société royale
géographique de Londres, Membre correspondant de la Société
impériale géographique de Vienne.

AVEC LA COLLABORATION

de plusieurs Savants et de Membres de l'Institut.

Il paraît régulièrement le 1er de chaque mois un cahier de 8 à 9 feuilles; 12 cahiers réunis forment 4 beaux volumes in-8o ornés de cartes, vues et plans quand les sujets l'exigent.

Cette nouvelle série comprend, dans chaque cahier :

1o Une ou plusieurs relations inédites et des mémoires originaux;

2o Une revue mensuelle, par M. *V. A. Malte-Brun*, présentant le tableau critique de tout le mouvement géographique du mois précédent, publications, découvertes, voyages, etc.;

3o Le compte rendu des travaux de toutes les sociétés savantes de l'Europe en ce qui se rapporte aux sciences géographiques;

4o L'analyse et des extraits ou des traductions partielles d'un ou de plusieurs ouvrages récents, français ou étrangers;

5o Un choix nombreux et varié d'articles divers, de notices, etc., parmi les plus piquants et les plus remarquables publiés par les recueils et par les journaux français, ou par les revues étrangères;

6o Une bibliographie très-complète de toutes les publications géographique du mois.

Pour Paris.	30 fr.
Pour les départements	36 fr.
Pour l'étranger	42 fr.

NOTA On ne peut pas souscrire pour moins d'une année, qui doit toujours commencer avec le mois de janvier.

Les **NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES**, une des plus anciennes revues scientifiques publiées en France, est la seule qui soit exclusivement consacrée aux sciences géographiques et historiques. Créées en 1808 par *Malte-Brun*, elles ont toujours continué à paraître sans interruption jusqu'à ce jour.

Chaque année forme 4 forts volumes in-8o et un ouvrage complet qui représente fidèlement le mouvement des nouvelles, ainsi que des explorations géographiques de l'année.

Des cartes spéciales, exécutées avec le plus grand soin, tiennent toujours le lecteur au courant des changements et des découvertes les plus récentes.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE LA

HAUTE ALBANIE

OU

GUÉGARIE

PAR HYACINTHE HECQUARD

Consul de France à Scutari,
Chevalier de la Légion d'honneur, etc., etc., etc.



PARIS
CHEZ ARTHUS BERTRAND
Libraire de la Société de Géographie
23, RUE HAUTEFEUILLE

1858

INTRODUCTION

La contrée qu'on appelle aujourd'hui la Turquie d'Europe ne nous apparaît à aucune époque de l'histoire comme ayant été peuplée d'une race unique et homogène. Les Pélasges, les Hellènes, les Illyriens, les Thraces et plus tard les Celtes et les Slaves, enfin les Turcs en ont occupé successivement ou simultanément les diverses parties, et pas plus dans l'antiquité que dans les temps modernes, il ne semble que le contact des races diverses ait amené entre elles une fusion quelque peu intime sur un sol dont la conformation essentiellement régionale, venait en aide aux divergences et aux incompatibilités ethniques.

La civilisation grecque, romaine ou byzan-

tine et la domination turque ont rapproché matériellement ces races diverses ou les ont recouvertes, à certaines époques, d'un vernis plus ou moins uniforme; mais aussitôt que le lien venait à se relâcher, les différences radicales et irréconciliables apparaissaient plus impérieuses et plus dissolvantes que jamais. Nous assistons encore en ce moment à un spectacle analogue.

Notre but n'est pas d'approfondir ici la question de l'origine et de la valeur respective des races qui ont habité cette contrée. Mais, pour faire comprendre le rôle des Albanais dans le monde, il est indispensable de constater avec toute la précision possible quelles sont aujourd'hui les races qui occupent la Turquie d'Europe sous la domination des Osmanlis, répandus eux-mêmes en assez petit nombre au milieu des peuples conquis.

Quatre races principales occupent la Turquie d'Europe : les Roumains, les Slaves, les Grecs et les Albanais.

Les Roumains peuplent en Turquie la Moldavie et la Valachie; en Russie la Bessarabie; en Autriche la Boukovine et une grande partie de la Transylvanie et du Banat de Temeswar.

On les retrouve encore dispersés en Macédoine, en Épire, en Thessalie et dans la partie orientale de la haute Albanie sous le nom de Kutzovlaques et de Zinzares[1]. Les Roumains tirent leur origine des colons de Trajan. Ils ont conservé une langue essentiellement latine qui paraît avoir été le latin rustique, ou en dériver. Comme les autres peuples néolatins, les Roumains ne descendent pas exclusivement des conquérants et des colons venus de Rome. Ces derniers se sont mêlés aux anciens propriétaires du sol, les Daces, déjà mêlés eux-mêmes à d'autres peuples dont quelques-uns devaient être d'origine slave, si l'on en juge par les nombreux emprunts que la langue roumaine a faits aux idiomes de cette famille et par ce fait que la prononciation du néo-latin des Roumains est slave.

Les Slaves occupent dans la Turquie d'Europe les provinces de Bosnie et d'Herzegovine et la principauté semi-indépendante de Servie. Le caractère primitivement hunnique ou ouralien des Bulgares s'est fondu dans un élément slave qui se trouvait déjà en partie dans

1. Il ne faut pas confondre *Zinzare*, qui veut dire Valaque, avec *Zingare*, qui signifie Bohémien.

le pays et qui s'y est, en partie, infiltré depuis. Enfin les Slaves peuplent l'État indépendant de Montenegro.

La race grecque peuple le royaume indépendant de Grèce, les îles Ioniennes; la Thessalie, la plus grande partie de l'Épire où elle se trouve en contact avec les Albanais et presque toute la Macédoine et la Thrace, où elle se rencontre avec les Bulgares.

Enfin les Albanais ou Skipetars occupent un territoire long et accidenté compris entre le royaume de Grèce, le Pinde, les montagnes de la Haute Macédoine, le Montenegro et la mer Adriatique. Quelle est l'origine des Albanais? A quel rameau de la famille humaine doit-on les rattacher? A quel système de langue appartient le skipetar? On en est réduit sur tous ces points à de simples conjectures. Ce que l'on peut seulement constater, c'est que les Albanais n'ont aucune espèce de ressemblance ni d'affinité, sous le rapport de la langue, du caractère ethnique et de l'apparence physique avec aucune des autres races qui peuplent la Turquie d'Europe, c'est-à-dire avec les Roumains, les Grecs, les Slaves et les Turcs osmanlis. L'Albanais est donc un peuple

sui generis; mais quel est ce peuple? d'où vient-il?

Si les Albanais étaient arrivés en Europe à une époque récente, on connaîtrait leurs migrations; mais l'histoire ne nous en apprend rien. On doit naturellement en conclure qu'ils étaient en Albanie depuis les époques les plus reculées. Les premiers peuples d'origine blanche qui aient occupé l'Europe, avant même les Celtes et les Hellènes, sont les Ibères, les Étrusques, les Thraces, enfin les Illyriens[1], qui sont les ancêtres des Albanais actuels[2]. Ces anciens Illyriens appartenaient à la branche glorieuse de la race blanche que l'on appelle Ariane ou Arienne, d'où sont sortis directement les Hindous, les Perses et les Mèdes, les Hellènes et enfin les Germains. Seulement les Illyriens avaient déjà altéré la pureté de leur sang au moment de leur arrivée en Europe. Il résulte de leurs caractères physiques actuels que cette dégénération a eu lieu par des mélanges avec le sang jaune. Malheureusement, malgré

1. Il faut bien se garder d'attribuer au mot Illyrien le sens qu'il a aujourd'hui, où il s'applique généralement à l'ensemble des peuples slaves plus ou moins voisins de la mer Adriatique.

2. *Essai sur l'inégalité des races humaines*, par le comte de Gobineau.

les travaux de Xylander et de Hahn, les études linguistiques ne sont pas assez avancées pour apporter leur part de démonstration à la question des origines albanaises. Toutefois, on ne saurait révoquer en doute la noblesse de l'origine primitive des Albanais. L'histoire fournit des preuves éclatantes de leur énergie, de leur intelligence et de leur activité. Ils ont, du reste, conservé des traditions et des usages chevaleresques qui rappellent de loin les mœurs et les idées de nos héros dans les *Chansons de gestes*, et plus particulièrement dans celle de Garin le Lohérain. Si, malgré cette nature heureusement douée, les Illyriens anciens et les Albanais, leurs descendants, n'ont joué qu'un rôle relativement secondaire comme nation, il faut l'attribuer à leur nombre assez restreint, à leur fractionnement et à leurs mélanges avec des tribus d'origine et de valeur différentes. Mais l'Albanie a toujours fourni des individualités brillantes à la Grèce ancienne, à l'empire byzantin, enfin à la Turquie et à la Grèce moderne.

L'ancienne Illyrie s'étendait autrefois, au moins comme domination, sur tout le littoral de l'Adriatique, depuis la Grèce jusqu'aux

Alpes orientales. L'Albanie actuelle est beaucoup plus restreinte. Au sud, elle n'atteint même pas, comme race, jusqu'au golfe d'Arta, puisque la race grecque occupe une grande partie de l'Épire. Au nord, les Albanais sont limités étroitement et rigoureusement par les habitants slaves des plaines et des montagnes qui environnent le Montenegro. A partir de cette limite, en se dirigeant vers le nord, toute la contrée est exclusivement habitée par des Slaves, qui arrivent jusqu'aux portes de Trieste.

On est naturellement amené à se demander si à l'époque de Gentius, par exemple, la Dalmatie actuelle était peuplée par des Illyriens-Albanais, ou si seulement les Illyriens exerçaient une domination dans cette contrée sur des peuples d'autres races, et alors à quelles races appartenaient ces peuples soumis. Étaient-ce des Celtes venus à la suite de l'une des invasions connues? Étaient-ce des Slaves?

On sait que l'empereur grec Héraclius a appelé les Slaves serbes et les Slaves croates dans les pays que ces peuples occupent encore aujourd'hui pour s'en faire un rempart contre les Avares. La population si dense et si ho-

mogène des Slaves dans cette partie de l'Europe est-elle due uniquement à cette immigration du VIIe siècle de notre ère? Ne peut-on pas admettre, avec quelques auteurs, que le fond de la population de la Turquie d'Europe était déjà slave antérieurement à l'arrivée des Serbes et des Croates? S'il en est ainsi, il est extrêmement probable que les Slaves peuplaient la Dalmatie sous la domination illyrienne. C'est l'opinion adoptée par le savant Szafarzyk dans ses *Antiquités Slaves*.

Sur tous ces points, je le répète, l'on en est encore réduit aux conjectures. Ce qui est certain, c'est que, dans la partie septentrionale de l'Albanie actuelle, la race s'est modifiée par des mélanges avec les Slaves. On en trouvera la preuve irrécusable dans quelques coutumes des montagnards Albanais et dans les traditions qu'ils ont conservées sur leurs origines. Les pachas indigènes de Scutari, comme on le verra aussi, prétendaient eux-mêmes descendre des rois serbes.

Pour que l'on puisse bien saisir la situation actuelle de la haute Albanie ou Guégarie, à laquelle est consacré cet ouvrage, il est indispensable de jeter rapidement un coup

d'œil général sur le rôle que les populations indigènes de la Turquie d'Europe et notamment les Albanais ont joué dans l'histoire contemporaine de l'empire ottoman.

Au commencement de ce siècle, sous l'empire de circonstances qu'il n'est pas le lieu d'apprécier, le gouvernement turc se livra à des tentatives de centralisation administrative. C'était vouloir modifier complétement les anciens rapports du pouvoir souverain avec les autorités locales et surtout avec les existences féodales sur lesquelles l'organisation de l'empire avait reposé jusqu'alors.

Les musulmans, attachés à l'ancien ordre de choses par leurs traditions et par leurs intérêts, s'élevèrent contre le développement intérieur d'une autorité qui se déconsidérait à leurs yeux par des allures européennes, et qui n'offrait plus, d'ailleurs, aucune satisfaction à leurs sentiments bons ou mauvais, au moment où, par la centralisation, elle allait leur faire ressentir ses atteintes d'une manière plus rude et plus intime. Les tentatives de recrutement pour l'armée régulière durent surtout exciter les plus vives répugnances et devinrent en effet, dans beaucoup de provinces, l'occasion

des formidables insurrections musulmanes qui ont marqué les commencements de ce siècle.

La résistance des musulmans indigènes contre la centralisation turque ne fut nulle part aussi sérieuse et aussi brillante qu'en Albanie. Elle eut, dans la moyenne et basse Albanie, un illustre champion, Ali de Tebelen. Le tyran de Janina appartenait à la partie tosque de ce pays. Il réussit à soumettre tous les chrétiens et tous les musulmans de la Toskarie et de l'Épire, après y avoir abaissé lui-même la féodalité à son profit. Parmi les Guèghes ou habitants de la haute Albanie, les musulmans furent toujours les ennemis d'Ali; aussi sa domination ne s'étendit jamais sur la Guégarie. Il y eut beaucoup de ces musulmans dans l'armée turque, qui finit par briser sa puissance. Les chrétiens de la haute Albanie, et principalement les Mirdites, combattaient, au contraire, dans les rangs du pacha de Janina.

Après la défaite et le meurtre d'Ali, le pacha guèghe de Scutari devint l'adversaire le plus important des innovations, dans la Turquie d'Europe.

Ces résistances des musulmans furent vaincues partout, et quoique la Porte ne soit pas

arrivée à appliquer dans toutes ses provinces, et notamment dans la haute Albanie, les prescriptions du hatti-chérif de Gulhané, et à plus forte raison celles du hatti-humayoum de 1856, on doit constater que les armes et surtout la politique des Turcs ont triomphé généralement de la résistance des musulmans indigènes. Ces derniers ne paraissent plus menacer l'existence de l'empire, bien que la Porte soit souvent impuissante à s'en faire obéir et amenée quelquefois à faire de regrettables concessions à leurs passions et à leurs intérêts. Il faudrait un nouvel affaiblissement de la Porte pour que les musulmans albanais, slaves, kurdes ou arabes devinssent un danger pour la Turquie; mais ils sont, en 1858, un obstacle sérieux à ses bons rapports avec les puissances européennes.

Si la race musulmane dominante a triomphé des musulmans des autres races, le résultat des insurrections chrétiennes, qui sont venues à la suite de celles des musulmans, a été bien différent. Ainsi la Grèce, qui avait d'abord été soulevée par la politique d'Ali de Janina, est devenue un royaume séparé. La Servie, dont la population chrétienne a été primitivement excitée par la Porte elle-même à s'ar-

mer pour aider la Turquie contre des beys et des janissaires insurgés, est devenue une principauté semi-indépendante. Les Roumains de la Moldavie et de la Valachie ont vu confirmer et accroître leur indépendance administrative.

La position de ces populations chrétiennes vis-à-vis la Porte, est garantie par des traités européens. Il existe, dans la haute Albanie, de nombreuses tribus chrétiennes qui jouissent aussi du privilége de s'administrer elles-mêmes, et dont il sera longuement question dans ce livre. La Porte, avec autant de sagesse que d'équité, a respecté généralement les droits de ces populations, qui ne lui causent aucun embarras, et qui, en accomplissant fidèlement leurs obligations, ont été souvent, pour la Turquie, des auxiliaires utiles et dévoués. L'Europe n'a donc pas eu à stipuler spécialement la garantie des droits de ces montagnards. D'ailleurs leurs immunités, confirmées par des concessions spontanées des sultans et consacrées par un usage quatre fois séculaire, rentrent évidemment dans les priviléges des chrétiens, existant *ab antiquo*, que la Porte s'est engagée d'honneur à respecter. Si ces

chrétiens ont eu le bonheur et le courage de conserver le *self-government* sans jamais s'allier aux ennemis extérieurs de la Turquie; s'ils ont porté haut le drapeau de notre religion; s'ils n'ont jamais été abaissés ni avilis, ils méritent au moins autant l'attention et la sympathie de l'Europe, que les populations plus faibles qui ont laissé humilier par la servitude leur religion et leur nationalité.

A.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE LA

HAUTE ALBANIE

HISTOIRE
ET DESCRIPTION
DE LA
HAUTE ALBANIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE I

GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

La haute Albanie, appelée aussi *Albanie blanche* et *Guégaria*, est bornée au nord par les monts *Vomitor* et *Biélopoglie*, à l'ouest par l'Adriatique et le Montenegro, au sud par le *Scombi*, et à l'est par les montagnes qui, partant d'Ochrida, viennent aboutir à Plava.

La haute Albanie comprend une grande partie des pachaliks de Prisren et de Monastir, et celui de Scu-

tari. Je m'occuperai principalement de ce dernier, qui est le moins connu et le plus intéressant par sa composition ethnique, ses coutumes, son organisation politique, différant dans chaque montagne comme dans chaque district.

Limites du pachalik de Scutari. — Le pachalik de Scutari est borné au nord par l'Albanie autrichienne et le Montenegro; à l'est par les districts d'Ipek, d'Iakova et de Prisren. La limite, de ce côté, se trouve à l'endroit où se réunissent les deux cours d'eau appelés *Drin*. Au sud, le pachalik de Scutari est borné par le fleuve *Mathias*, et à l'ouest par la mer Adriatique.

D'après les ingénieurs ottomans, sa superficie serait de cent cinquante milles carrés. Le nombre de ses habitants est de cent cinquante mille environ.

Fleuves et rivières. — Ce pachalik est traversé par deux fleuves : la Bojana et le Drin. La Bojana (*Barbana Livianus* des anciens), qui sort du lac un peu au-dessus de Scutari, est considérée par les habitants comme la continuation de la *Zenta* ou *Zetta*, qui se jette dans le même lac, un peu au-dessous de Podgoritza. On appuie cette opinion sur ce que, principalement à l'époque des grandes eaux, le courant de la Zetta se fait sentir sur toute la longueur du lac : pour le traverser dans cette direction, on se sert, en effet, de ce courant. La Bojana est navigable, pour les bâtiments ne calant pas plus de huit pieds, jusqu'à

Hoboti, petit village situé à deux lieues de Scutari : elle a, dans cet endroit, une profondeur de quatre mètres; mais malheureusement il existe, à son embouchure, une barre sur laquelle l'eau ne s'élève jamais au-dessus de trois mètres. Au delà d'Hoboti on rencontre un bas-fond qui empêche les bâtiments d'arriver à Scutari. En face de cette ville, de nombreuses pêcheries obstruent aussi le cours du fleuve.

Le Chiri. — La Bojana reçoit, au sortir de Scutari, le Drinass ou Chiri (*Clausulus* des anciens). Presque à sec pendant l'été, le Chiri, qui prend sa source dans les montagnes de Pulati, près du village dont il porte le nom, se gonfle, dans l'hiver, des pluies venues des montagnes, et devient un torrent furieux qui cause de grands ravages et inonde alors une partie de la ville.

La Scoubina. — La Scoubina, petite rivière dont la source se trouve dans les montagnes d'Antivari, se jette aussi dans la Bojana, entre les villages de Sarégi et de Liséna.

Le Drin.—Le Drin noir, canal d'écoulement du lac d'Ochrida, après avoir reçu dans sa course un grand nombre de torrents des montagnes de l'est, se joint au *Drin blanc,* qui arrose les plaines de Jakova, Ipek et Prisren, coule ensuite entre des montagnes calcaires excessivement élevées jusqu'à Scéla. A partir de ce point, ses eaux, grossies de tous les torrents des montagnes des Mirdites, de Schiala et de Gras-

ténischa, côtoient les plaines fertiles de Zadrima et de Bouchat, jusqu'à Alessio, au-dessous de laquelle elles se jettent dans la mer.

Le Drin est navigable jusqu'à Scéla pour de grosses embarcations. Des petits navires, ne tirant que quatre ou cinq pieds d'eau, peuvent le remonter jusqu'à la hauteur de Blinisti, à trois lieues au-dessus d'Alessio. Ce fleuve, qui déborde tous les ans, cause des pertes immenses, et les habitants des plaines de Zadrima ont dû renoncer à en cultiver la plus grande partie.

Rivières. — Les principales rivières de la haute Albanie sont : le Zem, qui, formé des torrents des montagnes de Troïtza, voit sur ses bords les principaux villages de la tribu des Klémentis et se perd dans la Moratcha, au-dessous de Podgoritza ;

La Moratcha, qui prend sa source dans le Montenegro et se jette dans le lac de Scutari, auprès de Jablack. La Riéka, sortie d'un rocher près du village montenegrin qui porte son nom, arrose la partie la plus fertile du Montenegro et contribue à l'alimentation du lac de Scutari, ainsi que le Rioli, qui est plutôt un torrent qu'une rivière ;

Le *Fanti*, après avoir parcouru les montagnes des Mirdites, qu'à leur extrémité il sépare du district de *Skréla*, porte ses eaux au fleuve Mathias, près d'un village appelé Pédana.

Lacs. — La haute Albanie compte plusieurs lacs : celui de Plava, situé au sommet de la montagne de

ce nom, est presque rond et peut avoir deux lieues de circuit. Il est, en partie, alimenté par les eaux du Lim, rivière formée des torrents d'*Odolia* et *Gretschar*.

Celui de Hotti, à peine séparé du lac de Scutari, est plutôt un vaste marais, dont les eaux et les limites varient suivant l'état de l'atmosphère, et ne sont considérables qu'à l'époque des grandes pluies.

Ceux de *Sciassi* et de *Murtepsa*, dont les eaux communiquent avec la Bojana, sont alimentés par les pluies et par quelques sources souterraines.

Le plus remarquable de tous est le lac de Scutari, appelé par les indigènes *Likieni i scoders* (*Palus Labeatis*). Flanqué de hautes montagnes, tantôt arides, tantôt luxuriantes de verdure, il offre à celui qui le parcourt des sites d'autant plus délicieux qu'ils changent à chaque instant d'aspect. Sa longueur est d'environ neuf lieues, sa largeur moyenne est de six milles. A l'ouest, il baigne le pied de hautes montagnes aux pentes assez douces pour qu'il s'y soit établi de nombreux villages, dont les habitants vivent principalement du produit de leur pêche. A l'est, au contraire, ses rives offrent au regard une plaine fertile de deux lieues de largeur, qui devrait être une source de richesse pour Scutari, si ses habitants étaient plus industrieux et moins indolents.

Ce lac présente quelques îles : les plus considérables sont celles de *Vranina* et *Mourichian* (*Moracovitch* des cartes). Sur cette dernière, la plus

rapprochée de Scutari, existent les ruines d'une ancienne tour; sur l'autre on trouve plusieurs villages. Viennent ensuite les îles de Monastir et de Lessendra, enlevées aux Montenegrins par les Turcs, qui, en 1844, y construisirent deux petites forteresses, et mirent en station devant la seconde deux petits bâtiments chargés de la police du lac. La navigation y était auparavant très-dangereuse : les Montenegrins, profitant de la nuit, venaient piller les embarcations jusque sous les murs de la forteresse de Scutari, ou, formant des escadrilles de barques légères et bien armées qu'ils cachaient dans les anfractuosités des rochers qui bordent Vranina et Lessandra, tombaient à l'improviste sur les convois se rendant à Podgoritza, et s'emparaient des embarcations, après avoir coupé et emporté les têtes de ceux qui les montaient.

Suivant une tradition locale, le lac de Scutari n'aurait pas toujours existé, ou du moins n'était pas jadis aussi grand qu'aujourd'hui. Vers la partie orientale, il y avait, suivant cette tradition, une plaine couverte de villages et de jardins, parmi lesquels serpentaient divers torrents prenant leur source dans les montagnes voisines; elle se nommait *Fouscia e proneve* (plaine des torrents). Un jour, à la suite d'un tremblement de terre, les eaux prirent un tel accroissement que cette plaine fut entièrement submergée. Les anciens du pays ajoutent, pour appuyer

leur dire, qu'ils ont vu, et que l'on pourrait voir encore les ruines des maisons et les arbres de ces jardins lorsque les eaux du lac sont calmes et transparentes.

Montagnes. — Parmi les hautes montagnes qui coupent en tous sens le pachalik de Scutari, on distingue le mont *Toroboši* formant la tête de la longue chaîne qui traverse la Dalmatie; le *Zuccali*, remarquable par sa forme pyramidale; le mont *Kom*, servant de frontière au Montenegro; enfin le *Maranaj* aux neiges éternelles, dont les nombreux rameaux joignent le pachalik de Scutari à ceux de Prisren, de l'Herzegovine et de la Bosnie.

Plaines. — Les plaines de Zadrima, de Podgoritza et celles des environs de Scutari se distinguent par l'excellente qualité et la fertilité de leurs terres. Les immenses plaines de *Fuscia stoï* et de *Lama spahive* sont incultes et servent de pâturages.

Climat. — Le climat de la haute Albanie est en général doux et salubre; il varie cependant suivant les lieux. De la mer jusqu'au pied des montagnes, la température ressemble à celle de l'Italie; à l'automne et au printemps, on y respire un air doux et embaumé par la riche flore des prairies. Dans l'est, ainsi que sur les monts, l'hiver est rigoureux; sur certaines cimes les neiges sont éternelles. En été, la chaleur est excessive.

Produits. — En général, le sol est très-fertile;

malheureusement la plus grande partie reste sans culture par suite de l'incurie et de la paresse des habitants. Le blé, le maïs, l'orge, l'avoine, le riz, les haricots, y abondent. Depuis quelque temps la culture du lin et celle du tabac y ont pris un grand accroissement. Les fruits de toutes espèces, et principalement les cerises, les abricots, les figues et les raisins, y sont nombreux et de bonne qualité; si ces derniers étaient traités comme en France, ils donneraient un vin excellent. Sur les bords de la mer, par exemple, à Dulcigno et Antivari, on cultive avec succès les oliviers, et l'huile qu'on en tire est très-estimée en Dalmatie, où on l'exporte.

Les forêts abondent en bois de construction qu'on envoie à l'étranger, et principalement à Malte, à Gênes et à Tunis. Les essences les plus communes sont : l'orme, le chêne, le hêtre, le sapin, le pin et le noyer.

La haute Albanie est riche en troupeaux; ceux de chèvres et de moutons forment la fortune principale des habitants des montagnes. Les villageois de la plaine élèvent des bêtes à cornes (bœufs et buffles), des porcs et quelques chevaux. Chaque année voit s'accroître la quantité de soie et de cire qu'on y récolte. Dans les hautes montagnes, et surtout du côté de Plava et de Deblinisti, on trouve l'ours, le loup et le sanglier. Quoique la chasse soit permise à tout le monde, le gibier s'y rencontre en quantité prodi-

gieuse, surtout le lièvre, la caille, la bécasse et la perdrix; du côté des Mirdites et d'Alessio, l'on trouve des daims, des chevreuils et des faisans. Dans l'hiver, le lac de Scutari est couvert d'oiseaux aquatiques de toutes espèces; les canards sauvages y sont si nombreux qu'on en prépare les têtes pour faire des fourrures dont les Turcs se servent en été.

Les rivières et les lacs de la haute Albanie sont très-poissonneux; les principales espèces sont : le brochet, l'anguille, la carpe, la truite et la truite saumonée, qui atteint des proportions considérables. Dans le Drin, on trouve l'esturgeon, et dans le lac de Scutari, une espèce de sardine appelée *scoranze* que l'on fait fumer pour l'exporter ensuite en Dalmatie où elle est très-recherchée. La pêche de ce poisson est l'occasion d'une cérémonie qui sera décrite lorsqu'on parlera des coutumes des Albanais.

La géologie et la minéralogie de cette partie de la Turquie sont peu connues. MM. Boué et Viquesnel sont ceux qui, jusqu'ici, en ont donné l'idée la plus exacte.

Division politique. — Les districts et communes (*Nahie, Bayrack*) qui, réunis, forment le pachalik de Scutari, prennent presque tous le nom de la ville ou du village dans lequel réside le commandant (*mudir*); ils se divisent comme suit :

La ville de Scutari et sa banlieue (*Nahia i Scoders*); le district d'Antivari (*Nahia i Tivarit*); celui

de Dulcigno (*Nahia Ulgïnit*); celui d'Alessio (*Nahia Lesies*) ; le district de Podgoritza, comprenant Jablack et Spouz (*Nahia Spuz e Podgorizes*); le district de Goussinie et Plava (*Nahia i Guzijs*); enfin celui de Biélopoglie (*Nahia i Bïelopoj*).

Les nombreuses tribus des montagnes ne font pas partie de cette division, et, quoique dépendant de Scutari, elles forment des districts séparés, ayant leurs lois et leurs constitutions distinctes, et prennent les noms soit des montagnes qu'elles habitent, soit des chefs de la race dont elles descendent.

Parmi les montagnes, dites montagnes de Scutari, la tribu de Hotti est la première; après elle viennent celles de *Clementi*, de *Gruda*, de *Castrati*, de *Skrieli*, de *Schiala* et de *Scossi*. Les tribus de second ordre sont *Slaca*, *Tévali*, *Riolla* et *Postrippa*, dont le territoire comprend quelques villages de la plaine.

Vient ensuite la tribu des Dukadgini, placée sur la rive gauche du Drin et qui comprend les bayracks de *Puka*, *Haleja* et *Malisii*. Enfin les tribus des *Wassœvitch*, appartenant au district de Goussinie, et celles de *Biélopoglie*.

En dehors de ces tribus est la principauté des Mirdites, la plus remarquable de toutes, qui, affranchie de tout tribut, en vertu d'anciens priviléges, ne doit à la Porte que le secours de ses armes.

Après ce coup d'œil jeté sur l'ensemble du pachalik de Scutari, il faut, pour s'en former une idée

exacte, le parcourir district par district; étudier les coutumes et les lois de ses tribus et de ses montagnes; rechercher leur origine, leur histoire et celle de l'Église de l'Albanie. C'est ce que je me propose de faire dans la suite de ce travail.

CHAPITRE II

DISTRICTS DE SCUTARI, D'ANTIVARI, DE DULCIGNO, D'ALESSIO, DE SAPPA ET ZADRIMA, DE PODGORITZA ET DE GOUSSINIE. — LES VASSŒVITCH. — DISTRICT DE BIÉLOPOGLIE.

DISTRICT DE SCUTARI

Capitale de la haute Albanie, siége du gouverneur turc, résidence d'un évêque latin, Scutari est aussi nommée *Scodra* par les Albanais, *Iskendrié* par les Turcs. Elle prit le nom de Scodra, qui signifie *sur la colline*, de son ancienne situation. La ressemblance du nom de Scodra avec celui de *Scandria*, que les Albanais donnent à Alexandrie d'Égypte, et certaines chroniques locales, ont porté quelques auteurs à faire remonter à l'époque d'Alexandre le Grand la fondation de Scutari. Rien ne vient cependant à l'appui de cette assertion : l'on n'y voit aucun vestige de cette époque, et les monnaies comme les pierres gravées qu'on y trouve quelquefois ne remontent pas au delà des Césars. Quant au nom d'*Iskendrié*, qui lui fut donné par les Turcs, n'est-il pas probable que, Scodra se trouvant faire partie du territoire défendu par

Scanderbeg, ils attribuèrent à cette ville le nom du héros qui leur opposa une si opiniâtre résistance?

Aperçu historique. — On ne connaît pas les fondateurs de Scutari; Tite-Live est le premier auteur latin qui en fait mention (D. V, LIV) : « On arriva « ensuite à Scodra, principal objet de cette guerre, « non-seulement parce que Gentius l'avait prise « comme capitale de son royaume, mais aussi parce « qu'elle était d'un accès difficile et la mieux fortifiée « des villes du Labeatis. Deux fleuves l'entourent : la « *Clausula*, coulant dans la partie orientale de la « ville, et la *Barbana*, sortant du *palus Labeatis*, dans « la partie occidentale, etc., etc. »

Profitant d'une révolte fomentée par les Romains, et à la suite de laquelle une partie de l'Illyrie s'était constituée en république (an 168 av. J.-C.), le préteur Anicius bloqua ou prit tous les ports du littoral, et assiégea Gentius dans sa capitale. Forcé de se rendre après une sortie malheureuse, ce souverain fut conduit à Rome avec sa femme, ses frères et ses deux fils, pour orner le triomphe d'Anicius. Scodra devint tributaire des Romains.

Polybe et Appien citent cette ville comme une colonie romaine; ce dernier, parlant du partage de l'empire entre Antoine et César, dit : « Scodra, ville « de l'Illyrie, située au milieu du golfe Adriatique, « devint le confin de l'un et l'autre empire. » Enfin Pline appelle Scodra « une ville de citoyens romains. »

Lors de la division de l'empire, Scodra tomba en partage aux empereurs grecs, et fit, au IVe siècle, partie de la *Prévalitaine.*

Au Ve, lorsque le Goth Ostroïllus établit dans cette province le siége de son gouvernement, son neveu Selimir s'empara de Scodra et obtint de Justinien le titre de *comte de la Zenta,* lorsque cet empereur en eut chassé les Goths.

Au VIIe siècle, les Serbes, du consentement de l'empereur Héraclius, occupèrent les rives de la Dalmatie : Scodra leur fut cédée et demeura en leur pouvoir jusqu'en 1368. A cette époque les Balza, princes de la Zenta, que les Monténégrins considèrent comme leurs premiers chefs, en devinrent les maîtres. En 1401, Scodra passa dans les mains des Vénitiens qui, deux ans plus tard, eurent à réprimer une révolte des habitants. En 1409, cette ville leur fut enlevée par Sigismond, roi de Hongrie, alors en guerre avec le roi de Naples, leur allié. Ce n'est qu'en 1444 qu'ils parvinrent à la reprendre avec l'aide des Turcs qui, dix ans plus tard, mettaient à leur tour le siége devant cette malheureuse ville. Loredano, après avoir soutenu un siége mémorable, força les Turcs à se retirer. Ils revinrent quelques années après : il fallut un traité, signé en 1477, pour faire descendre des remparts de Scutari la bannière de Venise, qui y est, depuis lors, remplacée par l'étendard des Turcs.

Situation de Scutari. — La ville de Scutari changea plusieurs fois de position. D'après Barletius, auteur d'une relation du siége de 1444, la ville autrefois située dans la plaine et partagée par le Chiri ayant été prise et ravagée par les Barbares, ses habitants se réfugièrent dans la forteresse. Après le départ de l'ennemi, ne se croyant plus en sûreté dans la plaine, et pour se soustraire à des attaques imprévues, ils abandonnèrent leurs demeures qu'ils transférèrent et échelonnèrent sur la hauteur, donnant à leur nouvelle cité la forme d'un cône qui avait la forteresse au sommet. Cette nouvelle ville (on voit encore les ruines des maisons et du mur qui les entourait) ayant été de nouveau détruite par les Turcs, ils l'établirent un mille plus loin, dans le lieu où elle est aujourd'hui.

Aspect. — Vue du haut des collines qui la divisent, Scutari, ceinte par deux cours d'eau, le Chiri et la Bojana, placée au milieu de vastes prairies, avec ses jardins verdoyants, ses minarets s'élevant au milieu des arbres, offre un délicieux coup d'œil, mais ressemble toutefois moins à une ville qu'à un grand village. Entourées d'une haute muraille, le plus ordinairement crénelée, les maisons sont semées sans ordre. Les rues larges, mais pavées de cailloux pointus, sont fangeuses pendant l'hiver, et couvertes, dans l'été, d'une épaisse poussière. Au milieu, comme dans toutes les cités musulmanes, sont des champs spacieux semés de tombes.

De loin en loin, des pierres tumulaires, couvertes d'inscriptions, indiquent les lieux où sont tombées les victimes des *vendette* si fréquentes en Albanie.

Division. — Scutari compte 4500 maisons, dont 3000 musulmanes, 1400 chrétiennes et 100 grecques, embrassant un espace de terrain dont la circonférence est de plus de quatre milles. Elles sont divisées en dix quartiers : *Tabachi, Tépé, Aïasma, Giafa, Bacialek, Berdizza, Couchi, Dobracou, Golémi* et *Roussi.* Tabachi est séparé des autres par de hautes collines. La tradition rapporte qu'entre Tabachi, quartier alors considérable et en grande partie habité par les beys, mais aujourd'hui presque entièrement détruit à la suite d'une révolte, qu'entre Tabachi, dis-je, et les autres quartiers, il exista pendant longtemps une guerre acharnée. Chaque parti avait établi des lignes de démarcation qu'on ne franchissait qu'en armes. Quoique cet état d'hostilité ait cessé, il existe encore une haine qui se fait facilement jour et se traduit par de fréquents assassinats.

Chaque quartier se divise en rues ou *Bayracks*[1] ayant à sa tête un *alfier* ou *Bayracktar.* On estime à trente-huit mille âmes la population de Scutari. Il n'a jamais été fait de recensement; ce chiffre est la moyenne des évaluations qui m'ont été données par les personnes les plus considérables de la ville. Le

1. Bayrack, qui se retrouvera souvent dans cet ouvrage, veut dire *étendard.*

chiffre des catholiques est de douze mille cent, celui des Grecs de cinq cents; le reste est musulman.

Bazar. — A un mille de la ville, sur la rive de la Bojana, est le bazar renfermant environ quinze cents boutiques. Au centre est un *besesten* en pierres, servant de dépôt pour les marchandises précieuses. Il est fermé pendant la nuit et la garde en est confiée à quatre *koulouks* payés par les marchands. C'est dans ce bazar que se concentre tout le commerce de la haute Albanie; c'est là aussi que, tous les dimanches, se tient le marché où les habitants des montagnes et des campagnes voisines viennent apporter leurs produits, qu'ils échangent contre les marchandises qui leur sont nécessaires [1].

Forteresse. — A l'extrémité des collines de Tépé et de Torobos, qui partagent la ville, et au sommet d'une petite montagne dénudée ayant environ cent cinquante mètres de hauteur, s'élève la vieille forteresse serbe de *Rosapha.* Une chanson albanaise en attribue la construction à un certain *Rosa* et à sa sœur *Pha*, qui lui donnèrent leurs noms. Rosa, dit cette chanson, choisit l'extrémité du mont Torobos pour s'y construire un fort destiné à protéger Scodra, la fleur de l'Albanie, et à défendre l'entrée du lac aux bâtiments ennemis. Déjà il touchait à sa fin, lorsque la tour du nord s'écroula. On la refit, mais

1. A la demande de l'évêque latin et des consuls, le jour du marché a été changé en 1858.

chaque nuit voyait tomber les travaux exécutés pendant le jour. On allait y renoncer, lorsqu'un vieillard, renommé par sa sagesse, déclara qu'il fallait qu'une femme fût enterrée sur les murailles pour faire cesser ce prodige et pour que la ville jouît, dans l'avenir, d'une éternelle prospérité. Pha, sœur de Rosa, étant venue, sur ces entrefaites, pour visiter les travaux et encourager les ouvriers, ceux-ci s'en emparèrent et l'enterrèrent vivante. Avant de mourir, Pha, qui était alors nourrice, demanda qu'on lui laissât allaiter encore une fois son enfant à travers un trou de la muraille; on le lui accorda, et par l'effet d'un miracle le lait ne cessa plus de couler jusqu'au moment où son fils dut être sevré. Alors une source intarissable jaillit du pied de la muraille, qui conserva une tache dont rien ne put altérer la blancheur, et que l'on montre encore aux étrangers qui visitent la forteresse.

Rien n'a dû être changé au plan primitif du *Rosapha;* seulement ses tours carrées furent remplacées par des bastions lorsque les Vénitiens s'en emparèrent. Depuis l'occupation des Turcs, elle tombe en ruines et aucune réparation n'y est faite; elle est cependant heureusement située, car elle commande le cours de la Bojana et les routes qui, de la mer, conduisent à l'intérieur. Pour la rendre imprenable, il suffirait de fortifier la colline de *Torobos* et la montagne de *Casina* qui la dominent; ce sont les points où l'armée

turque plaça ses batteries, lors de la révolte de Mustapha-Pacha. Dans l'état où elle se trouve actuellement, la forteresse ne pourrait résister à une attaque sérieuse. Son armement se compose de quarante pièces de canons de divers calibres, la plupart en bronze et en mauvais état, montés sur des affûts pourris, plus propres à servir d'épouvantail aux habitants qu'à repousser un ennemi. Elle a deux entrées : la principale, sur laquelle on voit encore le lion de saint Marc, se trouve sur le côté oriental ; on y arrive par un chemin tournant assez large dont le pavé est glissant et en mauvais état. L'autre est une petite poterne, ouverte récemment, et qui communique avec la caserne par un sentier étroit et tortueux. A l'intérieur sont quelques mauvaises maisons servant de magasins et de quartiers ; un *konack* tombant en ruines, occupé ordinairement par le gouverneur ; une église catholique, transformée en mosquée lors de la prise de Scutari par les Turcs, et dans laquelle on voit encore quelques peintures ; enfin, des citernes alimentées par les eaux des pluies. Au pied de la forteresse, et dans sa partie occidentale, on voit encore les restes d'une église, dédiée à Notre-Dame de Bon-Conseil, dont l'image se trouve à Rome, où des anges la transportèrent, disent les chroniques chrétiennes du pays, à l'instant même où les Turcs allaient s'en emparer. Plusieurs souterrains, dont un conduisant à la Bojana, exis-

tent dans la forteresse. Des vieillards m'ont assuré, qu'en travaillant autrefois à la réparation d'un des murs, on avait retrouvé ce dernier souterrain, mais que, personne n'osant y entrer, on l'avait fermé de nouveau. On dit aussi qu'il y a quelques années, en travaillant au pied de la montagne, on découvrit une espèce de petit temple, soutenu par des colonnes en marbre, sur lesquelles étaient diverses inscriptions. Malgré mes recherches, je n'ai pu me faire indiquer l'endroit précis où ces fouilles avaient été faites.

Ponts. — La ville de Scutari a deux ponts : l'un, placé sur le Chiri, non loin de l'endroit où ses eaux se jettent dans la Bojana, fut construit en 1768 par les ordres et aux frais d'Achmet-Pacha, descendant des beys de Bouchat, afin de laisser à la postérité, comme le dit une inscription arabe, un souvenir durable de sa bienfaisance. Il servait à réunir à la ville le bourg de *Baccialek*. La construction solide de ce pont, la hardiesse de ses arches élevées, son ensemble gigantesque, présentent un aspect imposant peu en rapport toutefois avec son utilité; et l'on regrette, en le voyant, qu'Achmet-Pacha n'ait pas songé à le jeter sur la Bojana, où il n'existe qu'un pont en bois, emporté presque chaque année lors de la crue des eaux, et que l'on ne traverse qu'en tremblant, tant les planches qui le recouvrent sont faibles et en mauvais état.

Mosquées. — Les mosquées sont nombreuses à Scutari ainsi que dans toutes les villes de la Turquie; chaque rue en compte deux ou trois, qui n'ont toutefois rien de remarquable. Une seule, située dans le quartier de *Tabacki*, attire l'attention. Elle fut aussi élevée par Achmet-Pacha, à la même époque que le pont du Chiri; plusieurs dômes de différentes grandeurs, recouverts en plomb et soutenus par des colonnes de granit, ayant des chapiteaux d'ordre corinthien, sont le principal ornement de cette mosquée.

Écoles. — Scutari possède plusieurs écoles turques peu fréquentées et deux *Médrésé*, dans l'un desquels est une bibliothèque contenant des manuscrits arabes et persans.

Églises.—Quoiqu'elle compte une population de plus de douze mille catholiques et qu'elle soit le siége d'un évêché, Scutari ne possède pas une église. Un champ entouré de haies d'épines est la cathédrale de la principale ville de la haute Albanie. Au milieu, une planche placée sur quatre pieux forme l'autel, à peine défendu par une toiture légère des intempéries des saisons. C'est de là que le ministre du culte célèbre le saint sacrifice de la messe et fait entendre la parole de Dieu aux fidèles agenouillés sur la terre.

Autant les saints mystères de notre religion, ainsi célébrés, au milieu des arbres et sous la voûte des cieux, ont, par une belle journée, quelque chose

d'attrayant et d'émouvant à la fois, autant ce spectacle inspire de pitié et fait naître de tristes réflexions, lorsqu'on voit nos malheureux coreligionnaires enveloppés dans leurs manteaux, agenouillés dans la neige ou dans la boue, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, souffrant pendant des heures entières le froid ou l'humidité, sans qu'aucun d'eux abandonne sa place ou cesse sa prière : car qu'importent à l'Albanais catholique la pluie, le vent, la neige ou les maladies qui peuvent en résulter, lorsqu'il s'agit de remplir ses devoirs religieux ? N'a-t-on pas, en effet, remarqué que, plus grandes étaient les difficultés, plus l'on voyait s'accroître la ferveur religieuse et le zèle des pratiques extérieures ?

Un firman a, depuis plusieurs années, été envoyé au gouverneur, ordonnant la construction d'une église latine à Scutari; ce n'est qu'en 1858 qu'Abdi-Pacha consentit à en faire la lecture publique. Ce gouverneur voulut même consacrer l'inauguration de a construction par sa présence à la cérémonie religieuse qui eut lieu à cet effet.

Les Grecs, quoique bien moins nombreux que les catholiques, possèdent déjà une petite église de l'autre côté de la Bojana. Ils ont aussi, pour leurs enfants, une école tenue par un professeur slave que paie la communauté. Jusqu'ici les catholiques n'ont pas eu une semblable institution; autrefois ils possédaient un séminaire, abandonné en 1848 lorsque la propa-

gande de Rome qui le soutenait ne put plus envoyer d'argent. On attend des RR. PP. jésuites appelés pour en créer un autre, dont l'Autriche ferait les fonds, tant pour les frais de premier établissement que pour l'entretien des professeurs et des élèves. Cette puissance vient aussi d'allouer une somme annuelle de 2,000 florins pour une école laïque dont les professeurs devront être sujets autrichiens, et où les enfants recevront gratuitement une éducation primaire. Ces fondations mettant l'éducation du clergé et du peuple dans les mains d'une puissance voisine ayant intérêt à accroître son influence en Albanie seront, dans l'avenir, un sérieux danger pour la Turquie. Il serait opportun d'y porter remède, en envoyant des lazaristes dont la population catholique fréquenterait plus volontiers les écoles que celles de professeurs à la solde d'une puissance pour laquelle elle a peu de sympathie. Il faudrait surtout établir à Scutari des sœurs de charité pour donner aux jeunes filles l'éducation dont elles sont entièrement privées.

En dehors de Scutari, et faisant partie de son district, sont plusieurs villages importants qu'il est nécessaire de connaître, car il en est souvent question dans l'histoire du pays.

Bouchâtt. — Bouchâtt et Barbelouck, dont les terres se confondent, sont situés sur les bords du Drin à trois lieues environ de Scutari. Ils comptent cinq cent cinquante maisons et deux mille sept

cent cinquante habitants, dont les deux tiers sont chrétiens et le reste musulman ; ils s'adonnent à l'agriculture et à l'élève des bestiaux. Leurs campagnes, situées dans une vaste plaine, riches et fertiles autrefois, sont maintenant périodiquement ravagées par les inondations du Drin. A Bouchâtt il existe une mosquée et une église latine, toutes deux de construction récente et n'offrant rien de remarquable. Lors de l'occupation vénitienne, Bouchâtt était un lieu de plaisance pour les familles nobles de Scutari ; les ruines des élégants édifices qui l'ornaient alors se retrouvent à chaque pas et rappellent son ancienne splendeur. C'est de ces lieux aussi que tirent leur origine Achmet-Pacha, Kara-Mahmoud-Pacha, tué dans le Montenegro et dont la tête est conservée à Cettigne ; enfin, toutes les familles des pachas indigènes qui, jusqu'en 1831, gouvernèrent le pays. Les beys descendant de ces familles sont aujourd'hui presque tous pauvres et se sont adonnés au commerce.

Jubany. — Jubany, village ne comptant plus aujourd'hui que cinquante maisons et trois cent cinquante habitants, tous catholiques, était autrefois considérable et avait une population de plus de quatre mille âmes. Décimés par la peste qui, en 1819, ravagea la haute Albanie, en butte aux vexations continuelles des Turcs, la plus grande partie de ses habitants quittèrent leurs maisons et se réfugièrent

dans les montagnes. Entouré de forêts et d'excellents terrains, ce village approvisionne Scutari de bois, de vin et de blé. Au sommet de la colline sur laquelle il est situé, on trouve les ruines d'un ancien château de Jean Castriote, père de l'illustre Scanderbeg. Quoique pouvant conserver leurs titres et leur pouvoir en embrassant l'islamisme, les descendants de Jean Castriote préférèrent la pauvreté à une abjuration ; une partie d'entre eux resta dans ce village à cultiver la terre, tandis que l'autre gagna les montagnes de Schiala pour y vivre en liberté. Quoique les Turcs aient employé tous les moyens pour anéantir cette race ou la faire oublier, elle compte encore des descendants habitant Jubany qui, dit-on, conservent précieusement des titres de famille que leur ont transmis leurs aïeux.

Ana-Malit. — Sous le nom d'Ana-Malit est désignée une réunion de petits villages situés sur la partie occidentale du mont Torobos, s'étendant jusque sur la route d'Antivari. Cette agglomération compte trois cent cinquante maisons et mille sept cent cinquante habitants, tous musulmans. A l'agriculture et à l'élève du bétail ces villages ont joint une industrie qui les a dotés d'un certain bien-être : mettant à profit les pierres calcaires de leurs montagnes et les bois dont ils sont entourés, ce sont eux qui fournissent Scutari de charbon et de chaux. Il y a cinquante ans à peine, tous ces villages étaient catho-

liques ; l'obstination d'un prêtre, qui, le jour de Pâques, ne voulut pas célébrer la messe à l'heure accoutumée, fut cause de leur abjuration. Prié de retarder le saint sacrifice jusqu'à ce que les villages les plus éloignés eussent pu arriver pour y assister, le curé ne voulut pas écouter cette demande et menaça d'excommunier la population, si elle persistait. Aveuglés par la colère et par un faux orgueil, les villageois, précédés par leurs *alfiere*, bannières déployées, prirent d'un commun accord le chemin de Scutari et se rendirent chez le pacha, où tous se déclarèrent musulmans. Cette abjuration en masse fut accueillie avec enthousiasme par les Turcs ; les chefs influents et les vieillards furent circoncis et comblés de présents ; les autres, quoique repentants de cette démarche, ne purent revenir à leur religion première.

Sciassi. — Sciassi ou Sfassi, située sur le petit lac de ce nom, fut, sous les Vénitiens, une cité florissante par son commerce. Elle fut détruite par les Turcs, lors de la première invasion ; il s'éleva sur ses ruines un village nommé *Klesna*, composé de cinquante maisons et d'une population de cinq cent cinquante catholiques, vivant du produit de leur pêche. Les eaux du petit lac de Sciassi se déversent dans la Bojana, près du village de Saint-Georges.

Brégui-Buenes. — Les villages situés sur les deux rives de la Bojana forment une agglomération désignée

sous le nom de Brégui-Buenes, comptant deux cent vingt-cinq maisons et mille cinq cents habitants, la plupart catholiques. Leurs terres, généralement fertiles, produisent du blé, du maïs, du riz et des haricots; on y élève une grande quantité de volailles qui sont vendues aux navires ou portées à la ville. Plusieurs églises anciennes, existant dans ces villages, offrent des traces d'architecture byzantine. La plus remarquable est l'église de Sainte-Anne, située sur les bords de la Bojana, près du village de Scirgi. Ses murs faits de pierres de diverses couleurs formant le damier tombent en ruines. Il est malheureux d'avoir à constater que cette église a été mutilée, moins par le fait des Turcs que par celui des chrétiens impies qui, dans la pensée d'y trouver des trésors cachés, l'ont ravagée sans pitié. Au coin de la porte principale on voit encore deux pierres sur lesquelles sont des inscriptions en slave, faisant remonter à 1365 l'époque de la construction de cette église et l'attribuant à une princesse serbe. Chaque année l'on y célèbre la messe, le jour de la Sainte-Anne, et les chrétiens y viennent en pèlerinage de toute l'Albanie.

Dans les environs de *Belaj* et de *Trascagnelli*, il existe deux petits monts escarpés; sur leur sommet se voient les ruines de deux châteaux forts appelés encore aujourd'hui *Béla* et *Frasca*. Deux princesses albanaises, dit une chronique locale, possédant les terres environnantes, y construisirent ces deux forts

auxquels elles donnèrent leurs noms, afin d'assujettir à un impôt, variant suivant leur bon plaisir, les navires remontant ou descendant la Bojana, qu'elles avaient fermée au moyen d'une forte chaîne dont les extrémités étaient fixées sur chacune de ces tours, et qui ne s'ouvrait que par leur ordre. Cet injuste tribut fut perçu jusqu'à la domination des Vénitiens, qui s'emparèrent de ces châteaux forts et les rasèrent. On montre, à l'appui de cette tradition, des anneaux de fer existant encore au pied des ruines.

Craja. — Craja (Craïna) comprend plusieurs petits villages situés sur la partie orientale du mont Torobos, du côté du lac et s'étendant jusqu'aux confins du district d'Antivari. Ils comptent quatre cent trente maisons dont les habitants, au nombre de trois mille, sont la moitié musulmans, la moitié catholiques. Placés sur des montagnes couvertes de vignes et d'arbres fruitiers, les habitants de ces villages sont tous à leur aise. Habiles à manier de longues barques appelées *londres*, ils s'en servent pour faire les transports sur le lac, dont ils ont le monopole.

Sciroca. — Au pied du mont Torobos et plus rapproché de Scutari est Sciroca, petit village de quatre-vingts maisons et de six cent soixante-dix habitants, tous catholiques, qui sont les plus habiles pêcheurs et les plus hardis bateliers du lac.

Le district de Scutari compte encore quelques autres petits villages ne méritant pas une description

particulière; ce sont : *Gurisy*, *Renzi*, *Scala*, *Sceldia*, *Gavoca*, *Gagnola* et *Beltoja*, situés partie sur le versant du mont Jubany, partie dans la plaine. Ils forment ensemble une population de mille deux cents habitants, tous catholiques.

DISTRICT D'ANTIVARI

Antivari, chef-lieu du district de ce nom, est la résidence d'un mudir, choisi ordinairement parmi les beys du pays, et d'un cadi, et le siége d'un archevêché latin. Elle doit son nom d'Antivari (*Ante-Barium*) à sa position vis-à-vis de Bari, ville de la Pouille.

Origine. — C'est seulement sous Constantin Porphyrogénète que les géographes et les historiens commencent à faire mention d'Antivari. Cependant, au IX[e] siècle, ainsi qu'on le voit dans les *Actes du Concile dalmate*, tenu en 877, Antivari était déjà un siége épiscopal soumis au métropolitain de Diocléa. Marinus Barletius, dans sa *Vie de Scanderbeg*, liv. 3, dit : « Antivari, ville ayant deux milles de circuit, est « excessivement ancienne; colonie romaine détruite « par les Gallo-Grecs et reconstruite par la reine Hé- « lène, Franque d'origine et épouse de Siméon Née- « mania, *Roi* (serbe) *de la Mœsie et de l'Illyrie.* » Jacques Colletto, continuateur de Farlati (*Illyricum sacrum*, 7[e] vol.), dit à ce propos : « Je pourrais con-

« céder qu'Antivari, en raison du nombre d'habitants « qu'on lui attribuait et de la beauté de ses édifices, ait « été une colonie romaine, mais sous un nom ignoré « aujourd'hui et changé, plusieurs siècles plus tard, « en celui d'Antivari. En effet, dans Antonin Ptolé- « mée, je trouve indiqué à l'extrémité de la Dalmatie « le nom de plusieurs villes situées, soit sur le bord « de la mer, soit dans l'intérieur, mais il n'en reste « aucun vestige, aucune trace pouvant indiquer leur « position. L'une d'elles fut peut-être Antivari, alors « autrement nommée. Quant à Hélène, certains écri- « vains prétendent qu'elle fut la femme de Siméon « Néemania, régnant au XII[e] siècle ; d'autres, celle de « Stéphan II, qui vécut au XIII[e] ; mais, ce qu'il y a « de certain, c'est qu'au IX[e] siècle Antivari était déjà « une ville considérable. » De ces diverses opinions on doit tirer la conclusion qu'Antivari fut, vers le VIII[e] ou IX[e] siècle, soit bâtie, soit réédifiée sous un nom différent de celui d'aujourd'hui, et que, détruite plus tard, elle fut reconstruite au XIII[e] siècle par une reine Hélène.

Aperçu historique. — Antivari, à son origine, obéit aux empereurs grecs ; rendue plus tard à l'indépendance, elle forma une de ces petites républiques qui étaient alors si nombreuses, et fut gouvernée par ses lois et par ses magistrats. Trop faible pour résister, elle tomba au pouvoir des rois serbes et resta sous leur domination jusqu'au commencement du XIII[e] siè-

cle, époque où elle se soumit volontairement aux Vénitiens. Il ne lui fut pas donné toutefois de jouir longtemps du repos sous les auspices de cette république. Contrainte, en 1350, de se soumettre à Louis, roi de Hongrie, elle fut, en 1384, enlevée à ce dernier par les Balza, princes de la Zenta, qui la conservèrent jusqu'en 1419. A cette époque, Balza II ayant été tué dans un combat contre les Turcs, sa veuve, voyant la puissance de la Porte devenir de jour en jour plus menaçante, mit le royaume de son fils Georges II sous la protection des Vénitiens, leur livra ses places fortes et se retira elle-même à Venise. A la mort de Georges II, son fils Balza III, s'étant soustrait à la tutelle de la république, lui enleva Antivari et les Pastrovitch qu'Antonio Diedo lui reprit en 1450.

De 1450 à 1538, Antivari, sous le régime de Venise qui lui avait accordé de nombreux priviléges, jouit d'une paix profonde pendant laquelle, grâce à son commerce toujours florissant, elle recouvra son ancienne splendeur.

En 1538, pendant que Soliman combattait en Dalmatie contre les Vénitiens avec des chances diverses, le pacha de Scutari vint, à la tête de quinze mille hommes, mettre le siége devant Antivari. Déjà il avait remporté de sérieux avantages, lorsque les Vénitiens, ayant réussi à jeter des renforts dans la ville, le forcèrent à battre en retraite. La paix, faite

en 1540, rendit la tranquillité à la ville, qui tomba, en 1571, au pouvoir des Turcs, par la lâcheté de son chef Alexandre Donato. Celui-ci s'étant retiré avec la garnison au moment où il apprenait que l'armée ottomane venait mettre le siége devant Antivari, les habitants livrés à leurs propres ressources se virent forcés de se soumettre.

La ville capitula, il est vrai, à des conditions honorables, mais les conditions jurées ne furent pas longtemps respectées par les Turcs, et peu après une partie des habitants se vouait à un exil volontaire, afin de pouvoir observer les préceptes de leur religion, tandis que l'autre embrassait l'islamisme. Les Pastrovitch seuls, au milieu de ces désastres, surent repousser les Turcs et restèrent soumis à Venise. Jean VIII, archevêque d'Antivari, qui avait fait tous ses efforts pour engager Donato à résister aux Turcs, fut pris par l'ennemi et tomba en partage à Ali-Pacha, commandant de la flotte. Celui-ci, après l'avoir fait promener partout à sa suite orné de ses habits pontificaux, le fit mettre à mort dans la crainte de lui voir recouvrer sa liberté à la suite du combat naval qu'il perdit le 7 octobre 1571.

En 1649, Foscalo, gouverneur de la Dalmatie pour la république de Venise, persuadé par l'archevêque et une députation de chrétiens que les habitants d'Antivari ouvriraient leurs portes à une armée vénitienne se montrant devant la ville, réunit cinquante

navires, dont huit trirèmes et quinze vaisseaux, y embarqua trois mille fantassins, deux cents cavaliers et un nombreux matériel de guerre, puis fit voile pour Antivari. Aussitôt après avoir jeté l'ancre, il débarqua ses troupes et résolut de ne marcher que le lendemain vers la ville, dans la persuasion que la vue de son armée y provoquerait un mouvement. Son espérance fut trompée ; des traîtres avaient averti le pacha de Scutari de l'arrivée de la flotte vénitienne et de la conjuration des habitants. Il s'empressa de venir au secours d'Antivari, et, surprenant les Vénitiens par une marche et une attaque de nuit, il les força à se rembarquer, après leur avoir tué une grande quantité de monde et pris une pièce de canon.

Sébastien Mocenigo, dernier gouverneur de la Dalmatie pour Venise, mit encore une fois, en 1717, le siége devant Antivari. La paix ayant été faite l'année suivante, il dut abandonner cette entreprise, et avec son départ disparut l'espoir que conservaient encore les chrétiens de voir leur ville arrachée à la tyrannie des Turcs.

Situation de la ville. — Antivari, sous l'empire d'Orient, était excessivement florissante; son enceinte était de deux milles, et elle était, dit Farlati, citée parmi les villes de la Dalmatie pour la beauté de ses édifices, la noblesse de ses citoyens, ses richesses et son commerce. Elle possédait alors quatre églises et trente monastères.

Suivant une tradition, Antivari fut autrefois placée sur le bord de la mer, mais, continuellement exposée aux descentes des pirates, elle fut transférée dans l'intérieur. Elle est aujourd'hui située sur une montagne éloignée d'environ trois milles de la mer, au sommet de laquelle se trouve un château assez bien fortifié autrefois. Protégée à l'Orient par des montagnes à pic, elle était, dans ses autres parties, entourée de murs et de fossés, dont on voit encore quelques débris sur lesquels se trouve le lion de saint Marc. La ville est entourée de faubourgs bien peuplés. A l'ouest et au sud s'étend une plaine fertile, couverte d'arbres à fruits et surtout d'oliviers, principale richesse du pays. Des eaux vives, conduites par un aqueduc de pierre, ouvrage des Vénitiens, alimentent trois fontaines, dont une est placée dans la ville et deux dans les faubourgs. Un torrent, le Clyrus, s'échappant des montagnes qui dominent la place, coule au milieu de la cité et va se jeter dans la mer auprès du débarcadère actuel; ses rives étaient autrefois reliées l'une à l'autre par un élégant pont de marbre dont il n'existe plus que les piliers.

Antivari compte environ deux cent cinquante maisons presque toutes basses et d'un aspect misérable; sur quelques-unes d'entre elles on voit encore gravées les armes des patriciens de Venise. Les rues sont si étroites que c'est à peine si l'on peut y faire passer trois personnes de front; elles sont pavées

de cailloux pointus qui rendent la marche très-pénible et sont mal entretenues.

Château. — De l'antique château il ne reste plus que quelques tours crénelées tombant en ruines, et quelques bastions dans lesquels sont une vingtaine de magnifiques canons de bronze ayant appartenu à la république de Saint-Marc, qui, privés d'affûts, sont jetés à terre comme objets inutiles. Au milieu de la place s'élève l'ancienne cathédrale, transformée en mosquée; elle était placée autrefois sous l'invocation de saint Georges; il existe encore sur le portail, un bas-relief en marbre, mutilé par les Turcs, représentant l'image de ce saint. Sur les murs extérieurs on voit des pierres tumulaires couvertes d'inscriptions latines indiquant la sépulture des anciens évêques. Dans l'intérieur, il existe encore quelques tombes, ou du moins les dalles qui les recouvraient. Sous le château règnent de vastes souterrains, dans lesquels on a retrouvé des armures, des casques et des armes anciennes, aujourd'hui jetés sans ordre dans un magasin humide où la rouille achève de les détruire, sans que personne en prenne soin.

Population. — Cinquante familles musulmanes demeurent dans l'ancienne cité. En dehors et à peu de distance, est un bourg nommé Varosc[1], habité

1. *Varosh* veut dire *ville* en serbe. Ce nom se retrouve en Bosnie. Cette circonstance démontrerait l'origine slave de la po-

par le reste de la population, composé de quatre mille âmes environ, qui se divisent ainsi : deux mille cinq cents musulmans, huit cent cinquante latins et six cent cinquante grecs *orthodoxes*. La ville et le bourg sont partagés en cinq quartiers, appelés *Guitel*, *Varosc*, *Berboti*, *Gretva* et *Nen-Kalaa*.

Le bazar compte cent quarante boutiques, placées sur les deux côtés de la rue qui conduit de la ville au bourg de Varosc; tous les dimanches il s'y tient un marché où vient la population du district.

Écoles. — Antivari possède deux écoles élémentaires, l'une musulmane, l'autre chrétienne, mais elles sont peu fréquentées l'une et l'autre.

Mosquées. *Églises*. — Dans la ville, ainsi que dans le bourg, il n'existe, à l'exception de l'ancienne cathédrale, aucune mosquée remarquable. Les chrétiens, ne possédant pas encore d'église, assistent aux offices dans la petite chapelle de l'archevêque. Ils viennent cependant d'obtenir de la Porte l'autorisation d'en construire une, qui sera commencée bientôt : moins barbares que leurs coreligionnaires de Scutari, les musulmans d'Antivari n'y apportent aucun obstacle.

Rade. — A trois milles d'Antivari est une rade spacieuse, sûre contre les vents du sud, mais dange-

pulation chrétienne de ce district, dont les autres villages, *Dobravoda*, *Mercovitch*, etc., portent aussi des noms de la même langue.

reuse lorsque soufflent ceux du nord au nord-ouest. Les bateaux à vapeur du Lloyd autrichien desservant la ligne de l'Albanie y font escale chaque semaine. Cette compagnie y a établi un agent, remplissant en même temps les fonctions d'agent consulaire autrichien à Antivari ; elle possède sur la plage un petit établissement dans lequel sont des magasins et un bureau. Près de là est un mauvais *han*, servant à la fois de quarantaine, de douane et d'auberge.

A la pointe Volinizza l'on voit, dit-on, les traces d'une ancienne ville et les ruines d'édifices considérables sur les bords de la mer. Non loin de la maison du Lloyd est un rocher à pic, appelé par les Albanais *Gour Vaïza* (Pierre de la Vierge), célébré souvent par les poëtes du pays. Lorsque le sultan Selim vint, dit une des chansons locales, pour attaquer les Vénitiens et surprendre Antivari, une jeune fille noble nommée Franka Médiminovitch, se trouvant non loin du lieu du débarquement, aperçut les Turcs et s'enfuit vers la ville pour y jeter l'alarme. Des soldats l'ayant découverte coururent pour lui barrer le passage et allaient s'en saisir, lorsque la courageuse jeune fille, préférant la mort à la captivité ou au déshonneur, retourna sur ses pas et du haut d'un rocher se précipita dans la mer. Cette roche porta d'abord son nom et fut plus tard appelée : Pierre de la Vierge.

Il existe autour d'Antivari quelques villages, situés

sur le versant du mont Romija, n'ayant de remarquable que leur heureuse position au milieu de bois d'oliviers et de lauriers sauvages. Au pied de ces villages, et leur appartenant, se trouvent plusieurs beaux moulins mis en mouvement par les eaux du Clyrus.

Les autres communes faisant partie du district d'Antivari sont :

Dobravoda. — Dobravoda (Eau bonne, en slave) doit son nom aux ruisseaux abondants qui, descendant des montagnes, traversent les villages; elle compte mille huit cents habitants environ, dont le tiers professe la religion grecque Orthodoxe.

Mercovitch. — Mercovitch ou Mercot comprend plusieurs villages, situés au milieu de montagnes boisées. Ce sont eux qui fournissent les bois nécessaires pour la construction des navires de Dulcigno. Obligés de les transporter sur l'épaule jusqu'à la mer, ils sont forcés de ne prendre que les petits échantillons. Faute de routes, leurs forêts, renfermant des chênes magnifiques, ne peuvent être exploitées, et ces produits précieux sont ainsi perdus pour le commerce.

A côté des mosquées l'on voit, dans les villages de Mercovitch, les ruines d'anciennes églises rappelant qu'autrefois les habitants de ces montagnes étaient tous catholiques. Quoique ayant depuis longtemps embrassé l'islamisme, ils ont conservé plusieurs de

nos coutumes religieuses. Ainsi ils célèbrent, avec autant de dévotion que les chrétiens, les fêtes de Noël et de saint Nicolas. La veille et le jour de ces fêtes, chaque famille fait brûler des cierges, variant de grosseur suivant la richesse de la maison, et adresse des prières en slave au saint Rédempteur, à la Madone et à saint Nicolas, qui, présume-t-on, était autrefois le patron de ces montagnes.

Une population de trois mille cent musulmans habite les trois cent cinquante maisons répandues çà et là qui composent la commune de Mercovitch.

La route qui met Antivari en communication avec Scutari traverse Dobravoda, Mercovitch, et longe la plaine d'Ana-Mali jusqu'aux collines et au village de Saint-Théodore, près de la Bojana, habité par une colonie de Slaves, émigrés du Montenegro.

Togemille. — *Togemille* comprend le village de ce nom, ceux de *Sussacki, Massichi*, *Susciani* et *Zubci*, les trois premiers habités par des musulmans, les deux autres par des latins, et ayant une population de trois mille âmes environ. Situés sur la frontière du Montenegro, avec qui ils ont des pâturages en commun, ces villages, continuellement exposés à leurs incursions, vivaient dans de continuelles alarmes et ont accueilli avec joie la nouvelle d'une trève conclue dernièrement avec leurs turbulents voisins.

Spizza. — Enfin Spizza compte cinq villages sur la partie du mont *Sonicani*, regardant la mer. Son

sol pierreux y rendant impossible la culture du grain, les habitants s'adonnèrent à l'horticulture et sont renommés comme jardiniers, même à Constantinople. C'est à cette industrie qu'ils doivent l'espèce d'indépendance dans laquelle ils vivent, grâce à un firman obtenu, dit-on, par un des leurs, jardinier du grand-vizir.

La plupart des habitants émigrant pour aller chercher fortune dans la capitale, ce sont les femmes et les vieillards qui cultivent les terres, et quoiqu'elles rendent peu, ces villages ne comptent pas de malheureux. Les habitants, tous de race slave, au nombre de trois mille cent cinquante, sont la moitié grecs, la moitié latins, et n'ont jamais souffert qu'un musulman vînt habiter leurs villages. Ils possèdent plusieurs églises des deux rites, toutes bien ornées et assez riches.

Sur le territoire de Spizza, parmi les restes de plusieurs anciens castels, datant de la domination des rois slaves, l'on remarque celui de *Rataz*, situé au sommet du mont du même nom, dont le pied est baigné par la mer. Au milieu de ses murs en ruines s'élèvent, presque intactes encore, deux églises, l'une grecque, sous l'invocation de saint Démétrius, l'autre latine, sous celle de sainte Marie, où chaque année, aux mois d'août et de septembre, les Dalmates, les Montenegrins et les Albanais, oubliant toute haine, viennent en pèlerinage. Près du confin autrichien et

d'un village appelé *Sagrage* est un autre château beaucoup plus considérable, mais presque entièrement détruit, auquel les habitants donnent le nom de *Nahaja*.

DISTRICT DE DULCIGNO.

Dulcigno, appelée par les auteurs latins *Olcinium*, *Colcinium* et quelquefois *Dulchinium*, est la résidence d'un mudir et d'un cadi, et la ville principale du district de ce nom.

Fondation. — Suivant Pline (liv. III, cap. XXII), cette ville fut fondée par des habitants de la Colchide. Envoyé par Aéta, leur roi, pour poursuivre Jason qui avait enlevé sa fille, Absyrthus, leur chef, fils du roi, fut tué par trahison dans une des îles du golfe Adriatique. Privés de direction, les Colchides cessèrent leurs recherches et, soit qu'ils redoutassent la colère de leur roi, soit dans la crainte d'être en butte au mépris de leurs concitoyens, ils résolurent de ne plus retourner dans leur patrie. S'étant donc séparés, les uns s'établirent dans l'Istrie, où ils fondèrent Pola et plusieurs autres villes; d'autres se réfugièrent dans les îles; enfin le reste, continuant à suivre la côte, placèrent leur demeure près des bouches de la Bojana, où ils élevèrent une ville qui, dit Pline, « est « *Olchinium*, appelée autrefois *Colchinium*, parce « qu'elle fut fondée par les Colchides. »

Aperçu historique. — Gentius, dernier roi de l'Illyrie, ayant été défait par les Romains, les habitants de Dulcigno, qui s'étaient séparés de lui au commencement de la guerre, furent déclarés libres et exempts d'impôts. Après le renversement de la République, ils obéirent d'abord aux empereurs romains, puis aux empereurs grecs. Au XI[e] siècle, Dulcigno, ainsi que toutes les autres villes de la Dalmatie, passa d'un maître à un autre, appartenant tantôt aux Vénitiens, tantôt aux Hongrois, pour retourner une dernière fois aux empereurs de Byzance.

Quoique Porphyrogénète ne fasse pas mention de Dulcigno, dans le dénombrement des villes cédées aux Serbes par l'empereur Héraclius, il est hors de doute qu'elle obéit aux rois de Servie, et plus tard aux Balza, princes de la Zenta. Enfin, suivant le sort de Scutari et d'Antivari, elle se soumit volontairement aux Vénitiens en 1420, et resta en leur pouvoir jusqu'en 1571, époque à laquelle les Turcs l'assiégèrent. Entourée par terre et par mer, et voyant ses remparts hors d'état de résister plus longtemps, la garnison, composée d'Italiens et de Français, capitula, et Achmet-Pacha, commandant en chef des forces ottomanes, signa une convention par laquelle il accordait la vie sauve aux militaires et aux citoyens, laissant à chacun d'eux la liberté de partir en emportant ses biens, et promettant qu'aucune insulte, aucun mauvais traitement ne seraient faits à

ceux qui préféreraient rester. Cet arrangement signé, les janissaires entrèrent dans la ville sous prétexte de relever les postes et de maintenir l'ordre jusqu'au départ de la garnison : mais ils y avaient à peine pénétré, qu'ils massacrèrent les habitants et mirent le feu aux édifices après les avoir pillés. Sarra Martinengo, commandant de la garnison, ayant réussi à s'emparer d'une embarcation, s'y jeta avec douze des siens, qui furent les seuls à échapper.

La ville prise et détruite, une partie de ceux qui avaient pu se soustraire au carnage se réfugia dans les montagnes; les autres, à qui la patrie était plus chère que la liberté, restèrent dans la cité, et bientôt, abandonnant le culte du Christ, ils embrassèrent l'islamisme et montèrent les vaisseaux pirates des Turcs.

En 1696, les Vénitiens eurent un moment l'espoir de reprendre Dulcigno. Jérôme Delphino, par ordre du Sénat, vint y mettre le siége. L'amiral la battait en brèche de six côtés à la fois, lorsque le pacha de Scutari vint à son secours avec cinq mille fantassins et six cents chevaux. Delphino ayant réussi à les disperser, ordonna l'assaut, mais, repoussé plusieurs fois avec de grandes pertes, et ayant appris que les Turcs réunissaient des forces considérables pour marcher contre lui, il dut se rembarquer. Les Vénitiens assiégèrent Dulcigno pour la dernière fois en 1722; la paix conclue sur ces entrefaites les força d'abandonner le siége et l'espoir de recouvrer cette ville.

Situation. — Dulcigno est située à dix-huit milles de Scutari et à dix d'Antivari. La ville ancienne existe encore et est entourée, d'un côté par des remparts élevés, de l'autre par des rochers à pic; elle est placée sur le bord de la mer.

Forteresse. — Dulcigno, vue de l'Adriatique, a l'aspect d'une forteresse imposante, mais, du côté de la terre, elle est dominée par les hauteurs de *Masiuri* et de *Colonza*. Vingt canons de bronze, la plupart sans affût, sont jetés sans soin au milieu des bastions, quoique quelques-uns d'entre eux soient véritablement remarquables par leur longueur et leur bonne conservation; ils portent tous encore sur la culasse les armes de Venise.

Ancienne ville. — L'ancienne ville, comprise dans la forteresse, compte à peine cent maisons habitables, ayant toutes plusieurs étages. Sur celles situées dans la partie regardant la mer, et qui devaient appartenir à des familles distinguées, l'on voit des restes d'écussons armoriés. Les rues, très-étroites et très-escarpées, sont pavées de pierres pointues qui rendent la marche difficile.

A l'extrémité des bastions du midi, l'on voit les traces de l'ancienne cathédrale dédiée à sainte Marie. Quelques sculptures et quelques bas-reliefs presque effacés, dans le style byzantin, font remonter aux empereurs grecs la fondation de ce monument.

Au milieu de la ville existait une haute tour carrée

servant autrefois de vigie et d'observatoire, sur laquelle les Turcs placèrent plus tard une horloge. Elle fut détruite, ou, pour mieux dire, partagée en deux par la foudre en 1845. La partie restant debout menace ruine, et, malgré les ordres des pachas, soit certitude de n'être pas payé, soit par suite d'une tradition menaçant de mort ceux qui y porteraient la main, personne n'a voulu se charger de la jeter à bas. D'immenses citernes destinées à conserver les eaux de pluie en cas de siége existent encore et sont en excellent état.

Faubourgs. — Entre le faubourg et la ville est une élégante fontaine, ouvrage des Turcs. Après l'occupation ottomane, la population turbulente de Dulcigno, peu soucieuse de rester enfermée dans une ville murée et soumise aux précautions qu'entraîne toujours la garde d'une forteresse, la vida peu à peu et s'établit dans les faubourgs, qui devinrent bientôt considérables et comptent aujourd'hui six cents maisons et trois mille cinq cents habitants, presque tous musulmans, car ce n'est que depuis huit ans à peine que quelques chrétiens obtinrent la permission de s'y établir. Ces faubourgs, touchant presque à la cité, sont situés dans une délicieuse position, et les maisons, jetées çà et là sur des collines dont le pied est baigné par l'Adriatique, offrent un coup d'œil ravissant lorsqu'on arrive à Dulcigno par mer. Au milieu se trouve le bazar, comptant environ

deux cents boutiques; à son extrémité et non loin de la mer est une grande fontaine alimentée par les sources des montagnes voisines et formée de quatre vasques carrées où les navires viennent faire l'eau qui leur est nécessaire. Près de cette fontaine, ouvrage, dit-on, des Vénitiens, est un immense platane à l'ombre duquel les habitants de Dulcigno viennent faire la sieste ou se reposer, le soir, des fatigues de la journée, en fumant leurs longs chibouks et racontant à la nouvelle génération les exploits de leurs ancêtres.

Zingares. — En dehors du faubourg, sur la route qui conduit à Scutari, l'on rencontre une centaine d'habitations ou plutôt de huttes en paille, à l'aspect sale et misérable, habitées par des Zingares ou Bohémiens, au nombre de douze cents, presque tous forgerons.

Port. — Sous la ville est un petit port, exposé aux vents du nord, où viennent se réfugier les bateaux pêcheurs. Les habitants prétendent qu'il était beaucoup plus étendu autrefois, et qu'à la suite d'un fort tremblement de terre la mer s'est retirée. A l'appui de cette assertion, ils montrent à cinq cents pas dans l'intérieur des terres des piliers ayant de gros anneaux semblables à ceux dont on se sert pour amarrer les bâtiments. Aujourd'hui il ne pourrait contenir de grands navires, cependant sa profondeur permet d'en lancer de cent à deux cents tonneaux, et sur ses bords sont des chantiers de construction d'où sortent

des barques renommées par leur légèreté et leur solidité.

Le climat de ce district est tempéré et salubre; les habitants sont forts et vigoureux, et les femmes sont célèbres dans toute l'Albanie par la régularité de leurs traits, l'élégance et la souplesse de leur taille.

Navigation. — Dulcigno possède aujourd'hui cent quatre-vingts navires; chaque année ce nombre s'accroît de quatre ou cinq, et serait bien plus considérable, si les habitants de cette ville n'étaient pas obligés d'aller chercher au dehors toutes les choses nécessaires au gréement, et surtout si l'état des routes leur permettait de faire venir à peu de frais les bois si beaux et si abondants des montagnes d'Antivari. Quoique n'ayant aucune connaissance théorique, les capitaines entreprennent de lointains voyages, mais leur navigation la plus habituelle se fait dans l'Adriatique, entre Trieste et Corfou, et dans la Méditerranée, sur les côtes de la Grèce, en Sicile et à Malte. Ils ont surtout de fréquentes relations avec cette dernière ville, d'où ils tirent le sel nécessaire aux besoins de la haute Albanie et du Montenegro.

Dulcigno était autrefois un repaire de pirates, et ses habitants s'étaient rendus célèbres par leurs courses. Terreur des villes littorales de l'Italie, les Dulcignotes faisaient de fréquentes descentes sur les côtes de la Pouille et de la Sicile, pillant les villas des riches seigneurs et emmenant tous ceux qu'ils ren-

contraient pour les vendre comme esclaves sur les marchés turcs ou les faire racheter, s'ils pouvaient payer rançon. Les pirates musulmans de Dulcigno eurent dans leurs courses de nombreux et terribles combats à soutenir contre les Uskoques de Segne. Ces pirates chrétiens étaient les seuls qui eussent alors le courage de se mesurer avec eux, et qui, avec leurs barques légères et faciles à manier, qu'ils cachaient dans les rochers, tombaient à l'improviste sur eux, leur enlevaient souvent leur butin et exerçaient de cruelles représailles. Le nom des Dulcignotes fut, pendant le XVIIe et le XVIIIe siècle, honoré dans toute la Turquie; les sultans cherchaient à les posséder sur leurs flottes, et plus d'un devint capitan-pacha. Des chansons héroïques rappellent ces exploits, exploits dont ils sont fiers et qu'ils recommenceraient certainement, si les croiseurs européens se relâchaient de leur surveillance. Lorsque les navires anglais commencèrent à sillonner l'Adriatique, les hardis pirates dulcignotes disparurent; leur marine s'adonna dès lors au commerce, et devint si florissante, qu'en 1818 elle comptait plus de quatre cents navires de différentes grandeurs. Lors de la guerre de l'indépendance, les corsaires grecs la détruisirent presque entièrement, et le peu de bâtiments qui leur échappa s'étaient réfugiés dans la Bojana. Ce n'est que depuis dix ans que le commerce de Dulcigno a repris; jusqu'alors ses bâtiments avaient été systématiquement exclus des assurances;

mais quelques maisons grecques les y ayant admis à un taux à peu près égal à celui payé par les bâtiments des autres nations, leur nombre, ainsi que je l'ai dit plus haut, tend à s'accroître tous les jours, et leurs dépenses étant beaucoup moindres que celles de la marine autrichienne et leurs frets plus avantageux, ils ont peu à peu remplacé celle-ci et lui sont préférés par le commerce local et par les maisons de Trieste trafiquant avec l'Albanie.

Val-di-Noce. — A une heure environ, au nord de Dulcigno, est le port de Val-di-Noce, indiqué sur les cartes, qui offre un sûr abri contre les vents du sud, si fréquents dans ces parages; les navires viennent y attendre les vents favorables pour entrer dans la Bojana. Entre Dulcigno et Val-di-Noce, les marins du pays montrent un écueil appelé en albanais *Guri gerans*, derrière lequel s'embusquaient les pirates pour fondre à l'improviste sur les navires. Quelques milles plus loin et sur le bord de la mer, on rencontre quelques ruines de grosses murailles construites en pierre de taille et ayant l'apparence d'une ancienne forteresse. Elles sont appelées le *vieux Dulcigno*. D'après une tradition peu probable, car il n'existe là aucun port, c'est en cet endroit que se serait trouvée l'antique Colchinium. Auprès de ces ruines est un petit village de sept ou huit maisons nommé *Limani-Val-di-Noce*.

Du IXe siècle jusqu'au moment où elle fut prise

par les Turcs, la ville de Dulcigno fut le siége d'un évêché, dépendant jusqu'en 1030 du métropolitain de Spalatro. A cette époque, et à la suite d'un naufrage dans lequel périrent les évêques de Dulcigno, d'Antivari, de Cattaro et de Sappa, se rendant à un synode, Dulcigno fut placée sous la juridiction spirituelle de l'archevêque d'Antivari. Aujourd'hui tout ce district fait partie du diocèse de Scutari.

Villages du district. — Colonza, Bratizza, Sogaï, Masciouri, Salci, Pistola, Cruca, Saint-Georges et Saint-Nicolas, petits villages situés, partie dans la plaine, partie sur le versant des collines qui environnent la cité, forment le complément du district de Dulcigno. Leur population, de deux mille cinq cents habitants, moitié musulmans, moitié chrétiens, est adonnée à l'agriculture et à l'élève des bestiaux. Les montagnards de Clementi, en vertu d'un ancien privilége, viennent chaque année s'établir dans la plaine qui s'étend de la Bojana à la ville pour y faire paître leurs nombreux troupeaux, qui, à la Saint-Georges, retournent dans les montagnes.

Entre les villages de Pistola et Salci, et à Saint-Georges, sont d'anciennes églises latines nouvellement restaurées.

Saint-Nicolas. — A Saint-Nicolas, village situé à l'embouchure de la Bojana, il existait autrefois un monastère de bénédictins dont l'abbé était mitré. Son église est encore debout, et, quoiqu'elle soit en partie

écroulée, l'on y célèbre chaque année une messe ; les catholiques de la haute Albanie viennent y assister de toutes parts. Le navire qui transportait dans la Pouille le corps de saint Nicolas, s'étant arrêté dans cet endroit, afin de s'y réparer, et cette précieuse et sainte relique ayant été débarquée, un pieux et riche habitant de Dulcigno y fit bâtir, dit une tradition du pays, l'église que l'on voit aujourd'hui.

DISTRICT D'ALESSIO

Alessio. — Alessio (*Lissus* des anciens), appelée *Lech* par les Turcs, est la résidence d'un mudir et d'un cadi, et la métropole d'un évêché, dont le titulaire réside à Kalmeti, village peu éloigné de la ville.

Aperçu historique. — Lissus, ville autrefois considérable, fut fondée par Denys, tyran de Syracuse. Diodore de Sicile la décrit dans son livre XV, et prétend que, lorsque Denys de Syracuse fonda cette colonie, il s'étudia non-seulement à l'orner de temples, de gymnases et d'édifices publics, mais qu'il lui donna encore un beau port et l'entoura de solides remparts afin qu'elle pût égaler en force et en magnificence les plus grandes villes de la Grèce.

Les écrivains grecs l'appellent Λίσσος et quelquefois Ακρολίσσος, à cause de la citadelle qui la domine. Constantin Porphyrogénète désigne cette ville sous le

nom d'Elissos, nom qui peut-être, dit Farlati, fut corrompu plus tard et forma Alessio sous lequel elle est connue aujourd'hui.

Lissus tomba, à la mort de Denys, au pouvoir des rois de l'Illyrie; Philippe de Macédoine la leur ravit. Plus tard elle retourna à Gentius, qui y plaça le siége de son gouvernement. Après la défaite de ce prince (168 av. J.-C.) Lissus devint tributaire de Rome, et au partage de l'empire obéit aux empereurs grecs.

De même que toutes les cités de l'Albanie, Alessio passa d'un maître à un autre jusqu'en 1386, moment où les Vénitiens s'en emparèrent; elle leur appartenait encore lorsqu'en 1467 Scanderbeg y mourut. Vingt ans après, Alessio ayant été prise par les Turcs ne resta que peu de temps sous leur domination, car en 1501 les habitants se donnèrent de nouveau et volontairement aux Vénitiens. « Lors de la paix con-« clue cinq ans après, le sultan Bajazet ayant de-« mandé, dit Bembus dans son *Histoire de Venise*, « qu'Alessio lui fût restituée, le sénat, vaincu par ses « instances et ne voulant pas rompre la paix qu'il « venait de signer avec ce souverain, ordonna aux « habitants d'émigrer en emportant leurs biens, et « lorsqu'ils furent éloignés fit démanteler la cita-« delle, puis rendit au sultan une ville déserte et pri-« vée de remparts. »

Quelques auteurs prétendent que les ruines de Lissus se trouvent à un mille environ de la ville ac-

tuelle, fondée, disent-ils, par l'empereur Alexis. Rien ne vient à l'appui de cette assertion, difficile à admettre.

Situation. — Bembus, dans l'ouvrage cité plus haut, ajoute : « Alessio était située sur le bord du « Drin, dans une île triangulaire, formée d'un côté « par la mer et des deux autres par le Drin qu'elle « partageait. Elle avait trois milles de circonférence « et était entourée de remparts. Une partie de ses « habitants résidait sur la rive orientale, auprès d'une « colline au sommet de laquelle était la citadelle. »

Farlati rapporte que Cyracus Anconitanus, parcourant ces lieux, encore sous la domination de Venise, y trouva d'immenses remparts, formés de grandes pierres remarquables par leur architecture, et qu'il y releva l'inscription suivante que, malgré mes recherches, je n'ai pu retrouver :

L. CAVIAR. NN. AVG
II. VIR. QVINQ. DEC
DECR. MVR. REF.
IDEM. Q. PROB. CORQ.

L'île dont Bembus fait mention n'existe plus aujourd'hui : elle aura sans doute été couverte par quelque inondation du Drin. De tous ces édifices, de ces temples, de cette magnifique citadelle, il ne reste plus rien. A leur place s'élève une misérable bourgade,

formée de mauvaises maisons habitées, d'un côté, par des chrétiens, de l'autre, par des Zingares, séparées entre elles par des rues étroites et fangeuses, bourgade que l'on a décorée du nom de ville.

Bazar. — Au milieu se trouve le bazar, composé de quatre-vingts boutiques où sont exposés les objets indispensables à la vie. Le dimanche, il s'y tient un marché où viennent tous les montagnards des environs et principalement les Mirdites. En voyant l'aspect misérable de ce bazar, on ne pourrait se faire une idée du chiffre énorme des transactions qui s'y concluent et de la quantité de monde qui s'y rend chaque semaine. Tous les produits du district et des montagnes environnantes, consistant en céréales, graine de lin, bois de teinture et de construction, cire, laine, peaux d'ours, de lièvres et de renards, etc., abondent sur ce marché. Les négociants de Scutari et de Durazzo ont là des agents, préparant les cargaisons, qu'ils embarquent sur des alléges pour les transborder à Saint-Jean de Medua sur des navires d'un plus fort tonnage, car, malheureusement, le Drin n'est navigable que pour des barques.

Faubourgs. — Pour se soustraire aux influences pernicieuses et insalubres de la cité, les habitants aisés, et principalement les musulmans, l'ont depuis longtemps abandonnée pour fonder un grand bourg auquel on donne aussi le nom d'Alessio. Il est situé sur la partie occidentale du mont *Murkigne* et compte

trois cents maisons, d'une construction uniforme. Elles n'ont qu'un étage, sont séparées l'une de l'autre et entourées de hautes murailles, renfermant une cour, un jardin et des sources d'eaux vives. Jetées sans ordre sur cette montagne, entourées d'arbres fruitiers et blanchies avec soin, ces maisons ont, de loin, un aspect pittoresque, rappelant les villas de nos cités d'Europe. Ce bourg possède trois ou quatre petites mosquées et une école tenue par un vieux hodja. Faisant presque tous le commerce, et ayant chacun une boutique au bazar, situé à deux milles de leurs demeures, les habitants de ce bourg les quittent le matin pour n'y rentrer qu'au coucher du soleil.

Citadelle. — Entre le bourg et la cité, sur un des plateaux du *Murkigne*, s'élève une colline isolée, à la forme pyramidale, ayant environ cinq cent trente pieds de hauteur; à son sommet est l'*Acrolissos*, l'ancienne citadelle, dont les parties inférieures sont formées de pierres immenses jointes entre elles avec un tel art qu'elles semblent être formées d'un seul morceau, et que c'est avec peine qu'on retrouve le ciment qui les unit. Quoique menaçant ruine, ses murailles extérieures, flanquées de loin en loin et d'une façon irrégulière de tours tantôt rondes, tantôt carrées, sont encore intactes. Deux tourelles carrées commandent la principale entrée, composée d'une suite de voûtes conduisant dans la place. Là, environnées

de ruines, s'élèvent trois maisons construites par les Turcs pour loger la garnison formée, lorsque je visitai la citadelle, de quatre soldats indigènes et d'un artilleur. Trois petits canons en bronze hors de service en composent tout l'armement. Quelques citernes, servant à recueillir autrefois les eaux des pluies pour l'usage des habitants et de la garnison, sont construites avec art et fort bien conservées. Sur des arceaux encore debout, et seuls restes des palais des anciens seigneurs, on voit trois écussons en marbre permettant de distinguer encore sur l'un un homme et une femme, la tête ceinte d'une auréole et séparés par une croix grecque; sur l'autre un lion grimpant, enfin sur le troisième un aigle aux ailes déployées, tenant un serpent dans ses serres, qui se trouvait, dit-on, dans les armes des Castriotes. Au sommet du mont Murkigne, qui domine le château, apparaissent des ruines considérables que je n'ai pu visiter. Quoique cette position commande le Drin et soit par cela même importante, les Turcs ne font aucune réparation à ces fortifications dont une partie s'écroule chaque année et dont bientôt il ne restera plus rien.

Anciennes églises. — Alessio possédait autrefois cinq églises : la cathédrale, dont il ne reste que des ruines informes, était dédiée à saint Nicolas, et reçut, dit-on, les dépouilles mortelles de Scanderbeg. Suivant une tradition locale, les Turcs s'étant emparés de la ville déterrèrent le cadavre du héros et se

partagèrent ses ossements dont ils firent des amulettes, pensant que les restes, quelque petits qu'ils fussent, d'un guerrier aussi vaillant, devaient donner un courage indomptable à ceux qui les posséderaient. Transformée d'abord en mosquée, la cathédrale fut, peu de temps après, abandonnée par les Ottomans, considérant comme un funeste présage la mort de trois derviches qui s'étaient successivement précipités du haut d'une de ses tours, en appelant à la prière. Deux autres églises, consacrées à saint Georges et à saint Sébastien, devinrent des mosquées, et, grâce à cela, sont encore debout aujourd'hui; quant aux deux dernières indiquées par Farlati, aucune trace n'en indique la position.

Population. — La cité, les faubourgs et quelques villages environnants, parmi lesquels est Kalmeti, résidence de l'évêque, ont une population de cinq mille trois cents habitants, la plupart catholiques.

Climat. — Les eaux stagnantes provenant des inondations périodiques du Drin rendent le séjour d'Alessio dangereux pendant l'été; il s'en exhale alors des miasmes putrides, causant des fièvres dont les habitants ne peuvent se débarrasser. On attribue à cette cause le nom de *lech* (charogne), qui lui est donné par les Turcs. Dans les parties élevées de ce district, l'air est salubre et la température moins douce.

Division du district. — Ce district se partage en

trois parties, commandées chacune par un *Bouloukbachi*, ce sont : les faubourgs supérieurs et les villages situés sur la montagne de *Murkigne* jusqu'à Kalmeti ; la ville et les villages de la plaine, enfin le pays de Zuppa.

Sol. — Formé en partie de plaines magnifiques, le sol de ce district était, il y a dix ans à peine, le plus fertile de toute l'Albanie ; depuis les ravages causés par les inondations du Drin, une grande partie reste inculte ; il fournit cependant encore de grandes quantités de céréales, de riz et surtout de maïs. Il contient aussi des pâturages immenses, dans lesquels les montagnards de Scutari, en vertu de priviléges anciens, viennent l'hiver conduire leurs troupeaux. Les parties montagneuses sont couvertes de forêts très-étendues d'où l'on tire tous les ans, pour les exporter à l'étranger, des quantités assez considérables de bois de construction ; c'est là aussi que croît le bois de fustel, appelé en albanais *scodano*, bois servant à la teinture, que chaque année plusieurs bâtiments français viennent charger et portent à Marseille ou à Rouen.

Couvent de Saint-Antoine. — A la cime d'un groupe de collines rocheuses, sur la rive occidentale du fleuve, et vis-à-vis d'Alessio, se trouvent l'église et le couvent de Saint-Antoine. L'église pouvant contenir cinq cents personnes est d'une excessive simplicité ; auprès d'elle est le couvent habité par le préfet

apostolique d'une mission de moines franciscains ; sa construction n'a rien de remarquable. Suivant une tradition appuyée, dit-on, sur des pièces possédées par les franciscains, pièces que je n'ai jamais pu voir, quoique les ayant plusieurs fois demandées, ce serait saint François d'Assise lui-même qui, traversant l'Albanie, aurait choisi ce site et ordonné la construction de ce couvent. Ce lieu se trouvant ainsi placé sous les auspices de son saint fondateur est en grande vénération chez tous les habitants de la province et surtout chez les montagnards de Scutari, qui viennent chaque année s'établir dans les environs avec leurs familles. Musulmans et chrétiens le considèrent non-seulement comme un temple consacré à la prière, mais aussi comme un asile sacré et inviolable dont ils n'approchent qu'avec respect, et souvent les premiers y apportèrent leurs effets les plus précieux qu'ils confiaient à la bonne foi des moines pour les soustraire à la rapacité de leurs pachas. Là, comme dans toutes les montagnes, le culte est entièrement libre, et c'est avec bonheur, lorsqu'il y a longtemps qu'on habite en Turquie, que l'on entend les cloches rappeler l'heure de la prière.

Le 13 juin, jour de la Saint-Antoine, on accourt en pèlerinage à ce couvent de toutes les parties de l'Albanie, et chacun apporte dans cet acte un recueillement et une dévotion vraiment exemplaires. Beaucoup viennent y remplir des vœux faits dans

quelques circonstances solennelles; les uns font trois fois à genoux le tour de l'église; d'autres des stations et de longues prières à chaque angle de l'édifice et devant les images des saints exposés ce jour-là au dehors; tous y apportent des offrandes; les habitants des villes donnent de l'argent, des cierges, des draps de soie et d'autres étoffes; les villageois, du fromage, des fruits ou de la cire; les montagnards, des moutons, des chèvres ou des agneaux. Ces offrandes, représentant une somme importante pour le pays, sont vendues et employées à la réparation de l'église, à l'entretien des missionnaires, et avec l'excédant on agrandit les terrains déjà fort nombreux que possède le couvent, un des plus riches de l'Albanie.

Saint-Jean de Medua. — En suivant les montagnes de Saint-Antoine, à cinq milles de distance de ce couvent, l'on arrive à Saint-Jean de Medua, petit port de mer servant autrefois de refuge aux navires de la république de Venise. Sa tenue est excellente, et il peut facilement contenir trente ou quarante bâtiments de différentes grandeurs; il est fermé par un banc de sable formant un chenal dans lequel il n'y a jamais moins de six brasses d'eau. On en mesure huit pendant les vents de sud. Ce point, à l'abri de tous les vents et formant un bassin naturel, est le plus sûr mouillage de toute la côte de l'Albanie; malheureusement les bâtiments venant pour y charger jettent leur lest à l'endroit où ils se

trouvent et finiront par le combler. Aucune habitation ne se voit sur ses rives ; un mât élevé servant à hisser le pavillon ottoman indique seul la présence d'un individu remplissant à la fois les fonctions de pilote et de gardien sanitaire. Ce malheureux, qui chaque nuit retourne à Alessio, n'a pour tout abri pendant le jour qu'une masure sans toit et à moitié détruite. Les vieillards et les gens les plus instruits d'Alessio assurent avoir entendu dire à leurs pères qu'il y a cent ans à peine le port s'étendait jusque sous le mont Saint-Antoine, au pied de l'endroit où se trouve le couvent. Il existe, en effet, près de cette montagne, un étang profond dont les eaux sont saumâtres, et dans les rochers que bordent ses rives sont de gros anneaux de fer semblables à ceux que l'on voit dans les ports. Cet étang n'est séparé de la mer que par une langue de sable; sable, dit-on, charrié par le Drin et chassé vers le fond du port par la mer lorsque le vent vient du large; si ces observations sont vraies, le port de Saint-Jean de Medua finira par disparaître.

Eaux minérales. — Dans la montagne formant la partie occidentale du port est une source d'eau froide sulfureuse, où les habitants d'Alessio ont l'usage d'aller prendre les bains pendant l'été.

Au sommet du même mont on aperçoit les ruines de l'église de Saint-Jean, qui donna son nom à ce port, et auprès d'elles quelques maisons dont les habi-

tants se mettent à la disposition des capitaines pour leur procurer des vivres et les aider dans leurs chargements.

Bregu-Mathias. — Touchant à Alessio, et borné d'un côté par le Drin et la mer, de l'autre par le fleuve Mathias, limite du pachalik de Scutari, s'étend un vaste territoire en partie couvert de forêts et de broussailles épaisses, et qui, à certaines époques de l'année, se transforme en un immense marais, alimenté par les eaux des deux fleuves; on le nomme *Bregu-Mathias.* Lorsque l'Albanie florissait sous un régime favorisant l'industrie et l'agriculture, ces terrains étaient cultivés avec soin et considérés comme les plus fertiles de la province. Après le départ des Vénitiens, l'administration turque n'offrant aucune sécurité, les habitants de cette contrée, se voyant exposés à toutes sortes de vexations, abandonnèrent l'agriculture, dont ils ne tiraient du profit que pour leurs avides maîtres, et se retirèrent dans les montagnes, d'où ils ne descendirent que pour piller ceux qui étaient restés dans la plaine et qui, ne trouvant aucune protection près des autorités qui les gouvernaient, la quittèrent à leur tour pour se grouper auprès des villes. Bientôt alors les digues construites avec tant de soin se rompirent; les canaux se comblèrent, des arbres et des broussailles s'élevèrent de toutes parts, et ces jardins ravissants, ces champs si fertiles, se trouvèrent métamorphosés en marais, en

forêts impénétrables. Cependant, depuis huit ans, cet état de choses tend à s'améliorer, du moins dans le Bregu-Mathias ; la tribu des Clémenti, dont il sera fait mention dans le chapitre suivant, étant devenue trop nombreuse, et ses terres et ses pâturages ne lui suffisant plus, ces montagnards demandèrent et obtinrent du gouvernement la permission de s'établir, chaque année pendant l'hiver, à Bregu-Mathias, alors inculte et désert, et d'y faire paître leurs nombreux troupeaux. Ayant remarqué la bonté de ces terrains, ils commencèrent à en défricher les parties les plus élevées, creusèrent des canaux et élevèrent des digues. Voyant qu'ils obtenaient de belles récoltes, que leurs familles s'enrichissaient, ils se mirent courageusement à l'ouvrage et s'étendirent chaque année. Aujourd'hui, grâce à eux, cinq milles de terrain sont en pleine culture et couverts de petits villages jouissant d'une grande aisance. Ces défrichements, si favorables à la prospérité du pays, tendaient à s'accroître tous les jours, car la faculté qu'avaient les montagnards d'exporter l'excédant de leur récolte était pour eux une source de bénéfices certains ; malheureusement, d'un côté les Scutarins portèrent, par jalousie, des entraves à leur commerce, tandis que d'un autre côté certains beys, s'appuyant sur d'anciens titres, élevèrent d'injustes prétentions et revendiquèrent, lorsqu'ils les virent en pleine culture, ces terrains qui depuis un siècle ne

rapportaient plus rien. Ces contrariétés arrêtèrent le mouvement qui se faisait, et qui reprendra, il faut l'espérer, si l'époque d'une justice égale pour tous arrive enfin pour la Turquie.

DISTRICT DE SAPPA ET ZADRIMA.

En sortant du territoire d'Alessio, du côté nord, on trouve le district de Zadrima, plaine immense bordée d'un côté par le Drin, de l'autre par les montagnes élevées des Mirdites. Quelques collines boisées apparaissent de loin en loin au milieu de cette plaine et rompent heureusement la monotonie du paysage. Le territoire de ce district est cité comme le plus riche et le plus fertile de la haute Albanie ; les céréales de toutes espèces, l'huile, le lin, les vignes, y abondent ; ses nombreux troupeaux fournissent aux habitants une grande quantité de laitage, dont l'excédant est porté tous les dimanches aux bazars de Scutari et d'Alessio; des ruches y apparaissent à chaque pas, leur miel est renommé. Si les inondations du Drin causent des dommages aux cultures lorsqu'elles ont lieu à des époques inattendues ou tardives, le limon qu'elles déposent fertilise les terres et accroît les récoltes. Quelques petits cours d'eau, presque à sec pendant l'été, traversent la plaine de Zadrima ; les plus considérables sont : le *Naratch* et

le *Ghiadri*, sortant tous deux des montagnes des Mirdites.

Population. — Le district de Zadrima compte trente-quatre villages et dix-huit mille habitants, dont seize mille catholiques. Chaque village possède une église et un prêtre; les plus considérables en ont deux. La pratique du culte y est libre, les cloches sonnent les dimanches et les jours de fête, au grand déplaisir des musulmans, qui toutefois n'oseraient l'empêcher, par crainte des Mirdites, toujours prêts à tirer vengeance d'une insulte faite à leur religion.

Les deux principaux villages de Zadrima sont : Nesciati, aussi appelé Sappa, résidence de l'évêque catholique, dont le diocèse prend le nom de Sappa et Zadrima; Daïci (Daycum, Dagnum des anciens), résidence du mudir place toujours donnée, par suite d'un abus impardonnable, au fermier même des dîmes, qu'il perçoit, dès lors, suivant son bon plaisir, et fait souvent élever au tiers de la récolte, sans que les malheureux villageois puissent s'y opposer.

Sappa. — Sappa ou Nesciati est un petit village de vingt ou trente maisons, situé au pied d'une montagne élevée. La maison de l'évêque et l'église ayant été renversées par le tremblement de terre du 11 décembre 1853, furent reconstruites dernièrement avec les secours envoyés annuellement de France par l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Suivant Farlati, en cet endroit même florissait autrefois une ville

considérable dont il ne reste aujourd'hui aucun vestige.

Daïci.— Daïci est placé sur le versant d'une haute colline peu éloignée du Drin; à son sommet est un ancien sérail tombant en ruines, où demeure le mudir, et qui est entouré de murs élevés et crénelés, lui donnant l'aspect d'une forteresse.

Dagno. — Dagno, village de cinquante maisons, situé sur les lieux mêmes où s'élevait autrefois Daycum, appelé aussi Dagnum par les anciens auteurs, et Dagno par les Vénitiens, ainsi que l'indiquent certaines cartes de 1560.

Dagnum.—Quelques auteurs pensent que Dagnum est la même ville que Ptolémée nomme *Thermudava*, et qu'il place entre Lissus et Scodra. Farlati, dans l'ouvrage déjà cité, penche vers cette opinion, et l'appuie par un passage du *Dictionnaire de Géographie* de Ferrarius, ainsi conçu : « Thermidava Dagno, « suivant Moletius, ville de la Dalmatie méditerra- « néenne, ville épiscopale, sous l'archevêché d'Anti- « vari, située à vingt mille pas de Scodra, entre cette « ville et Alessio. »

Barletius, dans sa *Vie de Scanderbeg* (livre II, page 23), la décrit ainsi : « La petite ville de Dagno « se trouve dans la Zadrima supérieure, et, comme « presque toutes les villes de l'Épire nouvelle, est « située sur une colline élevée. Elle possède des cam- « pagnes fertiles propres à toutes espèces de cultures

« et aux travaux des abeilles. Le Drin, ce fleuve magnifique, coule dans sa partie orientale. »

Aperçu historique. — Après la chute de l'empire de Servie, lorsque les descendants de la famille qui venait de régner s'en partagèrent les débris, un d'eux s'empara de Dagnum et de toute la contrée environnante. Au XVe siècle, lorsque Scanderbeg commandait à Croïa et faisait une guerre acharnée aux Turcs, Lech Zacharie obtint des habitants le titre de *prince de Dagno.* Lech ayant été traîtreusement tué dans une embuscade par un des Dukagini, sa mère livra aux Vénitiens, en 1446, Dagno et tout son territoire; mais à la fin du XVe siècle, ses habitants, comme tous ceux des pays situés au delà du Drin, tombèrent sous la domination des Turcs, qui détruisirent la ville, dont il ne reste plus de trace.

Dagnum, autrefois évêché, fut, en 1537, réuni à celui de Sappa. Entre les villages de Dagno et de Miedia, au pied du mont *Mali-Markut,* apparaît la petite église de San-Giovani. La brique et les pierres employées dans sa construction forment des dessins bizarres et irréguliers ne manquant pas toutefois d'une certaine originalité. A l'intérieur, l'on voit encore quelques grossières fresques dans le goût byzantin. Elle fut, dit-on, construite par ordre de Scanderbeg en souvenir de la victoire remportée sur les armées vénitiennes, lorsqu'après la mort de Lech Zacharie, Daniel Jurich, gouverneur de Scutari pour

Venise, marcha contre lui à la tête de treize mille hommes, afin de le contraindre à lever le siége de Dagno.

Non loin de cette église, au milieu d'un cimetière, est une petite chapelle ayant l'apparence d'une tombe. Là, disent les chroniques locales, vivait, il y a trois cents ans, un prince albanais nommé Marko, chef de la race de Dukagini, qui s'était fait ermite après avoir partagé son bien entre ses trois fils et l'Église. Retiré pendant le jour dans une grotte qu'il avait creusée de ses propres mains afin de se soustraire aux regards des hommes qu'il méprisait, il venait passer la nuit en prières dans cette chapelle. Les fils de ce Marko furent, croit-on, les premiers princes des Mirdites.

Au pied du *Mali-Markut*, dont le sommet est couronné par les ruines d'un ancien château fort, résidence d'été des princes du Dukagini, on trouve quelques boutiques, un café et deux vastes hans. C'est le point de réunion des routes qui mettent Scutari en communication avec la Roumélie ; il n'est pas rare d'y voir rassemblées, surtout à l'époque des grandes eaux, des caravanes de cinq à six cents chevaux attendant le moment favorable pour traverser le fleuve. Le passage du Drin s'effectue dans deux troncs d'arbres creusés, longs de quinze pieds environ et larges de trois, réunis aux deux extrémités par une pièce de bois fixée avec de fortes cordes. Peu faciles

à manier, ces barques ont besoin de quatre hommes dont l'un gouverne et les trois autres rament. Après avoir remonté la rive, en se halant le long du bord aussi loin qu'ils peuvent le faire, ils se laissent ensuite dériver. Quoique les courants soient excessivement rapides, ces barques prennent jusqu'à six chevaux à la fois; elles sont très-sûres et les accidents sont fort rares.

Quatre lieux de passage, appelés *trap* par les indigènes, se trouvent sur le Drin; ce sont : le trap de Dagno; celui d'Alessio, qui relie cette ville au couvent de Saint-Antoine et aux petits villages de la rive droite; celui de *Gramsi*, desservant la route postale qui passe au milieu de la plaine de Zadrima pour gagner la basse Albanie et Monastir; enfin celui de *Spassi*, sur la route de Jakova à Scutari.

Au milieu de la chaîne de montagnes qui sépare la plaine de Zadrima du pays des Mirdites, s'élève le mont *Haimelli*, reconnaissable à sa forme pyramidale. A son sommet, il existe une ancienne église dédiée à saint Michel Archange, au pied de laquelle se trouve, dit-on, enfoncée profondément en terre une immense cloche en bronze, hors de proportion avec la grandeur du monument auquel elle aurait appartenu. Cette cloche, transportée là par des chemins dont il ne reste plus de traces, est le sujet de bien des fables. Aujourd'hui que les pasteurs de chèvres gravissent avec peine cette montagne, les popu-

lations ne peuvent comprendre comment cette cloche est arrivée à son sommet, et elles attribuent sa venue à une intervention divine. Malgré les difficultés de l'ascension, une messe est célébrée tous les ans, au mois de juin, dans la chapelle en ruines, et toute la population de Zadrima y accourt en pèlerinage. Dans cette ascension vraiment périlleuse, les jeunes gens aident les vieillards et les femmes, et si l'un d'eux est précipité du haut du rocher, ce qui arrive presque tous les ans, la famille, loin de s'en affliger, s'en réjouit dans la persuasion que la mort survenue en accomplissant un pieux devoir assure le salut du trépassé.

A la suite de la conquête de l'Albanie par les Turcs, la plaine de Zadrima fit partie du patrimoine du harem du *sultan*, et ses revenus étaient affectés à l'achat des *pasmaks* (chaussures) des favorites du Grand Seigneur. Grâce à ce privilége, ses habitants étaient heureux, car les gouverneurs n'osaient les tourmenter, dans la crainte que leurs réclamations ne parvinssent à Constantinople où elles étaient toujours appuyées. Les villageois de Zadrima regrettent bien souvent ce temps, car, depuis que la Porte afferme les impôts, ces malheureux ont été tellement accablés de taxes arbitraires, que, fatigués de travailler sans profit, ils abandonnent cette plaine si fertile autrefois, qui est en grande partie inculte.

DISTRICT DE PODGORITZA

Le district de Podgoritza est d'une étendue de territoire égal à celui de Scutari, quoiqu'il soit cependant beaucoup moins peuplé, puisque le nombre de ses habitants ne dépasse pas dix-huit mille.

Il est borné au midi par le lac de Scutari, une des montagnes de Hotti, nommée Giafkissa, et les villages de Gostelli et Helnu ; à l'est, par le district montenegrin des Kutchi que les Turcs revendiquent; enfin au nord et à l'ouest la Moratcha le sépare du territoire de Spouz, qui confine au Montenegro.

Après avoir traversé une partie du territoire de Podgoritza, le Zem vient se jeter dans la Moratcha, qui elle-même déverse, un peu plus bas, ses eaux dans le lac de Scutari.

Le climat de ce district est tempéré; les vents du nord qui y dominent toute l'année rendent son séjour agréable pendant l'été, mais l'hiver ils y sont excessivement violents. Les terres, citées dans le pays pour leur fertilité, produisent toutes espèces de céréales, des vins, du lin et du tabac; toutefois, faute de bras, une grande partie reste en friche. Les riches pâturages sont couverts de troupeaux, et, lorsqu'on parcourt les villages, on rencontre une infinité de ruches dont le miel et la cire sont renommés dans toute la Roumélie. Les profits qu'en tirent les habitants étant

considérables, leur nombre croît chaque année. L'industrie séricicole y a fait aussi de grands progrès, et la quantité de soie que ce district fournit au commerce devient de jour en jour plus considérable.

C'est dans ce district seulement que se fabriquent les cartouchières et les harnachements ornés de pointes d'étain dont se servent les Albanais, travail de patience, véritablement remarquable par sa légèreté et ses dessins originaux. Il se fait à Podgoritza un grand commerce de laine, de cire, de peaux et de miel, et la plupart des négociants de Scutari y entretiennent des agents. Le transport de ces marchandises se fait à dos de mulet jusqu'à Plavinizza, et de là jusqu'à Scutari au moyen de larges barques plates appelées *londres*.

Podgoritza. — Sur les rives de la Ribinizza, petite rivière se jetant non loin de là dans la Moratcha, est *Podgoritza*, capitale du district, résidence d'un mudir (gouverneur) et d'un cadi. Elle compte neuf cent cinquante maisons, six cent trente habitées par des musulmans et deux cent soixante-dix par des Orthodoxes; la population s'élève à six mille cinq cent quarante habitants. Podgoritza est située au milieu d'une plaine, et l'on ne peut expliquer son nom, qui, en slave, signifie *sous la colline*, que par sa situation à peu de distance du petit mont de Gorizza.

Fondation. — Elle fut fondée au XVe siècle par ordre du sultan Mahomet II, avec les ruines de l'an-

tique Dioclea et non loin de l'emplacement de cette ville, qui se trouvait, suivant M. le colonel Kowaleski, au lieu où est aujourd'hui Dukla, petit village à une heure et au nord-ouest de Podgoritza. Ce voyageur a trouvé là des colonnes encore debout, des portes avec des inscriptions latines, et la trace d'anciens remparts. Podgoritza, construite sur un plan irrégulier, est entourée d'un mur crénelé la reliant à la forteresse placée sur une petite colline. Celle-ci, dont les murs tombent en ruines, est ceinte d'un fossé de huit mètres de large et de trois mètres de profondeur, rempli d'eau pendant l'hiver seulement. Depuis quelques années, un bataillon de troupes régulières y tient garnison, et son armement, mis en état à la suite de la dernière guerre avec le Montenegro, se compose de huit canons et de deux obusiers.

Cité. — La ville, dont les rues sont étroites, tortueuses et sales, est divisée en deux quatiers, l'un appelé *Miechia*, et l'autre nommé *Varosc*, au milieu desquels est un bazar formé de trois cent cinquante boutiques. Là, tous les dimanches, se tient un marché où viennent les habitants des montagnes voisines et ceux de Pipéri et de Kutchi, lorsqu'on n'est pas en guerre avec le Montenegro.

Mosquées, Églises. — Comme les autres villes de la haute Albanie, Podgoritza ne possède aucune mosquée remarquable. Les Slaves Orthodoxes, quoi-

que nombreux, n'ont pu jusqu'à présent obtenir la permission d'y construire une église; celle qu'ils possédaient se trouvait hors la ville et non loin de la colline de Gorizza. Elle avait été construite sur les ruines de l'ancienne église de Saint-Georges, et fut détruite, le 25 mai 1855, par les musulmans de Podgoritza, excités par les prédications de quelques ulémas fanatiques et conduits par leur gouverneur Ali-Spahi. Lorsqu'il ne resta plus une pierre debout, ces misérables s'attaquèrent aux tombeaux et, après en avoir retiré les cadavres, il les décapitèrent et placèrent leurs têtes sur des piquets. Cette action est jusqu'ici restée impunie. Ali-Spahi, toujours gouverneur, est soutenu par le Medglis (conseil) de Scutari et plus puissant que jamais. Il est l'instigateur des hostilités qui ont lieu avec le Montenegro.

Écoles. — Deux prêtres slaves, dépendant de l'évêché de Prisren, ont l'administration spirituelle de cette paroisse, et dans un local attenant à l'église, qui fut aussi détruit, ils tenaient une école où les enfants recevaient gratuitement une instruction élémentaire. Les Turcs ont aussi trois *mekteb*, peu fréquentés et dirigés par des hodjas ignorants.

Pont. — Sur la Moratcha, à l'endroit où finit le district de Podgoritza, est un beau pont formé d'une seule arche, ayant cent cinquante-trois pieds d'élévation au-dessus du niveau de l'eau. Il est appelé généralement Pont du Vizir et célèbre dans

le pays par les nombreux engagements qui eurent lieu dans les environs avec les Montenegrins. Il fut construit par ordre du même Ahmed-Pacha, à qui l'on doit le pont existant sur le Chiri. Les dépenses qu'il nécessita furent, disent les chroniques locales, payées avec le butin fait par son armée dans une guerre contre les Montenegrins, alors sans doute plus riches qu'aujourd'hui.

Division du district. — Le district de Podgoritza comprend les bayracks de *Gruda et Tusi*, ceux de *Zetta*, de *Jablack* et de *Fiendina*, ainsi que l'île de Vranina. La partie sud de la tribu des *Kutchi* est considérée par les Albanais comme faisant aussi partie de ce district.

Gruda. — Le bayrack ou tribu des Gruda et Tusi s'étend du village de *Dinov* à la tribu des Triepsi, confine avec Fundina et Kutchi et est séparé par le Zem de la tribu de Hotti. Il a une population de trois mille âmes environ, dont plus des deux tiers sont catholiques. Quoique comprise politiquement dans le district de Podgoritza, la tribu de Gruda fait partie des tribus appelées les sept montagnes de Scutari, en a conservé les lois et jouit des mêmes priviléges.

Zetta. — Le bayrack de Zetta est situé dans une vaste et fertile plaine s'étendant de la rive gauche du Zem et de la Moratcha à celle du lac borné par les montagnes de Hotti. Il comprend dix villages qui, réunis, comptent cinq cents et quelques maisons et

environ quatre mille cinq cents habitants, dont les quatre cinquièmes sont Slaves et le reste musulmans. Chaque village orthodoxe a son église et son prêtre; presque tous les villages musulmans ont aussi une petite mosquée. Les habitants sont, en général, adonnés à l'agriculture et à l'élève des bestiaux.

Plavinizza. — Parmi ces villages, le plus souvent cité dans l'histoire du pays et le plus important par sa position est Plavinizza. Situé près des sources de la petite rivière du même nom, dont les eaux se jettent dans le lac de Scutari, à deux milles et demi de l'île de Vranina, ce petit village, formé de quarante maisons, toutes habitées par des Slaves, peut être considéré comme l'escale commerciale de Podgoritza. C'est là que sont réunis les produits du pays, que viennent prendre les barques de Scutari, en remontant la Plavinizza; c'est là aussi que se forment les caravanes portant à l'intérieur les marchandises européennes. Un han ou plutôt une vaste écurie se trouve au lieu du débarquement et sert de refuge aux voyageurs, qui seraient exposés à mourir de faim s'ils n'apportaient leurs vivres avec eux.

Jablack. — Jablack, troisième bayrack de Podgoritza, se compose des terres ou plutôt des îles formées par les bras de la Moratcha; il confine avec le village montenegrin de Dodosch, dont il est séparé par un des canaux de la rivière. Pendant l'hiver toutes ses plaines sont couvertes d'eau, mais au printemps

elles offrent un terrain très-propre à la culture du maïs, qui y réussit mieux que partout ailleurs.

Lac de Gjorni-blatta. — Quoique, dans la carte de M. Karacsay, il soit compris dans le territoire du Montenegro, les Turcs regardent le lac de Gjorni-blatta comme appartenant à Jablack. Les eaux limpides de ce petit lac, contenues dans un bassin formé par les hautes montagnes séparant Dodosch de Lieskopol, se sont ouvert un petit canal par lequel elles se déversent dans la Moratcha. Il abonde en poissons et surtout en truites d'une saveur et d'une grosseur extraordinaires; on le dit excessivement profond et l'on m'a assuré qu'il fut sondé par les ordres de Mustapha-Pacha, et qu'on ne put trouver le fond avec une ligne de soixante pieds.

Salkovina. — A l'ouest de Jablack est une autre petite île appelée Salkovina, appartenant autrefois aux Turcs et faisant aujourd'hui partie du Montenegro.

Ville de Jablack. — La petite ville, ou, pour mieux dire, le village de Jablack, est la résidence d'un mudir et d'un cadi, dépendants de ceux de Podgoritza. Elle est située sur le versant d'une colline et n'a pas aujourd'hui plus de soixante maisons, la plupart en ruines et inhabitées par suite des incursions continuelles des Montenegrins, qui y mirent plusieurs fois le feu. Ses habitants, tous musulmans, sont au nombre de quatre cent soixante. Quelques misérables boutiques, mêlées parmi les maisons et s'étendant jusqu'à

la rive, forment le bazar, où chaque jeudi se tient un marché fréquenté seulement lorsqu'on est en paix avec les Montenegrins, qui y apportent alors leurs produits et les échangent contre du sel, des tissus et des planches. Un pont de pierre de cinq arches réunit la ville à un faubourg de quarante maisons qui, moins exposées, grâce à leur position, sont presque en bon état.

Forteresse. — Au sommet de la colline sur laquelle Jablack est bâtie se trouve la forteresse de ce nom, si célèbre dans le Montenegro et l'Albanie, et qui, en 1853, attira un moment sur ce pays l'attention de l'Europe entière.

Aperçu historique. — Fondée en 1423 par Stephano Tzernagore, elle fut prise en 1478 par les Turcs. Après la mort du sultan Mahomet II, Ivan, fils de Stephano, en chassa les Turcs et en fit sa résidence. Il ne la conserva pas longtemps, car, en 1482, les Turcs ayant rassemblé une armée considérable marchèrent de nouveau contre lui. Abandonné par les Vénitiens, pour lesquels il avait entrepris cette guerre, Ivan Tzernagore se retira à Cettigne après avoir mis le feu à Jablack, que les Turcs reconstruisirent.

Depuis lors cette forteresse, objet de la convoitise des Montenegrins, fut le but de leurs attaques continuelles, et son territoire fut morcelé par ces intrépides et dangereux voisins.

Voici, sur ces empiétements successifs, les renseignements que j'ai pu me procurer; ils ne remontent, d'une manière certaine, qu'à l'année 1832.

Les Montenegrins tenaient à ferme, dit-on, les terres de l'île de Salkovina, lorsqu'en 1832, d'accord avec les habitants de Vranina, ils s'en emparèrent, élevèrent sur une colline en face de Jablack la tour de Dodosch et refusèrent toute espèce de paiement. Depuis lors les Turcs ne purent la leur reprendre. Trois ans plus tard, le 10 mars 1835, douze Montenegrins, pour se venger d'une attaque faite par les Turcs contre les Kutchi, surprirent pendant la nuit la garde du fort de Jablack, firent prisonnier Jussuf-Aga, son commandant, et plantèrent leur drapeau sur ses murs. A ce signal, les Turcs, ayant à leur tête Dervisch-Aga, s'avancèrent pour reprendre la tour, mais ils furent attaqués par les Montenegrins accourus de la Rieka, et un combat sanglant s'engagea. Des renforts arrivant chaque jour aux deux partis, la lutte continua pendant trois jours, et le quatrième, les Montenegrins, apprenant que le pacha de Scutari s'avançait avec des forces considérables, battirent en retraite, après avoir mis le feu au fort et aux maisons, emportant avec eux une grande quantité d'armes et de butin.

Une autre fois, les Montenegrins s'emparèrent d'une plaine entre Jablack et Dodosch, puis, après se l'être partagée, en simulant des ventes pour lesquelles

ils se donnaient mutuellement des reçus, ils creusèrent un large fossé hors de la portée des fusils de Jablack. Alors une partie commença à travailler les terres pendant que l'autre faisait la garde; et comme le canon battait une partie de la plaine, il fut convenu que celui qui, par crainte des boulets, abandonnerait le travail, paierait une amende de vingt talaris (100 francs) et serait condamné à porter un tablier comme les femmes.

Plus tard, lorsqu'en 1839 le pacha de Scutari chercha à conclure la paix avec le Montenegro, il exigea la restitution de ces terres, mais les Montenegrins n'ayant, à aucun prix, voulu y consentir, les négociations furent rompues et la guerre continua. Jusqu'à ce jour les habitants de Dodosch ont cultivé ces terrains, considérés maintenant comme leur propriété.

Quelques tentatives furent faites encore contre Jablack par les Montenegrins, mais sans succès, jusqu'en 1852. A cette époque, profitant d'une nuit obscure, sachant que, suivant l'usage, au lieu de cent hommes payés par la Porte pour garder ce poste, le Pacha et son kehaya, conservant pour eux la solde de soixante-quinze, n'en avaient mis que vingt-cinq, quelques hommes résolus s'avancèrent jusque sous les murs de la forteresse et, trouvant la garde endormie, les escaladèrent et s'emparèrent des portes et des points où ils pouvaient se mettre à l'abri d'une

attaque. Plus consternée que décidée à se défendre, la garde du fort prit la fuite pendant que les Montenegrins ouvraient les portes à leurs compagnons. Ceux-ci tournèrent aussitôt les canons contre la ville et la menacèrent de destruction, si les habitants n'en sortaient pas aussitôt. Ne se trouvant pas en nombre suffisant, les Turcs se retirèrent et les Montenegrins fortifièrent tous les points susceptibles d'être défendus.

Cependant, cette nouvelle étant parvenue à Scutari, toute la population de la ville et de la montagne fut appelée aux armes, et Osman-Mazar-Pacha, alors gouverneur, partit à la tête de cinq mille hommes choisis et d'une compagnie d'artilleurs, emmenant avec lui six canons de campagne et deux de siége.

Le pacha, ayant divisé son armée en deux corps, profita d'un brouillard épais pour commencer l'attaque, mais il fut repoussé, après une lutte de cinq heures, ayant trois cents hommes hors de combat, dont plus de la moitié périt. Les deux jours suivants les Turcs firent de nouveaux efforts, mais, voyant qu'il perdait beaucoup de monde sans obtenir de résultat, le pacha changea de plan et se borna à investir la place d'un côté. Les communications des assiégés restées libres avec le Montenegro leur permettaient de recevoir des secours et des vivres, et cette situation aurait pu durer longtemps, si, écoutant les conseils de l'Autriche, le prince Danielo n'avait donné l'ordre à ses troupes de se retirer. Elles le

firent quelques jours après, en emportant avec elles les canons et faisant sauter les murs de la forteresse. C'est à la suite de cette attaque qu'eurent lieu l'expédition d'Omer-Pacha et la mission Leiningen.

Si je me suis étendu si longuement sur ces derniers faits, c'est qu'ils ont eu de graves conséquences et que jamais la vérité n'a été connue. Les Turcs ayant célébré cette retraite volontaire comme une victoire remportée sur les Montenegrins, Osman-Pacha reçut de son gouvernement une décoration et un sabre d'honneur.

A la suite de cette destruction, le fort de Jablack fut reconstruit par Osman-Pacha sur un nouveau plan, et il ne reste plus de la forteresse d'Ivan que quelques casemates voûtées servant de magasins et de casernes. Son armement est composé de quatre pièces de canon de divers calibres et sa garnison de quatre artilleurs et cent soldats irréguliers. Ce pacha fit aussi construire deux petites *koule* (corps de garde) crénelées, gardées par cent hommes chargés de protéger la ville et le faubourg.

Ile de Vranina. — L'île de Vranina, placée à l'embouchure de la Moratcha, n'est séparée de la terre ferme que par un petit canal; elle est reconnaissable au loin par deux pics s'élevant de la partie sud. A l'ouest de cette île est l'îlot ou plutôt le rocher de Lessandra.

L'île de Vranina, quoique entièrement habitée par

des Slaves, appartenait aux Turcs, qui s'en étaient emparés, en même temps que de Jablack, lorsqu'en 1832 huit de ses habitants, venus à Scutari pour y acheter du sel, furent dénoncés comme espions au sadriazem Rechid-Pacha et décapités par son ordre. A cette nouvelle, les Slaves de Vranina, déjà portés vers les Montenegrins, appelèrent le vladika à leur secours et lui firent leur soumission. Cette île et celle de Lessandra reçurent aussitôt une garnison et deux tours y furent construites. Maîtres de cette position, que les Turcs de Scutari, occupés de Rechid-Pacha et des nouvelles réformes, ne tentèrent aucun effort pour reprendre, les Montenegrins commencèrent à faire des courses sur le lac, vinrent enlever des drapeaux jusque sous les murs de Scutari et empêchèrent les communications par eau avec Podgoritza. Cet état de choses dura jusqu'en 1843; profitant alors de ce que les Montenegrins étaient en guerre avec l'Herzegovine, Osman-Pacha envoya une expédition contre les îles. Les habitants de Vranina s'étant enfuis à leur approche, les Turcs n'y rencontrèrent aucune résistance et purent, de cette position, attaquer Lessandra qui, n'ayant qu'une faible garnison, dut se rendre après avoir perdu quelques hommes. Osman, dès qu'il s'en fut rendu maître, s'empressa d'agrandir les fortifications de Lessandra, fit élever deux *koule* à *Vranina* et *Kramazour*, puis plaça à l'entrée du lac un petit navire armé de quatre canons et deux cha-

loupes canonnières, chargés de fermer le passage aux londres Montenegrins. Ces précautions étaient à peine prises, lorsque le vladika fit attaquer Vranina par trois mille hommes pendant qu'il canonnait Lessandra. Repoussés avec de grandes pertes par les Albanais, dont les feux se croisaient, les Montenegrins durent se retirer, et depuis lors ces îles si précieuses pour la sécurité du lac ne furent plus attaquées et restèrent entre les mains des Turcs.

Fundina. — Fundina est situé à l'est de Podgoritza, au pied des montagnes des Kutchi, ayant au nord Médun et la Moratcha, et au sud Gruda et le Zem. L'accès de ce canton, entouré à l'ouest par des rochers, à l'est par des montagnes à pic, est presque impossible, lorsqu'on l'aborde par la plaine, et l'on ne peut y arriver que du côté nord, en suivant des sentiers difficiles. Ce canton est composé de cent familles, formant cinq hameaux qui, en partant du nord, sont : *Rasna, Zouvara, Premitchi, Ledina* et *Zéopara*. Le premier et le troisième, venus de Kutchi, descendent de la grande famille des Hédrékali et sont slaves. Le second et le quatrième sont albanais et anciens possesseurs de la localité ; toutefois Zouvara est catholique et Ledina musulman. Enfin Zéopara est habité, moitié par des Albanais musulmans, moitié par des Slaves.

Fundina étant considéré comme la clef des Kutchi, les pachas indigènes y entretenaient autrefois des

gardes pris dans les montagnes afin de protéger les confins. Lorsque le gouvernement du pays fut enlevé à la famille des pachas de Bouchat, ceux qui leur succédèrent ayant négligé de prendre ces précautions, Fundina, dont les pâturages sont communs ou limitrophes avec ceux des Kutchi et qui n'est pas assez fort pour leur résister, dut suivre leur fortune et se mettre tantôt avec les Turcs, tantôt avec les Montenegrins, suivant que les Kutchi se soumettaient aux uns ou aux autres.

Il y a deux ans, le hameau catholique de Zouvara fut détruit et jusqu'ici ses habitants n'ont pu y revenir. Le récit de la rixe à la suite de laquelle eut lieu cette destruction peut donner une idée des mœurs de ces montagnes, mœurs dont je me réserve de faire plus tard une étude spéciale.

Le temps de conduire les bestiaux dans les pâturages d'été étant proche, les chefs des cinq hameaux de Fundina, réunis aux vieillards, fixèrent, suivant l'usage, le jour où les troupeaux se rendraient dans les prairies, établirent quelques règles pour éviter des rixes avec les voisins, et convinrent de l'amende que paieraient ceux qui les violeraient. Ces déterminations prises, les habitants de Rosna, sans respect pour les conventions, conduisirent aussitôt leurs agneaux dans les prés. Ceux des quatre hameaux, dont les intérêts se trouvaient ainsi lésés, l'ayant appris, accoururent et, pour chasser plus vite les troupeaux, tirèrent

quelques coups de fusil en l'air. Les agneaux s'enfuirent à ce bruit et quatre se tuèrent en tombant. Les habitants de Rosna, se regardant comme offensés, demandèrent qu'on les indemnisât de la perte qu'ils avaient éprouvée, menaçant d'en tirer vengeance, si on ne les satisfaisait pas, mais les autres, conseillés par leurs vieillards, refusèrent d'entrer en arrangement, si les délinquants ne payaient pas auparavant l'amende fixée par l'assemblée. L'été se passa tranquillement, et à l'automne chacun regagna ses foyers. On croyait ce différend oublié, lorsqu'un jour un jeune berger de Zouvara, surpris et attaqué par dix hommes de Rosna, saisit le pistolet d'un des assaillants et blessa grièvement l'un d'eux. Ceux-ci furieux l'attaquèrent à coups de couteau et, le croyant mort, enlevèrent les chèvres qu'il gardait.

Aussitôt que ce fait fut connu, quelques jeunes gens de Zouvara, voulant se venger, s'avancèrent vers Rosna, mais, étant tombés sur un troupeau conduit par une jeune fille, que les lois de la montagne commandent de respecter, ils se contentèrent d'enlever le bouc. Regardant ce vol comme une insulte, les habitants de Rosna, auxquels s'étaient joints un certain nombre de Kutchi, attaquèrent Zouvara. Au bruit des coups de feu, les trois autres hameaux accoururent et repoussèrent les assaillants, qui perdirent six hommes dans ce combat et eurent un grand nombre de blessés.

Après avoir fait cette exposition, je me contenterai maintenant, pour donner une idée plus juste des sentiments de cette population, de traduire littéralement la lettre d'un prêtre indigène qui rend compte de cet événement.

« Ainsi, m'écrit-il, six hommes étaient déjà morts « pour quatre agneaux. Quatre jours se passèrent. « Rosna ayant réuni une grande multitude, assaillit « de nouveau nos catholiques. Les autres hameaux « vinrent au secours des nôtres, desquels il resta « un mort, mais des schismatiques quatre. Les « choses étant dans cet état, les Grecs (Slaves or- « thodoxes) comprirent combien il serait difficile « de nous chasser, comme ils voulaient le faire. Ils « recoururent donc à la ruse, et, se servant de quel- « ques catholiques, leurs amis, ils firent promettre « aux nôtres que, s'ils voulaient abandonner leurs « maisons, en feignant de se défendre, pour que leur « honneur fût satisfait, ils les respecteraient et se « soumettraient au jugement des vieillards, comme « ils ont coutume de le faire dans leurs discussions. « Les nôtres de Zouvara acceptèrent, mais, à peine « furent-ils sortis de leurs maisons, les Grecs y « mirent le feu et abattirent tous les arbres à fruit. « A la suite de cette trahison, une nouvelle bataille « eut lieu, dans laquelle les Premitchi se rangèrent « du côté de Rosna et marchèrent sur Ledina, où « les nôtres s'étaient réfugiés. Les habitants de

« Gruda, le voyant, vinrent à leur secours et firent « un grand carnage. Dans cette affaire, un des nôtres « ayant été blessé à la cuisse et ne pouvant se retirer, « les schismatiques lui taillèrent lâchement la tête, « comme s'il était un Turc. A cette vue, les nôtres, « devenus cruels, se précipitèrent sur eux, coupèrent « deux têtes, et, si la nuit n'était survenue, Dieu sait « ce qui serait arrivé.

« Quelque temps après, les Grecs attaquèrent de « nouveau les deux hameaux confinant avec Gruda. « Voyant qu'ils ne pouvaient rien contre eux parce que « les habitants s'étaient renfermés dans leurs maisons, « d'où ils faisaient feu, ils assaillirent le village de « *Donosci*. Les gens de Gruda, à qui il appartenait, « accoururent aussitôt, et, bien qu'ils fussent en « nombre fort inférieur, car on pouvait compter vingt « schismatiques pour un des nôtres, ils en firent une « grande boucherie, les poursuivirent longtemps et « leur coupèrent deux autres têtes, ce qui fait quatre « aux Grecs, qui n'en ont qu'une des nôtres.

« Les Grecs comptent trente morts et des blessés « en quantité; les nôtres douze morts et peu de « blessés, tous guéris. »

Ceci se passait en 1853, et, malgré tous les efforts qui furent faits par les consulats, les malheureux habitants de Zouvara sont encore sans toits et sans terres, quoiqu'on leur ait promis bien des fois d'arranger leurs affaires.

De quelque manière qu'on envisage ce conflit et ses suites, on ne comprend pas la conduite des autorités turques. Elle est à la fois injuste et impolitique : injuste, car elles sont restées dans l'inaction lorsqu'elles pouvaient empêcher ces rixes sanglantes en faisant intervenir les autorités de Podgoritza, et elles sont restées indifférentes lorsque ces malheureux sont venus leur demander justice ; impolitique, parce qu'elles ont permis aux Slaves de Rosna, qui ont toujours fait et feront toujours cause commune avec les Kutchi et les Montenegrins lorsqu'ils y trouvent leur intérêt, d'opprimer une peuplade pouvant avec la Gruda, catholique comme elle, s'opposer avec succès aux empiétements du Montenegro sur ce point. Fundina, comme je l'ai dit plus haut, est la clef des Kutchi; les Slaves, après en avoir chassé les musulmans comme les catholiques, s'ils se rangeaient du côté du Montenegro, pourraient, de concert avec les Kutchi, faire une guerre continuelle aux Gruda, et, les empêchant de sortir de chez eux, leur fermant tout accès aux pâturages qu'ils ont en commun, les forcer à émigrer. Si cela arrivait, la frontière du Montenegro se trouvant portée jusqu'au Zem, la liberté des Clementi et des Triepsci serait sérieusement menacée.

Kutchi. — La tribu des Kutchi, que les Turcs albanais considèrent comme faisant partie de leur territoire, confine au sud avec les Fundina, et à l'oc-

cident avec la Nahia de Pipéri; elle est bornée au nord par les montagnes de Wassœvitch, et à l'est par la Zetta. Elle compte neuf mille habitants, tous Slaves, et peut mettre sous les armes environ deux mille cinq cents hommes.

Kutchi fut incorporé au Montenegro par le vladika Pierre Ier, sous le nom de Kutcha-Naja, et ne lui fut pas contesté jusqu'en 1841. A cette époque, Osman-Pacha, profitant de l'introduction des impôts décrétés par le vladika Pierre II, détermina les chefs de la partie sud de cette tribu à se séparer du Montenegro, leur promettant de les exempter de toutes charges. Ces chefs, comblés de cadeaux par le pacha, acceptèrent ses propositions et l'aidèrent, en 1843, à s'emparer de Vranina, mais quelques mois plus tard, craignant la vengeance du vladika, ils rompaient la *bessa* conclue avec les Turcs et se replaçaient volontairement sous l'autorité montenegrine. Depuis lors, les Kutchi du sud ont refusé tout impôt, et, se considérant comme indépendants, prirent parti pour les Turcs ou pour les Montenegrins, suivant les intérêts du moment. En 1853, ils faisaient partie des troupes irrégulières réunies par Omer-Pacha. Cependant le prince Danielo les considérait toujours comme ses sujets, lorsque le 25 juin 1856 les Kutchi du sud, poussés par les Turcs de Podgoritza, qui espéraient, par une guerre avec le Montenegro, éloigner d'eux le châtiment qu'ils craignaient pour avoir détruit

l'église, les Kutchi, dis-je, ayant aussi à se faire pardonner leurs dernières excursions chez les Gruda, attaquèrent le village de Bratonosichi, appartenant aux Kutchis montenegrins, brûlèrent dix maisons, tuèrent trois hommes et en blessèrent cinq. Voulant profiter de cette occasion pour les remettre sous son autorité, le prince Danielo envoya contre eux, le 7 juillet suivant, trois mille hommes commandés par son frère Mirko Petrovitch, qui, ayant appris mon arrivée à Cettigne et craignant un contre-ordre, tomba à l'improviste sur les Kutchi, brûla une partie de leurs maisons et leur tua, dit-on, cent cinquante hommes, ne perdant que quatre des siens. Cependant, à la suite de mes remontrances, le prince avait envoyé à Mirko l'ordre de se retirer, et l'on espérait que cette affaire n'aurait pas de suite, lorsque le pacha de Scutari ordonna la fermeture des bazars et envoya des secours aux Kutchi. Ceux-ci s'emparèrent de Medun, où se trouvaient dix Montenegrins qu'ils tuèrent ou firent prisonniers; puis ils brûlèrent toutes les maisons restées debout, sous le prétexte qu'elles appartenaient aux partisans du prince Danielo. Un autre combat eut lieu dans lequel cinquante Montenegrins perdirent la vie; vingt-deux de leurs têtes, apportées par les montagnards de Triepsci, furent placées, par ordre d'Atta-Pacha, sur les créneaux de Scutari.

Les agents consulaires réussirent à faire conclure une nouvelle trêve.

Spuz. — Ce petit territoire forme du côté nord la partie extrême du pachalik de Scutari; il confine avec les districts montenegrins de Piperi, Bielopawlich et Lieschanska; il est arrosé par la Zetta et renferme de belles prairies et des terres fertiles traversées par de nombreux ruisseaux. Les guerres continuelles avec le Montenegro ont contraint la plus grande partie des habitants à émigrer et ne permettent pas à ceux qui sont restés de cultiver ces terres comme elles devraient l'être.

Les habitants de Spuz sont adonnés à l'agriculture et à l'élève des bestiaux dont le nombre, par la crainte des tchétas, n'est pas en rapport avec l'étendue des pâturages. Depuis quelques années, ils se livrent avec succès à la culture du tabac; leur vin jouit d'une certaine réputation dans le pays.

Cette contrée, dont la population ne s'élève pas à plus de trois mille âmes, en comptait plus de vingt mille avant l'occupation des Turcs. Sa richesse était devenue proverbiale, et plus d'une fois de nobles Vénitiens y vinrent prendre des épouses.

Spuz, chef-lieu de ce district, a pour chef un mudir, descendant des anciennes familles autrefois propriétaires du pays. Située sur les bords de la Zetta, elle est entourée d'un mur crénelé ayant à chaque angle des tours élevées, les unes rondes, les autres octogones. Les maisons sont toutes en pierres; les plus anciennes, datant sans doute de l'occupation vénitienne, ont deux étages; les nouvelles ressemblent à celles de Scutari.

Des ruines indiquent l'existence d'édifices considérables détruits plutôt par l'incurie des propriétaires actuels que par les siéges que la ville eut à soutenir.

Spuz compte quatre-vingts familles turques et vingt-cinq slaves, formant une population de mille âmes ; elle possède trois cent cinquante maisons dont le tiers à peine est habitable. La plus remarquable des trois mosquées était autrefois l'église de Saint-Jean. Les Slaves, n'ayant pu obtenir la permission de se construire une église dans l'intérieur de la ville, ont réparé celle de Saint-Anne, qui est située à peu de distance des murs. Le bazar, composé de vingt-cinq boutiques, se trouve au centre de la ville, sur une petite place entourée de magnifiques platanes, où tous les jeudis se tient aussi le marché, qui n'est bien fourni que lorsqu'une *bessa* a été conclue avec le Montenegro : alors les négociants de Podgoritza fournissent cette petite place de peaux, de céréales, de miel, de cire et de tabac.

Un pont de bois relie la ville à la forteresse. A cette même place existait autrefois un pont de pierres dont on voit encore les piles. Un général turc le fit sauter pour isoler la forteresse construite sur une colline de pierres calcaires, d'une hauteur de quatre-vingt-dix mètres environ. Cette forteresse, édifiée avec soin, est octogone, et chacun des angles est un bastion. A l'intérieur, il existait autrefois des casemates voûtées et des souterrains dont l'un servait à mettre le fort en

communication avec la rivière et les autres à faire des sorties. Aujourd'hui les casemates sont en ruines et les souterrains sont en partie comblés. L'armement de Spuz consiste en six canons de bronze de différents calibres, dont un seul se trouve sur un affût; les autres sont laissés à terre. Ces pièces portent les armes de Hongrie. Deux mauvaises maisons, construites à l'intérieur par les Turcs, servent de casernes pour la garnison, composée de cent bachi-bozouks tosques. Sur la ligne des frontières sont huit *koulés* (tours), construites en 1851.

Les Turcs comprennent dans le district de Spuz la plaine de Lieskopol, traversée par la petite rivière Sitnitza et s'étendant des montagnes de Lieschanska aux collines de Bielopawlich et à la Zetta. Elle est habitée par deux mille Slaves; les principaux villages sont : Gerbawzy, Bert, Wouhowsky, Kurjos.

En vertu de la convention Leiningen, les Montenegrins revendiquent cette plaine, qu'ils occupaient avant l'expédition d'Omer-Pacha; depuis lors elle fut toujours la cause des hostilités entre les Turcs et les Montenegrins. Pour réussir à conclure une trève, je dus obtenir des deux partis que ce riche territoire resterait inculte. Si la Turquie veut en finir avec le Montenegro, elle fera bien de lui laisser cette plaine et une partie du district de Spuz. Le Montenegro aurait ainsi la Moratcha pour limite, et il serait plus facile d'empêcher les tchétas. Spuz occasionne à la Porte

des dépenses inutiles ; à peine à l'abri d'un coup de main, elle se trouve tellement enclavée dans le Montenegro qu'il faut des forces considérables pour la ravitailler.

DISTRICT DE GOUSSINIÉ

Ce district, compris entre *Rugova, Bihori, Rosalia* et *Kolaschin*, confine d'un côté avec les Kutchi, de l'autre avec les Clémenti. Dominant tous les pays environnants, cette contrée est hérissée de précipices, de montagnes élevées, couvertes de forêts épaisses, où l'on rencontre l'ours, le loup, le cerf, la chèvre sauvage. Des ruisseaux et de petites rivières fertilisent ses magnifiques vallées. Le Vraya suit lentement la plaine pour se précipiter tout à coup dans un gouffre, puis, après avoir parcouru pendant longtemps des canaux souterrains, apparaît impétueux à la surface de la terre. Grâce à ces irrigations naturelles, le district de Goussinié est un des plus riches de l'Albanie. Toutes les espèces de céréales y abondent, et dans ses gras pâturages paissent d'immenses troupeaux de bœufs, de moutons et de chevaux, dont la race est renommée dans le pays pour la sûreté des pieds. On trouve dans les forêts des chênes, des hêtres et des pins qui fourniraient à la marine des courbes de toutes espèces et des mâts excellents, si le manque de route n'en rendait l'exploitation impossible. Le

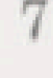
climat, rigide sur les hauteurs, est tellement tempéré dans les vallées, que l'on y cultive le mûrier et que les grenadiers y sont à l'état sauvage. Cette heureuse position rend le commerce de ce district excessivement important, et il le serait bien davantage encore, s'il existait des routes. On en exporte une grande quantité de bœufs, de moutons et de chevaux pour les diverses provinces de l'empire, et de grandes parties de peaux, de laines, de beurre et de fromage.

Goussinié. — Goussinié est aujourd'hui la capitale du district qui porte ce nom et a pour gouverneur un des anciens beys du pays. Elle est située au milieu d'une vallée longue et étroite, entourée de belles et riantes campagnes et séparée des hautes montagnes neigeuses par une couronne de verdoyantes collines. Les eaux limpides du *Gretchiari* (Ganglari de la carte autrichienne) arrosent cette plaine avant de se perdre dans le Lim, et non loin de Goussinié court la petite rivière de *Vruja*, formée par l'Odolia, dont les eaux jaillissent, en bouillonnant, d'une vasque naturelle située au pied du mont *Vuhaj*. Les maisons jetées sans ordre dans la vallée, et se resserrant de plus en plus en approchant du centre, forment la ville de Goussinié; elles sont la plupart construites en bois; celles de quelques anciens beys seules sont en pierre. Les toits, excessivement inclinés à cause des neiges et formés de petites planchettes, rappellent par leurs formes les chalets de la Suisse. Chaque maison a son

jardin entouré de haies ou de petites murailles en pierres sèches et, dans différentes parties de la cité, sont de vastes places, plantées d'arbres magnifiques où les Turcs ensevelissent leurs morts.

Population. — Cette disposition des maisons donne à Goussinié l'apparence d'une ville immense ; elle ne compte toutefois que quatre mille habitants, la plupart musulmans ; et les cinquante familles slaves chrétiennes qui s'y sont fixées doivent rester dans un quartier séparé, toute espèce de communauté avec les Musulmans leur étant sévèrement interdite.

Fanatisme des habitants. — Dans aucun autre endroit de la Turquie, la séparation entre les deux religions n'est aussi complète qu'à Goussinié, dont les habitants, vivant dans l'ignorance la plus profonde, sont fanatiques et orgueilleux à l'excès. Chaque rue, considérée comme un quartier, porte le nom de la famille dont descendent ses habitants. Ces familles, au nombre de douze, proviennent en partie des montagnes voisines ; elles sacrifièrent aux commodités du séjour de la plaine la liberté dont elles jouissaient dans les montagnes et la religion de leurs pères. Les édifices principaux de la ville sont deux mosquées n'ayant rien de remarquable, et une maison en pierre, résidence du commandant, qui est toujours un bey indigène. A sa porte, sont deux petits canons de bronze, en mauvais état, pris à la forteresse de Plava. Le bazar se compose de cinquante boutiques environ, il est



situé sur une place au milieu de la ville; tous les ans, au mois d'octobre, il s'y tient une foire importante où l'on vient de toute la Roumélie.

Forteresse. — Près de Goussinié, sur les bords du Gretchiari, est une petite forteresse, aujourd'hui en ruine, qui fut construite en 1612 par les Turcs, pour défendre Plava des incursions de la redoutable tribu albanaise des Clémenti.

Sa fondation, d'après une tradition des Clémenti. — Voici à ce sujet la tradition existant encore dans cette tribu, et qui me fut racontée par un de ses chefs : je laisse à ce récit toute sa naïveté et les observations dont il l'entremêla.

Après la victoire de Cossovo remportée sur les Serbes par les Turcs avec l'aide des Clémenti, le sultan accorda à ces derniers le droit de lever sur tous les Slaves habitant les montagnes, de *Plava* à *Cossovo* et de *Bielopoj* à *Ginkova*, un impôt nommé *Poressi*. Plus tard les Turcs s'étant emparés de ces montagnes, leurs habitants se soumirent en partie; et devenus colons, soit à l'instigation de leurs nouveaux maîtres, soit parce qu'ils regardaient les Clémenti comme les auteurs de leur malheureuse situation, refusèrent cet impôt. Ceux-ci furieux, non-seulement l'exigèrent par la force, mais commencèrent contre eux une suite de *tchetas* (invasions, razzias), enlevant les hommes et les bestiaux qu'ils allaient vendre au loin. Les Turcs prirent alors la défense de leurs rayas,

et firent à leur tour la guerre aux Clémenti qui serrèrent tellement Plava, petite ville située près de leurs frontières, que les habitants ne purent plus en sortir, et durent consentir de nouveau à payer le *Poressi*. Plusieurs années se passèrent, tantôt en guerre, tantôt en paix, jusqu'au moment où un certain Mustapha-Agha, gouverneur feudataire de Plava, se rendit à Constantinople, et demanda au sultan l'abolition de cet impôt, mettant en avant la barbarie des montagnards albanais, leur penchant pour la rapine et la honte qu'éprouvaient les Turcs de l'Albanie de voir un pareil droit concédé à des infidèles. Le sultan se rappelant les services rendus par les Clémenti, ne voulut pas écouter ces plaintes et fit jeter le plaignant en prison. Il y était déjà depuis trois ans, lorsque Regepp-Agha son frère, homme aussi habile que cruel, conçut un horrible projet qui, mis à exécution, causa la ruine des Clémenti, tranquillisés par la punition infligée à Mustapha-Agha et par la protection du sultan. A cet effet, Regepp-Agha recueillit une grande quantité de membres humains, tels que bras, oreilles, seins de femmes, etc., etc., les sala, en emplit des sacs et se rendit à Constantinople, se promettant d'accuser les Clémenti d'avoir commis ces cruautés sur des rayas et sur des Turcs. « En « vérité, me disait le chef qui m'a fait ce récit, « Regepp-Agha dut prendre ces membres à des cada- « vres ; car vous savez que dans nos montagnes on

« professe un tel respect pour les femmes, même « celles des ennemis que, malgré la guerre, elles peu« vent circuler sans crainte ; et que ce sont elles qui « servent toujours d'intermédiaires pour conclure les « *bessas* (trêves). Ce respect est poussé à un tel point, « que les femmes des Kutji servent souvent de bou« cliers à leurs maris qui, cachés derrière elles, tirent « sur leurs ennemis forcés alors de se retirer ; car ils « préféreraient mourir que de faire feu sur une femme, « et de s'exposer à la tuer, ce qui serait une honte « telle, que celui qui s'en serait rendu coupable « n'oserait plus paraître dans sa montagne. Et cette « coutume, fidèlement conservée, nous vient de nos « aïeux. »

Arrivé dans la capitale de la Turquie, Regepp-Agha n'osant se présenter au sultan dans la crainte de subir le même sort que son frère, profita d'un vendredi, où le sultan s'était rendu à la mosquée, pour placer ces horribles dépouilles sur la route qu'il devait suivre à son retour, et se cacha dans la foule. Frappé d'horreur à cette vue, le sultan demanda à ceux qui l'entouraient quel était celui qui avait eu la témérité de l'exposer à un tel spectacle, quel était le pays de ses États où se commettaient de semblables cruautés, jurant de les punir à tout prix. Aussitôt Regepp-Agha se précipita à ses pieds, lui disant qu'il était de Plava, et le frère de Mustapha-Agha jeté, par ses ordres, en prison, sans l'entendre, et que

ces membres étaient ceux de Turcs assassinés par les Clémenti qui, fiers de sa protection, se livraient à des excès indicibles. Transporté de fureur, le sultan ordonna de délivrer aussitôt Mustapha-Agha et lui donna le commandement d'une armée pour aller châtier les cruels montagnards. Les deux frères étant arrivés à Plava pendant l'hiver, se préparèrent à attaquer les Clémenti; et après avoir rassemblé des troupes, ils se décidèrent à élever un fort sur une colline placée au bord du Gretchiari, afin de servir de point d'appui en cas de revers, et protéger Plava contre les incursions des Clémenti. L'on y travailla avec ardeur durant l'hiver, et au printemps il était achevé et armé de canons de faible calibre. Cependant les Clémenti ignoraient tout ce qui se passait, et les monts, couverts de neige, superposés aux monts, les séparant des lieux où se faisaient ces travaux, les empêchèrent de les arrêter. Lorsqu'arriva la saison des fleurs, quand cessa la crainte des avalanches, lorsque le vent du sud vint fondre la glace et la neige des montagnes, quelques-uns partirent pour visiter leurs pâturages et réparer leurs cabanes endommagées par les ouragans; quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'au lieu occupé par leurs huttes d'été, ils virent des maisons élevées et d'autres qu'on finissait à la hâte; lorsque, sur la rive du fleuve où ils avaient laissé le vide, ils aperçurent un fort sur lequel voltigeait l'étendard à la couleur du feuillage; lorsque,

dans ce lieu autrefois solitaire, habitation d'hiver des ours, des loups et des sangliers, ils entendirent résonner la trompette guerrière. Frappés de terreur, ils retournèrent en toute hâte trouver les chefs de leurs tribus qui, ne les croyant pas, partirent aussitôt pour s'en assurer par eux-mêmes.

Dukl Vuka, descendant de l'abbé Vik ou Clémenti, frappé de stupeur, appela aussitôt tous les Clémenti à une assemblée générale, afin de décider s'il fallait attaquer les Turcs à l'improviste et détruire leurs travaux, ou s'il ne valait pas mieux traiter auparavant avec eux. Ce dernier parti fut adopté, et aussitôt des ambassadeurs furent envoyés à Mustapha pour lui demander pourquoi il s'était emparé de leur territoire et dans quel but. Ils lui dirent que, si son intention était de construire une ville afin de servir de centre au commerce des peuples habitants les bords du Zem et du Lim, et de la tribu des Kutchi, ils céderaient volontiers cette terre, à condition qu'elle serait habitée à la fois par les Slaves et les Albanais ; que, dans le cas contraire, on aurait dû le leur signifier. Mustapha, se souvenant de ce qu'il avait souffert et confiant dans l'appui de son souverain, voulait non-seulement châtier les Clémenti, mais les soumettre à la Porte, et il repoussa avec hauteur ces propositions conciliantes.

De retour chez eux, et le peuple réuni de nouveau, les envoyés Clémenti apportèrent le refus qu'ils

avaient éprouvé, et peignirent vivement le mépris et la haine qui s'etaient fait jour dans le discours de Mustapha. A ces paroles, l'assemblée se leva comme un seul homme, et il fut décidé que l'on ferait la guerre jusqu'à ce qu'on eût reconquis le terrain usurpé. Aussitôt tous les hommes aptes à porter les armes se mirent en marche, ayant à leur tête Dukl Vuka, homme habile et courageux. A cette armée se joignit un grand nombre de femmes, portant de longs couteaux à la ceinture, dont la mission était de transporter les morts hors du champ de bataille et de panser les blessés.

Arrivés sur les bords du Gretchiari, Mustapha fut sommé par les Clémenti d'évacuer leur terrain, et demanda un délai de trois jours qui lui fut accordé. Mettant ce temps à profit pour appeler à lui les Slaves musulmans, il marcha contre les Clémenti; mais, quoique ses troupes fissent des efforts surhumains, la victoire resta à ces derniers. Pendant plusieurs jours de nouveaux engagements eurent lieu; Mustapha, voyant son armée diminuer et perdre courage, pensa se retirer derrière les remparts qu'il avait construits. Pour masquer ce mouvement, pendant qu'il faisait rentrer une partie de ses forces, l'autre se portait en avant, mais bientôt écrasés par l'impétuosité de l'attaque des Clémenti, les musulmans se débandèrent et il en fut fait un immense carnage sans que les montagnards éprouvassent de grandes pertes, car

ils se servirent de tous les plis de terrain pour battre en retraite, et les canons du fort devinrent inutiles.

Pensant que leurs efforts seraient vains et qu'ils éprouveraient des pertes immenses s'ils voulaient enlever ces remparts de vive force, les Clémenti se décidèrent à bloquer les Musulmans, espérant les prendre par la famine; à cet effet, ils occupèrent le défilé de *Gagraja*, qu'il faut traverser pour se rendre de Goussinié à Plava. Plusieurs mois se passèrent ainsi. Un jour, un fort détachement de cavalerie turque escortant un convoi de munitions vint au secours des assiégés. Avertis par leurs éclaireurs, les Clémenti, passant à gué le Gretchiari, s'embusquèrent dans un petit bois de hêtres, et laissant les Turcs s'y engager, taillèrent des arbres afin de leur couper la retraite, puis, à un signal convenu, les assaillirent de tous les côtés. Pas un Turc n'échappa, et les Clémenti firent un immense butin consistant en armes, chevaux, vivres et munitions.

Tandis que le blocus continuait, Plava était désolé par les courses des Clémenti qui, ravageant les champs, enlevaient les bestiaux et les hommes qui osaient s'aventurer au dehors. Cependant l'été touchant à sa fin, et les Clémenti devant retourner dans leurs montagnes, Dukl Vuka réunit les chefs de la tribu pour décider si l'on abandonnerait l'entreprise, laissant à Mustapha le territoire usurpé ou si l'on donnerait l'assaut. Ce dernier parti fut adopté et

il fut arrêté qu'on tenterait un dernier effort. L'attaque du fort fut donc reprise ; mais voyant que, combattant à découvert, ils éprouvaient des pertes immenses, les Clémenti construisirent de grands gabions qu'ils remplirent de laine et de sable mouillé, et derrière lesquels ils combattirent à couvert, pendant que les femmes les poussaient en avant. L'équilibre ainsi rétabli, les Musulmans, sortis pour repousser l'assaut, durent se retirer de nouveau derrière leurs bastions, pendant que les Clémenti s'avançaient toujours derrière leurs remparts ambulants. Se voyant ainsi resserrés, les assiégés se décidèrent à quitter le fort, et afin de pouvoir le faire sans être inquiétés, ils demandèrent une trêve de trois jours, que les Clémenti, connaissant leur position précaire, ne refusèrent pas, afin de ne pas les pousser à une résistance désespérée.

Durant ces trois jours, les Clémenti, voyant que les Musulmans avaient renoncé à toute espérance de secours, et se croyant déjà assurés de la victoire, firent venir du vin et de l'eau-de-vie pour célébrer leur triomphe ; puis au milieu de l'ivresse, afin d'éviter toute discussion future, se mirent en devoir de partager entre eux les terres que Mustapha devait leur abandonner. Cependant Mustapha qui, lui, ne buvait pas de vin, mais seulement l'eau limpide du Vruja, cherchait dans son esprit un moyen de remédier à son déshonneur et de profiter de l'extravagance

de ces montagnards : un événement inattendu vint lui en fournir les moyens.

Il y avait parmi les Clémenti un certain Gion Balla, de la famille des Vuka-Clémenti. Ayant donné maintes preuves de sa valeur et de sa prudence pendant la guerre, mais superbe et ambitieux, il se croyait un héros et exigeait toujours le respect de ses égaux, comme la meilleure part du butin. Cette ambition devait le perdre, et pour satisfaire son ressentiment il trahit ses frères, et sacrifia la gloire de son pays. En effet, s'étant vu refuser une prairie qu'il désirait, il pensa l'obtenir des Turcs ; en conséquence, s'approchant secrètement, pendant la nuit, de la sentinelle, il se fit conduire à leur commandant. Se plaignant à lui de l'ingratitude de ses compagnons, il lui dit qu'il venait lui offrir un moyen de forcer les Clémenti à abandonner Goussinié, s'il voulait lui donner une prairie et une terre qu'il lui désigna. Mustapha accepta avec empressement ; alors Gion Balla lui dit : « Faites tailler des piquets en grande « quantité et faites-les planter en terre, de manière « qu'un des gabions servant de rempart aux Clé- « menti, ne puisse passer entre eux ; toutefois, laissez « de grands espaces vides : il arrivera qu'une partie « des gabions, arrêtés par ces piquets, ne pourront « plus ni avancer, ni reculer ; tandis que les autres, « derrière lesquels seront les Clémenti emportés par « l'ardeur du combat, marcheront toujours. Quand

« ils seront ainsi dispersés, lancez votre cavalerie « dans les intervalles : se voyant coupés, les Clémenti « abandonneront leurs remparts ambulants, pren- « dront la fuite et ne se reformeront plus ; car les froids « les ont forcés à renvoyer dans leurs foyers leurs « familles et leurs bestiaux, et la neige, qui ne peut « tarder à tomber, mettra fin à toutes leurs tentatives « pour cette année. Dussent-ils, l'été prochain, faire « de nouveaux efforts, vous aurez le temps de vous « préparer à la défense. » Mustapha accueillit avec joie ces ouvertures : la trêve expirée, le conseil de Gion Balla fut suivi et eut les résultats prévus. Après une courageuse résistance, les Clémenti durent prendre la fuite, laissant sur le champ de bataille un grand nombre de morts, de blessés et de femmes qui furent faites prisonnières, puis plus tard échangées contre des Musulmans.

Les assiégés suivirent un moment les fuyards ; mais craignant des embuscades, ils n'osèrent profiter de leur victoire, et se retirèrent triomphants dans leur camp.

Village de Hunckaï. — A la suite de cette défaite, Gion Balla reçut les terres qu'on lui avait promises et où existent encore ses descendants ; puis quelques autres familles de Kikei s'étant unies à eux, ils formèrent le village de *Hunckaï*, qui compte aujourd'hui soixante-dix familles. Pendant longtemps ils restèrent catholiques, sous la direction spirituelle des mission-

naires franciscains des Clémenti; mais, il y a cinquante ans environ, ils se firent musulmans.

Après la défaite des Clémenti, Mustapha finit ses fortifications, partagea les terres à ses soldats, y appela de nouveaux renforts, et fit bientôt de Goussinié une ville considérable. En récompense de ces services, le sultan lui donna le titre de bey, qu'il transmit à sa famille, d'où descend Ali-bey, le gouverneur actuel.

Plava. — Plava, éloigné de trois lieues de Goussinié, est situé sur la rive du lac portant le même nom, d'où sort le Lim qui, après avoir traversé le territoire des Bielopoglie, va se jeter en Bosnie, dans la Morava. Cette ville est délicieuse, située au milieu d'une riante plaine, coupée en tous sens par de petits ruisseaux aux eaux limpides et argentées.

Son antiquité. — Elle est célèbre par son antiquité et par les nombreuses péripéties souffertes sous des dominations qui se sont succédé les unes aux autres pendant plusieurs siècles. Des débris de colonnes de marbre, des morceaux d'architrave, des restes de sculpture d'un bon style, jonchant la terre, ou employés dans les nouvelles constructions, indiquent quelle dut être autrefois son importance. D'après une tradition locale, elle fut fondée par Flavius, avec les ruines d'une ville excessivement ancienne. Celui-ci lui donna son nom qui, par corruption, fut changé en celui de Plava. Je n'ai pu trouver sur quoi se basait

cette assertion. Après la chute de l'empire, elle forma une petite république qui, grâce à sa forte position, conserva longtemps son indépendance. Trois fois prise et détruite par les troupes des rois de Servie, elle fut trois fois reconstruite. Enfin, après la bataille de Cossovo, dans laquelle succomba l'empire serbe, son inutile résistance fut punie par la mort de la moitié de ses habitants, le pillage de leurs richesses et le démantèlement des fortifications, qui furent restaurées en partie plus tard par le soin des Turcs. Les édifices portent les traces de ces diverses vicissitudes politiques, et l'on trouve dans la construction de quelques-unes des maisons des échantillons incomplets de tous les styles.

Aujourd'hui une vieille muraille crénelée, menaçant ruine en plusieurs endroits, renferme les trois cents maisons qui forment la ville; les deux tiers sont habitées par des Musulmans, et l'autre tiers, par des Slaves orthodoxes. Au dehors, sont de petits faubourgs, formés de maisons disséminées dans le voisinage.

Population. — La population totale est d'environ trois mille cinq cents habitants. Les maisons, toutes en pierre, ont leurs toits excessivement inclinés et formés de petites planches de sapin arrondies, placées l'une sur l'autre comme des écailles de poisson. Plava ne possède aucun monument digne de remarque, et quoique le nombre des Musulmans soit considérable,

l'on n'y voit qu'une petite mosquée due à la piété d'un particulier, dont l'exemple ne fut pas suivi.

Les orthodoxes n'ont pas d'église; les prêtres, moyennant une légère rétribution, viennent officier dans les maisons particulières; et ce n'est qu'aux fêtes solennelles que les chrétiens assistent aux offices dans l'église d'un village situé à une lieue de là. Au milieu de la ville est un petit bazar, comptant à peine trente boutiques, et où chaque jeudi se tient un marché.

Forteresse. — Sur les bords du fleuve Lim et sur une petite colline, à peu de distance de Plava, s'élève la forteresse, formant un carré parfait, ayant une tour ronde à chacun de ses angles. Elle est aujourd'hui désarmée, et la garde en est confiée à quatre soldats irréguliers. A l'intérieur, sont des mines assez importantes, et des morceaux de dalles de marbre ayant dû recouvrir des tombeaux et couvertes d'inscriptions illisibles. Plava est commandé par un bey indigène descendant de Regepp-Agha, frère de Mustapha, fondateur de Goussinié.

Hassi. — Hassi, faisant aussi partie du district de Goussinié, est une agglomération de deux cent cinquante maisons environ, habitées par des Slaves orthodoxes, et plus ou moins éloignées les unes des autres, suivant les concessions autrefois obtenues par les familles qui les occupent. La population s'élève à deux mille deux cent cinquante âmes environ. Au milieu du plateau fertile et riche en pâturages, où elles

sont situées, est une belle et grande église, nommée *Sfiati Ivan* (Saint-Jean). Dans le voisinage se trouve un monastère, habité par quatre moines, sous la direction d'un prieur. Suivant la tradition conservée par les moines, ces deux édifices auraient été construits par suite d'un vœu de la czarine Ivania, sœur d'un des Néemania, roi de Rascie. Cette église est l'objet de la vénération des Slaves des districts environnants, et la fête de son patron s'y célèbre avec une grande solennité. Deux hans, l'un près de l'église et l'autre à deux heures de là, sur la route de Bielopoglie, ont été construits pour servir d'asile aux nombreux pèlerins serbes et bosniaques qui se rendent chaque année à cette fête.

LES WASSŒVITCH

Les Wassœvitch se divisent en deux parties, dont l'une dite *Wassœvitch supérieur*, confinant avec les Kutchis et les Kolaschine (Herzegovine), fait partie du Montenegro, et l'autre, appelée *Wassœvitch inférieur*, bornée au sud par le district de Goussinié, et au nord par la tribu des Bielopoglie, fait partie du pachalik de Scutari.

N'ayant pas de monuments écrits, j'ai dû, pour arriver à connaître quelque chose de leur histoire, rechercher la tradition et consulter surtout les chants

patriotiques. C'est dans l'un d'eux, écrit en langue slave, que j'ai trouvé l'origine des Wassœvitch.

Dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, numéro 87 (mars 1841), un individu, se disant prince des Wassœvitch, parle de cette tribu et la fait descendre de trois frères dont le père était, selon lui, le dernier roi des Slaves-Ostrogoths.

Le soi-disant prince des Wassœvitch, né en effet dans ces montagnes, avait été élevé en Russie, puis plus tard il passa comme ingénieur au service de la Porte, devint ensuite vice-consul anglais à Novi-Bazar. Destitué par suite de son esprit brouillon, il fut assassiné en 1845, au moment où il cherchait à pénétrer dans le Montenegro.

Le chant slave que j'ai trouvé assigne à la tribu une origine plus modeste et plus vraisemblable ; j'ai cru devoir rapporter ici la traduction de ce chant, remarquable par sa simplicité et donnant une idée fort exacte du pays occupé par les Wassœvitch. Je le tiens de l'un des voïevodes du pays, et je cherche à le traduire le plus littéralement possible :

I

Trois frères, appelés : Hasso, Kolasc et Wasso, sortis de la Servie pour échapper à la misère et à la famine ravageant, depuis plusieurs années, leur patrie et pour se soustraire aux vexations que, dans ces temps d'anarchie, les

faibles étaient obligés de souffrir sans oser se plaindre, se mirent en route vers les pays étrangers, se remettant à Dieu, protecteur du malheureux, pour trouver un lieu où reposer leurs têtes.

II

Ils emmenaient avec eux leurs femmes ; pas d'enfants, car ils étaient mariés depuis peu, quelques effets chargés sur deux chevaux, vingt-cinq chèvres et quelques autres bestiaux dont le lait devait suffire à leur nourriture pendant ce voyage. Les jours, les semaines, les mois s'écoulaient, et cette famille s'avançait toujours, errant, de côté et d'autre, dans des sentiers inconnus, sans avoir encore trouvé un lieu convenable pour établir sa demeure.

III

L'hiver s'approchait ; il allait les renfermer dans ses neiges et ses glaces ; les eaux des fleuves et des ruisseaux paisibles, changées en torrents, leur barraient le passage ; les vivres pour eux et leurs bestiaux leur manqueraient dans une saison où, tous les végétaux restant sans vie, font défaut à ceux qui n'ont pas eu la précaution de réunir à l'avance les choses nécessaires à la vie.

Chacun d'eux y pensait, n'osant pas toutefois communiquer ces tristes prévisions à ses frères bien aimés, dans la crainte de les décourager. Aussi, pendant la nuit, à laquelle aspire l'homme fatigué par la marche, le sommeil réparateur et si désirable pour le malheureux accablé de soucis, fuyait leurs paupières.

IV

Cependant un jour, au lever de l'aurore, quand les rayons du soleil n'ont pas encore atteint les herbes et les fleurs des vallées, et n'ont pas absorbé les gouttes de rosée pendant à leurs feuilles comme autant de pierres précieuses; quand le chardonneret encourage, de son chant matinal, les petits, nés de sa seconde couvée, et les assure que tous ses efforts sont tournés vers le soin de leur procurer la nourriture qui leur est nécessaire ; à cette heure enfin où tout, dans l'univers, se prépare à reprendre une nouvelle vie, une nouvelle vigueur; vers l'Occident, et au delà du fleuve Sim, apparurent à leurs regards les blancs sommets du mont Kom. De ce point, leur œil embrassait alors un horizon aussi étendu que peut le faire la tête, lorsque, sans que le corps bouge, elle décrit un cercle d'une épaule à l'autre.

V

« Ah ! s'écria Wasso, le plus jeune, mais le plus intelli-
« gent des trois frères, ces terres que je découvre, ce mont
« élevé, doivent être le but de notre long et pénible voyage.
« Ce mont semble nous accueillir avec un doux sourire et
« nous promettre une nouvelle patrie, le berceau de nos
« fils et d'une nouvelle génération de Slaves que le temps
« fera nombreuse et puissante. Ces brouillards s'élevant
« au pied de ce mont imposant nous indiquent de riches
« et fertiles vallées. Là, des eaux abondantes; là, des ruis-
« seaux, après avoir bondi de rocher en rocher comme
« des chèvres sauvages, tracent dans les prairies qu'ils
« parcourent des sillons tortueux portant avec eux la fraî-
« cheur et la vie. Là, paîtront nos troupeaux qui s'accroî-

« tront à l'infini; là, nous trouverons une terre généreuse « envers ceux qui savent la cultiver. »

VI

« Peut-être, ajoute-t-il, mon esprit est-il prédisposé à « d'heureuses illusions; peut-être je me laisse bercer par « de trop douces espérances. Quoi qu'il en soit, prenons « courage, et cherchons à réaliser mes pressentiments. En « avant donc, frères, marchons; j'en ai l'assurance, jamais « nous ne trouverons mieux. »

Ce discours, prononcé avec énergie, fut approuvé par les deux autres frères, d'autant plus pénétrés des mêmes sentiments et des mêmes désirs que leur long voyage avait, en même temps que leurs forces, épuisé leurs provisions. Ils se remirent donc en route.

VII

Après avoir parcouru des sentiers tortueux et difficiles, à peine tracés dans des roches abruptes et escarpées; après s'être plusieurs fois égarés dans de sombres et épaisses forêts de sapins, ils atteignirent une spacieuse et fertile vallée couverte d'un tapis de verdure parsemé de fleurs agréables aux yeux et douces à l'odorat, traversée, de loin en loin, par de petits ruisseaux d'eau limpide et pure, dont les sources existaient sur le sommet des monts et provenaient de la fonte des neiges. Là, à l'ombre d'un chêne colossal, ils aperçurent un vieillard à la barbe longue et aux cheveux blancs comme la neige qui, à genoux, adressait à Dieu ses prières. Sa taille imposante, son visage noble, où étaient peintes à la fois la majesté et la candeur, son

front serein, inspiraient, au premier coup d'œil, le respect et la vénération.

VIII

Cet homme ne paraissait pas être à craindre pour de nouveaux hôtes; il était nécessaire de lui demander des renseignements sur le pays dans lequel les trois frères s'avançaient de plus en plus; puisqu'au lieu d'hommes cruels et malveillants, comme ils pouvaient en rencontrer, la Providence leur faisait la grâce de trouver, de prime abord, un homme vénérable et peut-être un saint, ils devaient le prier de leur donner des conseils.

IX

Telles étaient les réflexions que se communiquaient les trois frères lorsque le son aigu des clochettes pendues au cou des chevaux et des bestiaux, le bruit du feuillage qu'ils foulaient aux pieds, remplissant la vallée et répercutés par l'écho des montagnes environnantes parvinrent à l'oreille du vieil ermite. Sachant être le seul habitant de ces lieux déserts, il se crut d'abord le jouet d'une illusion, mais l'approche de cette famille lui montra bientôt que son oreille ne l'avait pas trompé.

X

La perversité des hommes l'avait conduit à rechercher la solitude, et il eût certainement redouté la rencontre de ces nouveaux hôtes, s'il n'eût reconnu chez eux l'inno-

cence et la loyauté. Le saint homme se disait à part lui : « Ces gens, sans aucun doute, ne doivent pas connaître « ces lieux ; leur marche circonspecte, leur perplexité en « sont des preuves certaines. Comme moi, peut-être, ils « cherchent à échapper à la méchanceté des hommes, et je « dois leur servir de guide, leur montrer l'endroit où ils « peuvent établir leur demeure. Leur donner des conseils « est une des obligations de mon saint ministère de péni- « tence. »

XI

Interrompant donc sa prière, il se leva et marcha vers ceux qui venaient à lui. Arrivé à la distance où les paroles se comprennent lorsque l'on parle à haute voix, il s'arrêta pour leur demander de quelle tribu ils étaient, de quelle race, et le motif qui les avait engagés à pénétrer dans ces terres inconnues. Aussitôt Hasso, comme l'aîné des trois frères, s'avança de quelques pas et répondit au vieil ermite en ces termes :

XII

« Nous venons de la Servie, berceau de la race slave, « où nous sommes nés ; pour échapper aux malheurs qui « l'ont atteinte et dont nous ne pouvions la préserver, nous « avons cherché notre salut dans la fuite, parcourant bien « des pays étrangers pour trouver une terre plus tranquille « et plus heureuse que notre chère patrie. La Providence « nous a conduits dans ces lieux que nous ne connaissons « pas, et nous ignorons si notre étoile nous a guidés dans « un pays sûr et hospitalier, ou si nous ne sommes pas, au

« contraire, voisins de dangers plus terribles que ceux que « nous voulions éviter. »

« Puisque nous avons été assez heureux pour vous ren- « contrer, ô vieillard vénérable qui portez les habits des « hommes voués à la vérité et à la pénitence, vous pouvez « nous tirer de l'incertitude dans laquelle nous sommes en « nous conseillant ce que nous devons faire. »

XIII

Déjà le saint ermite s'était approché d'eux et avait reconnu à leur extérieur qu'ils ne cachaient pas de mauvais desseins; la loyauté de leurs discours l'ayant touché, il leur répondit : « Enfants, vous devez être bons, et Dieu vous « a bénis; vous foulez aux pieds une terre où il n'existe « pas traces d'êtres humains, où la main du Créateur a « réuni tous les biens; nulle part vous ne pouviez mieux « rencontrer. »

XIV

« Ici, la nature a si merveilleusement harmonisé les « monts, les plaines et les vallées que, sans grandes fati- « gues, elle donne à l'homme tout ce qui est nécessaire « à son existence. Ici, les bestiaux de toutes espèces peu- « vent heureusement prospérer, car les immenses prés « couverts d'une herbe fine, toujours renaissante, leur « fourniront d'abondants et de précieux pâturages. Ici, ô « mes fils bien-aimés, vous trouverez la paix et passerez « votre vie dans le bonheur et la richesse, si la concorde « règne toujours parmi vous, et si vous ne la troublez pas « par les dissentiments, si fréquents dans les nombreuses « familles, dont les membres jeunes et inexpérimentés

« manquent d'un chef à qui l'âge a donné le bon sens et « l'expérience, imposant aux plus jeunes que lui l'obéis- « sance et le respect. »

XV

« Vous êtes frères, c'est vrai, mais bien jeunes encore « pour savoir dompter vos passions; vos épouses, dans « l'ardeur de leur amour pour vous, sans le vouloir, sans « même que vous vous en aperceviez, peuvent faire naître « des querelles, des jalousies domestiques qui bientôt vous « rendront insupportables l'un à l'autre et vous feront la « vie commune impossible; car, je vous le répète, vous « n'avez pas un père pouvant modérer les élans de vos « esprits, lorsqu'ils inclineront vers la colère et la ven- « geance, et pour apaiser les discussions qui s'élèveront « dans vos familles. »

XVI

« Mon âge avancé m'a donné une cruelle expérience. « Combien de familles que rien ne semblait pouvoir désu- « nir ai-je vu succomber à des vengeances domestiques! « Que de terribles exemples je pourrais vous citer dans ma « famille elle-même, si la douleur de semblables souvenirs « ne me fermait la bouche. Je ne veux pas vous conseiller, « mes fils bien-aimés, d'étouffer vos affections, de rompre « des relations si naturelles entre frères, de mettre entre « vous une barrière de glace qui viendrait refroidir vos « cœurs; Dieu me garde d'une pareille pensée! mais, puis- « que vous êtes trois frères, partagez également vos bes- « tiaux et établissez-vous séparément chacun dans une « partie de ces vastes terres. Moi-même je vous choisirai

« les lieux et les diviserai de telle sorte que l'un n'aura « rien à envier à l'autre. »

XVII

« Au premier instant votre séparation vous causera cer- « tainement une vive et cruelle douleur, mais elle ne sera « que passagère, et sera bientôt comprimée par une tran- « quillité certaine et durable, par une amitié et une estime « naturelles, par le devoir de vous prêter un appui réci- « proque lorsque l'un de vous, ou tous ensemble, se « trouveront en avoir besoin. Ainsi séparés, votre race « s'accroîtra; ne vivant plus ensemble, vos fils pourront « sans honte trouver des épouses dans leur famille et n'au- « ront pas besoin de les chercher dans des pays lointains, « parmi des peuples ayant une religion et des coutumes « différentes. Dans l'espace d'un siècle votre génération « féconde formera de nombreuses tribus toujours unies « entre elles qui porteront avec gloire et reconnaissance « le nom de leurs fondateurs. »

XVIII

« Vous, *Hasso*, irez vous établir dans cette partie qui, « du point où nous sommes, vers l'Orient, et du pied de « ces monts descend doucement vers le fleuve *Sim*. Là, « existent tous les éléments de fécondité que le Créateur « accorde à une terre fertile; elle est, en même temps, « agréable par la belle et pittoresque combinaison des par- « ties qui la composent. Que *Kolasc* aille au septentrion « établir sa demeure dans ces prés luxuriants qu'on dé- « couvre d'ici, ou sur ces nombreuses collines boisées dont

« les pins, les chênes antiques se rappellent peut-être les « époques les plus reculées de ce monde. »

XIX

« Et vous, *Wasso*, suivez votre chemin jusqu'à la face « occidentale du mont où nous nous trouvons; lorsque « vous aurez atteint une vaste plaine coupée de collines, « tapissée d'herbes et de fleurs aux riantes couleurs, lors- « que vous vous verrez entouré de montagnes, dont les « neiges éternelles qui couvrent le sommet dénudé et indi- « quent l'imposante élévation, arrêtez-vous et construisez « votre habitation, car vous y trouverez un doux climat et « la nature favorablement disposée à seconder votre acti- « vité et votre industrie. »

XX

« Le sourire a fait sur vos visages place au découragement; « l'espérance renaît dans vos cœurs. La raison lutte contre « le sentiment; la pensée de cette douloureuse séparation « vous arrête. Enfants, prenez courage, sachez vous ré- « soudre à ce cruel, mais salutaire sacrifice; un jour vous « bénirez les conseils d'un octogénaire qui veut aujour- « d'hui remplacer votre père et vous désire tout le bonheur « qu'on peut rencontrer sur cette terre. »

XXI

— « Quelle douceur et quelle vérité, ô vénérable père, « respirent vos sages discours! s'écria Kolasc. Vous nous

« montrez le chemin de la paix et du bonheur; non content « de nous abandonner cette terre suffisante pour tous trois, « vous en donnez autant à chacun de nous, afin qu'il puisse « connaître la douceur d'une propriété séparée et jouir « du fruit de ses fatigues. Nous reconnaissons les réels « avantages que vos conseils nous préparent pour l'avenir; « mais tout en rendant hommage à leur sagesse, laissez-« nous unis ainsi que nous le fûmes toujours dans notre « patrie et au foyer de nos pères; ne nous forcez pas à une « séparation qui, pour nos cœurs de frères, serait une « blessure incurable. »

XXII

« Pour maintenir la tranquillité entre nous et tenir éloi-« gnées et sans effet déplorable ces querelles domestiques, « provenant si souvent de futiles motifs, je vous reconnais « l'autorité suprême et vous fais l'habile et sage chef qui « nous dirigera dans tous les événements. Puisque la Pro-« vidence nous a fait la grâce de vous rencontrer sur cette « terre étrangère, vous qui nous avez accueillis avec un « cœur de père et avez éloigné de nos âmes le décourage-« ment et la crainte, soyez notre père, mettez-vous au-« dessus de nous pour régler nos actions et tous nos inté-« rêts. A nous, il ne restera qu'à attendre vos ordres « vénérés, à nous soumettre à vos conseils avec respect et « obéissance. Nous vous choisissons donc pour notre père, « notre seigneur; nous serons vos fils, vos serviteurs, vivant « heureux dans l'air que vous respirerez. Ces sentiments « sont partagés par mes frères; unanimes dans cette réso-« lution, il ne nous manque que votre adhésion; daignez « donc accomplir nos vœux. »

XXIII

— « Non, non, mes enfants bien-aimés, je ne dois plus « rester parmi les hommes ; ma vie doit se passer dans la « solitude et dans la pénitence ; ma chair doit être macérée « et flagellée tant que la grâce divine m'en donnera la force, « afin que mon âme devienne assez pure et assez candide « pour mériter d'être placée par mon divin Seigneur parmi « les heureux du ciel. Ne me croyez pas cependant un « ennemi des hommes ; ce ne sont ni le désespoir ni les « passions vicieuses corrompant si souvent le cœur des « humains qui m'ont conduit à prendre cette résolution ; « c'est un vœu que je dois fidèlement remplir, et la mort « seule peut rompre mon engagement.

XXIV

« Si je vous ai rencontrés dans ce lieu solitaire où je « m'étais retiré pour éviter les visites des hommes, vous « devez l'attribuer à une cause extraordinaire provenant, « comme tout sur cette terre, de la volonté du Seigneur de « toutes choses, qui me plaça sur vos pas pour vous « guider dans le sentier du bonheur. Il m'est impossible de « contracter de nouvelles relations, de former des liens « d'amitié ; je ne suis plus capable de remplir les devoirs « réciproques qu'impose la société des hommes. De moi « n'attendez aucun secours matériel, contentez-vous de « suivre mes conseils qui, je l'espère, vous donneront « d'heureux résultats. »

XXV

— « Eh bien, frères, qu'attendons-nous pour suivre les « conseils de ce saint homme ? Voudriez-vous ne pas obéir « à des ordres que nous voyons clairement émaner de « Dieu ? Nous devons nous roidir contre ce moment cruel « de la séparation, et nous soumettre encore à cette nou- « velle épreuve si terrible et si douloureuse. »

XXVI

Ainsi parla Wasso en se jetant aux pieds du vieil ermite; ses deux frères imitèrent son exemple. « Père, ajouta-t-il, « nous allons nous séparer; nous allons vous quitter puis- « que vous l'ordonnez, vous en qui nous avions placé toute « notre espérance; donnez-nous donc votre bénédiction, « qu'elle nous serve de guide et qu'elle nous protége dans « nos futures demeures. Vous, notre père, ne cessez de « prier pour nous; vous ne nous oublierez pas, n'est-il pas « vrai? Daignez quelquefois tourner vos regards vers ces « terres que nous allons habiter; lorsque des nuages de « fumée, des autels que nous consacrerons à Dieu, s'élève- « ront vers le ciel, unissez vos prières aux nôtres, afin « qu'elles lui soient plus agréables et qu'il les accepte. »

XXVII

« Le souvenir de vos bienfaits restera gravé dans nos « cœurs en caractères ineffaçables; vous qui nous êtes « apparu comme un ange consolateur, comme l'astre le

« plus éclatant du ciel, au moment où nous étions perdus
« et découragés, nous bénirons toujours votre mémoire.
« Et vous, nos épouses, compagnes fidèles de nos peines
« comme de notre félicité, lorsque vous deviendrez mères,
« lorsque les vagissements de vos enfants demanderont
« des caresses à votre affection maternelle, rappelez-vous
« à qui vous devez ce bonheur. Puis quand ils grandiront,
« apprenez à vos fils à regarder ce vénérable et saint ermite
« comme le bienfaiteur et le sauveur de leurs pères, afin
« que plus tard son souvenir reste et soit béni par notre
« postérité. »

XXVIII

Alors les trois frères s'embrassèrent au milieu des larmes et des sanglots, et chacun d'eux emmenant sa femme, le peu de bestiaux et d'effets qui lui étaient échus en partage, s'avança (non sans pleurer et sans retourner bien souvent la tête), vers la terre qui lui avait été désignée.

XXIX

Un jour, le moment où la lumière du soleil vient éclairer la terre, fut précédé d'une clarté extraordinaire apparaissant à l'orient. Météore inconnu aux hommes, un cercle s'était formé dans les cieux, du centre duquel s'échappaient de brillantes étincelles semblables aux flammes vacillantes d'un feu agité par le vent. Ce phénomène avait lieu sur le territoire de Hasso. Deux ans s'étaient écoulés depuis que les trois frères s'étaient séparés du pauvre ermite, et malgré tous les soins apportés par eux pour le chercher, jamais ils n'avaient pu découvrir sa retraite.

Depuis cinq mois il s'était endormi dans les bras du Seigneur; mais sa mort était ignorée de tous.

XXX

Hasso, croyant être en proie à un rêve et que ce qu'il apercevait n'existait que dans son imagination, appela sa femme pour s'assurer, par un témoignage, de la réalité de ce feu merveilleux qui restait toujours au même endroit, augmentant de force et d'intensité : « Oh! s'écria-t-il, ceci « est certainement un miracle; c'est un signe vers lequel « nous devons diriger nos pas. Mon cœur me dit de le faire. « Partons. »

XXXI

Un homme gisait en cet endroit, étendu sur un lit de paille, la tête appuyée sur un oreiller de pierre; une robe noire de drap commun le couvrait; ses mains, jointes sur sa poitrine, serraient une petite croix d'ébène incrustée de gracieux fils d'or représentant la passion du Christ. Près de lui était un rosaire. Sous le feuillage des arbres, qui semblait s'incliner pour préserver ce cadavre des outrages des saisons, voltigeaient des oiseaux de toutes espèces, et de là s'échappait une mélodie douce et suave comme doit être celle des chœurs célestes des anges, mélodie que des voix humaines n'auraient pu imiter.

XXXII

Un parfum doux et agréable s'exhalait de ce corps; il ne paraissait pas être le fruit de ces essences que les hommes savent tirer des fleurs; ce n'était pas l'odeur du

jasmin ou de la rose; ce n'était pas non plus celle des jacinthes ou des tubéreuses : c'étaient des parfums enivrants et subtils qui plongeaient les esprits dans une délicieuse extase.

Une lumière entourait la tête du dormeur, lumière transparente comme celle de ces phénomènes qui ont lieu quelquefois au moment du coucher du soleil dans la partie du nord, au sommet du globe terrestre.

XXXIII

Mais quel est donc le mortel autour duquel tant de prodiges se concentrent, et qui ne s'éveille pas pour jouir d'une si grande béatitude? Une voix éloignée répondit : « C'est « l'ermite de Kom, dont l'âme, grâce aux saintes œuvres « et aux pénitences qu'il accomplit durant sa vie, est au- « jourd'hui dans le royaume de Dieu, assis parmi les saints « les plus agréables au Seigneur. Élève donc dans cet en- « droit un temple, un monument solide et durable, afin « que les hommes puissent y venir vénérer l'image de saint « Ivan, prince de la famille royale de Bosnie, qui se retira « du monde pour se consacrer à Dieu, et dont la vertu et « la piété surent triompher de la malice du démon et de la « méchanceté des hommes. »

Ainsi se termine ce chant des Wassœvitch. « Les prédictions de l'ermite s'accomplirent, ajouta celui qui me le récitait; ces trois familles furent également favorisées par la fortune; aucun bien de la terre ne leur manqua. Cinquante ans après, elles étaient si nombreuses qu'elles durent se diviser : chacun

de leurs membres fut bientôt le chef d'un village. Augmentant toujours avec le temps, ces villages se convertirent à leur tour en tribus populeuses et riches en bestiaux qui, pour se distinguer les unes des autres, prirent le nom de leurs fondateurs. C'est ainsi que les descendants de Hasso portent le nom de *Hassi*, donné par l'usage aux terres qu'ils cultivent encore aujourd'hui. Ceux de Kolasc formèrent la tribu des Kolaschines, et les autres notre tribu des Wassœvitch, comptant huit cent cinquante familles professant toutes la religion orthodoxe et parmi lesquelles il y a à peine dix familles musulmanes. »

Les Wassœvitch jouirent paisiblement de la liberté dans leurs montagnes jusqu'au moment où, comme tout le reste de l'Albanie, elles tombèrent au pouvoir des Turcs. Les beys de Plava et de Goussinié, fortifiés par la défaite des Clémenti, les envahirent plus tard et leur imposèrent un fort tribut.

Voyant qu'ils ne rencontraient chez eux aucune résistance, les Turcs les traitèrent bientôt comme leurs esclaves, enlevèrent leurs femmes et leurs filles, maltraitèrent leurs enfants et commirent de tels excès que les Wassœvitch supérieurs se révoltèrent et se soumirent au vladikat Pierre Ier, qui les incorpora au Montenegro, sous le nom de Wassœvitch Nahia.

Les Wassœvitch inférieurs suivirent cet exemple; mais plus voisins des Turcs, qui pouvaient facilement

les attaquer en passant chez les Hassi, et en soulevant contre eux les Kolaschines devenus Musulmans, ils durent se soumettre. Toutefois, ils ne le furent jamais sincèrement, à cause des mauvais traitements des Turcs qui, considérant leurs maisons comme leur appartenant, y entraient, s'y faisaient servir tout ce qu'elles contenaient de meilleur par le maître qu'ils frappaient lorsqu'ils étaient ivres, bien heureux encore lorsqu'ils ne déshonoraient pas sa femme ou ses filles; aussi les Wassœvitch profitèrent-ils de tous les moments difficiles pour se soustraire à l'autorité des pachas, et ils n'acquittaient les impôts que lorsqu'une expédition marchait contre eux, ou qu'ils y étaient contraints par la présence d'un corps de troupes.

Les choses étaient dans cet état, lorsqu'en janvier 1854, Ali-Bey, gouverneur de Goussinié, sous prétexte que les terres cultivées par les Wassœvitch étaient sa propriété, qu'ils devaient, dès lors, lui payer la dîme, et afin de recouvrer l'impôt que cette tribu n'avait pas acquitté depuis sept ans, souleva contre elle les populations musulmanes environnantes. Sans en donner avis aux autorités de Scutari, il résolut de les attaquer. En effet, le 9 février 1854, les Musulmans de Goussinié, Plava, Ipek et Jakova, au nombre de deux mille environ, ayant Ali-Bey à leur tête, assaillirent, à quatre heures du matin, les villages des Wassœvitch. Après un combat de plu-

sieurs heures, les assaillants finirent par enlever les barricades élevées à la hâte par les chrétiens et à s'emparer de sept villages auxquels ils mirent le feu. Le blé, le maïs, le foin, rien ne fut épargné; tout ce qui ne put être enlevé devint la proie des flammes. Les Musulmans commirent alors des cruautés rappelant les temps les plus barbares; non contents de couper les têtes des cadavres, ils décapitèrent aussi tous ceux qui tombèrent vivants entre leurs mains, et ces hideux trophées, au nombre de cent quarante-six, parmi lesquels était la tête du prêtre de *Levanitza*, furent exposés dans les rues de Goussinié et des villages turcs environnants. Les Slaves chrétiens montrèrent, dit-on, un grand courage; loin de demander la vie, ils criaient à leurs bourreaux : « Coupe vite, Turc, coupe, je ne crains pas la mort! »

Les femmes furent livrées à la brutalité des Musulmans; trente des plus jeunes et des plus jolies ayant été mises de côté pour les principaux chefs, trois d'entre elles furent tuées parce qu'elles n'avaient pas voulu céder à leur violence, et une quatrième, ayant réussi à s'échapper, se cacha dans un ruisseau et le lendemain fut trouvée gelée, ayant encore son enfant au sein. Huit cents bœufs, mille sept cents moutons furent pris et partagés entre les combattants.

Pendant que les Wassœvitch se défendaient contre les Musulmans de Goussinié, ceux de Kolaschine, Bihor et Rosay, les attaquaient d'un autre côté et

s'emparaient du village de *Roudmilé*, qu'ils réduisaient en cendres. De ce côté, toutefois, l'avantage ne devait pas rester aux assaillants. Confiants dans leur nombre, fiers d'un succès si facilement obtenu, les hommes de Kolaschine bivouaquèrent, sans prendre aucune précaution, sur l'emplacement du village qu'ils venaient de détruire. Secourus par les Montenegrins, les Wassœvitch les attaquèrent à l'improviste pendant la nuit et les mirent en fuite après leur avoir tué dix hommes.

Cette agression, ces cruautés, ayant eu lieu au moment où l'Europe était occupée de la guerre d'Orient, n'eurent pas de retentissement. Dénaturée par les rapports d'Osman-Pacha, alors gouverneur de Scutari, l'affaire fut considérée comme une victoire remportée sur des rebelles, et Ali-bey, encore aujourd'hui mudir de Goussinié, reçut en récompense une riche paire de pistolets. A la suite de cette expédition, les Wassœvitch consentirent à payer le tribut. Hassan-Hotti, *boulouk-bachi* des montagnes, envoyé pour le recouvrer, commit encore des exactions et des cruautés. Cette fois, les plaintes de ces malheureux furent entendues, et, si les coupables ne furent pas punis, Tefik-Effendi, commissaire de la Porte, alors en mission en Albanie, se rendit du moins à Goussinié avec un bataillon de troupes régulières, s'empara des bandits qui ravageaient le pays et s'entendit avec les Wassœvitch pour le paiement

des impôts que l'on convint de percevoir en nature. Depuis lors, jusqu'en 1856, ce pays a joui d'une certaine tranquillité[1].

Les principaux villages des Wassœvitch inférieurs sont : *Mitzniska, Gratentiza, Mousiné, Lotini Selouka* et *Roudmilé*. Cette tribu compte environ huit cent cinquante familles et une population de huit mille six cents habitants, presque tous Slaves Orthodoxes ; c'est à peine s'il se trouve dix familles musulmanes établies sur son territoire.

DISTRICT DE BIELOPOGLIE

Vues du haut des montagnes, et lorsqu'elles sont émaillées de fleurs au printemps et à l'automne, les fertiles plaines de ce district lui donnent l'aspect d'un vaste tapis blanc et lui ont fait appliquer la dénomination de *Bielopoglie* (*Bielo*, blanc; *poglie*, plaine), en slave *plaine blanche*.

Bielopoglie. — La petite ville de ce nom, capitale de cette nahia et résidence de son chef, est située sur la rive gauche du fleuve Lim. Selon la tradition, elle fut fondée par Urosius, dernier des Neemania, et

1. En 1857, il surgit, au sujet du paiement de l'impôt, de nouvelles difficultés et des complications avec le Montenegro, qui furent apaisées par l'intervention de M. Hacquard, qui s'était rendu sur les lieux.

était assez importante pour qu'il y entretînt un gouverneur. Aujourd'hui elle compte à peine trois mille habitants, dont les deux tiers sont Musulmans et le reste Slaves Orthodoxes. Comme dans la plupart des cités de l'Albanie, les maisons, presque toutes construites en pierre avec des toits semblables à ceux de Goussinié et de Plava, jetées çà et là sans symétrie, entourées de jardins et d'arbres fruitiers, lui donnent l'apparence d'un village. Les maisons, au nombre de cinq cents, forment quatre quartiers nommés : *Dogné Mahala*, *Sredgné Mahala*, *Gosnié* et *Tcharchi Mahala*. Chacun d'eux a sa mosquée, son iman et son bayraktar. La plus considérable des mosquées est un reste d'architecture byzantine : c'était autrefois l'église grecque de Saint-Pierre ; les Turcs en ont conservé le clocher, qu'ils ont transformé en minaret. Bielopoglie a un mekteb (école), suivie par cent cinquante enfants, dont les hodjas sont payés par les familles. Les Orthodoxes n'ont dans la ville ni églises, ni écoles, et vont entendre la messe dans les villages voisins. Ceux-ci ont quelques anciennes églises, la plupart en ruines ; la plus remarquable est celle de *Hravizza*, qui jouit de quelques anciens priviléges religieux et est en grande vénération parmi les Slaves. Elle est desservie par un vicaire de l'Église grecque-orientale ayant la direction du clergé, l'administration des biens de l'église et représentant de l'évêque de Prisren.

Commerce et produits. — Dans le quartier nommé

Tcharchi Mahala est un petit bazar de trente boutiques environ. Comme dans toute cette partie de l'Albanie, il s'y tient tous les jeudis un marché; les tribus voisines apportent leurs produits. Il s'y fait un commerce assez considérable en cire, beurre, chevaux et bétail, que l'on exporte en Dalmatie. Le commerce, en honneur dans cette cité, est exercé par les plus grandes familles; l'agriculture est au contraire abandonnée aux villageois et aux montagnards. Toutes les céréales y abondent : on y cultive aussi les lentilles et les pommes de terre, qui y furent importées du Montenegro et sont inconnues dans le reste de l'Albanie. Les chevaux, les moutons et les bœufs de ce pays sont renommés dans toute la province.

Guivocatz. — A quelque distance de la ville et sur la route de Plava est le petit village de Guivocatz, formé de trente maisons, habitées moitié par des Musulmans et moitié par des chrétiens. A un quart de lieue de là se voient des ruines que l'on croit être celles d'un temple romain. Quelques débris de colonnes, quelques fragments de statues, deux inscriptions latines illisibles, viennent à l'appui de cette tradition. La position de ce village est délicieuse; ses jardins, abondamment fournis d'arbres à fruit, forment un massif de verdure arrosé par le Lim. Il est situé au milieu d'une belle prairie entourée de collines, les unes couvertes de vignes, les autres de forêts épaisses, où le gibier de toute nature abonde. Dans les mon-

tagnes les plus hautes se trouvent le renard, le loup, le sanglier et l'ours, et, sur les bords du Lim, la loutre, dont les habitants préparent les peaux qu'ils viennent vendre au bazar de Scutari.

Tribus faisant partie de ce district. — Au district de Bielopoglie, et marchant avec lui en temps de guerre, sont attachées quatre autres tribus prenant le nom des montagnes qu'elles habitent; ce sont : 1° la tribu de *Stravirra* (petite plaine), comptant cinq cents maisons habitées par des Slaves Orthodoxes; 2° la tribu de *Grenciarova* avec cent maisons, la plupart appartenant à des Musulmans; 3° la tribu des *Comavan*, partagée en plusieurs villages, dont les maisons sont au nombre de plus de quatre cents, et presque entièrement peuplés de Slaves. Enfin celle de *Bradareva*, ayant quatre-vingts maisons, toutes musulmanes. On estime que la population de ces tribus s'élève à six mille âmes, et qu'elles peuvent mettre quinze cents hommes sous les armes. Comme dans toutes les autres montagnes, ces tribus sont adonnées à l'agriculture et à l'élève des bestiaux.

CHAPITRE III

TRIBUS DE POSRIPPA, — DE SCHIALLA ET SCHOCHI, — DE RETCHI ET LOHO, — DE RIOLI, DE GRISA ET GRIENUVA, — DE KOPLIKOU ET DE BOUSSAHOUIT, — DE HOTTI, — DE TRIEPSI, — DE CLEMENTI, — DE SKRELI, — DE CASTRATI ET DE POUKA ET HALIA.

Après avoir terminé la description des différents districts de l'Albanie, il faut aborder celle des diverses montagnes et des tribus qui les habitent. Quoique leurs mœurs, leur organisation politique, doivent faire l'objet d'une étude spéciale, leurs traditions et une partie de leurs chants devront trouver place ici : car c'est là seulement que l'on retrouve l'histoire et l'origine de ces peuples. Prenant Scutari pour point de départ, et remontant dans le nord, je parlerai d'abord des montagnes voisines de cette ville, puis je m'occuperai des Mirdites et des montagnes d'Alessio.

TRIBU DE POSRIPPA

Le district de Posrippa est situé sur le versant de la haute montagne de Zuccali, à six milles environ de Scutari. Pour s'y rendre, on traverse un magni-

fique pont jeté sur le Chiri, bâti, dit-on, par les Romains, et se trouvant à l'extrémité est de la plaine de *Fou-Schtoï*, où était placé le camp d'Omer-Pacha lors de son expédition contre le Montenegro.

Drivasto. — L'ancienne Drivasto, chef-lieu de Posrippa, n'est plus qu'un village formé de quatre-vingt-cinq maisons, construites avec les restes et dans l'enceinte de l'ancienne ville, et habitée seulement par des Ottomans. Il possède une mosquée élevée sur les ruines d'une ancienne église. Aucun des anciens monuments n'est resté debout. On voit encore de loin en loin des restes de voûte et les fondements d'une ancienne église, jetés à terre dans ces dernières années par des chercheurs de trésors. Sur le sommet du mont Maranay, vis-à-vis Drivasto, est un *turbé*, tombeau, dit-on, d'un pacha tué durant le siége, en montant à l'assaut. Toujours blanchi avec soin, il se détache sur le fond vert de la montagne et s'aperçoit de très-loin. Ce tombeau est en grande vénération chez les Musulmans, qui chaque année s'y rendent en pèlerinage.

Origine et histoire de Drivasto. — Quoique ignorée des anciens géographes, Drivasto était excessivement importante; on la trouve dans quelques écrivains du bas-empire, appelée *Trivastum* et souvent *Dinnastrum*. Ses ruines immenses donnent une grande idée de son ancienne puissance. Elle était située à deux lieues et demie environ au nord de Scutari, sur le

versant d'une montagne adossée elle-même à un pic élevé du *Zuccali;* à son sommet s'élèvent encore les murailles d'un imposant château, demeure des ducs de Drivasto, fortifié par la nature autant que par la main des hommes. La ville était entourée de murs, de tours et de remparts ayant près de deux milles de circuit. Au pied coulait le Chiri (*Clausulus*). Michel Paléologue prétend qu'elle fut fondée par les descendants d'Isaac Ange. A ce sujet, Farlati rapporte qu'il existe au Vatican, dans les *Instrumenta miscellanea* des Archives secrètes, un diplôme de Michel Paléologue, empereur, à Michel Angelo et André, son fils, ducs de Drivasto, leur conférant le titre de comte de Pastrovitch. Dans ce diplôme, Michel Paléologue confirme les droits, priviléges et dignités concédés par Léon Ier, empereur, à la famille des Angelo, « qui, ajoute-t-il, fondèrent, comme nous le « savons, la ville de Drivasto dans le lieu où elle existe « aujourd'hui, et élevèrent à leurs frais l'église cathé- « drale, plus la maison des chanoines, qu'ils pour- « vurent du nécessaire. » Suivant Ducange, lorsqu'Urosius, dernier descendant des Neemania, était roi de Servie, Andréas, originaire d'une famille illustre d'Espagne, gouvernait Drivasto sous le titre de duc. Il mourut en 1366, laissant sa principauté à ses fils. A cette époque, les ducs de Drivasto avaient sous leur autorité le haut Dukagini, comprenant : *Scialla*, *Sosci*, *Slakou*, *Temali*, *Pulati* et la *Posrippa*.

Drivasto était au IXe siècle une ville épiscopale; ce qui fait supposer qu'elle était déjà considérable par le nombre de ses habitants. Elle fut, depuis lors, comme toutes les autres villes de l'Albanie, en proie à toute espèce de vicissitudes. En 1440, Andrea Angelo, alors duc de Drivasto, descendant des empereurs de Byzance, voyant que les Turcs faisaient chaque jour plus de progrès, et craignant de voir son duché tomber entre leurs mains, suivit l'exemple de plusieurs autres villes de l'Albanie et se soumit aux Vénitiens qui, pour l'en récompenser, lui conservèrent le titre de duc ou comte de Drivasto, longtemps après que cette ville fut tombée au pouvoir du sultan. On retrouve les traces de cette famille, avec ce titre, jusqu'en 1698.

Sous l'évêché de Paulus Angelus, cité souvent dans les vies de Scanderbeg, Drivasto repoussa le siége qu'Hamza, neveu de Scanderbeg, mit devant cette ville en 1448, pendant que son oncle était occupé à celui de Dagno. Ce dernier lui ayant confié la garde de l'ancienne *Barlèse*, qu'il avait reconstruite pour inquiéter les Vénitiens, Hamza, jeune et aventureux, voulut surprendre Drivasto. Andrea Angelo, qui y commandait alors, ayant, dans la prévision d'une attaque, muni sa ville de tout ce qui était nécessaire à sa défense, fit une sortie et, tombant à l'improviste sur le camp des ennemis, les mit en fuite et les tailla en pièces. Hamza, n'ayant pu rallier

les fuyards, transporté de fureur à la vue de ses espérances trompées, fit mettre à feu et à sang les faubourgs et les maisons entourant la ville et ravager les campagnes et les vignes.

Drivasto tomba, en 1477, au pouvoir des Turcs, pendant que Scutari était assiégé par le sultan Mahomet. Barletius, auteur contemporain, dans son histoire du siége de Scutari, rend ainsi compte de cette chute : « Les gens de Drivasto furent courageux « et constants. Pendant que les Ottomans assiégeaient « Scutari, ils faisaient des sorties, soit de nuit pour « surprendre le camp, soit de jour pour enlever les « chevaux et les bêtes de charge. Ces faits ayant été « rapportés au sultan, celui-ci, profitant d'un mo« ment où tous les jeunes gens étaient sortis pour « une expédition de ce genre, ordonna au séraskier « d'Anatolie, le 3 août 1477, d'aller assiéger Dri« vasto avec toutes ses troupes. Celui-ci la bloqua « aussitôt et se mit à battre en brèche la partie la « plus faible des remparts, défendus seulement par « des vieillards. Ils furent détruits en seize jours; « alors, voyant que le siége touchait à sa fin, le sul« tan s'y rendit en personne. Le 1er septembre, à « quatre heures du matin, les barbares, au signal « qu'il donna, se ruèrent sur la ville, et, l'attaquant « de tous les côtés à la fois, l'emportèrent d'autant « plus facilement que, les jeunes gens se trouvant au « dehors, les remparts étaient trop étendus pour

« pouvoir être défendus avec succès. De plus, une « partie de ceux qui étaient restés en ville avaient « été enlevés par une peste violente. Le peu de guer- « riers qui cherchèrent à repousser l'ennemi furent « tués jusqu'au dernier. Le reste des habitants, au « nombre de trois cents, furent faits prisonniers, « conduits au camp et décapités, le 4 septembre, par « ordre du sultan, en vue des remparts de Scutari. »

Dristi. — Le village de Dristi est situé sur le versant nord du mont Zuccali, au milieu d'une splendide vallée, fermée par des montagnes boisées. Ne possédant pas assez de terres pour se livrer à la culture des céréales, ses habitants, grâce aux nombreux ruisseaux qui coupent leur vallée, l'ont transformée en jardins dont les produits, consistant en légumes et fruits de toutes espèces, sont portés à la ville. Ils sont riches aussi en oliviers et en vignes dont les produits sont renommés. Le séjour de Dristi est fort agréable dans les grandes chaleurs de l'été, et les habitants de Scutari y possèdent des maisons de campagne où ils vont demeurer pendant les chaleurs.

La Posrippa comprend plusieurs autres villages dont les principaux sont : *Musselimi*, *Summa*, *Dragocci*, *Boxi*, *Mossi*, *Domni*, *Messi*, etc., qui, réunis, comptent environ cinq cents maisons habitées par deux mille sept cents individus, tous Musulmans. Tous ces villages sont situés sur le versant oriental des hautes montagnes de *Maranaj* et *Zuccali*, faisant

face à la ville de Scutari. Leur sol aride ne permet pas la culture des grains, à l'exception de l'orge, en petite quantité, mais il est riche en vignes et oliviers; ses habitants s'occupent à la fabrication de la chaux et du charbon, et transportent à la ville du bois à brûler, des planches et de grossiers ouvrages en bois.

Tribus de la Posrippa. — Les tribus de Slakou, Temali, Dusmani et Toplana, sont comprises dans la Posrippa. Leur population, d'environ quatre mille âmes, toutes catholiques, habite de petits villages répandus dans les montagnes dont ils portent les noms. Ils sont surtout adonnés à l'agriculture et à l'élève des bestiaux, principal élément de leur richesse.

Plusieurs églises dont la fondation remonte au temps de l'empire serbe ou de la puissance des princes indigènes se rencontrent dans ces montagnes. Les principales sont l'église de Saint-Giovanni de Dusmani, restaurée, il y a quelques années, par les soins de son curé, missionnaire franciscain; celle de Saint-Alexis de Slakou et celle de Saint-André de Temali; elles n'ont toutefois rien de remarquable comme architecture; dans les deux dernières l'on voit des traces de grossières peintures byzantines. Elles font toutes trois partie du diocèse de Scutari.

Au sein de la vallée de Dusmani, et au sommet d'une petite montagne boisée, on voit les ruines d'un ancien château, résidence, selon la tradition,

d'un prince albanais nommé Dusmano, qui gouvernait ce pays et lui donna son nom, que l'on retrouve dans la liste des princes qui se rendirent à Alessio et se confédérèrent avec Scanderbeg contre les Turcs.

Les habitants de Posrippa ont une grande réputation de bravoure et d'adresse comme tireurs, et ils se distinguèrent dans toutes les guerres auxquelles ils prirent part, soit au dedans, soit au dehors.

TRIBUS DE SCHIALLA ET SCHOCHI

Les deux tribus de Schialla et Schochi faisaient autrefois partie du haut Dukagini, ainsi que Nikay et Marturi, dépendant du paschalik de Prisren, et reconnaissaient l'autorité des ducs de Drivasto, plutôt comme confédérées que comme sujets, car elles avaient des lois et des magistrats distincts. Elles sont encore considérées et désignées quelquefois sous le nom de Vieux Dukagini; la division politique de la province ayant subi divers changements, elles forment aujourd'hui deux bayraks indépendants, de même que les quatre grandes tribus de Hotti, Castratti, Clementi et Skrelli.

Leurs villages principaux sont :

Schialla,	comprenant	275 maisons	et	2500 âmes.
Schochi,	*id.*	170 *id.*		1500 *id.*
		A reporter. . .		4000 âmes.

				Report. . .	4000	âmes.
Planti ou Pulti,	comprenant	180	maisons et		1135	*id.*
Kyri,	*id.*	93	*id.*		620	*id.*
Giovani,	*id.*	115	*id.*		662	*id.*
				Total. . .	6417	âmes.

Soit une population de six mille quatre cent dix-sept habitants, tous catholiques.

Giovani. — Giovani est la résidence d'un évêque latin, prenant le titre d'évêque de Pulati. Tous ces villages ont des églises desservies par des moines franciscains qui ont toujours eu une mission dans ces montagnes. Dans les environs sont les ruines d'un ancien château fort. Les tribus de Schialla et de Schochi sont les plus pauvres de toute l'Albanie; leur territoire suffit à peine à leur nourriture. Elles ont pu jusqu'ici se maintenir en un état de semi-indépendance et conserver les antiques lois de Lek Dukadgini, dont il sera parlé plus tard. Ce qui a le plus contribué à préserver leur liberté, c'est que, dans leurs montagnes presque inaccessibles, elles ont des pâturages suffisants pour leurs bestiaux, et ne sont jamais obligées de les faire descendre dans la plaine. Les habitants de ces tribus ont pour la parole donnée et l'hospitalité un respect si grand qu'on leur arracherait la vie avant de toucher à leur hôte. Les chants albanais sont pleins de faits de cette nature.

Souvent les Scutarins eurent besoin du secours de

leurs armes; ils ne le prêtèrent toutefois que lorsqu'ils y virent leur intérêt, et après en avoir conféré dans une assemblée générale. C'est ainsi que ces montagnards prirent part à toutes les révoltes de Scutari contre les décisions de la Porte, et contre les innovations que l'on chercha, à différentes époques à introduire en Albanie. Lorsqu'en 1773 Kara Mahmud, pacha de Scutari, se trouvant assiégé dans la forteresse de Rosapha par Kara Zekïa, ayant sous ses ordres une armée de soixante mille Turcs, fit une sortie désespérée, afin de chercher à réunir ses forces avec celles de ses partisans du dehors, les montagnards de Schialla et Schochi, au nombre de mille hommes, secondés par ceux de la Posrippa, furent les premiers à attaquer Kara Zekya, qui, assailli de tous côtés, succomba sous les coups des Albanais.

Ils se distinguèrent aussi, en 1836, dans la révolte de Scutari contre Hafiz Tcherkesli-Pacha; trois cents d'entre eux eurent le courage de traverser la Bojana, près de Cusina, sous la mitraille et la fusillade des troupes régulières de la forteresse, et d'attaquer un ouvrage nouvellement élevé et défendu par un bataillon turc.

Plusieurs fois repoussés, ils finirent cependant par l'enlever et firent prisonniers la plupart des soldats turcs. Après avoir remporté cette victoire qui contribua à la réussite de la révolte, en arrachant aux troupes la facilité de s'approvisionner par la Bojana,

les montagnards se partagèrent le butin et les prisonniers, puis firent leur entrée en ville. Le chef, Col Schialla, avait eu pour sa part un *iusbachi* et trois soldats dont il avait le plus grand soin ; tous ses compagnons suivirent son exemple, et, tandis que les Turcs taillaient la tête aux chrétiens, coreligionnaires de ces montagnards, ceux-ci respectèrent et défendirent leurs prisonniers. Un de leurs chants célèbre une vendetta qui eut lieu à cette occasion. Un des soldats turcs prisonniers ayant été frappé par des Albanais musulmans, et étant mort des suites des mauvais traitements qu'il avait endurés, son cadavre fut exposé au milieu d'un cercle des montagnards, qui, considérant leurs prisonniers comme leurs hôtes, jurèrent d'en tirer la plus terrible vengeance. La première fois qu'ils rencontrèrent les assassins, deux d'entre eux furent tués, et de leur côté les montagnards perdirent un homme. Cette vendetta dura trois ans, pendant lesquels plus de quinze hommes perdirent la vie, et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les chefs de la ville et des montagnes parvinrent à faire faire la paix.

Aucune autre tribu chrétienne ne fut aussi fidèle à la foi de ses pères que les Schialla et les Schochi ; elles ne comptent aucun renégat, et ne permettent pas aux Musulmans de demeurer dans leurs montagnes.

Les anciens de la tribu de Schialla prétendent des-

cendre d'un des trois fils de l'ermite de Dagno, dont l'un s'établit dans les Mirdites, et avoir ainsi des liens de parenté avec la famille des princes des Mirdites et le bayrak d'Oroch.

TRIBUS DE RETCHI ET LOHO

Les deux tribus des Retchi et Loho, quoique portant des noms différents, ne forment qu'un *bayrak*. Elles habitent la partie de la montagne de *Biscassi*, confinant avec le territoire de Skrelli, de Riolli et de Castratti. Elles possèdent deux villages d'environ deux cent soixante maisons, ayant mille deux cent soixante habitants, presque tous Musulmans. Cependant quelques familles chrétiennes, considérées comme descendant de la même race, habitent cette montagne, y possèdent une église desservie par un prêtre indigène et pratiquent librement leur religion.

Si le sol de ces montagnes a peu de terres arables, il offre, comme compensation, d'abondants et excellents pâturages : aussi les habitants possèdent-ils de nombreux troupeaux, principale ressource de leur alimentation. Presque tous les ans leurs pauvres plantations de maïs sont détruites par la sécheresse, et, n'ayant pas assez d'orge ou de blé pour leur nourriture, ils deviennent tributaires de Scutari.

Quoique privés d'éducation, les habitants de ces

tribus sont excessivement intelligents. Telle est leur renommée à cet égard, que presque toujours leurs chefs et leurs vieillards sont consultés par les autres tribus, dans les contestations qu'elles ont entre elles ou lorsqu'elles doivent prendre quelques graves résolutions; leurs décisions sont généralement acceptées et ponctuellement suivies. Les pachas nationaux, les grandes familles musulmanes d'autrefois, cherchèrent toujours à se les attacher, et, trouvant dans leurs services fidélité et intelligence, finirent peu à peu, en les comblant de faveurs et de biens, par les convertir à l'islamisme. Plusieurs beys de Scutari, dont les ancêtres occupèrent de hauts emplois à Constantinople, descendent de cette tribu. Suivant la tradition, elle proviendrait de deux familles chrétiennes du village de Retchi, situé sur la Bojana, qui, pour se soustraire aux extorsions des spahis et aux vexations auxquelles se trouvaient exposés les habitants de la plaine, se réfugièrent dans cette partie de la montagne, alors déserte, où elles furent protégées par la tribu voisine de Skrelli. Cette émigration remonterait seulement au XVIe siècle. La tradition, conservée par les tribus catholiques qui les entourent, ajoute que tant que ces deux familles conservèrent fidèlement la religion de leurs pères, leur génération fut bénie de Dieu, et eut toujours d'abondantes récoltes, mais que leurs descendants ayant embrassé l'islamisme, leur prospérité s'arrêta tout à coup, et qu'au

lieu de voir leur nombre s'accroître, leurs biens augmenter, comme ceux qui conservèrent la vraie foi, leur génération resta stationnaire et leurs troupeaux mêmes ne purent multiplier. Cependant, quoique ayant des mosquées et des hodjas, les Musulmans de Retchi ont conservé quelques restes de leur religion, et sans participer toutefois aux sacrements de l'Église, ils célèbrent avec les chrétiens les fêtes de Noël, de Pâques, de saint Nicolas et de saint Georges, et ils ne manquent jamais, soit dans leurs maladies, soit dans leurs disgrâces, d'appeler un prêtre catholique auquel ils demandent des prières, qu'ils répètent après lui, afin qu'il les réconcilie avec Dieu et les délivre des maux dont ils sont menacés.

TRIBU DE RIOLI

La tribu de Rioli occupe, sur le versant nord du mont Maranaji, un spacieux vallon confinant avec les terres de la tribu de Retchi et de Loho, de Koplikou et de Castratti ; elle est divisée en deux quartiers, formant un seul bayrak, et possède deux cent vingt maisons. La population est de mille six cents habitants dont mille deux cent quarante professent la religion catholique.

Elle possède dans son centre une belle et spacieuse église, avec un clocher de forme carrée : la construc-

tion en remonte au XIIIe siècle; elle fut récemment restaurée. Il y réside un prêtre, vivant de rentes que possède la paroisse et d'une dîme sur tous les produits payée par les habitants. Le peu de familles musulmanes établies dans cette montagne ont leur mosquée et leur hodja à Koplikou.

Plusieurs petits ruisseaux, se réunissant dans ce vallon, forment la petite rivière Rioli qui lui a donné son nom. Les eaux du Rioli, qui vont se jeter dans le lac de Scutari, font mouvoir sur leur parcours quelques moulins à grains et quelques machines à fouler, servant à la fabrication des draps grossiers que les montagnards emploient, sans les teindre, pour faire leurs vêtements. Sur ses rives se trouve un sable blanc et excessivement fin dont on fait usage en le pilant pour blanchir le riz et pour brunir les armes et les autres ouvrages en fer.

Quoique peu nombreuse, cette tribu se comporta toujours avec courage et sut conserver son indépendance. De même que les grandes tribus, elle a ses chefs et ses bayraktars prompts à discuter et à défendre ses intérêts. Suivant les traditions, elle descendrait de deux familles de Drivasto qui, s'étant retirées avant le siége dans les campagnes environnant la ville, les abandonnèrent pour se fixer dans ces montagnes, à l'époque où, pour conserver leurs terres, leurs coreligionnaires embrassèrent l'islamisme. Quoique la date de cette émigration change suivant l'in-

dividu qui la raconte, il est hors de doute qu'elle ne remonte pas à plus d'un siècle et demi, car Mariano Bolizza, dans un rapport de 1614 sur *Il Sandjiacato di Scutari*, rapport se trouvant à la Bibliothèque de Venise, ne fait pas mention de cette tribu, ni d'aucun village de ce nom.

L'antiquité de son église, dont l'architecture rappelle celles construites en Albanie par les Vénitiens, ne lève pas les doutes à cet égard; car elle se trouve loin des villages, et dans un point où il pouvait y avoir eu autrefois un autre centre de population dont le nom est inconnu aujourd'hui.

• TRIBUS DE GRISIA ET GRUENUVA

Dans une grande vallée, au versant occidental du mont *Privas*, entre les terres appartenant à Rioli et Koplikou, sont les petites tribus de Grisia et Grueniva, dont les deux villages, comptant ensemble cent soixante-quinze maisons et neuf cents habitants, forment un seul bayrak. La plus grande partie professe la religion de Mahomet, et les quelques familles chrétiennes habitant parmi eux sont de la même race, ont les mêmes mœurs et les mêmes coutumes.

Ainsi que celui de Rioli, le terrain qu'ils occupent est pierreux et stérile, mais offre toutefois quelques bons pâturages. Les habitants tirent parti de leur sol

calcaire pour faire de la chaux qui est réputée la meilleure de la province et très-estimée à Scutari.

TRIBU DE KOPLIKOU

Cette tribu, la plus considérable de celles décrites jusqu'à présent, et habitant le mont Maranaj, a toujours été respectée, soit eu égard à sa plus grande étendue de territoire, à son antiquité et à sa nombreuse population, soit à cause de sa bravoure. En effet, chaque fois qu'il faut combattre, les bannières de Rioli, de Retchi et Loho, de Grisia et de Bousahouit ne se lèvent que lorsque celle de Koplikou donne le signal, et elles lui cèdent le pas.

Toutefois ces tribus sont indépendantes les unes des autres, et Koplikou ne peut s'immiscer dans leurs affaires intérieures, ni exercer aucune autorité, si ce n'est dans le cas où l'opinion de ses chefs est recherchée, ou s'ils sont appelés comme arbitres. Alors ils prennent les premières places et leur sentence est inattaquable; ce n'est toutefois pas un droit qu'on leur confère, mais un honneur qu'on leur rend.

La tribu de Koplikou est divisée en deux villages portant le même nom, et désignés par inférieur et supérieur. Chacun d'eux forme un bayrak séparé; toutefois le bayrak nommé *Kopliku i scipev*, étant plus nombreux, jouit de la préséance, droit auquel

les montagnards attachent une grande importance, et dont la revendication fit bien des fois couler des flots de sang.

Ces deux villages comptent quatre cent cinquante maisons et quatre mille cinquante habitants, dont la moitié est musulmane et l'autre catholique. Quoique de religion différente, ils vivent dans la plus parfaite harmonie; jamais le fanatisme, qui afflige les villes de la Turquie, ne s'est fait jour dans ces montagnes, et chacun pratique librement son culte. Autrefois toute la tribu était catholique, et ceux qui devinrent musulmans ont conservé une grande vénération pour saint Nicolas et saint Georges, dont ils célèbrent les fêtes comme les chrétiens, leur adressant des prières et faisant brûler des cierges en leur honneur lorsqu'il leur arrive quelque malheur.

Les Turcs ont une petite mosquée à l'extrémité du village supérieur; les chrétiens, ne possédant pas d'église, vont à celles de Rioli ou de Castratti, distantes de deux milles.

L'ancienne église de Rasci, située près du village de Vraka, appartient aux catholiques de Koplikou; tous les ans, à la saint Jean, on s'y rend en pèlerinage, et l'on y célèbre la messe. En 1855, une petite colonie de Slaves Orthodoxes, émigrés du Montenegro et établis depuis une trentaine d'années à Vraka, voulurent, à l'instigation des Grecs de Scutari et de l'évêque de Prisren, se trouvant alors en cette ville,

revendiquer la possession de ce sanctuaire, sous prétexte qu'il avait la forme grecque, et que sa construction datait des empereurs serbes. Aussitôt que cette nouvelle se répandit dans les montagnes, les Koplikou, qui depuis plus d'un siècle y enterraient leurs morts, se réunirent aux autres montagnards, et descendirent dans la plaine au nombre de trois cents, ayant avec eux un prêtre qui, en leur présence, consacra de nouveau l'antique église, suivant le rite romain, et y célébra la messe. Cette affaire pouvant devenir sérieuse et finir par la destruction du village slave, l'évêque latin adressa un mémoire à Constantinople, dans lequel il démontrait la fausseté des allégations des Grecs, au moyen de documents irréfutables; et M. Thouvenel, ambassadeur de France, obtint du patriarche grec l'ordre d'abandonner cette affaire. Grâce à cette sage décision, les montagnards latins restèrent en possession de leur église, et, pour éviter toute prétention future de la part des Grecs, ils leur défendirent d'y ensevelir leurs morts comme ils le faisaient autrefois.

La tribu de Koplikou possède de fertiles terres, où elle cultive l'orge, le seigle et le blé, qu'elle vend à Scutari, ou qu'elle change contre du maïs, qui ne réussit pas dans ces montagnes. Sa principale fortune consiste en nombreux troupeaux; elle fait un commerce considérable de laines, de fromages et de beurre. Cette tribu compte plusieurs familles fort

riches, dont les membres, menant une vie toute patriarcale, ne se distinguent de leurs concitoyens que par le luxe de leurs armes.

L'établissement de cette tribu dans les montagnes ne doit pas être fort ancien, car, d'après le petit ouvrage de Bolizza, déjà cité, elle ne possédait, en 1614, que quatre-vingts maisons. Depuis qu'une partie de ses habitants ont abjuré la foi chrétienne pour suivre celle des vainqueurs, elle a donné à la ville de Scutari plusieurs de ses familles les plus distinguées qui, surtout sous la domination des pachas indigènes, occupèrent les emplois les plus élevés; parmi elles on compte encore aujourd'hui la maison des beys de Koplikou. Un des membres de cette famille, Dervich-Bey, joua un grand rôle sous Mustapha-Pacha, dont il était le confident intime. Ce fut lui qui servit d'intermédiaire entre les beys et les pachas de la Roumélie et de l'Albanie, et fut envoyé en Bosnie pour persuader aux beys de cette province de se joindre au mouvement qui allait se produire contre les nouvelles institutions. Excessivement habile, il sut se retirer à temps de cette conspiration, conserva ses biens et ses honneurs, et fut jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1852, le chef du medjlis et le conseiller de tous les pachas.

TRIBU DE BOUSA-HOUIT

La tribu de Bousa-Houit est distribuée dans les petits villages de *Flacca Camenizza*, *Jubizza*, etc., situés sur la rive gauche du lac de Scutari, vers l'est, entre les confins des territoires de Koplikou et Castratti. Marchant tous sous le même bayrak, ces villages comptent cent soixante maisons et une population de huit cent cinquante âmes, dont les deux tiers sont catholiques et l'autre tiers musulmans. Cette tribu habite la plaine s'étendant de la rive du lac de Scutari au pied des montagnes. Elle descendrait, suivant la tradition, d'une famille slave de la *Zettiza* (district de Podgoritza) qui, composée de trente individus et ne possédant pas des terres assez considérables pour vivre, émigra et s'établit sur les bords du lac. Toutefois cette tribu n'a conservé ni la langue ni les habitudes des Slaves, et s'est assimilée entièrement aux tribus qui l'entouraient et auxquelles elle s'allia. Dans le dénombrement déjà cité des villages du Sandjack de Scutari, fait par Bolizza, l'on trouve le village de Flacca, possédant alors dix-huit maisons seulement, et commandé par *Meso Vuko;* ce qui prouverait qu'elle occupa ces plaines longtemps avant que les tribus de Retchi et de Rioli se soient établies dans les montagnes. Le nom slave de leur chef ne laisse pas non plus de doute sur leur origine.

TRIBU DE HOTTI

La tribu de Hotti, considérée comme la plus importante du pachalik de Scutari, marche à la tête des quatre grandes montagnes. Son territoire est borné d'un côté par celui de Castratti et de Skreli, de l'autre par les montagnes des Clementi, de Gruda, Tuchi et une partie des terres de Triepsi.

Les vallées spacieuses et fertiles du mont *Hot*, dont cette tribu porte le nom, suffisent à la nourriture de ses habitants et renferment de riches prairies pour ses nombreux troupeaux. Hotti possède en outre une partie de la plaine de *Zettiza*, qui lui fournit du blé, du maïs et des pâturages d'hiver, puis, dans sa partie sud-est, le lac de Hum, dans lequel abondent les *scoranze* (petit poisson assez semblable à la sardine), dont cette tribu partage la pêche avec celle de Castratti. Enfin elle a des droits sur la rive gauche du lac de Scutari depuis la plaine de Zettiza jusqu'à la petite rivière de Vir. Grâce à cette heureuse situation, la tribu de Hotti, pouvant vivre sans recourir au dehors, est toujours restée indépendante, et les pachas de Scutari cherchèrent continuellement à se l'attacher.

Il y a diverses versions sur l'origine de cette tribu. Suivant celle du père Gabriel, préfet de Castratti, que j'aurai l'occasion de rapporter en parlant de Triepsi, elle descendrait, ainsi que cette dernière,

d'un des fils d'un Slave nommé Ketchi, réfugié dans le territoire occupé aujourd'hui par les Pipéri, afin d'échapper aux persécutions des Turcs, et dont la famille devenue trop nombreuse dut se séparer et s'établir dans les environs.

Les vieillards de cette tribu rapportent une autre tradition, conservée dans un chant albanais, dont voici la traduction :

« Au milieu des hautes et désertes montagnes,
« aujourd'hui désignées sous le nom de montagnes
« de Hotti, errait un jeune homme de dix-huit ans à
« peine. A sa marche assurée et sans hésitation, il
« paraissait y avoir fait un long séjour et en connaître
« parfaitement les plus petits sentiers. Ainsi qu'un
« jeune chevreau, et aussi prompt que l'éclair, il
« s'élançait d'un bord à l'autre des roches escarpées,
« au pied desquelles étaient des précipices tellement
« profonds que l'œil ne pouvait en distinguer la fin,
« comme s'il eût pris plaisir à affronter les dangers
« les plus certains.

« Ses mouvements, sa respiration difficile, indi-
« quaient le délire et le désespoir. Il était amoureux,
« mais, fuyant la présence de son idole, il s'était réfu-
« gié dans ces lieux inconnus et inhospitaliers, afin
« de ne plus la voir. Un soupçon mal fondé, une
« infidélité supposée, l'avaient conduit à prendre cette
« funeste résolution.

« Son repos était court et interrompu par des songes

« terribles; jamais l'aurore ne le surprenait dormant. « A peine éveillé, il avait l'usage de se laver les yeux « avec l'eau limpide et glacée d'un petit ruisseau « sortant d'un rocher, ombragé de hauts et riants « platanes que l'on voit encore aujourd'hui.

« Les souffrances continuelles de son cœur, réagis-« sant sur son corps, en avaient abattu la vigueur; « ses constantes veilles remplies de l'image de son « amour trahi avaient fini par lui causer des faiblesses « et une somnolence qu'il ne pouvait plus vaincre. « Un jour, à l'heure de midi, suffoqué par la chaleur, « il s'était endormi à l'ombre de ces platanes dont la « solitude mélancolique reposait son âme torturée par « des pensées de haine et de vengeance.

« Depuis deux jours et deux nuits, il était plongé « dans un profond sommeil. Une suave vision sus-« pendait sa douleur. La *Vila*[1], sous les traits d'une « belle et gracieuse jeune fille, était à genoux auprès « de lui, parlant en faveur de son amante, lui garan-« tissant son innocence et la pureté de son cœur.

« S'il en est ainsi, répondait-il, je l'aime, elle est « toujours mienne : qu'elle vienne sur mon cœur se « réconcilier avec moi, me pardonner mes torts et « mes erreurs passées, cause de ses inquiétudes et de « ses souffrances. Qu'elle vienne avec moi, mais pour « abandonner la terre natale et cette civilisation où

1. La *vila* joue un grand rôle dans les chants serbes. C'est une espèce de fée, tantôt bienfaisante, tantôt malfaisante.

« la flatterie corrompt les âmes et détruit les bonnes « inclinations des cœurs simples et droits. Fixons « notre demeure dans ces heureuses montagnes; « qu'elles deviennent pour nous une nouvelle patrie. « Là, à l'abri des mauvaises pensées, des trames « déshonnêtes, sûrs que la nature généreuse pour- « voira abondamment à tous nos besoins, nous aurons « la vie la plus heureuse. Là, les fruits de notre « amour joindront à la vigueur du corps la pureté et « la candeur de l'âme, et, sans soupçons comme sans « remords, nous les verrons se propager au sein des « délices de l'amour conjugal. »

« Au milieu de l'extase produite par cette ravis- « sante vision, il s'éveille, et quelle est sa surprise, « lorsqu'il voit sa fiancée elle-même qui, agenouillée « à ses côtés, le supplie, en pleurant, de lui accorder « son pardon! Alors, sans entrer dans aucune expli- « cation, sans s'informer comment elle a pu décou- « vrir sa retraite et l'y suivre, encore sous le poids « de son rêve, il la prend par la main et l'entraîne au « sommet du mont le plus élevé de ces environs, et « lui dit :

« Que ce mont serve d'autel à notre union légi- « time, ô mon épouse! Qu'il reçoive nos serments « de fidélité et d'affection mutuelle; que, conservant « notre nom, il soit pour nos descendants le monu- » ment leur rappelant notre souvenir et l'endroit où « fut le berceau de leur race, berceau où leurs vagis-

« sements enfantins furent répétés par l'écho des « vallées et accompagnés du fracas des tempêtes et « des murmures des ruisselets. »

Par suite de cette tradition à laquelle elle ajoute foi, cette tribu prétend que son fondateur portait le nom de Hot et sa femme celui de Trobaï, dont ils font dériver le nom de Trabojna, l'un de leurs principaux villages.

Hotti compte environ quatre cent cinquante familles formant une population de plus de quatre mille âmes (d'après le recensement fait par l'Évêque en 1854), divisée en trois villages appelés Hot, Rapscia et Trabojna.

Ces montagnards professent la religion catholique, possèdent une église et un hospice, habité par un missionnaire franciscain entretenu au moyen de taxes en nature payées par chaque maison. Dans le village de Rapscia habitent dix familles musulmanes qui, il y a cinquante ans à peine, embrassèrent l'islamisme pour obtenir la faveur des pachas indigènes. Ceux-ci, en récompense, leur concédèrent le privilége de choisir le *voïvode* ou *Boulouk bachi* des montagnes parmi ceux de leur race. Le premier nommé ainsi le fut sous Ibrahim-Pacha; il s'appelait Hassan-Aga. Depuis lors, cette dignité que peu à peu ils avaient rendue assez importante pour pouvoir contre-balancer l'autorité des gouverneurs, resta dans cette famille, et appartenait en 1856 à Hassan-Aga, son petit-fils,

qui fut alors exilé par le gouverneur Mustapha-Pacha, pour le punir de ses exactions et de ses tentatives de rébellion. La charge de Boulouk bachi fut alors supprimée.

Ces familles musulmanes, vivant d'ailleurs dans la plus parfaite harmonie avec les catholiques, ont conservé intactes les mœurs et les coutumes de leurs aïeux, se font gloire de descendre de la même souche, et prennent leur part des vendettes lorsqu'un membre des familles chrétiennes a vu un de ses membres tué ou insulté.

Chacun de ces trois villages a son *bayrak* particulier; toutefois celui de Hot est le principal et marche, en temps de guerre, à la tête de tous ceux des montagnes de l'Albanie, situées sur la rive gauche du Drin. Dans les réunions générales, les chefs de Hot ont aussi la préséance, et il est presque sans exemple qu'une décision prise par ce *bayrak* ne soit pas exécutée dans toutes les autres montagnes. Celles-ci, du reste, ne doivent marcher que lorsque Hotti s'est levé, et, en 1832, Hassan-Nika, chef de Hotti, l'homme le plus influent et le plus intelligent de ces montagnes, prit parti contre le *sadriazem* Méhémet-Reschid-Pacha, sous le prétexte que Scutari avait marché contre le Montenegro sans le consentement de Hotti. Dans l'ordre de bataille turc suivi jusqu'à ce jour, les Mirdites sont à l'aile gauche (poste d'honneur); les Hotti sont à l'aile droite, et leurs bayractars perçoivent triple ration,

La tribu de Hotti a payé de son sang, dans différentes guerres, ces honneurs et ces priviléges. Au siége de Dulcigno par les Vénitiens, en 1696, Géromo Delphino ayant attaqué cette place par terre et par mer, était sur le point de s'en emparer, lorsque le pacha de Scutari marcha à son secours, à la tête d'une armée composée de Scutarins et de montagnards. Dans les différentes rencontres qui eurent lieu, les bayracks de Hotti se signalèrent par leur intrépidité. Enfin, un jour, un de leurs bayractars s'étant pris de querelle avec un autre montagnard au sujet de la valeur de leurs compatriotes, saisit tout a coup sa bannière et, s'élançant vers une batterie vénitienne, réussit à y pénétrer. Les Hotti l'y suivirent et assaillirent l'ennemi avec tant d'impétuosité, qu'ils parvinrent à le chasser de cet ouvrage qui resta en leur pouvoir. C'est à la suite de cette action héroïque que le pacha, du consentement unanime des chefs de la ville et des montagnes, accorda le pas aux étendards de Hotti sur toutes celles du pachalik de Scutari, les Mirdites exceptés. De cette époque, date la renommée de cette tribu, renommée qui ne fit que s'accroître et lui valut toujours l'estime et la bienveillance des pachas indigènes comme des gouverneurs étrangers.

Au XVIIIe siècle, lorsque Kara-Sekja, avec une armée considérable, envahit la province de Scutari pour soumettre Kara-Mahmoud-Pacha, tombé en

disgrâce, la tribu de Hotti, pendant que le pacha, à la tête des habitants de la ville et des montagnes, qui avaient juré de mourir pour sa cause, faisait tête aux forces impériales, la tribu de Hotti, dis-je, empêcha Sélim-Pacha, ayant sous ses ordres quinze mille Bosniaques, de faire sa jonction avec Kara-Sekja, et, après l'avoir laissé engager dans ses montagnes, tailla son armée en pièces. Ce fait d'armes est conservé dans les chansons héroïques du pays, et les hommes de Hotti sont fiers de l'entendre chanter par les Turcs scutarins qui, en souvenir de ce qu'ils eurent alors à souffrir, célèbrent encore cette victoire aujourd'hui.

Si, dans l'histoire de l'Albanie, on voit les montagnards de Hotti toujours unis aux habitants de la ville, lorsqu'il s'agit de défendre leur nationalité ou leurs foyers contre les ennemis du dehors, l'on voit aussi naître entre les citadins et les montagnards des haines qui ne s'éteignent que dans des flots de sang. Les Scutarins furent presque toujours vaincus dans ces rencontres.

Sans raconter les rixes particulières, on ne peut laisser passer sous silence un fait arrivé en 1832, et dont les Scutarins gardent encore un douloureux souvenir. Après la victoire remportée par le grand vizir Mehemed-Reschid-Pacha, sur Mustapha-Pacha, vizir indigène qui s'était mis en révolte ouverte contre le sultan, l'armée impériale entra à Scutari,

Mustapha n'eut plus alors d'autre ressource que de s'enfermer dans la forteresse et de s'y maintenir jusqu'au moment où il pourrait obtenir son pardon ou trouver un moyen d'échapper à ses ennemis.

Toutefois, quoique bloqué, il conserva des relations dans la ville et réussit, grâce à ses nombreux partisans, à faire persuader aux montagnards de descendre en masse, un jour convenu avec les citadins, pour attaquer à l'improviste les troupes régulières et tenter un dernier effort afin de les disperser comme avaient fait autrefois leurs aïeux.

Ce projet communiqué aux chefs de Hotti fut accueilli avec empressement, et ils convinrent avec les autres tribus des montagnes de se préparer pour le moment où les Scutarins donneraient le signal. Ce jour, attendu avec impatience par les belliqueux montagnards, luit enfin. Au signal convenu, seize bannières, à la tête desquelles marchaient celles de Hotti, se trouvaient réunies dans la plaine du *Chiri*, près la colline de *Bardaj;* mais, quelle fut leur surprise, lorsque, après avoir attendu presque un jour tout entier, au lieu de voir les Scutarins se joindre à eux pour commencer l'attaque, ils furent tout à coup chargés par deux régiments de lanciers soutenus par de l'artillerie et plusieurs bataillons d'infanterie. La mêlée fut sanglante; après une résistance désespérée, les montagnards durent se retirer, laissant cinquante morts sur le champ de bataille et quinze des leurs au pou-

voir des soldats réguliers. Par ordre du grand vizir, ces prisonniers furent décapités sans jugement, aussitôt qu'ils arrivèrent au camp.

Parmi ces malheureux, deux étaient de Hotti, le reste appartenait aux différentes montagnes. Hotti jura de venger seul la trahison des Scutarins, qui avait causé tant de honte et de mal aux montagnards, et cette tribu se réserva de choisir le moment favorable, moment qui ne se fit pas longtemps attendre.

A cette époque de convulsions politiques où partout le gouvernement ottoman se trouvait menacé de révolutions, quelques émissaires étrangers pénétrèrent en Albanie, dont la population composée, en grande partie, de catholiques ou de Slaves orthodoxes fatigués de souffrir, donnait à penser qu'elle se jetterait facilement dans les bras de la puissance qui lui promettrait un sort meilleur et une protection contre les injustices des Turcs.

A cette époque donc, un certain Vukotich, après avoir traversé le Montenegro, se rendit à Podgoritza sous le prétexte de spéculations à entreprendre. Avec la qualité de négociant qu'il avait prise, il parcourut, sans être inquiété, les différentes communes slaves du district et arriva jusque chez les Hotti. Répandant de l'argent sur son passage, aidé dans ses desseins par les prêtres, il réussit à persuader à ces populations que l'heure était venue de secouer le joug de la Turquie, en s'unissant au Montenegro et à la Servie, les

assurant de l'appui des puissances slaves et surtout de la Russie; puis promettant aux catholiques le libre exercice de leur culte.

Les villages grecs de la Zettiza, les Hotti et les Clementi accueillirent favorablement ces ouvertures, et il fut convenu qu'ils se lèveraient en masse, dès que le signal en serait donné par le Montenegro, sur le concours immédiat duquel était basée cette révolution.

Ces allées et venues de Vukotich portèrent ombrage aux autorités turques, qui le firent surveiller et plus tard donnèrent l'ordre de s'en emparer. Averti à temps, Vukotich put se retirer dans le Montenegro, d'où il continua ses manœuvres, et promettant au vladikat le concours de toutes les tribus de l'Albanie, il lui persuada de commencer la campagne, en marchant sur Podgoritza. Se voyant menacé, le gouverneur de cette ville demanda des secours à Scutari, où le pacha leva aussitôt un corps de mille cinq cents Turcs. Oublieux de la haine que les Hotti leur avaient jurée, les Albanais musulmans prirent la voie de terre afin d'arriver plus tôt au secours de leurs coreligionnaires. Ils marchaient en chantant, bannières déployées et tirant de temps en temps des coups de fusil en signe d'allégresse, lorsque, arrivés au défilé conduisant sur le territoire de Hotti, défilé qu'ils ne pouvaient éviter, ils rencontrèrent un corps de mille montagnards, embusqués sur les deux côtés de la

route et dont l'attitude ne laissait aucun doute sur leurs intentions hostiles.

Je laisserai encore ici la parole au montagnard qui me raconta cette scène, et resterai simple traducteur, afin de n'ôter à ce récit rien de sa couleur locale.

« A l'instant, s'entendit une voix forte et aiguë « qui, répétée par les échos de la montagne, semblait « trembler de rage. Elle prononça ces paroles : Où « allez-vous, hommes de Scutari, avec tant de bruit « et d'embarras ; peut-être marchez-vous à la con- « quête de l'univers ou plutôt ne venez-vous pas de « remporter quelque éclatante victoire qui vous a « procuré honneur et profit? Ne reconnaissez-vous « donc pas la terre sur laquelle vous passez, terre « que vous devez respecter et où il est de votre devoir « de vous humilier, à moins que vous n'ayez oublié une « trahison qui vous déshonore à jamais et dont furent « victimes nos frères massacrés ignominieusement. « Leurs ombres viennent chaque nuit nous demander « vengeance. Comment vous qui savez que jamais « Hotti ne laissa une injure impunie, vous qui avez « couvert de honte notre tribu, osez-vous traverser « son territoire en chantant, lorsque vous ne lui avez « pas encore payé le sang que vous lui devez ? »

« Surpris, les Scutarins ne savaient à quel parti « s'arrêter lorsqu'un de leurs chefs déclara qu'il fal- « lait se défendre, dussent-ils rester tous sur le ter- « rain. Cependant il chercha auparavant à faire appel

« à l'honneur des Hotti, qui serait terni lorsqu'on « saurait que des étrangers, se présentant chez eux « comme amis, avaient été offensés par ceux qui leur « devaient l'hospitalité. Cet appel fut entendu, et la « plus grande partie des montagnards était d'avis « qu'on leur livrât passage, lorsqu'un jeune chef, « sous qui marchaient trois cents hommes, frémis- « sant d'impatience et de rage, s'écria : Partez, mes « frères, partez, laissez-moi seul pour venger la « trahison, le sang versé et l'honneur d'une de nos « femmes qu'ils ont lâchement violée à peine entrés « sur notre territoire. Puisque vous vous abaissez à « traiter avec ces lâches, laissez à moi et à mes com- « pagnons le soin de racheter mon sang; vous autres, « restez spectateurs du combat. A Hassan Nika du « bayrack de Trabojna l'injure a été faite; Hassan « Nika se vengera. A toi donc, dit-il, en mettant en « joue le plus hardi des Scutarins, à toi la balle de « mort, qu'elle venge mon frère assassiné par les « Turcs à Scutari ! »

« Ses compagnons imitèrent son exemple, et quinze « hommes tombèrent pour ne plus se relever. A cette « vue, une terreur panique s'empare des Scutarins; « sans tirer un coup de pistolet, sans faire la moindre « résistance, ils s'enfuient vers Castratti. Telle est leur « frayeur que quelques-uns d'entre eux, arrêtés par « les épines, jettent leurs armes et tout ce qu'ils « possèdent, en criant : « Par l'amour de ton Christ,

« épargne-moi la vie. » Cette phrase se répète encore aujourd'hui et est l'insulte la plus sanglante qu'on puisse faire aux Scutarins.

L'organisation politique des Hotti, comme celle des autres montagnes, sera l'objet d'un chapitre spécial.

TRIBU DES TRIEPSCI

La tribu de Triepsci, enclavée dans celles de Gruda, des Kutchi, des Clementi et des Hotti, est composée de cent soixante-quinze familles formant une population de deux mille âmes environ, entièrement catholique. Le père Gabriel, préfet apostolique de Castratti, vivant depuis quinze ans parmi ces montagnards, dont il parle admirablement la langue, m'a fourni de précieux renseignements sur ces tribus. Comme il n'existe en Albanie que de bien rares monuments écrits et qu'aucun d'eux ne parle ni de l'origine ni de l'histoire de ces peuplades, l'on est forcé de s'en rapporter aux traditions, dont le fond est presque toujours vrai, quoique embelli ou arrangé de manière à flatter l'orgueil ou les passions de la tribu dont les chants les conservent. Le père Gabriel a recueilli quelques-unes de ces traditions avec soin, et c'est d'après ses notes ou ses manuscrits que je les rapporterai.

Selon lui, Hotti et Triepsci sortent d'une même famille. L'on a vu plus haut que certains vieillards de Hotti prétendent le contraire ; toutefois ces deux opinions sont admissibles. En effet, la tradition que l'on va lire parle de terrains pris à ferme par les enfants de Ketschi aux indigènes, habitants de Hotti, qu'ils finirent par soumettre. Dégageant cette légende de ses fictions, ne pourrait-il pas être que l'on doive effectivement attribuer à une famille réfugiée dans les montagnes de Hotti, l'origine des individus qui occupaient ces terres, lors de l'arrivée de Lazaro Ketschi. L'on peut aussi facilement admettre que, ne s'étant pas mêlés aux nouveaux habitants, ils se groupèrent dans un village auquel ils conservèrent le nom de leur aïeul et formèrent plus tard le bayrack de Hotti, considéré par toutes les montagnes comme le plus ancien et le plus respectable.

Voici, d'ailleurs, la tradition telle que la rapporte le père Gabriel :

Pour échapper aux persécutions des Turcs, un homme nommé Ketschi vint avec sa famille se réfugier dans le territoire habité aujourd'hui par les Piperi. Là, il lui naquit six fils : Lazar, Ban, Merkot, Karter, Vaso et Piperi. Un jour, dans une querelle, ceux-ci tuèrent un indigène ; suivant l'usage établi dès alors dans les montagnes, ils durent s'exiler pour échapper à la vengeance des parents de leur victime. Toutefois, prenant pitié de la vieillesse de Ketschi,

ces derniers lui permirent de rester dans sa maison et de conserver avec lui Piperi, son plus jeune fils. Quant aux autres frères, ils allèrent s'établir dans les montagnes de Triepsci, situées entre le Zem et les territoires de Gruda et Fundina.

Fatigué de la vie qu'ils y menaient, Merkot, l'un d'eux, abandonna ses frères pour aller habiter la plaine de Podgoritza, et se fixa à deux heures environ à l'ouest de cette ville, où ses descendants fondèrent le village de Merkotaj, comptant aujourd'hui quatre-vingts maisons, habitées par six cents individus qui suivent le rite grec.

Les autres fils de Ketschi demeurèrent à Triepsci, mais une horrible disette étant survenue, les deux plus jeunes frères se mirent en route afin d'aller à Ipek acheter des grains pour la famille. Dans un han où ils couchèrent se trouvaient deux jeunes filles qui faisaient le même voyage dans le même but. S'étant réunis, le lendemain soir, autour du foyer, les enfants de Ketschi contèrent à leurs compagnes les infortunes de leur famille, le malheur qui les poursuivait et les empêchait de se fixer. Celles-ci, à leur tour, leur dirent qu'elles étaient filles uniques de riches parents et leur proposèrent de les épouser, leur assurant que leurs pères étaient à même de leur donner des terres en quantité suffisante pour eux et pour leurs autres frères. A la suite de ces discours, ils convinrent d'un jour où ils se rencontreraient de nouveau

dans le même han pour donner et recevoir une réponse définitive. De retour chez eux, les deux jeunes gens ayant rapporté à leurs frères déjà mariés ce qui leur était arrivé, ceux-ci cherchèrent à leur persuader de ne pas se séparer d'eux. Leur père, leur dirent-ils, était déjà vieux, et quoique n'habitant pas ensemble, ils pouvaient le voir de temps en temps et le secourir lorsqu'il en était besoin. Ils leur firent voir combien cette séparation affaiblirait leur famille; qu'ainsi, ils étaient forts, tandis qu'en se séparant chacun d'eux pourrait être offensé impunément, car il n'aurait personne auprès de lui pour en tirer vengeance. Les deux jeunes frères hésitèrent longtemps, mais l'amour et l'espérance d'un sort meilleur finirent par l'emporter. Le vieux père, Merkot et Piperi furent donc appelés à Triepsci; puis, après un repas pris en commun, les jeunes gens quittèrent leur famille pour se rendre au han où les attendaient les jeunes filles qu'ils accompagnèrent dans leur patrie.

Celle qu'épousa Vaso Ketschi était de Retchi. Quelques personnes étrangères à cette tribu prétendent que c'est de lui que descendent les Wassœvitch; on a vu le contraire lors de la description de cette tribu. L'autre jeune fille habitant le Dukagini épousa Kaster Ketschi; de leur union descendent les Kastrovitch, habitant près de Jakova, qui, plus tard, embrassèrent l'islamisme.

Les deux frères Ban et Lazaro, restés à Triepsci,

virent bientôt leurs familles et leurs bestiaux tellement s'accroître, que les terres qu'ils occupaient, ne leur suffisant plus, ils durent penser à se séparer. En conséquence, Lazaro passa vers le sud dans un terrain voisin, nommé Hotti, et il fut convenu que la rivière Zem limiterait leurs pâturages. Lors de ce partage, une circonstance fortuite fut l'origine de discussions et de rixes sanglantes entre leurs descendants. Lazaro s'était mis en route et avait déjà gravi la colline de l'autre côté de la rivière, lorsque Ban, son frère, s'aperçut qu'il emportait un licou lui appartenant et laissé à la tête d'un cheval qui lui était échu en partage. Aussitôt il le rappela, mais Lazaro, soit paresse de retourner sur ses pas, soit insouciance, lui répondit que, pour son licou, il lui abandonnait la partie de la colline qu'il venait de parcourir et qui, d'après la convention, était sa propriété. Depuis lors, la tribu de Triepsci possède des terres au delà du fleuve que les gens de Hotti ont toujours revendiquées. Ils ont offert, dit-on, de donner un licou d'or pour celui de leur aïeul; mais cette offre fut toujours repoussée, et on en vint plusieurs fois aux mains. En 1849, on se battit encore pour ce motif; dans la première rencontre, les Hotti eurent six morts et un grand nombre de blessés, et les Triepsci trois morts et deux blessés. Dans la seconde, les premiers perdirent vingt hommes et les Triepsci sept seulement. Les contestations pour ces pâturages ne sont pas encore terminées

et donneront certainement lieu à de nouvelles rixes.

De Ban Ketschi vient la tribu catholique de Triepsci. Quant à Lazaro, après avoir passé le Zem, il prit à ferme des terrains appartenant à un riche habitant de Hotti, et plus tard sa famille s'étant accrue, il finit par s'emparer de ces terres dont il chassa les habitants.

TRIBU DES CLEMENTI

La tribu des Clementi habite les montagnes au nord-est de Hotti et de Castratti; elle confine au nord avec celles de Kutchi, à l'est avec Goussinié et Unzzaï au moyen du mont Trojan; au sud, avec Schialla par les monts Disnick et Calloyer; à l'ouest, avec les montagnes de Hotti, Castratti et la chaîne des monts maudits (*bieskat e nambuna*), ainsi appelés parce que leur sommet couvert de neiges éternelles, et leurs flancs dénudés privés de verdure, si l'on excepte quelques rares sapins apparaissant de loin en loin sur la crête la plus culminante, offrent un aspect lugubre et sauvage. Son territoire est partagé par le mont Ponik en deux vallées longues et étroites traversées par deux branches du Zem, lesquelles se réunissent au pied des monts Gaschianik, laissant à l'est la montagne de Ponik, et au sud celle de Broghia. Un peu au-dessous du point de jonction est un beau pont en pierres construit par Mahmoud, pacha de la famille des Beaj.

Cette tribu est composée de cinq cents familles, parmi lesquelles se trouvent les anciens habitants de ces montagnes que l'on pense devoir être originaires de Dukagini, opinion basée sur ce que les noms de leurs familles, conservés jusqu'à nos jours, se terminent en *ai* à l'Albanaise, tels sont: Ghimai, Sciapai, Uccinai et non en *ich* comme les noms slaves. Elle est partagée en trois bayracks qui sont ceux de Selza (autrefois appelé Seozze) de Vukli et de Kikci ou Nikci. Le premier bayrack habite une vallée formée au nord par la montagne de Linezzi; au sud, par celle de Ponik, et à l'ouest, par celle de Sokol. Le second demeure au pied du versant méridional du Ponik, enfin le troisième occupe le bas des monts Disnick et Calloyer.

Il semble impossible, au premier abord, que ce pays si triste, si pauvre en terres arables, soit habité par des hommes. A l'exception de ses sources limpides et glacées et de ses forêts imposantes renfermant des arbres de toutes essences et principalement des sapins aussi vieux que l'ère chrétienne, il n'offre aucune ressource au voyageur qui le parcourt.

Il paraît cependant que, longtemps avant l'occupation des Turcs, et sans doute lors des premières invasions des barbares, des familles durent chercher un refuge dans ces montagnes. Non loin de Vukli, il existait, dit-on, un château fort dont on ne voit plus cependant aucune trace, et, il y a quelques années,

un habitant de ce village, en plantant une vigne, trouva des monnaies d'or des empereurs Constantin et Valentinien; le père Gabriel en possède une de Marcien, trouvée dans le même lieu.

Ces montagnards sont catholiques et ont une mission de franciscains, cependant Nikci compte un petit nombre de maisons musulmanes. Si l'on excepte quelques familles appelées *Onos*, dont on ignore l'origine, toute cette nombreuse tribu prétend descendre d'un seul père, appelé Clemens.

Le fondateur de cette tribu est étranger. Ainsi que pour toutes les populations des montagnes, il est impossible de déterminer, d'une manière à peu près certaine, le lieu dont il sortit, et l'on en est réduit aux conjectures. Quelques Albanais veulent cependant qu'il soit indigène et changent, à cet effet, le nom de Clemens en celui de *Col Mendi* (en albanais, Nicolas le Judicieux); de là serait venu le nom de *Clementi* porté par ses descendants. Je crois cette donnée fausse et préfère la version du père Gabriel, qui, du reste, est la plus répandue. En examinant avec attention la tradition que je vais rapporter, l'on est porté à croire que le fondateur de cette tribu était un exilé italien; en effet, au nom de Clemens la tradition ajoute la qualification d'*Abate*, désignant en italien, soit le supérieur d'un couvent, soit un de ces jeunes clercs servant dans les églises, et l'on ne trouve soit dans le slave, soit dans l'albanais aucune

expression semblable. Le père Gabriel pense donc que Clement était un Vénitien, qui abandonna volontairement soit la Dalmatie, soit l'Herzegovine, alors au pouvoir de la république de Saint-Marc, pour se réfugier en Albanie.

La tradition suivante, que je laisse dans son entier et dans toute sa naïveté, semble indiquer qu'il venait d'une de ces deux provinces lorsqu'il fut arrêté par un pasteur de Triepsci.

« Dans un endroit appelé appelé Moratcha, situé entre la Bosnie, les Kolaschin, les Wassœvitchs, le pays de Kutchi et les montagnes de Palabar, de Rofja et Dulgnakoj, lieu prenant son nom de la rivière qui, après l'avoir traversé, se perd dans la Zetta, sous les murs de l'ancienne Dioclea, habitait Clement, alors clerc du curé de ce pays. Fatigué de la tyrannie de ce prêtre, il s'enfuit un jour, et ne sachant que devenir il suivait la route conduisant de Selze à Scutari, lorsqu'arrivé au lieu appelé Tamara, il rencontra un pasteur de Triepsci. Celui-ci, étonné de trouver en cet endroit un jeune homme vêtu comme les prêtres, lui demanda d'où il venait et où il se rendait. Sans lui dire qu'elle était sa patrie, Clement lui raconta ses malheurs, la cause de sa fuite de chez un prêtre qui le maltraitait, et lui fit part de son dessein de se rendre à Scutari afin de s'y mettre au service de quelque honnête famille. Plein de compassion, et craignant pour lui les dangers qu'il courait en se ren-

dant à Scutari, le pasteur lui offrit de rester dans sa maison, où, n'ayant pas d'enfants en état de garder ses troupeaux, il le prendrait comme berger. Heureux de trouver une condition qui, si elle ne lui offrait pas l'espérance de devenir riche, lui assurait une existence tranquille et une grande liberté, Clement accepta et, après être convenu du salaire qu'il recevrait, il suivit son maître dans sa demeure.

« Le pasteur était riche en bestiaux et en terres; marié en secondes noces, il avait plusieurs jeunes enfants et, de son premier mariage, une fille déjà âgée, nommée *Bubce*, laide et boiteuse. Clément était jeune et vigoureux; ayant le plus grand soin des troupeaux et étant plein d'attention pour son maître, il sut s'en faire aimer. Il se trouvait heureux de son sort, lorsque Bubce, dont la difformité éloignait les jeunes gens, se voyant sans espérance d'être demandée en mariage, se mit en tête d'inspirer de l'amour au jeune pâtre de son père. En conséquence, elle commença à aller le voir plus souvent, à avoir soin de tout ce qui lui appartenait, à lui faire de petits présents, enfin à lui dire de douces paroles pour lui faire comprendre combien était grand l'attachement qu'elle lui portait.

« Longtemps Clément résista aux suggestions de sa laide amante, lui mettant devant les yeux le danger qu'ils courraient tous les deux si le père venait à découvrir leur amour, et, d'un autre côté,

la misère qui l'attendait en s'unissant à quelqu'un ne possédant rien. Mais l'astucieuse Bubce lui disait : « Ce n'est pas le danger, mais ma difformité qui t'épouvante, » et mêlant le rire aux larmes, les caresses au désespoir, elle cherchait tous les moyens de l'attendrir. La froideur de Clément ne pouvait continuellement durer ; un jour vint qu'il aima à son tour; une métamorphose s'opéra alors dans son esprit ; les difformités de Bubce disparurent à ses yeux, elle lui parut belle, et la crainte, le devoir de respecter la fille de son maître s'enfuirent de son cœur pour faire place au désir. Enfin, un soir que, se trouvant dans une grotte, encore nommée aujourd'hui la grotte de Clément, il pensait à Bubce, celle-ci y pénétra venant, suivant son habitude, lui apporter à manger. S'étant assise auprès de lui, ils commencèrent à parler de leur amour ; bientôt des paroles on passa aux caresses, et Bubce, venue vierge, sortit de la grotte épouse sans avoir pris mari. Ces visites se répétèrent souvent, Bubce devint grosse, et sa mère s'en étant aperçue, elle lui avoua son amour pour Clément. Effrayée, connaissant la fierté de son mari, et craignant que, s'il venait à l'apprendre sans y être préparé, il ne se portât à des violences contre Clément et sa fille, elle commença, le soir même, à lui parler de l'âge avancé de Bubce, du danger qu'il y avait à la laisser ainsi ; elle loua Clément, son activité, ses bonnes qualités, et finit par lui dire que, n'ayant

que de jeunes enfants, il serait bon de se l'attacher en lui donnant sa fille; que, d'ailleurs, elle s'était aperçue qu'elle l'aimait. Frappé de ces louanges insolites, pensant qu'on voulait lui cacher quelque chose, le pasteur interrogea sa femme qui ne consentit à lui répondre qu'après lui avoir fait jurer par saint Nicolas que, quoi qu'elle pût lui dire, il ne ferait de mal à personne.

« En entendant ce récit, le montagnard furieux fit appeler sa fille, lui reprocha son infamie et lui dit : « Malheureuse ! malgré ta laideur, tu as déshonoré « mon nom, ma famille; tu espérais que je te ferais « épouser ce misérable étranger ; il n'en sera pas « ainsi ; je laverai mon honneur dans son sang; si tu « l'épouses, ce sera lorsque je lui aurai enlevé la vie, « afin que tu vives toujours veuve, sans jamais avoir eu « d'époux, si toutefois tu ne le suis pas au tombeau. » Aussitôt il courut à ses armes; sa fille, voyant le danger qui menaçait son amant, se jeta à ses pieds, en pleurant. « Père, lui dit-elle, je sais combien est « grande la faute que j'ai commise, mais s'il y a un « coupable, ce n'est pas Clément, c'est moi; c'est « moi qui l'ai tenté, c'est moi qui l'ai fait manquer à « la fidélité qu'il te devait; fais donc tomber sur moi « ta juste fureur et non sur cet innocent. » La femme du montagnard joignit ses prières à celle de Bubce, lui rappela le serment qu'il venait de faire sur saint Nicolas, serment que personne ne peut impunément

violer; touché de leurs larmes, le père de Bubce fit appeler Clément, lui reprocha son infidélité, et consentit cependant à lui faire épouser sa fille, sous la condition que jamais ni l'un ni l'autre ne reparaîtraient devant ses yeux. Après avoir donné à Clément les brebis lui revenant pour prix de son salaire, il abandonna à sa fille la terre de Bestan, située au pied du mont Gascianik, sur les bords du Zem. Cette terre, possédée encore par les Clementi, est jusqu'à présent restée indivise; elle est habitée par une seule famille de Selze, et toute la tribu a conservé le droit d'y envoyer ses bestiaux pendant l'hiver. L'on voit, dans ces lieux, des ruines assez nombreuses et une petite église en pierres, sans doute la première que les missionnaires construisirent dans ce pays, car la date de la construction de celles de Vukli et de Selze est connue et n'est pas fort ancienne.

« Chassé de la maison de son patron, Clément, retiré à Bestan avec sa famille, y habita une grotte jusqu'au moment où elle se trouva trop petite pour contenir ses enfants. Son premier né fut nommé *N'dovi Abate* (abbé Clément), le second Boga. Quant aux autres, on ne se rappelle pas leurs noms; peut-être, à la suite de leur dispersion, arrivée en 1695, les descendants de N'dovi Abate furent-ils les seuls qui revinrent dans leur patrie, tandis que ceux des autres fils de Clément restèrent en Servie? De N'dovi naquirent trois fils qui sont : *Zek N'dovi*, fondateur

de Selze, *Gion N'dovi*, fondateur de Vukli, et *Nick N'dovi*, que les familles de Nikschi considèrent comme leur ancêtre. Du second fils descend la petite tribu de Boga faisant partie des Clementi et habitant entre les montagnes de Skrieli, Castrati, Schialla et Clementi.

« Clément mourut à Bestan, chargé d'années, laissant une nombreuse famille et d'immenses troupeaux. Son étroit territoire ne pouvant plus nourrir ses fils et leurs enfants, ceux-ci commencèrent à attaquer leurs voisins et les forcèrent à émigrer. Devenant plus nombreux, ils portèrent la guerre chez les peuplades lointaines et ravirent aux habitants de Plava et aux Kutchi, des pâturages riches et étendus. Plus ils augmentaient en force et plus grandissaient leurs instincts de férocité. Un jour, le cri de guerre du sultan Amurat remplit le monde, et le son aigu des trompettes pénétra jusqu'au fond des montagnes : c'était peu de temps avant la bataille de Cossovo. Curieux de voir les armées belligérantes, les Clementi se portèrent de ce côté sans dessein arrêté; au moment où ils arrivèrent, les Turcs étaient en présence des Serbes. Retiré sur une colline appelée *Coto Lesci*, le sultan Amurat, entouré par des forces supérieures aux siennes, hésitait à livrer bataille et allait peut-être tomber entre les mains de l'ennemi, lorsque, voyant au loin les Clementi, il envoya quelqu'un pour savoir qui ils étaient, et à quel parti ils appartenaient. Ceux-ci répondirent qu'ils se range-

raient du côté de ceux qui les appelleraient à leur aide. Le sultan fit donc venir leurs chefs et se les attacha par des présents. La trève expirée, l'on en vint aux mains et, dans la bataille de Cossovo où fut massacré l'armée serbe, les Clementi donnèrent tant de preuves de valeur qu'à la suite de sa victoire, le sultan leur accorda le privilége de lever un tribut nommé *Poresi* sur tout le district de Cossovo et sur les peuplades qui les entouraient.

Ainsi que je l'ai raconté plus haut, en parlant de la fondation de Goussinie, les Clementi virent ces populations se soulever contre eux, et les Turcs, pour protéger Plava, élevèrent la petite forteresse de Goussinie dont, malgré tous leurs efforts, il ne purent empêcher la construction. Pendant longtemps encore, les Clementi continuèrent leur vie de courses et de brigandages, allant conduire leurs *tchétas* jusqu'en Bulgarie, emportant avec eux hommes et bestiaux, ravageant tout ce qui se trouvait sur leur passage. Leur nom était devenu un épouvantail et le mal augmentant de jour en jour, Mustapha Aga, mudir de Goussinie implora les secours du pacha d'Ipek. Celui-ci, après avoir réuni une armée et s'être joint aux forces de Mustapha, marcha à l'improviste sur les Clementi, afin de surprendre leurs villages. Prévenus à temps, ces derniers s'embusquèrent dans les défilés du mont *Predclezzi* et, tombant tout à coup sur les Turcs, les taillèrent en pièces, puis les poursuivirent

jusque dans la plaine, où ils furent arrêtés par la cavalerie ennemie. Enorgueillis par cette victoire remportée sur les troupes ottomanes, les Clementi recommencèrent leurs courses qu'ils poussèrent jusqu'à Ipek, et voulurent forcer les Turcs eux-mêmes à leur payer l'impôt du *Poresi*. Indigné de ces prétentions et désireux de venger sa défaite, le pacha d'Ipek écrivit à Constantinople pour supplier la Porte de lui donner les moyens de porter un remède à ces maux et d'humilier l'orgueil de ces montagnards. Ses plaintes furent entendues, et quelque temps après, le pacha de Bosnie marchait contre eux à la tête de trente mille hommes et pénétrait dans leurs montagnes par les défilés du Zem. Feignant d'être effrayés par le nombre, les Clementi prirent la fuite et attirèrent l'armée dans un endroit appelé Jamara, où se réunissent les deux branches du Zem, après avoir coupé le pont jeté sur cette rivière.

Cependant, les Turcs voyant fuir l'ennemi, espérant pouvoir le rejoindre de l'autre côté du Zem, le passèrent et s'engagèrent dans les montagnes. Ce n'était qu'un stratagème; arrivés aux défilés, une partie des Clementi s'arrêta pour tenir tête aux Turcs, tandis qu'une autre, passant plus bas la rivière à gué, vint inquiéter leur arrière-garde, enfin, les femmes et les vieillards montés sur les rochers à pic firent rouler des pierres sur l'ennemi engagé dans ces passes étroites. Se voyant attaqué de toutes parts et com-

prenant l'impossibilité de pénétrer plus avant, le pacha donna le signal de la retraite, retraite bientôt changée en déroute dans laquelle les Turcs, poursuivis jusqu'aux confins de Gruda, perdirent plus de six mille hommes. Suivant la tradition, les Clementi n'étaient que neuf cents hommes. Le père préfet Gabriel ajoute que c'est à peu près à cette époque (1624) qu'eurent lieu les premières missions des franciscains dans les montagnes de l'Albanie.

Pressentant que les Turcs ne laisseraient pas cette victoire impunie et qu'ils chercheraient tous les moyens pour venger leur défaite, les Clementi achetèrent de tous côtés des munitions de guerre et cherchèrent des lieux de refuge pour leurs femmes, leurs enfants et leurs biens. A cet effet, ils arrangèrent d'immenses grottes existant au sommet de montagnes inaccessibles, auxquelles l'on arrivait par des échelles faites de morceaux de bois enfoncés dans les fentes des rochers, et que l'on voit encore aujourd'hui en certains endroits.

Quelques années plus tard, Arvat-Pacha marchait contre eux à la tête d'une armée composée de Turcs et d'Albanais musulmans. Malgré les efforts des Clementi, l'ennemi pénétra jusqu'au pont de Jamara. Arrivé là, Arvat-Pacha, ayant déjà un grand nombre d'hommes hors de combat et instruit par l'exemple du pacha de Bosnie, y établit son camp. Les combats commencèrent, sans que les Turcs pussent pé-

nétrer plus avant; toutefois, ils ne se laissèrent pas décourager, et voyant que la mauvaise saison s'approchait, sûrs, d'ailleurs, de pouvoir maintenir leurs communications avec Scutari et Podgoritza, d'où ils recevaient des vivres et des secours, ils résolurent de passer l'hiver sur la rive gauche du Zem. Toute cette saison s'écoula en escarmouches dans lesquelles les troupes ottomanes perdirent beaucoup de monde; au printemps, elles reprirent l'offensive, passèrent le fleuve, et s'étant divisées en deux corps, attaquèrent à la fois Selze et Vukli. Cette tentative ne réussit pas : forcés de s'engager dans les défilés, les corps turcs, ne pouvant se soutenir mutuellement, furent battus et durent, après avoir essuyé de grandes pertes pendant un combat où des deux côtés l'on fit des prodiges de valeur, reprendre leur ancien campement.

La montagne divisant les deux branches du Zem forme, dans cet endroit, un angle aigu, ayant à son grand côté les racines du mont Ponik, Vukli à l'est, Selze au nord, et à sa pointe le pont Jamara, dominé par un rocher à pic. Or, la base d'opération d'Arvat-Pacha étant Jamara, son armée, pour attaquer l'ennemi, devait suivre les deux côtés de l'angle, ayant un de ses flancs appuyé à une rivière rapide et profonde et l'autre à une montagne escarpée. Profitant de cette position, les Clementi s'étaient divisés en trois corps; deux, composés des plus vaillants, combattaient avec les Turcs sur les rives du fleuve,

tandis que l'autre, uni aux femmes et aux enfants, précipitait sur l'ennemi des quartiers de roches, et, servant de réserve, se portait où il y avait besoin.

Toutes les attaques furent donc vaines, et les Turcs furent repoussés, en perdant un grand nombre d'hommes, jusqu'au moment où, changeant de tactique, Arvat-Pacha simula une attaque sur Selze pendant qu'il portait le gros de ses forces sur Vukli, et abordait de front la montagne. Après avoir été repoussé plusieurs fois, et avoir laissé sur sa route une infinité de morts et de blessés, il finit par pénétrer dans le village où il ne trouva que quelques vieillards; le reste des habitants s'était enfui et avait pu gagner un plateau nommé *Samogrado*, forteresse naturelle située au sommet des Monts Maudits, entre le Calloyer et le mont Disnick, où l'on ne peut arriver que par un étroit défilé dont dix hommes suffiraient à défendre l'entrée contre une armée quelque nombreuse qu'elle fût. Excessivement large, ce plateau contient un bois, des prés et possède, à son extrémité, une vaste grotte au sein de laquelle est une source dont les eaux sont toujours glacées. Dans ce lieu, les Clementi de Vukli tinrent jusqu'au moment où, décimés par la famine, ils durent capituler.

Cette guerre dura longtemps; les uns disent douze ans, les autres vingt. L'on parle d'une disette affreuse pendant laquelle les Clementi durent se nourrir d'écorce d'arbres. L'on raconte aussi que

les Turcs ayant pénétré à Selze, deux cents personnes, femmes, enfants et vieillards s'étaient réfugiés dans une grotte placée dans un rocher à plus de cinq cents pieds d'élévation, où l'on ne parvenait qu'au moyen d'échelles. L'ennemi était sur le point d'y pénétrer, déjà il atteignait le sommet, lorsque les femmes accourant firent rouler des pierres qui entrainèrent avec elles les assaillants. Voyant l'inutilité de leurs efforts, les Turcs entourèrent la montagne, et plutôt que de se rendre, tous ces malheureux se laissèrent mourir de faim. L'on montre cette grotte aux rares voyageurs qui parcourent ce pays. Enfin, se voyant assiégés de toutes parts, sans espérance de secours, les Clementi, pour échapper à une destruction complète, se soumirent aux Turcs qui les exilèrent dans les montagnes de Lap et Galap, près de Pristina. Quelques familles se réfugièrent en Esclavonie[1]; d'autres s'établirent près de Serrès, où elles sont encore, ayant toujours conservé leurs mœurs, leurs costumes et leur langue; enfin quelques-unes embrassèrent l'islamisme.

Après sept ans d'exil, les Clementi abandonnèrent Lap et Galap, et emmenant leurs femmes, leurs enfants et leurs troupeaux, reprirent le chemin de leurs montagnes. Lorsqu'ils furent arrivés entre Goussinie et Plava, les Turcs voulurent leur barrer le passage

1. Ces Clementi forment encore aujourd'hui en Esclavonie les villages de Herkowtze et de Nikincze.

et leur livrèrent bataille en un lieu nommé *Vlaka-nizza*. Combattant pour ce qu'ils avaient de plus cher, décidés à vaincre ou à mourir, les Clementi repoussèrent l'ennemi qu'ils poursuivirent jusqu'à Goussinie. Là, ils traitèrent avec les habitants qui s'engagèrent à leur restituer leurs terres, sous la condition qu'ils vivraient en paix avec eux.

Peu de temps après leur retour dans leur patrie, le préfet apostolique des franciscains établit un missionnaire à Selze. Depuis lors, les Clementi ne quittèrent plus leurs montagnes; en paix avec les Turcs, qui consentent à ne leur demander aucun impôt et à n'exiger d'eux que le secours de leurs armes; alliés avec toutes les autres grandes montagnes, ils soutinrent quelques guerres contre les Montenegrins et les Kutchi à qui ils enlevèrent des terres et des pâturages.

Sans doute, cette tradition contient des exagérations; cependant le fond en est certainement vrai. Ainsi, il est hors de doute que, lors de la bataille de Cossovo, des Bulgares, des Thessaliens et des Albanais s'étaient unis aux Serbes. Selon les écrivains de cette nation, ce furent ces troupes que le traître Vuk Brankowitch entraîna et qui, en se rangeant du côté des Turcs au plus fort de la mêlée, décidèrent de la perte de la bataille. N'est-ce pas cette trahison que le sultan récompensa et que les Clementi ont cherché à dissimuler? Quant à leurs tchétas, à leur audace,

aux guerres soutenues contre les Turcs, aux maux dont ils accablaient les habitants de Plava, à la construction de Goussinie pour mettre un obstacle à leurs incursions, on en retrouve des traces dans les auteurs contemporains. Ainsi Marianno Bolizza, noble de Cattaro, dans un rapport qu'il adressait à la république de Venise, et que j'ai déjà plusieurs fois cité, décrit dans les termes suivants la situation de ce qu'il appelle les tribus rebelles en 1611 et 1612, et rapporte plusieurs faits d'armes que l'on retrouve exagérés dans les traditions recueillies par le père Gabriel.

« Aux confins d'Ipek et à quatre jours de Cattaro « est une vaste plaine traversée par plusieurs rivières « excessivement poissonneuses, lieu délicieux et fertile « appelé Plava. Cette plaine contenait de nombreux « et riches villages, la plupart détruits ou abandonnés « aujourd'hui (1613) par suite des rapines et des « incursions des montagnards Clementi, leurs voisins. « Outre de la cire, des fromages et du blé, il y avait « des jours où ils envoyaient à Cattaro deux cents « chevaux chargés de laine fine. Leurs anciens habi- « tants commencent à revenir par suite des ordres « des Turcs qui viennent de bâtir, comme nous le « dirons plus bas, une forteresse aux confins des Cle- « menti, pour mettre fin aux brigandages de cette « tribu et assurer la tranquillité des gens de Plava.

« A trois heures de Plava et du pays des Cle-

« menti, dans un lieu très-fort, sur une petite col-
« line appelée Goussinie, à la fin de l'année 1612,
« le Grand Turc édifia un fort de la grandeur d'un
« champ (ce que peuvent labourer deux bœufs en un
« jour) fermé de grosses poutres sur deux rangs,
« dont l'intervalle est rempli de terre, ayant de
« larges fossés où l'on a conduit l'eau et sur lesquels
« l'on a jeté trois ponts-levis. Puis on y a mis deux
« cents soldats à pied et cinquante à cheval, pour
« réprimer le brigandage des Clementi, et cepen-
« dant ceux qui la gardent ne peuvent les empêcher
« de voler et de piller. »

La situation politique des montagnes de la haute Albanie, leur état de semi-indépendance reconnu plus tard par les Turcs, qui n'exigent d'eux que leur service à la guerre, datent de 1550, et ces immunités leur sont acquises par une jouissance non interrompue de trois cents ans. Les Castrati seuls, dont une partie habite la plaine, consentirent plus tard à payer un léger tribut aux pachas de Scutari. A l'appui de cette assertion, voici ce que dit Bolizza, dont le témoignage ne peut être mis en doute :

« Nous avons parlé plus haut des montagnes
« rebelles en général; il faut maintenant descendre
« à quelques détails pour décrire les sites, les cou-
« tumes et ce qui arriva de remarquable parmi eux
« en 1612 et 1613.

« Outre leur nombre s'élevant à cinq mille trois

« cent quatre-vingts combattants, ces tribus sont fortes
« par la situation de leurs demeures placées dans des
« montagnes élevées et inaccessibles. Toutefois leur
« meilleure forteresse est leur union. Par suite de la
« tyrannie et des exactions des Turcs, les tribus des
« montagnes tinrent une assemblée dans laquelle,
« ayant résolu de refuser, à l'avenir, l'impôt dû au
« sultan et les provisions exigées par les spahis, ils
« jurèrent (serment tenu fidèlement) de ne pas s'a-
« bandonner, mais de rester unis, de se prêter mu-
« tuellement secours et de ne jamais donner chez eux
« accès aux Turcs. Délivrés de la tyrannie de leurs
« oppresseurs, ces montagnards, pour ne pas s'amollir
« dans l'oisiveté, s'adonnèrent à la rapine et pous-
« sèrent leurs *tchétas* jusqu'à Philippopoli. Pillant
« les bourgs, les villages, dévalisant les caravanes
« des marchands, ils se sont tellement enrichis, surtout
« les Clementi, que, sur cent maisons, il y en a
« quatre-vingt-huit dans lesquelles se trouvent deux
« harnachements d'argent doré, c'est-à-dire brides,
« poitrail, frontail, et jusqu'à des selles couvertes de
« lames d'argent et d'orfévreries dont la valeur est
« de plus de deux cents sequins d'or, sans parler d'une
« quantité infinie de menu et de gros bétail. Ils sont
« armés d'une épée, d'une targe et d'une javeline,
« ils ont peu de fusils (on n'en compte pas plus de
« cent dans toutes les montagnes) pour lesquels ils
« fabriquent d'assez bonne poudre.

« Cette population est si agile, si brave, si hardie, « elle se met si vite en ordre pour combattre que l'on « en est émerveillé. Dans toutes les fêtes, ils simulent « des combats et ceux qui les voient battre en retraite, « s'élancer en avant, tendre des embuscades, se glis- « ser en rampant derrière les rochers pour atteindre « plus sûrement l'ennemi, comprennent fort bien « comment ils se sont rendus si redoutables. »

Cette manière de combattre, ces fêtes sont encore en usage aujourd'hui parmi les montagnards, qui n'ont rien perdu de leur ancienne valeur. Fiers de la liberté dont ils jouissent et du libre exercice de leur culte, se rappelant avec orgueil les victoires remportées par leurs aïeux sur les Turcs, victoires dont le souvenir est conservé dans des chansons héroïques, regardant comme une honte de déposer leurs armes, ils ne se soumettront jamais volontairement, et si la Porte voulait le faire par la force, elle aurait à soutenir une guerre longue et acharnée.

Quant aux combats que ces montagnes eurent à soutenir, Bolizza raconte ainsi les expéditions faites en 1612 et 1613. « A la suite des réclamations sou- « levées par les continuelles *tchétas*, les vols et les « pillages des montagnards, le Grand-Turc résolut, « en 1612, d'expédier contre eux un pacha, fils de « ce Méhemet-Pacha, assassiné dans le Divan. Après « avoir rassemblé vingt-cinq mille combattants, il se « dirigea vers Podgoritza. Pendant les trois mois qu'il

« resta près de cette ville, il tenta, mais sans succès, « plusieurs expéditions contre ces rebelles. Voyant « qu'il ne pouvait rien faire, le pacha brûla par trahi- « son le village de Bielopawlich, fit esclaves quatre- « vingts âmes, entre femmes et enfants, et prit quel- « ques têtes de bétail. Les hommes s'étant enfuis dans « les autres villages, il résolut de retourner à Podgo- « ritza. A peine eut-il levé son camp et se fut-il mis « en marche que les montagnards attaquèrent son « armée, lui taillèrent en pièces plus de trois cents « spahis à cheval et lui enlevèrent ses chevaux « et ses bagages. La guerre finit sans autres résul- « tats.

« L'année suivante (1613), Arslan-Pacha fut en- « voyé de Constantinople contre les montagnards « rebelles avec sept sandjacks, savoir : ceux de Prisren, « d'Ipek, de Dukagini, de Tyranna, d'Elbassam et de « Scutari, formant ensemble une armée de quinze « mille hommes seulement, quoique le bruit se fût « répandu qu'elle était de soixante mille. Les Turcs « restèrent oisifs pendant vingt-quatre jours, près de « Podgoritza ; enfin, ayant appris par des espions que « quelques familles des Clémenti se trouvaient dans « les villages de la plaine, ils les entourèrent et s'em- « parèrent de quatre-vingt-cinq esclaves, femmes ou « enfants. Un autre village des Clémenti se voyant « menacé offrit, pour se racheter, quinze esclaves et « mille ducats. Pendant que l'on était à traiter, cent

« cavaliers furent envoyés à Podgoritza pour s'y re-
« faire; les Clémenti en ayant été avertis, les atten-
« dirent à un défilé, les attaquèrent et leur tuèrent
« trente hommes et cinquante chevaux. Effrayé et
« craignant d'être coupé, Arslan-Pacha évacua aussi-
« tôt le territoire des Clementi et se replia sur Podgo-
« ritza. Ayant appelé à son secours les hommes de
« Castel-Nuovo, il marcha avec eux et toute son ar-
« mée pour piller Wassœvitch, village de quatre-vingt-
« cinq maisons; mais il ne fit rien de bien remarqua-
« ble, si ce n'est de prendre soixante âmes, femmes
« ou enfants qui, pour se sauver, s'étaient cachés
« dans les villages voisins. Les hommes de Wassœvitch
« en tirèrent promptement vengeance; suivant l'armée
« turque lorsqu'elle se retirait, ils lui tuèrent plus de
« cinquante hommes et s'emparèrent de trente che-
« vaux. Enfin Arslan-Pacha marcha contre les Bielo-
« pawlich; ceux-ci consentirent à lui donner douze
« esclaves et mille ducats, puis, lorsque le camp fut
« levé, ils suivirent les sandjacks de Tyranna et d'Ipek
« auxquels ils tuèrent soixante-dix hommes et prirent
« quatre-vingts chevaux. Enfin, lorsque Arslan-Pacha
« quitta Podgoritza, les Clementi l'attendirent dans
« un bois à un défilé nommé *Chusef-Loug*, et après
« un combat acharné, les Turcs laissèrent entre leurs
« mains cent quarante cadavres et soixante-dix mules
« ou chevaux chargés de bagages et d'effets. Voici ce
« qui se passa en deux ans entre les montagnards re-

« belles et ces deux armées dont les projets s'en allè-
« rent en fumée. »

La tribu des Clementi compte aujourd'hui une population de quatre mille cinq cents âmes, formant cinq cents familles dont quinze sont musulmanes. Le reste, composé de catholiques, est assisté par deux missionnaires franciscains dont l'un réside à Vukli et l'autre à Selze. Elle est surtout adonnée à l'élève du bétail dont elle possède une si grande quantité, que, ses pâturages ne lui suffisant plus, elle obtint d'Osman-Pacha, en 1847, la permission d'occuper, pendant l'hiver, la plaine de Talia, située près du fleuve Mathia, alors déserte et couverte d'arbrisseaux inutiles. Après avoir joui quelque temps de cette concession, les Clementi pensèrent à en tirer parti; alors ils y construisirent des maisons, se mirent à défricher, et où il n'existait, il y a cinq ans à peine, que des marais stagnants, des bois épais, il y a aujourd'hui des champs fertiles fournissant une grande quantité de céréales pour l'exportation. Grâce à l'activité qu'elle déploya dans ces dernières années, cette tribu a retrouvé son ancienne splendeur; riche autrefois par suite de ses brigandages, elle l'est aujourd'hui par son travail, et aucune autre tribu ne possède autant de terres ni autant de troupeaux.

TRIBU DES SKRÉLI

La tribu de Skréli, située entre celles de Hotti, de Clementi et de Castrati, est entourée de toutes parts de hautes montagnes. Elle se compose des villages de Zagora, Dedaj, Berzella et Vricthi. Chacun d'eux a ses vieillards formant un tribunal qui juge les différends, et prend des mesures pour sauvegarder les intérêts du pays, soit à l'intérieur, soit dans ses rapports avec les pachas. Tous réunis, ils forment un seul bayrack et comptent cinq cents maisons ayant, d'après le dernier recensement de l'évêque de Scutari, une population de quatre mille deux cent quatre-vingts âmes, dont les deux tiers sont catholiques et l'autre tiers musulman.

A l'exception des villages de Zagora et de Dedaj, voisins de la plaine des Clementi, cette tribu possède peu de terres arables, et la petite quantité de maïs qu'on cultive dans ses montagnes, brûlée la plupart du temps par le soleil ou perdue par suite de grandes sécheresses, est loin de suffire à la nourriture des habitants. Pour remédier à cet état de choses, ils suivirent l'exemple des Clementi, achetèrent dans la plaine de Scutari quelques fonds de terres jusqu'alors restés incultes et demandèrent aux pachas l'autorisation de défricher des terrains dont la propriété.

n'étant pas déterminée, avait fait retour au gouvernement qui n'en tirait aucun parti. Osman-Pacha, faisant droit à leur pétition, leur concéda la jouissance des rives de la Bojana à partir de Ricci et Saint-Georgio jusqu'à Saint-Nicolo et Pulaj, villages situés à l'embouchure de cette rivière, ainsi que celle des montagnes s'étendant sur le bord de la mer de Pulaj au port de Saint-Giovani de Medua et d'une partie de la plaine de Talia. A la suite de ces concessions, ils y ont établi leurs pâturages d'hiver, puis, lorsque arrivent les beaux jours, après avoir été conduire dans leurs montagnes leurs femmes et leurs enfants qu'ils laissent à la garde des troupeaux, ils reviennent cultiver ces terres d'où ils tirent d'abondantes récoltes en blé et en maïs. Ces produits joints aux laines et au laitage de leurs bestiaux qu'ils vendent sur le marché de Scutari, donnent à cette tribu une grande aisance qui se décèle par le luxe des pistolets et des yatagans presque tous garnis en argent.

Il n'existe dans cette tribu aucune tradition populaire propre à donner une idée de son origine; cependant, quelques indigènes, s'appuyant sur de vagues histoires racontées par leurs aïeux, prétendent descendre d'une ancienne famille albanaise des environs d'Ipek dont le chef appelé Kerli, après l'avoir établie dans ces montagnes, la dédia à saint Charles. En effet Schen Kerli (saint Charles) forme Skerli ou Skreli en l'abrégeant comme

on le fait presque toujours lorsque l'on écrit le nom des saints.

La tribu était autrefois entièrement composée de catholiques; l'abjuration des familles aujourd'hui musulmanes fut le résultat de l'ambition de leurs chefs qui embrassèrent la religion des conquérants dans l'espérance d'obtenir des emplois ou des honneurs. Quoique professant l'islamisme, leurs descendants ont conservé un grand respect pour la religion de leurs ancêtres, vivent fraternellement avec leurs concitoyens catholiques et paient volontairement la dîme au prêtre indigène qui dessert leur église, dans l'espérance que ses prières, dans lesquelles ils ont grande confiance, éloigneront d'eux et de leurs troupeaux les malheurs et les maladies. Comme la plupart des musulmans des autres montagnes, ils célèbrent régulièrement les grandes fêtes catholiques et brûlent des cierges les jours de Saint-Nicolas et de Saint-Georges.

TRIBU DES CASTRATI

Pour cette tribu comme pour celle des Clementi, je me contenterai de rapporter littéralement les traditions donnant, mieux que je ne pourrais le faire, une idée exacte de la conformation du pays et de l'origine de la tribu; je ne changerai rien aux

hypothèses du père Gabriel à qui je dois ces récits.

La tribu des Castrati, comptant aujourd'hui quatre cent huit famille et une population de quatre mille six cents habitants est divisée en deux races distinctes; l'une descendant de Dédali, l'autre nommée *Onas*, en albanais, *associés*.

Ces derniers sont indigènes. Lorsque les Turcs occupèrent la haute Albanie, il existait, dans la plaine, des villages, des châteaux et des églises dont la population fut réduite en esclavage ou tomba sous les coups des vainqueurs. Les édifices abandonnés s'écroulèrent à leur tour et formèrent ces amas de ruines que l'on y rencontre à chaque pas. La plaine de Bayza, possédée aujourd'hui par les Castrati, fut surtout ravagée, et ses habitants ayant été forcés de s'enfuir, ces lieux, autrefois si fertiles, se couvrirent de forêts, demeure habituelle des bêtes féroces. Soit à cause de leur pauvreté, soit parce qu'ils occupaient des positions faciles à défendre, les habitants du mont *Velecik* ne furent pas inquiétés. Ils comptaient alors cent maisons, divisées en trois petites tribus appelées : Petrovich, Tutovich et Pelaï, dont il existe encore quelques familles. Leur origine est inconnue, mais la désinence de leurs noms donne à penser qu'elles proviennent des anciens Illyriens (Slaves).

Tandis que la plaine et toute la haute Albanie étaient soumises à la tyrannie et aux exactions des Turcs, les montagnards de Velecik jouissaient de la

tranquillité dans leurs demeures, ne prévoyant pas que le malheur les atteindrait à leur tour et qu'ils seraient bientôt dispersés, par suite de la venue d'un exilé nommé Dédali.

« Quoique l'on ignore d'où sortit cet homme, la terminaison de son nom fait présumer qu'il était Albanais. Fuyant les injustices et la cruauté des Turcs, Dédali s'était réfugié parmi les Slaves habitant les montagnes de Kutchi où, pour gagner sa vie, il entra au service d'un fermier qui lui confia la garde de ses troupeaux. (Ici la tradition se rapproche beaucoup de celle des Clementi.) Ce montagnard avait une fille déjà âgée; n'ayant pas été, par suite de sa laideur, demandée en mariage, elle servait dans la maison de son père et allait porter à manger à Dédali, lorsqu'il faisait paître ses troupeaux loin de la maison. Plusieurs fois il arriva que, surprise par la nuit ou arrêtée par la hauteur des neiges, elle dut rester auprès du pasteur. Ces rencontres fréquentes firent naître un amour d'autant plus violent que Dédali, pauvre et étranger, ne pouvait prétendre à une femme plus belle et que, de son côté, la fille ne pouvait espérer un plus riche mari.

« Ces pensées jointes à la passion qui s'était enracinée dans leurs cœurs les conduisirent à leur perte; Kata devint enceinte, et, ne pouvant plus cacher son état à son père, se vit contrainte de lui avouer son amour pour Dédali. Le premier mouvement de celui-ci fut de laver son déshonneur dans le sang de son servi-

teur; cependant, devenu plus calme, ému par les larmes de sa fille et les conseils d'une épouse prudente, il le fit appeler et lui dit : « Tu étais malheu-
« reux, près de mourir de faim; je t'ai pris chez moi
« où je t'ai traité comme mon frère; pour me récom-
« penser de mon amitié, de mes bienfaits, tu as
« déshonoré ma fille et toute ma famille. Pour cette
« faute, je devrais te tuer, mais je ne veux pas tacher
« mes mains de ton sang dans l'espoir que mon pain
« te donnera la mort. Tu as cru sans doute qu'en
« devenant mon gendre, tu jouirais de mon bien, tu
« t'es trompé. Tu as voulu ma fille, épouse-la et
« pars. »

« Après avoir prononcé ces paroles, il se retira. Le lendemain, il se leva au point du jour, appela sa fille, lui dit de prendre ses effets et de se préparer à partir; puis, ayant donné à Dédali, pour prix de son travail, quelques brebis, du pain, de la farine et des ustensiles de ménage, il les fit charger sur une vieille mule et intima l'ordre aux nouveaux époux de s'éloigner sans retard et de passer le Zem, les menaçant de mort s'ils s'arrêtaient sur le territoire des Kutchi.

« Chassé de la maison de son beau-père, Dédali traversa la tribu de Triepsci. Arrivé sur les bords du Zem, il s'y arrêta; puis, l'ayant passé le lendemain, il prit la route de Hotti, franchit la montagne et ayant atteint un lieu couvert d'épaisses broussailles, nommé *Arapscia*, il s'égara et perdit le chemin conduisant à

la plaine. Arrêté tantôt par des rochers à pic qu'il lui fallait tourner, tantôt par des bois dans lesquels il avait de la peine à pénétrer, il mit tout un jour pour gagner le sommet du mont Velecik.

« Cependant la nuit s'avançait, les montagnes se couvraient de ténèbres épaisses; il ne pouvait plus distinguer la route, lorsqu'il se trouva sur un petit plateau plus long que large, borné à l'orient par un rocher élevé et à l'occident par un précipice. En présence du danger, Dédali résolut de s'arrêter et de faire reposer sa malheureuse épouse, mais lorsqu'il chercha sa mule, il ne la trouva plus. La croyant tombée dans quelque abîme, Dédali renonça à la chercher, et après avoir rassemblé son petit troupeau, afin qu'il ne devînt pas la proie des loups, il revint vers son épouse. Pendant qu'ils se désolaient de ce nouveau malheur, qui les laissait sans ressources et sans pain, la mule qui avait aperçu une grotte dans le rocher et y était entrée, croyant que c'était une maison, se mit à braire. Rempli de joie, Dédali battit le briquet, alluma des feuilles sèches et se dirigea vers le lieu d'où il avait entendu le bruit. Quel fut son bonheur, lorsque, étant entré dans cette grotte, il vit un endroit où il pouvait dormir avec sécurité et assez spacieux pour contenir son bétail. Aussitôt il alla chercher sa femme; puis, ayant ramassé du bois, il fit pour la première fois du feu dans cette grotte qu'il devait habiter si longtemps et qui devint le berceau d'une

des quatre grandes tribus de Scutari, sa force, son rempart et son bouclier !

« Profitant du sommeil de son épouse, Dédali sortit au point du jour pour reconnaître l'endroit où il se trouvait. Au nord et au sud étaient de petites plaines faciles à défricher, quelques prés ne demandant qu'à être labourés pour produire de l'orge, de l'avoine, du seigle et du blé noir, graines aimant le froid et les lieux élevés. Se tournant vers l'ouest et s'étant avancé sur le bord du précipice qui bordait ce plateau pour regarder la partie inférieure de la montagne, il reconnut qu'elle était habitée, car la fumée sortait des toits de quelques maisons jetées çà et là sur ses flancs. Enfin à l'est, sous les bois couvrant le sommet du mont Velecik, il découvrit une herbe fine et épaisse promettant un excellent pâturage. De retour à la grotte où il retrouva sa femme encore endormie, il alluma le feu et pouvant, à la lueur, examiner plus attentivement sa nouvelle demeure, il vit avec joie qu'elle était assez vaste pour contenir un grand troupeau et une nombreuse famille, qu'elle possédait une source abondante et de grandes commodités par suite du voisinage du bois et des pâturages. Il résolut donc de se fixer dans ce lieu qui semblait n'avoir aucun maître, si toutefois il obtenait le consentement de son épouse qu'il aimait chaque jour davantage et qu'il était désespéré de voir exposée à la misère. Kata s'étant éveillée sur ces entrefaites et voyant son

mari, absorbé dans ses pensées, la regarder avec tendresse, lui demanda quelles idées le préoccupaient et le rendaient aussi sérieux. « Chère Kata, lui dit « Dédali, personne au monde n'est aussi malheureux « que nous, nous sommes sans toit, sans terres, sans « famille, qu'allons-nous devenir? Si nous descen- « dons dans la plaine, nous serons soumis à l'escla- « vage des Turcs; j'ai donc pensé à nous arrêter ici. « Ce lieu me semble bon, il y a quelques terres « faciles à cultiver pour donner du pain à notre fa- « mille; la laine de nos moutons suffira pour nous « vêtir, nous ne serons jamais riches, mais au moins « nous serons libres. » — « Cher époux, répondit Kata, « je n'ai plus ni père, ni mère, ni frère, toi seul les « remplaces et me tiens lieu de tout; où tu iras, je te « suivrai; le mal comme le bien, nous le partagerons « ensemble; restons donc ici puisque tu crois que « nous pouvons y vivre. »

« Cette résolution prise, Dédali commença à arranger le mieux qu'il put sa grotte, appelée encore aujourd'hui grotte des Troupeaux (*Spella e Baktive*); il défricha les terres, ensemença les prairies, tandis que Kata gardait le bétail qui, grâce à de bons pâturages, s'accrut de jour en jour.

« Quelques mois plus tard Kata mit au jour un fils qu'ils nommèrent Pali, et qui fut suivi de sept autres appelés Jellasci, Vuka, N'doka, Kaccia, Leka, Gori et Jero. En même temps que s'accrois-

sait la famille de Dédali, ses troupeaux augmentaient; bientôt il fut considéré comme un homme riche, et les habitants du voisinage donnèrent leurs filles en mariage à ses enfants.

« Cette grotte, refuge de deux malheureux était, quarante ans plus tard, l'habitation d'une puissante famille dont la prospérité excita la jalousie des tribus de Petrovich, Tutovich et Pelaï.

« Elles se réunirent donc un jour pour délibérer sur le parti à prendre envers les habitants de *Spella e Baktive*. Dans cette assemblée, les uns étaient d'avis de les surprendre au moment où ils s'y attendraient le moins et de les mettre à mort. Les autres représentant la difficulté de les attaquer dans la position qu'ils occupaient, craignant d'être battus et d'être forcés d'abandonner leurs villages, conseillaient, au contraire, de les engager à descendre, de partager avec eux les terres et les pâturages, et de vivre ensemble comme des frères. En présence de ces avis si différents, et laissant peu d'espoir de pouvoir arriver à s'entendre, on convint de s'en rapporter à la décision d'un des vieillards de Petrovich.

« Déjà centenaire, cet homme, autrefois chef de de la tribu, ne pouvant plus marcher, restait près de son foyer; on alla donc le prendre, et des jeunes gens, en le soutenant par les bras, le conduisirent à l'assemblée. Lorsqu'on lui eut rapporté ce dont il s'agissait, il parla ainsi : « Écoutez-moi, mes chers

« fils, j'ai été jeune aussi, mais aujourd'hui je suis « vieux ; dans l'espace de cent ans et plus, mes yeux « ont vu bien des événements. Tant que mes forces « le permirent, je fus l'œil et le bras de notre mon- « tagne; aujourd'hui, terrassé par la vieillesse, je « ne puis plus rien. Vous m'avez appelé pour vous « dicter la conduite à tenir envers les étrangers de « *Spella e Baktive;* écoutez donc, mes amis, la voix « de votre père, du plus ancien parmi vous qui, les « larmes aux yeux, vous parle sans doute pour la » dernière fois. Si l'arrivée de ces étrangers est « l'œuvre de Dieu, il n'y a qu'à vous soumettre; « car qui peut résister à la volonté de l'Être suprême? « S'il en est autrement, nous les vaincrons facile- « ment et, quoi qu'ils fassent pour s'y opposer, ils « deviendront nos serviteurs. Pour le savoir, faites « ce que je vais vous dire : Préparez un repas et que « quelques-uns de vous aillent inviter Dédali et ses « enfants à y prendre part. Quand ils s'assiéront « pour manger, placez la table de manière qu'ils ne « puissent la toucher avec la main, observez alors ce « qu'ils feront; s'ils s'approchent de la table, prenez « vos armes et tuez-les tous, ils n'oseront pas vous « résister. Si, au contraire, ils se lèvent, prennent « la table et la placent près d'eux sans s'inquiéter « si vous en êtes éloignés, alors soupez avec eux; « mais aussitôt après rassemblez ce que vous pos- « sédez et fuyez avant le jour, car sans cela ils

« vous tueront ou vous feront leurs esclaves. »

« Après ces paroles du vieillard, le jour du repas fut arrêté et l'assemblée se sépara. Au jour convenu, quatre des Petrovich envoyés près Dedali, l'ayant trouvé entouré de ses enfants, lui dirent : « Il y a « bien longtemps, ô Dedali, que tu habites cette « grotte, sans jamais descendre dans les villages « pour y manger avec nous le pain et le sel ; ce soir « les trois tribus font un repas, et tu leur ferais « plaisir, si tu voulais descendre avec tes fils, pour « le partager avec eux et passer gaiement la nuit. » Cela dit, ils prirent congé, rapportant à leurs concitoyens une réponse affirmative.

« Le soir venu, Dedali et ses huit enfants descendirent à Petrovich et se rendirent à la maison où se préparait le souper. Lorsque vint le moment de manger, Dedali fut mis à la place d'honneur, ayant quatre de ses fils à sa gauche et quatre à sa droite ; les indigènes s'assirent en face de lui. Ensuite on leur présenta de l'eau pour se laver les mains, puis, suivant l'usage, l'on apporta la table sur laquelle était un veau gras rôti tout entier et farci de riz ; seulement, au lieu de la mettre au milieu, elle fut placée si loin de Dedali qu'il ne pouvait la toucher que des yeux. Alors ses fils se levant avec impétuosité, s'emparèrent de la table et la placèrent devant leur père, de sorte que les indigènes, se trouvant, à leur tour, éloignés de la table, durent se lever pour l'atteindre.

14

Quoique désespérés, ces derniers leur firent bon accueil, le souper se passa gaiement; et lorsqu'il fut fini, Dedali et ses enfants retournèrent à leur habitation.

« Après les avoir accompagnés jusqu'en dehors du village, les indigènes vinrent rendre compte au vieillard de ce qui s'était passé. Celui-ci l'ayant entendu, leur ordonna de prendre immédiatement la fuite et se tua pour ne pas assister à la dispersion de sa tribu. Saisis d'une terreur panique, ces malheureux rassemblèrent à la hâte tout ce qu'ils pouvaient emporter et abandonnèrent leurs villages, n'y laissant que quelques pauvres ou ceux qui, ne se sentant pas la force de supporter les fatigues du voyage, aimèrent mieux mourir que d'abandonner les ossements de leurs pères. Et voilà (ajoute la tradition que je traduis le plus littéralement possible, car elle rapporte fort exactement des usages respectés par le temps et qui se sont jusqu'ici conservés intacts), comment neuf personnes mirent en fuite toute une population.

« Le reste de ces trois tribus forme aujourd'hui trente-huit familles; quant aux fugitifs, ils prirent diverses routes. Les Pelaï et les Tutovich allèrent s'établir à Ipek, et la population chrétienne de cette ville est, en grande partie, composée de leurs descendants. Quant aux Petrovich, ils se divisèrent, et les uns s'étant dirigés vers les montagnes de Goussinie, y fondèrent le grand village de Gastrich; les

autres se fixèrent dans la plaine de Podgoritza, près de Jablack, dont les beys descendent d'une famille de cette tribu; enfin d'autres se retirèrent dans un lieu solitaire, sur les rives orientales du lac de Scutari, appelé *Jubicza*, où était autrefois une petite ville et où l'on voit encore les ruines de deux églises et des puits fort anciens.

« Quelque temps plus tard, Dedali ayant eu connaissance de la fuite des Petrovich, résolut d'abandonner sa grotte et de se fixer un peu plus bas, afin de pouvoir cultiver ces nouvelles terres. A cet effet, pour se préserver des attaques imprévues des émigrés, il établit d'abord sa demeure dans un lieu fortifié par la nature; puis ses craintes s'étant évanouies, il finit par habiter le village, plaça sa maison dans un endroit nommé Brattoschi et s'empara des biens des fugitifs, laissant aux indigènes restés dans leurs demeures ce qui leur appartenait. Dedali mourut chargé d'années, après avoir vu ses arrière-petits-fils entourés de familles nombreuses et riches en terres et en bestiaux.

« Ses fils qui, pendant sa vie, avaient tenu une conduite régulière, commencèrent, dès qu'il ne fut plus, à molester leurs voisins et à faire contre eux des *tchétas* fréquentes. Puis, leur nombre croissant, ils portèrent la guerre chez les Hotti, les Skrieli et attaquèrent même les pachas de Scutari, dont ils battirent les troupes dans plusieurs rencontres. Alors

voyant qu'ils ne pouvaient rien obtenir par la force, les gouverneurs ottomans cherchèrent à se les attacher par des présents.

« Les hostilités cessèrent donc jusqu'au moment où un certain Tahir-Bey de la famille des Bouchatleu entreprit de les soumettre et de les contraindre à payer le haratch comme les autres habitants du district de Scutari. Pour y échapper, les Castrati reprirent l'offensive ; puis, ayant appris que le gouverneur marchait contre eux avec une armée considérable, ils conduisirent leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux dans la grotte aux troupeaux, berceau de leur tribu, et abandonnèrent leurs villages, n'y laissant que quelques vieillards dans l'espérance que leur grand âge les ferait respecter ; parmi eux était Ull-Ouïka, petit-fils de Dedali et chef de la famille.

« Arrivé chez les Castrati, Tahir-Bey entra dans la demeure de ce vieillard, pendant que son armée attaquait les montagnards dans la forte position où ils s'étaient retirés. Les Turcs les assaillirent avec courage; mais, sans s'effrayer de leur nombre, les Castrati se défendirent valeureusement. Pendant que les hommes combattaient, les femmes, précipitant du haut de la montagne des quartiers de rocher réunis à l'avance, faisaient un affreux carnage des assaillants qui, voyant leurs efforts inutiles, finirent par prendre la fuite.

« Cependant le vieux Ull-Ouïka, tremblant pour

le sort des siens, fit vœu à saint Marco de lui élever une église et de faire célébrer chaque année solennellement sa fête, si les Castrati remportaient la victoire. Comme il sortait de temps à autre afin de voir la tournure que prenait le combat, Tahir-Bey demanda au vieillard : « Qui est vainqueur? — Hélas! « seigneur, lui répondit-il, comment voulez-vous « que ce ne soient pas vos troupes si nombreuses et « si bien armées. » Puis, étant sorti de nouveau pour regarder une fois encore et ayant vu l'armée turque en déroute et vivement pressée par les montagnards, il rentra, en s'écriant : « C'est fait! c'est « fait! — Qui est vainqueur? demanda Tahir-Bey, « et quels sont les cris que j'entends? — Ces cris, lui « dit Ouïka, sont ceux de tes Turcs massacrés par « les fils de Dedali. — Qui est vainqueur? —Tu vas le « savoir, » et en prononçant ces paroles, il lui plongea dans le cœur un couteau qu'il tenait caché sous ses vêtements. Le tombeau de Tahir-Bey existe encore dans la montagne et les Castrati le montrent avec orgueil. Quant à Ull-Ouïka, il tint son serment et fit construire une église, que le père préfet vient de faire réparer et où, tous les ans, les montagnards arrivent en pèlerinage le jour de la Saint-Marco.

« Cependant les fils de Dédali poursuivirent si vivement les Turcs, qu'ils ne purent plus se réformer; arrivés au Torrent Sec (*perroni idzati*), ils s'arrêtèrent. Depuis lors, ce torrent est devenu le confin des

Castrati; tous ceux qui habitent au delà sont exempts d'impôts, ne fournissent à la Porte qu'un certain nombre de soldats pendant la durée de la guerre et sont jugés par leurs vieillards. Les villages situés en deçà sont, au contraire, soumis au haratch et à la législation turque. »

Après cette victoire qui assura la liberté des montagnes, les Castrati recommencèrent les hostilités avec un tel acharnement que les Turcs n'osant plus sortir de la ville, un gouverneur plus prudent consentit à reconnaître leur indépendance et à les exempter de tout tribut.

Les fils de Dedali devenant chaque année plus nombreux, et les terres du mont Velecik ne pouvant plus leur fournir les grains nécessaires à leur nourriture, ils prirent le parti de descendre dans la plaine de Bayza, afin d'en cultiver les terres depuis longtemps abandonnées, suivant en cela l'exemple des descendants d'Ali Dedali qui, depuis la mort de leur père, en occupaient la partie qui s'étend du Torrent Sec aux rives occidentales du lac. Bayza appartenant aux beys de Scutari, ils en prirent d'abord les terres à ferme, y construisirent des cabanes qu'ils habitaient l'hiver, retournant l'été dans leurs montagnes. Fatigués de cette vie errante, quelques-uns d'entre eux vendirent les biens qu'ils possédaient sur le mont Velecik, afin d'acheter les terres de la plaine qu'ils occupaient comme fermiers, et y construisirent des

maisons. Peu à peu, d'autres suivirent cet exemple, aujourd'hui la plaine de Bayza appartient entièrement à la tribu des Castrati, et ceux qui l'habitent sont plus nombreux que ceux qui sont restés dans la montagne. Toutefois les familles ne se sont pas mêlées entre elles, et chacune a ses villages et ses terres distincts, soit dans la plaine, soit dans la montagne. Le tableau suivant indique leur situation, le nombre de leurs maisons et le nom des fils de Dedali dont descendent les habitants de ces divers villages :

FILS DE DEDALI	NOMBRE DES FAMILLES	VILLAGES DE LA PLAINE	VILLAGES DE LA MONTAGNE
Pali.	100	Poula, Cossan.	Martinai, Giokai, Adzergi.
Ivani.	123	Vik-Uzzai, Pietrosciani, Scansi, Moxetti, Dobrovoda.	Brattosci et Budiscia.
Alia.	72	Aliai.	
N'doka.	9	Giommujai.	
Jero.	27	Jerani.	
Gori.	25		Goraï.
Leka.	11	Ces familles habitent avec les descendants d'Ivani.	
Caccia.	4		
Onas.	38	Descendants des Petrovich.	

CHAPITRE IV

LES MIRDITES. — POUKA ET HALIA. — MONTAGNES D'ALESSIO

Les agglomérations de tribus dont il reste à parler sont situées dans la partie la plus méridionale de la haute Albanie et sur la rive gauche du fleuve Drin.

TRIBUS DE POUKA ET HALIA

ANCIEN DUKADGINI

Le territoire des tribus de Puka et Halia faisant autrefois partie du Dukadgini inférieur s'étend le long de la rive gauche du Drin, à partir du pont du Vizir (Ura-Vizirit), séparant le pachalick de Scutari de celui de Prisren, jusqu'à Dagno (district de Zadrima), et est borné, du côté méridional, par les montagnes des Mirdites.

Les montagnes excessivement boisées, habitées par ces tribus, n'ont jamais été exploitées; il s'y trouve des bois de construction magnifiques dont on ne tire aucun parti, quoique les nombreux cours d'eau qui les traversent permettent d'y établir des

scieries, dont les produits seraient, lors des hautes eaux, conduits par les petites rivières au Drin, qui les porterait ensuite à la mer. La route commerciale reliant Prisren et la partie Est de la Roumélie à Scutari traverse ces montagnes. D'heure en heure l'on y trouve de pauvres *hans* dépourvus la plupart du temps de tout ce qui est nécessaire à la vie. Quoique cette route soit excessivement fréquentée, le gouvernement ottoman n'y fait aucun frais d'entretien et c'est plutôt un sentier qu'une route ; aussi, presque tous les ans les caravanes arrêtées par les neiges ou les torrents restent des mois entiers pour se rendre de Scutari à Prisren.

Ayant d'abondants pâturages, ces montagnards se livrent surtout à l'élève du petit bétail, dont le lait forme leur principale nourriture.

Ces tribus, ayant une population de quatre mille trois cents âmes environ, moitié turque moitié chrétienne, comptent une quantité de petits hameaux jetés çà et là, dont les principaux sont : ceux de Pouka, d'Halia et de Malisi, donnant leurs noms aux trois bayracks composant cette tribu. Pouka est considéré comme le chef-lieu de ce district, il est la résidence d'un *boulouk bachi* nommé par le gouverneur, rendant la justice et chargé d'y faire exécuter les ordres du pacha ; toutefois, son autorité est purement nominale et il n'est obéi qu'autant que ses commandements ne lèsent pas les intérêts de ses administrés

ou ne froissent pas leurs habitudes. Pouka possède une mosquée, un mekteb et quelques hans, les moins mauvais de cette route.

A peu de distance de Pouka sont les ruines d'un ancien château habité, dit la tradition, par un prince albanais, nommé Paolo Zenta. Quelques familles, possédant des terres dans les environs de ces ruines, jouissent d'une grande considération, et, prétendant descendre de ce prince, ajoutent son nom aux noms turcs qu'ils ont pris lors de leur abjuration. Cette tradition est admissible, car le Dukadgini a donné naissance à plusieurs chefs célèbres dont les noms ont été conservés et parmi ceux cités par Barletius, on trouve effectivement un Paolo Zenta, parent de Leck Dukadgini, auteur des lois appelées *Canounes e Lek Dukadgini* que suivent encore toutes les tribus des Montagnes.

Les tribus de Pouka et Halia, nommées aussi les Dukadgini, sont renommées par leur bravoure et leur adresse. Presque toujours alliées aux Mirdites, répondant à l'appel de leur chef lorsqu'il s'agit de partir pour la guerre, elles ont pris leur manière de combattre. Comme eux aussi, elles ne paient aucun tribut et fournissent seulement un homme par maison en temps de guerre.

LES MIRDITES

La tribu des Mirdites est appelée aussi principauté, à cause du nom de Prink (Pierre), porté par presque tous leurs chefs, et qui, confondu avec un titre, fut traduit par Prince ; elle est bornée à l'ouest par la Zadrima, à l'est par les montagnes de Dibra, au nord par celles des Dukadgini et au sud par les Mathias. Elle se trouve renfermée dans des montagnes inaccessibles où l'on ne pénètre que par trois étroits défilés. Sa position est excessivement forte et d'autant plus importante qu'elle commande les routes de Prisren et de Tyranna, les seules par lesquelles la Porte, lorsqu'elle est en guerre avec le Montenegro, puisse ravitailler la haute Albanie ou y envoyer des secours.

Les Mirdites sont divisés en cinq bayracks, savoir : les bayracks d'Orosch, de Fâni, de Spatshi, de Kousnine et de Dibri.

Le bayrack d'Orosch, appelé aussi Orocher par les écrivains qui se sont occupés de la haute Albanie, quoique jamais je ne lui aie entendu donner ce nom, comprend sept villages ou plutôt sept hameaux dont le plus considérable est Orosch, résidence du capitaine. Le chef des Mirdites y a fait construire et y habite un grand sérail, dans le genre des maisons turques de Scutari qui n'a pour tous meubles qu'une

longue table, un fauteuil et quelques bancs en bois. La partie réservée aux femmes est, dit-on, un peu plus confortable, c'est-à-dire qu'elle possède des tapis et quelques sophas. Devant le palais sont deux petites pièces de canon en fer, sans affût, que l'on tire cependant les jours de fête, ou lors de l'arrivée et du départ du prince ou d'un consul chrétien. Orosch possède une église réparée dernièrement et située en dehors du village, dans laquelle on remarque une croix grecque excessivement ancienne. Près de là est la pauvre habitation de l'abbé des Mirdites. Quant au village lui-même, ses maisons entourant l'habitation du capitaine, sont jetées çà et là au fond d'une gorge et sur le versant de la montagne qui la ferme, gorge formée par deux monts si élevés que, dans les plus grands jours de l'année, les rayons du soleil ne pénètrent que trois heures dans Orosch.

Les autres villages de ce bayrack, sont : Ladji, Mastrikor, Says, Simri, Preen, Lidjin, dont la population, en y comprenant Orosch, formée de cent vingt familles, compte environ quinze cents habitants.

Le bayrack d'Orosch, quoique le moins nombreux, a une grande autorité sur les autres et son étendard les prime ; c'est, du reste, la population la plus turbulente et la plus pillarde de ces montagnes.

Les villages de Fâni, Konay, Giugia, Segnini, Domdjion, Blinak, comptant trois cent cinquante familles et environ quatre mille deux cents habitants,

forment le district de Fâni, qui a pris son nom de la rivière de Fâni ou Fanti qui traverse ce district. Les terres et les pâturages ne suffisant plus à sa population qui s'accroissait chaque année, trois cents familles de ce bayrack le quittèrent, en 1840, pour aller s'établir dans les montagnes de Gatchia, qui dominent la ville de Jakova (district de Prisren). Après avoir d'abord pris à ferme les terres des Turcs, les Fantis finirent par s'en emparer et forment aujourd'hui une colonie de plus de quatre mille âmes vivant de la culture des terres et de l'élève des bestiaux. Se regardant toujours comme faisant partie des Mirdites, ils ont conservé le nom du bayrack dont ils proviennent, obéissent au capitaine à qui ils donnent un homme par maison en temps de guerre et ne paient aucun tribut à la Porte.

Le troisième bayrack, appelé bannière de Spatshi, du nom de son principal village, résidence d'un prêtre, est composé des hameaux de Spatshi, Goyani, Mesouli, Bezziti, Tchiafamalit, village situé sur la haute montagne de ce nom qu'il faut traverser pour se rendre de Scutari à Prisren et la résidence du curé de ce district, Lumibarz, Gonisitsh, Ménéla. Ils sont habités par cinq cent soixante-dix familles ayant ensemble une population de six mille âmes environ.

Ce bayrack, enclavé en partie dans le district des Dukadgini, est coupé par la route de Prisren que les Mirdites interceptent chaque fois qu'ils ont à se plain-

dre des autorités ottomanes. Dans ce cas, ils arrêtent les voyageurs et les caravanes turcs appartenant à la ville contre laquelle ils ont des griefs et les retiennent jusqu'à ce qu'on leur ait rendu justice, ayant soin toutefois de ne jamais détenir les catholiques ou leurs marchandises.

Le pacha de Prisren ayant autorisé, en 1854, les Turcs de Jakova à refuser aux Fanti, ces Mirdites émigrés dont il vient d'être parlé, les grains dont ils manquaient, le bayracktar de Spatshi arrêta toutes les caravanes de Jakova et les blés envoyés par le gouvernement aux troupes de Scutari; puis il réunit des forces pour marcher sur Jakova. Me trouvant alors en voyage pour Prisren, j'obtins de leur chef que les Mirdites ne commenceraient pas les hostilités avant trois jours et qu'ils respecteraient les blés et les marchandises dont ils s'étaient emparés, leur promettant de faire connaître au pacha la véritable situation des Fanti. Arrivé à Prisren, j'obtins la révocation de l'autorisation donnée aux Turcs d'Iakovar de refuser des grains aux Fanti, et je fis conclure une trêve entre ces musulmans et ces catholiques.

Le bayrack de Kousnine, formé par les villages de Kousneini, Djedjâni, Rasi, Blinisti, résidence du curé, Poushtiesi et Simoni, a une population de trois mille six cents habitants, divisée en trois cents familles.

Enfin le bayrack de Dibri, commandant les défilés de Katshnieti et de Tresciani qui donnent accès sur la

plaine de Zadrima, occupe les montagnes qui bordent cette plaine. Ses villages sont : Dibri, Catshinari, Ougrei, Rasi, Gagui, Katshniet, résidence d'un prêtre indigène et du bayracktar, village auprès duquel sont les sources de la petite rivière de Katshnieti qui se jette dans le Drin au-dessous de Dagno, et qu'il faut traverser dix fois lorsque l'on va de Scutari à Orosch. Presque à sec pendant l'été, elle devient tellement profonde et rapide, lors des grandes pluies, qu'il est impossible de la traverser et que les communications des Mirdites avec les bazars ne peuvent plus avoir lieu qu'en franchissant les montagnes. Ce bayrack, le plus considérable des Mirdites, compte cinq cent quatre-vingt-quinze familles et une population de plus de six mille habitants.

Le territoire des Mirdites, excessivement montagneux, possède quelques belles vallées, mais depuis que sa population s'est augmentée, ses produits ne sont plus en rapport avec le nombre de ses habitants qui, chaque année, doivent se procurer des céréales au dehors. De même que celles des Dukadgini, ses montagnes sont couvertes de forêts épaisses; au sommet des plus élevées sont des bois de sapins centenaires propres à faire de magnifiques mâtures. Jamais elles n'ont été exploitées; le manque de routes le rend, d'ailleurs, impossible aujourd'hui. Les habitants tirent parti des sapins en les taillant par petits morceaux qu'ils vont vendre aux bazars voisins. Les

ménages pauvres, les paysans et les montagnards s'en servent pour éclairer leurs habitations; à cet effet, ils le font brûler sur un plateau de fer fixé au bout d'un piquet enfoncé en terre et tenant lieu de flambeau.

Ces montagnes produisent aussi, en assez grande quantité, un bois de teinture nommé bois de *fustel* ou de *Scodano* que des négociants réunissent à Alessio pour l'expédier ensuite à Marseille ou à Rouen. Les pâturages sont assez nombreux pour que les Mirdites n'aient jamais besoin d'envoyer leurs troupeaux dans la plaine, ce qui a beaucoup contribué à les maintenir indépendants.

Les Mirdites professent tous la religion catholique, et il n'est permis à aucun musulman de s'établir dans leurs montagnes où ils exercent librement leur culte. Il n'y a pas d'exemple d'abjuration chez les Mirdites; celui qui le tenterait serait certainement mis à mort, s'il ne quittait pas l'Albanie. Les Mirdites qui ne connaissent de notre religion que les pratiques extérieures, qui n'ont pas une idée de sa morale et n'ont jamais voulu comprendre le pardon des injures, sont excessivement fanatiques. Ils tiennent surtout à la stricte observation de tous les jeûnes et de toutes les abstinences, regardant comme des infidèles ceux qui ne le font pas. Une insulte à la religion n'est jamais restée impunie; les musulmans des environs l'ont appris aux dépens de leurs mosquées qui furent souil-

lées chaque fois qu'un musulman avait, soit tiré sur une croix, soit détruit un édifice catholique. Lorsque dernièrement le pacha s'opposa à la construction du séminaire et fit jeter à bas ce qui était élevé, les Mirdites résolurent de descendre dans la plaine et de renverser une mosquée pour se venger de l'outrage fait au catholicisme. Passant, à cette époque, dans leurs montagnes, pour me rendre à Scutari, où m'appelait le même événement, je trouvai trois cents Mirdites réunis au han de Djon Colas et prêts à marcher sur Pouka, afin d'en détruire la mosquée. J'eus bien de la peine à les dissuader et je n'y réussis qu'en les assurant qu'ils feraient courir de grands dangers à leurs coreligionnaires établis dans les villes de la plaine.

Les Mirdites font partie du diocèse d'Alessio, à l'exception des villages de Ménéla et Vidjiou, qui sont compris dans la juridiction spirituelle de l'évêque de Zadrima. Chaque fois que les Mirdites vont à la guerre, ils sont accompagnés d'un aumônier indigène. Celui qui en 1854 marcha avec eux lors de la campagne du Danube se distingua par son courage et son abnégation et fut décoré du Medjidié.

Orosch a pour chef spirituel un abbé, jadis indépendant et portant le titre d'abbé mitré des Mirdites. Il est maintenant soumis à l'évêque d'Alessio. Autrefois l'abbé des Mirdites était une autorité et jouait un rôle dans le pays par le droit non contesté

de s'ingérer dans les affaires temporelles et de diriger la politique des chefs ; il n'en est plus ainsi aujourd'hui et il a peu d'influence sur ses paroissiens. Ceux-ci étant pauvres, les chefs sont peu généreux. Le malheureux abbé, ne recevant jamais rien des secours envoyés en Albanie par l'association de la Propagation de la foi de Lyon, et la petite solde attachée autrefois à son titre ne lui étant plus payée, le malheureux abbé, dis-je, vit, sans se plaindre, dans un état voisin de la misère.

Les Mirdites, quoique latins, communient sous les deux espèces, et dans quelques-unes de leurs églises on trouve des croix grecques et des restes de peinture byzantine ; enfin ils ont conservé longtemps l'ancien calendrier. D'où vient cette exception au milieu d'un pays qui, lorsque tout l'Orient embrassait le schisme, restait fidèle à Rome ? Cette population était-elle formée par une émigration de schismatiques, conservant sa religion au milieu de ceux que l'on désignait alors sous le nom de Latins, et ne reconnut-elle l'autorité du pape que lorsque, les prêtres schismatiques s'étant enfuis, les missionnaires catholiques vinrent les soutenir dans la foi ? Il y a là une question intéressante à étudier : malheureusement l'on manque de documents écrits, les traditions sont pour la plupart du temps fausses, et il faudrait rester longtemps dans la montagne afin d'y rechercher les traces qu'ont dû y laisser les premiers habitants.

Les Mirdites reconnaissent un chef auquel ils donnent le titre de capitaine ; les Européens l'appellent prince. Ses fonctions sont héréditaires, mais les pouvoirs du chef sont très-restreints et son autorité est en rapport avec l'influence qu'il a su prendre sur la population.

Chaque district a son étendard (bayrack, nom donné aux districts des montagnes), son bayracktar, qui le commande à la guerre, et ses vieillards, qui, réunis sous la présidence du capitaine, rendent la justice et traitent les affaires. Lorsqu'un Mirdite commet un crime entraînant la peine de mort, il est condamné par les vieillards, et le jugement est exécuté par le bayrack auquel il appartient. Dans ce cas, le capitaine confisque les biens du condamné qu'il partage par moitié avec les vieillards. Cependant ni le prince ni les vieillards ne peuvent punir l'homicide ; ce droit est réservé à la famille de la victime, et si cette famille tue le meurtrier, aucune peine ne peut l'atteindre.

Le vol et la calomnie sont punis pas la confiscation d'une partie des biens du coupable ; l'adultère, par la mort de la femme, qui est lapidée ou plutôt ensevelie sous un amas de pierres ; quant à son complice, le mari insulté a droit de le tuer partout où il le rencontre. Du reste, ces cas sont fort rares, car le point d'honneur est poussé à l'excès dans les montagnes des Mirdites. Les femmes et les jeunes filles y

sont excessivement libres; partout elles voyagent seules et partout elles sont respectées; là, comme dans toutes les montagnes de la haute Albanie, la meilleure et la plus sûre escorte est une femme. C'est une honte pour une jeune fille de parler à un jeune homme; s'ils sont trouvés ensemble, quelque innocents qu'ils soient, la réputation de la jeune fille est perdue et elle ne trouve plus à se marier. Lorsque semblable chose arrive, il est rare que la jeune fille survive à ce qu'elle regarde comme un déshonneur. Don Zarichi, abbé des Mirdites, m'a raconté qu'il y a trois ans, un homme ayant dit en plaisantant devant plusieurs personnes à la sœur d'un de ses amis qu'il l'avait vue causer avec un jeune homme qu'il lui désignait, cette enfant, elle n'avait pas quinze ans, attendit Pâques, jour où se réunit toute la tribu, puis, en sortant de l'église où elle venait de communier, elle saisit un pistolet et, prenant Dieu à témoin de son innocence, elle se donna la mort. Deux jours plus tard, le calomniateur tombait sous les coups de son frère.

L'organisation politique des Mirdites est une espèce de république aristocratique : ainsi, le capitaine ne peut prendre aucune décision sans le consentement des vieillards[1] et des bayraktars réunis en assemblée, et les fonctions de ceux-ci sont héré-

1. Dans la montagne, on appelle *vieillards* les chefs chargés de rendre la justice et de sauvegarder, dans les assemblées, les

ditaires comme celles du chef de la tribu. Dans les occasions solennelles, le peuple entier est appelé à délibérer.

La justice est rendue d'après les lois de Lek Dukadgini (*canounes lechi*), conservées au moyen de la tradition. Ces mêmes lois régissent toutes les montagnes, et lorsque je traiterai de leur organisation, je les rapporterai *in extenso*. Les autres tribus y ont apporté quelques modifications, tandis que chez les Mirdites, qui regardent les Dukadgini comme leurs ancêtres, la tradition ne s'est jamais altérée. Quoique la forme ne soit pas régulière, il est rare qu'une injustice soit commise, et les Mirdites se soumettent aux arrêts de leurs vieillards, arrêts sans appel lorsqu'ils ont été approuvés par le capitaine ou rendus en sa présence.

D'après un ancien usage conservé jusqu'à nos jours, les chefs des Mirdites ne doivent épouser que des Turques enlevées à leurs parents et baptisées dans la montagne. Toutes les femmes existant aujourd'hui à Orosch ont été ravies de cette manière; elles-mêmes le disent et s'en glorifient. Si elles n'ont pas embrassé avec foi et enthousiasme la religion chrétienne, elles l'ont du moins adoptée sans répugnance et en rem-

intérêts du village ou de la tribu. Nommés à l'élection dans les autres montagnes, ils sont héréditaires chez les Mirdites, et ce nom de *vieillard* est la désignation de fonctions qui durent autrefois être remplies par des hommes âgés.

plissent scrupuleusement les pratiques extérieures. Dévouées à leurs maris, fières de leur réputation, jalouses de leur honneur, elles ont, chaque fois que l'occasion s'en est présentée, déployé une grande énergie, soit pour les défendre, soit pour les venger. Suivant cet exemple, le capitaine actuel des Mirdites, Biba, à la mort de sa première femme, chrétienne de Scutari, enleva la fille d'un bey de Croja qu'il épousa après l'avoir baptisée.

Quant au service militaire, chaque maison est tenue de donner un homme qui n'est astreint qu'à une présence de six mois par an sous les drapeaux. Ce temps écoulé, il doit être renvoyé dans la montagne, sauf à être appelé de nouveau l'année suivante. A la guerre, l'étendard des Mirdites prend le pas sur tous les autres, et ils occupent le poste d'honneur. Tous les autres montagnards de la haute Albanie servent gratuitement, ne recevant que du pain et du fromage pendant la durée de la campagne. Les Mirdites seuls ont, depuis les guerres de l'Épire, la ration des soldats réguliers et une solde fixée à soixante piastres (12 francs) par mois.

Si, en général, les Albanais se ruent avec impétuosité sur l'ennemi, ils manquent de persévérance; la moindre résistance les décourage, et ils ne savent pas se retirer sans se débander; les Mirdites seuls, possédant une espèce d'organisation militaire, sont renommés par leur sang-froid dans la retraite, et

jamais ils n'ont fui honteusement. Ils sont, du reste, les plus grands pillards du monde. Ils sont considérés comme les meilleurs soldats de la Turquie d'Europe et allaient autrefois servir à l'étranger. Le général napolitain Lecha est, dit-on, un Mirdite de la famille des capitaines.

Quel est l'origine des Mirdites? Sont-ils indigènes? sont-ils restés dans ces montagnes à la suite d'une de ces terribles invasions venant de l'Orient, comme semble l'indiquer leur nom qui, en persan, signifie brave? Se sont-ils, au contraire, réfugiés dans ces montagnes à la suite de l'occupation de l'Albanie par les Turcs? Ce sont autant de questions que je me suis bien souvent posées sans pouvoir les résoudre. Pouqueville et M. de Hahn ont fait sur les deux premières suppositions de savantes théories : je ne puis toutefois les adopter, ou plutôt je ne puis admettre que les Mirdites existassent sous ce nom avant la dissolution de l'empire d'Orient, et, je vais plus loin, avant l'occupation de l'Albanie par les Turcs. Si l'on admet avec ces auteurs cette origine ancienne, comment se fait-il que l'on ne trouve ce nom des Mirdites cité par aucun des écrivains contemporains? Ainsi, ni Barletius, faisant, dans son histoire de Scanderbeg, un dénombrement des différentes populations albanaises qui se joignirent à Scanderbeg pour repousser les Turcs; ni Franciscus Blancus, écrivant en 1501, ni Bolizza qui, en 1612, envoyait à la république de

Venise un rapport sur la haute Albanie, ne font mention des Mirdites. Étaient-ils Grecs alors, comme on pourrait le croire d'après certaines de leurs coutumes, et ne voulurent-ils pas prendre parti pour les Latins, ou plutôt n'étaient-ils pas alors confondus dans les Dukadgini, dont il est si souvent question?

Quoi qu'il en soit, la tradition conservée chez ces montagnards fait descendre la famille de leurs chefs des princes du Dukadgini qui, après la mort de Scanderbeg, voyant leurs efforts impuissants, durent quitter la plaine pour conserver leur liberté, leur religion et leur indépendance, et se réfugièrent dans les montagnes avec ceux des compagnons de Georges Castriote qui n'avaient pas voulu abandonner l'Albanie pour suivre son fils dans le royaume de Naples. Tous les efforts des Turcs pour les soumettre vinrent se briser devant ces montagnes dans lesquelles ils ne pouvaient pénétrer que par des défilés gardés par des hommes résolus à mourir eux et leurs familles plutôt que de se rendre. Enfin, désespérant de pouvoir obtenir leur soumission par la force, les Turcs leur proposèrent une capitulation qui fut acceptée, capitulation reconnaissant leur chef et abandonnant tout droit d'immixtion dans leur administration intérieure; leur assurant le libre exercice de leur culte et l'exemption de toute espèce d'impôt, soit pour les terres qu'ils possèdent dans la montagne

soit pour celles qu'ils pourraient acquérir dans la plaine de Zadrima, à la charge par eux de fournir en temps de guerre un contingent formé à raison d'un homme par famille devant servir sous les ordres de leur chef ou d'un des membres de sa famille.

Suivant les Mirdites, ces priviléges et ces capitulations datent du règne du sultan Amurat, qui les ratifia. Ils citent comme époque précise de la reconnaissance de leurs droits par le sultan la bataille de Cossovo. Suivant eux, le sultan Amurat, pour récompenser leur chef du courage qu'il déploya dans cette affaire, leur donna un firman écrit sur une plaque de fer-blanc, firman leur reconnaissant les priviléges dont ils jouissent encore. Suivant eux, c'est aussi à partir de cette époque qu'ils auraient pris le nom de Mirdites. Selon les uns, le sultan, vantant leur courage, leur aurait donné cette épithète qui leur serait restée; selon les autres, leur chef parlant au sultan le matin de la bataille lui aurait dit : *Mir di* (c'est un bon jour), puis, lorsqu'il fut victorieux, il désigna la troupe des chrétiens qui avaient si puissamment contribué au succès par les mots entendus le matin et dont il se rappelait.

Les Mirdites font, il me semble, un anachronisme. En effet, suivant leur tradition, ils descendraient des princes du Dukadgini et des compagnons de Scanderbeg : or, s'il en est ainsi, ils ne pouvaient accompagner le sultan à la bataille de Cossovo, car l'Albanie.

à cette époque, était encore indépendante. Si Jean Castriote reconnut plus tard l'autorité du sultan et lui donna ses fils en otage, Georges l'affranchit du joug, et ce ne fut qu'après sa mort et sous le règne de Mahomet II que la Guégaria fut soumise. D'après le capitaine Biba qui me l'a plusieurs fois assuré, sans jamais cependant me l'avoir montré, il existerait à Orosch un firman gravé sur une plaque de bronze, donné, me dit-il, par un sultan à un des membres de sa famille pour la valeur qu'il déploya dans une bataille livrée aux Autrichiens sous le règne de Marie-Thérèse, firman lui concédant, ainsi qu'à ses descendants, une rente annuelle de cent charges de maïs à prendre sur la dîme payée à l'État par le district de Zadrima. Ces cent charges lui étaient encore payées, il y a deux ans, et étaient ainsi réparties : soixante-dix au capitaine et trente aux vieillards des cinq bayracks. En admettant l'existence de cette pièce, il serait possible qu'il y eût confusion et qu'on reportât ce firman à la bataille de Cossovo dont le souvenir est resté chez toutes les populations ayant des relations avec les Slaves, comme nous l'avons vu par la tradition des Clementi.

Si les Mirdites prétendent descendre des fils de Lech Dukadgini, dont leurs lois portent le nom, leur tradition n'a conservé que le souvenir d'un chef existant il y a environ cent cinquante ans. A partir de ce moment, elle rapporte une succession de faits

et une généalogie non interrompues, sans toutefois donner aucune date précise.

D'après cette tradition, ce fut le capitaine Gion Marcu qui légua son nom à ses descendants. Les montagnards n'appellent jamais les gens de sa famille autrement que "*Déra é Gion Marcut* (race de Jean Marco). Ce Marcu fut un condottière hardi et heureux. Il se fit une telle renommée dans les combats qu'il soutint contre les Turcs, que tous les petits tyrans qui se partageaient alors l'Albanie recherchaient son alliance qu'ils payaient à un prix élevé. A ce métier, il gagna honneurs et profits. C'est sous ce chef que l'Albanie commença à connaître le nom d'Orosch, village où il avait établi sa résidence. Sans faire l'énumération des exploits de ce guerrier, les chansons rapportent qu'il se battit avec succès dans toutes les parties de l'Albanie, tantôt au service des pachas de Scutari, tantôt à celui des gouverneurs d'Ipek, Prisren, Jakova, etc., etc. Une d'elles raconte que, envoyé avec ses troupes dans l'intérieur de la Roumélie, il détruisit les Ayans des districts environnant Andrinople.

Gion Marcu mourut sous les murs de Pékini, petite ville du district de Tyranna qu'il venait d'emporter d'assaut. Les Mirdites ignorent où reposent les dépouilles mortelles de leur héros.

Gion Marcu eut trois enfants mâles : l'un d'eux mourut sans héritiers, le second eut un fils dont

descend la branche de Prenk Mark Colas, dont le grand-père fut décapité par les ordres de Mahmoud Pacha, gouverneur et seigneur de Scutari, qui l'avait attiré auprès de lui.

Le fils aîné de Gion Marcu, appelé Prenk Lech (Pierre Alexandre), suivit les traces de son père, guerroya dans plusieurs endroits et trouva la mort dans un combat. Il laissa trois fils : *Prenk Lech*, *Dod Lech* et *Lech Sii* (Alexandre le Noir). Prenk Lech, étant l'aîné, devint le chef des Mirdites et s'allia à Mahmoud-Pacha, de Scutari, qu'il accompagnait dans l'expédition contre le Montenegro, où ce pacha fut tué.

Après sa mort, Prenk Lech fut à la solde de tous les pachas de l'Albanie auxquels il donnait des troupes commandées par ses frères ou ses enfants, troupes considérées, dès alors, comme les meilleures et les plus fidèles.

Après la soumission de la basse Albanie par Ali de Tebelen, Prenk Lech se mit au service de ce despote, auquel il envoya son fils aîné Doda avec un corps choisi de Mirdites qu'il renforça plus tard de cinquante hommes commandés par son frère Alexandre le Noir. En récompense de ces services, Ali-Pacha combla d'honneurs et de richesses Prenk Lech et sa famille, et permit toujours aux Mirdites de pratiquer librement leur religion.

La renommée de Prenk Lech, le succes de ses

armes, attirèrent à lui les intrépides montagnards de Dibra et de Mathia qui, joints aux Mirdites, combattirent sous les ordres des membres de sa famille dans toute la Roumélie, prêtant leur appui aux beys indépendants assez riches pour les payer.

A la mort d'Ibrahim-Pacha de Scutari, Mustapha-Pacha, ayant fait périr les enfants de son oncle, s'empara du pouvoir. Poussé par Ali-Pacha de Tebelen, et sous le prétexte d'avoir fait serment à Ibrahim-Pacha de ne reconnaître que ses enfants pour seigneurs de Scutari, Prenk Lech se déclara contre l'usurpateur. Commençant aussitôt les hostilités, il envahit la Zadrima, y détruisant tous les villages habités par les musulmans et battit plusieurs fois les troupes du pacha venues pour s'y opposer. Pendant sept ans, Prenk Lech continua ses incursions dans la Zadrima, ravageant tout ce qui appartenait aux Turcs, sans jamais être battu et réussissant toujours à regagner les montagnes sans éprouver de pertes, lorsqu'il avait affaire à des forces trop supérieures. De guerre lasse et craignant que cet esprit de révolte ne gagnât toutes les montagnes chrétiennes, Mustapha-Pacha acheta la paix. Toutefois Prenk Lech, craignant la mauvaise foi du pacha, ne voulut jamais le voir, et, malgré toutes les invitations et toutes les promesses faites par les Turcs, il ne consentit jamais à mettre le pied à Scutari, où il avait envoyé son fils Doda en otage.

Prenk Lech mourut, quelques années après, des suites d'une blessure reçue dans une bataille livrée aux Turcs près de Sappa; Prenk Doda, son fils, grand-père du capitaine actuel, hérita de son pouvoir.

Ce capitaine, dont on vante la bravoure, fut le plus modéré, le plus humain et le plus intelligent des chefs des Mirdites. Après avoir fait la guerre sous les ordres du pacha de Janina, il accompagna Mustapha-Pacha en Morée lors de l'insurrection de la Grèce. C'est, dit-on, sous sa tente que fut tué le fameux Marko Botzari. Au retour de cette campagne, la Dibra, s'étant révoltée contre l'autorité de Mustapha, fut occupée par le chef des Mirdites qui, pendant treize mois, y régna en maître absolu. Prenk Doda, empoisonné par une femme turque de Scutari, mourut à Cattaro où il s'était rendu dans l'espérance d'y trouver la guérison. Son tombeau, qui n'a rien de remarquable, existe encore dans le cimetière catholique de cette ville.

Après la mort de Doda, et pendant la minorité de son neveu Nikola, fils cadet de Prenk Lech, le commandement des Mirdites fut confié à Lech Sii, célèbre en Albanie par une bravoure trop souvent ternie par des actes de cruauté. Après avoir fait la guerre en Épire et en Grèce sous les ordres de son neveu, il emporta d'assaut la ville de Tyranna. Dans ce combat, neuf beys tombèrent sous ses coups. Resté fidèle à Mustapha lorsqu'il se révolta contre le sultan, Lech

Sii, qui n'avait pas voulu l'abandonner et se trouvait renfermé avec lui dans la forteresse de Scutari lors de sa capitulation, fut exilé à Janina par ordre du sadriazem Mehemet-Reschid-Pacha.

C'est à cette époque que remontent les *vendette* qui désolèrent cette famille jusque-là si unie et si puissante. Les premiers crimes eurent lieu, dit-on, à l'instigation des autorités turques. A la suite de l'exil de son oncle, Nikola, fils de Prenk Lech, fut appelé à commander les Mirdites. Au dire des anciens qui l'ont connu, c'était un jeune homme courageux, juste et modéré, dans lequel les Mirdites mettaient leurs espérances. Cité par la bravoure qu'il montra dans les divers engagements des Turcs contre les Montenegrins, il s'acquit l'estime et l'amitié du grand-vizir Reschid-Pacha. Celui-ci l'emmena avec lui lorsqu'il quitta Scutari pour aller combattre en Anatolie et lui confia le commandement d'une partie de l'avant-garde de l'armée turque à la bataille de Koniah.

Cependant les fils de Lech Sii étaient jaloux de la renommée que venait de s'acquérir Nikola. Ils espéraient, au mépris des lois, s'emparer du pouvoir à sa mort. Poussés, dit-on, par leur père, à qui le pacha de Scutari avait promis la fin de son exil et comptant sur l'appui des Turcs, les fils de Lech Sii cherchèrent plusieurs fois querelle à Nikola et lui tendirent des embuscades. Celui-ci, averti des dangers qu'il cou-

rait, sut déjouer les piéges de ses cousins et les força pendant quelque temps à lui obéir. Enfin, à la suite de nouvelles intrigues venues à la connaissance du capitaine, les fils de Lech Sii furent, par ses ordres, tués tous les trois le même jour.

Cependant Hafiz-Pacha prévoyait que Lech Sii ne renoncerait pas à sa vengeance, et il nourrissait l'espérance de soumettre les Mirdites à la suite de la guerre qui, selon lui, devait éclater à la mort de Nikola, guerre dans laquelle il comptait que, d'un côté ou de l'autre, son intervention serait réclamée. En conséquence il persuada à Zevhala-Mehemet-Pacha, venu pour réduire Scutari révolté contre le gouverneur, de demander la fin de l'exil de Lech Sii. Cette grâce accordée, Alexandre le Noir reparut dans les montagnes.

Entouré, dès son arrivée, par les évêques et les prêtres, il fut forcé de promettre le pardon de la mort de ses fils, et, en signe de réconciliation, il consentit à embrasser devant eux son neveu Nikola. Si sa bouche prononçait des paroles de paix, son cœur conservait la résolution de se venger. Oubliant qu'un Mirdite ne laisse jamais impuni le sang répandu, Nikola se rapprocha de son oncle et consentit à le recevoir dans sa maison. Lech Sii, par sa conduite envers lui, sut lui inspirer une telle confiance qu'il l'admit à partager ses repas. Alors, persuadé que celui qui avait mangé le pain et le sel dans sa maison

ne pouvait plus attenter à sa vie, Nikola ne prit plus aucune précaution : il devait être bientôt victime de sa confiance. Un jour Alexandre le Noir tua son neveu par derrière au moment où il se lavait les mains avant de se mettre à table.

Ce crime fut bientôt vengé. Une année n'était pas encore écoulée depuis la mort de Nikola lorsque Lek Sii fut à son tour assassiné pendant la nuit par la femme de Nikola. Comme il ne restait aucun homme de la famille de Lech Sii en état de venger sa mort, sa femme l'entreprit et, l'année suivante, Giok Doda, fils de Prenk Doda, tombait sous ses coups, tandis que des assassins qu'elle avait payés mettaient à mort le fils de Gion Marku et son enfant, frère du capitaine Marko, qui n'échappa, ainsi que le capitaine Bib Doda, au sort qui lui était réservé que grâce à l'attachement des serviteurs de leur père, qui les enlevèrent la nuit de la maison, cachés dans un coffre.

De la branche de Prenk Lech, il ne reste aujourd'hui que Prenk Bib Doda, capitaine actuel des Mirdites; de Dod Lechi, le capitaine Marko et son frère, et de Lech Sii son petit-fils le capitaine Gion, terreur du pays et qui a conservé la cruauté de son grand-père. Tous aujourd'hui reconnaissent Bib Doda pour leur chef; le nombre des morts étant égal de chaque côté, l'oubli du passé a été juré, et ils habitent tous ensemble à Orosch la maison où se passèrent les actes de ce drame. Là aussi demeurent les femmes de Ni-

kola et de Lech Sii que j'ai eu l'occasion de voir plusieurs fois, et dont la figure peint bien l'énergie dont elles ont fait preuve.

A la suite de ces meurtres, Bib Doda, quoique jeune, prit le commandement des Mirdites. Il s'était retiré pendant quelque temps à Scutari ; le pacha voulut lui adjoindre un boulouk-bachi turc qui devait partager l'autorité et marcher avec lui à la tête de l'armée. Bib Doda fit semblant d'y consentir, et, après avoir averti le peuple, se mit en route pour Orosch avec un certain Youssouf Abdallah Bey, nommé au nouvel emploi, quoiqu'il fut accusé d'avoir autrefois fait empaler trois chrétiens. A cette nouvelle les Mirdites se levèrent en masse, prirent les armes et marchèrent vers le puits de Cresta, gorge par laquelle on pénètre dans les montagnes des Mirdites. Lorsque le nouveau boulouk-bachi s'y présenta, ils signifièrent au capitaine qu'ils ne le recevraient pas avec Youssouf Bey et qu'ils tueraient ce dernier s'il faisait un pas de plus. Effrayé, Youssouf Bey prit la fuite et retourna à Scutari avec les Zaptiés qui l'accompagnaient. A la suite de cette affaire les Mirdites tinrent un conseil dans lequel il fut décidé que leur capitaine ayant suffi jusque-là pour gouverner le pays, ils ne recevraient jamais de boulouk-bachi. Depuis lors aucun employé turc, à l'exception d'un commissaire de la Porte venu en compagnie des consuls de France et d'Angleterre, n'a mis le pied chez eux.

En 1844, lors de la soumission de la Basse-Albanie, Bib Doda, appelé par le séraskier Reschid-Pacha, fit, à la tête des Mirdites que le général avait choisis pour sa garde, les campagnes de l'Épire où il reçut, en récompense du courage qu'il déploya, la décoration du Nicham-Iftikhar, remplacée plus tard par celle du Medjidié. A la même époque, le Saint-Père, à la demande de l'évêque d'Alessio, lui accorda la décoration de l'ordre de Saint-Grégoire.

Plus tard, Omer-Pacha l'appela pour aller combattre les Montenegrins, et il se fit remarquer de ce général par le courage et le sang-froid qu'il déploya pour couvrir la retraite d'une partie de l'armée turque, retraite pendant laquelle il repoussa les Montenegrins et préserva la bannière des Clémenti d'une entière destruction. Enfin il fit, lors de la dernière guerre, les campagnes du Danube où les Mirdites se distinguèrent dans plusieurs engagements. Là, pendant que le capitaine Biba était parti pour recruter de nouveaux soldats, le général Omer-Pacha, sans tenir compte des réclamations des Mirdites qui, aux termes de leurs capitulations, doivent être remplacés tous les six mois, incorpora dans le Nizam trois cents d'entre eux et renvoya les moins valides dans leurs foyers, après les avoir désarmés.

Cette résolution impolitique prise vis-à-vis d'une population jusqu'alors fidèle aux Turcs, arrivant au moment du mouvement de la Grèce, faillit avoir de

fâcheuses conséquences. Humiliés d'avoir été désarmés, surexcités par la peinture des maux soufferts par leurs compatriotes que leur faisaient les déserteurs arrivant chaque jour, les Mirdites accusèrent leur capitaine d'être la cause de ce malheur et le bloquèrent dans sa maison, pendant qu'ils interceptaient les routes et envahissaient le district de Zadrima qu'ils traitaient en pays conquis. En présence de ces désordres, il fut résolu avec le pacha que le commissaire de la Porte, les consuls de France et d'Angleterre et l'évêque d'Alessio se rendraient à Orosch et chercheraient à faire conclure une bessa entre les Mirdites et leur chef. Le vice-consul d'Autriche n'avait pas voulu quitter Scutari.

Après un voyage fatigant, cette commission arriva à Orosch où tous les chefs se réunirent le 12 janvier 1855. Les Mirdites reprochaient au capitaine d'avoir violé les lois du pays et de s'être servi de ses compatriotes pour satisfaire son ambition personnelle; d'avoir consenti à l'incorporation de leurs parents dans le Nizam; enfin, ils lui redemandaient leurs armes et leur solde de six mois qu'il avait, disaient-ils, touchée. Ils ne voulaient plus, ajoutaient-ils, le reconnaître pour leur chef tant qu'ils n'auraient pas été satisfaits.

Après une longue discussion, les consuls finirent par obtenir que les Mirdites laisseraient les routes libres et veilleraient à la tranquillité de la Zadrima, sous la

condition que le capitaine ferait à Constantinople les démarches nécessaires pour leur faire payer ce qui leur était dû et leur faire restituer leurs armes. De leur côté, le commissaire de la Porte et les consuls leur promirent d'écrire dans le même sens.

Alors les bayraktars et les vieillards donnèrent, l'un après l'autre, la *bessa* (on appelle ainsi la promesse solennelle d'oublier les injures, quelles qu'elles soient), et, pour les lier plus étroitement encore, l'évêque d'Alessio fit prêter serment au capitaine d'être juste envers ses sujets, puis aux chefs d'obéir au capitaine. Avant de se séparer, tous s'agenouillèrent et lui demandèrent sa bénédiction. Ce fut un touchant spectacle de voir ces montagnards si superbes envers leurs ennemis, qui jamais ne pardonnent une injure, recevoir avec recueillement la bénédiction de leur évêque et s'unir, avec une dévotion sans hypocrisie, à la prière qu'il adressa à Dieu pour lui demander que l'œuvre commencée eût d'heureux résultats.

L'année suivante, la Porte ne remplissant pas les promesses faites par son commissaire, le capitaine Biba se rendit à Constantinople où, grâce à la bienveillance de l'ambassade de France, justice lui fut rendue, et, pour prix de ses services passés, il obtint le grade de général de brigade et un rang supérieur dans l'ordre du Medjidié.

La nouvelle de la restitution des armes et du rem-

boursement de la solde est arrivée d'autant plus à propos que, fatigués d'attendre et accusant de nouveau leur capitaine, les Mirdites recommençaient leurs incursions dans la Zadrima, et que l'on craignait un nouveau mouvement de leur part.

MONTAGNES D'ALESSIO ET DE MATHIA

Pour en finir avec les diverses tribus des montagnes, il ne me reste plus à parler que de celles qui se trouvent comprises dans le district d'Alessio. Ces montagnes, séparant cette ville des Mirdites, servent, pour ainsi dire, d'avant-garde à ces derniers avec lesquels leurs habitants sont alliés et qu'ils suivent à la guerre. Ces tribus sont divisées en quatre bayracks, savoir :

1° Le bayrack de Schela, dont le principal village est Reché, comprenant deux cents familles, dont cinquante musulmanes, qui forment une population de deux mille deux cents âmes ;

2° Celui de Selite, sur la rive gauche du Mathia, ayant de cent soixante-dix à cent quatre-vingts maisons, dont soixante-dix musulmanes, et une population de mille sept cent cinquante individus.

3° Celui de Skatch, comptant deux cents familles, dont trente seulement professent l'islamisme, et une population de deux mille âmes environ ;

4° Le bayrack de Loura, composé de quatre-

vingts familles, dont la moitié abjura la religion catholique, il y a quarante ans à peine. Le chef de ce bayrack est musulman et l'oncle maternel du capitaine des Mirdites.

Enfin les montagnes proprement dites d'Alessio, toutes habitées par des chrétiens, dont les principaux centres de population sont : Krouensié (tête noire), Boulgaro, Vilia et Non Molon, comptant ensemble de deux mille cinq cents à trois mille habitants.

CHAPITRE V

LES VILLES DE CROJA, — TYRANNA, — PETRELLE, — DURAZZO, CAVAJA, — PEKINI ET EL BASSAM.

Quoique ce travail ait surtout pour objet le pachalick de Scutari, qui comprend la plus grande partie de la Guégaria, je ferai, pour le compléter, la description et l'historique des principales villes, dépendant du gouvernement de Monastir, qui se trouvent sur la rive droite du Scumbi, limite de la Haute Albanie.

CROJA

Croja. — Croja (en albanais *source*), ville inconnue aux anciens géographes, doit son nom aux sources abondantes sortant des montagnes auxquelles elle est adossée. Quelques auteurs, et parmi eux Ortilino, Ferarius, Baudran, pensent que Croja fut construite avec les ruines d'Antigonia. Farlati, auteur si souvent cité et que l'on doit toujours consulter lorsque l'on parle de l'Albanie, ne partage pas cette opinion : « Antigonia, dit-il, se trouvait sur le ver-

« sant sud des monts Acrocérauniens, tandis que « Croja est sur le versant nord qu'arrose l'Ismus, et « sa plaine rejoint Durazzo et Alessio. » Il penche plutôt vers l'opinion de Moletius qui croit Croja située sur l'emplacement d'Éribœa.

Marinus Barletius, dans sa vie de Scanderbeg, et Maurus Orbinus attribuent la fondation de Croja à Charles Topia, aussi appelé Tobia, Tochia et Tofia, d'une noble famille napolitaine, dont les descendants, au temps de Scanderbeg, commandaient le territoire compris entre Tyranna et Durazzo. Ces auteurs font remonter au treizième siècle l'époque de sa fondation. Voici la description qu'en faisait Barletius en 1450 :

« Croja est la plus forte ville et comme la clé de la « nouvelle Épire. D'une petite circonférence, elle est « placée au sommet d'un rocher entouré de tous « côtés de précipices, au pied duquel sont les vastes « plaines où César livra bataille à Pompée. Elle ne put « jamais être prise, car elle est fortifiée par la nature « autant que par l'art. A l'intérieur sont des fontaines « intarissables auxquelles elle doit son nom, car « Croja en albanais signifie fontaine. Elle possède « aussi des campagnes excessivement fertiles, des « forêts épaisses aux arbres tellement élevés que « nulle part on ne pourrait en trouver de plus propres « à la construction des flottes. Elle est éloignée de « quinze milles de Durazzo et de cinquante-sept de « Scutari. Charles Tobia qui la fonda l'entoura

« d'abord de fossés, puis de solides remparts. » Barletius l'appelle avec raison la clé de la Haute Albanie, car tant qu'elle fut au pouvoir de Scanderbeg, les Turcs ne purent s'en emparer.

Origine de la famille des Castriotes. — Tobia, son fondateur, ayant été tué par les Balsa dominant alors en Albanie, ceux-ci s'emparèrent de Croja qui tomba plus tard au pouvoir des Castriotes. La plupart des auteurs contemporains, et après eux, ceux qui ont écrit l'histoire de Georges Castriote, disent que cette famille était originaire d'Émathie. Franciscus Blanchus, évêque de Sappa, dans un livre intitulé *Georgius Castriotus, etc., etc., suis et patriæ restitutus*, édité à Venise en 1636, ne partage pas cette opinion. Suivant lui, les Castriotes descendraient des montagnes de Castrati et leur souvenir y était encore conservé lorsqu'il écrivait. « Dans cette partie de « l'Albanie, appelée vulgairement *As*, confinant avec « le district de Pulati et les Dukadgini, dit Blanchus, « est une tribu appelée Castrati, obéissant à cette « époque à une famille de ce nom, célèbre par son « courage et sa prudence à la guerre, comptant parmi « ses membres plusieurs chefs qui se distinguèrent « contre les Turcs en défendant ces montagnes qui se « glorifient avec raison de n'avoir jamais été sou- « mises. De ce lieu sortirent les Castriotes. Toute « notre population est de cet avis, et il est croyable « qu'elle l'apprit de ses aïeux. Il ne s'est pas encore

« passé un assez long espace d'années, depuis les « temps de Scanderbeg jusqu'à ce jour, pour que sa « mémoire et son origine soient oubliés des nôtres « dont l'usage est, dans les festins, de chanter, sui- « vant la coutume des anciens, l'origine et les hauts « faits de leurs hommes illustres. Si l'on admet qu'il « est facile de se tromper dans les traditions rappor- « tant des faits de la plus haute antiquité, il serait « cependant ridicule d'assurer que toute la popula- « tion d'une vaste province, pour ne pas dire d'un « royaume, se trompe sur un fait qui n'est pas « encore éloigné. » Barletius, dit Farlati à qui j'emprunte cette citation, n'est pas contraire autant qu'il semble à l'opinion de Blanchus; car, s'il se sert du nom générique d'Émathie en désignant le lieu de naissance des Castriotes, c'est que non-seulement Castrati et les régions environnantes étaient comprises dans les confins de l'ancienne Macédoine, mais aussi que sous le nom d'*Emathia* les auteurs latins désignent tantôt une partie de la Macédoine, tantôt tout ce royaume.

Le premier des Castriotes connu comme chef de Croja fut Jean Castriote, à cette époque, l'homme le plus remarquable de l'Épire par sa prudence, sa grandeur d'âme et ses autres vertus. Il eut de Voisava, sa femme, née de sang royal, plusieurs enfants de l'un et de l'autre sexe et s'accrut en richesses et en puissance jusqu'en 1412. Alors il fut contraint de

demander la paix au sultan Amurat qui le soumit à un tribut, emmena ses fils en ôtage à Constantinople et, à sa mort, s'empara de Croja. Trente ans après, Georges Castriote, son plus jeune fils, plus connu sous le nom de Scanderbeg, recouvra l'héritage paternel et rendit la liberté à son pays. Mort en 1467, il laissa son pouvoir à son fils Jean qu'il plaça, par un testament, sous la tutelle et la protection de Venise. Jean, qui était parti pour l'Italie longtemps avant la chute de Croja, s'établit dans le royaume de Naples où il fut comblé d'honneurs, et fixa sa résidence dans une des places données à son père par le roi Ferdinand. Le dernier de ses descendants fut le marquis de Saint-Ange qui périt, le 24 février 1525, à la bataille de Pavie.

Divers siéges de Croja. — Quatre fois Croja fut assiégée par les Turcs ; en mai 1450, le sultan Amurat parut sous ses murs avec une armée que l'on fait monter à cent soixante mille combattants et une artillerie considérable pour cette époque. La ville, défendue par Uranaconte, commandant une garnison qui ne comptait pas plus de deux mille hommes, repoussa tous les assauts qui lui furent livrés, tandis que Scanderbeg à la tête de deux mille hommes d'infanterie et de sept mille chevaux embusqués dans les forêts, harcelant les Turcs de nuit et de jour, interceptant leurs convois, leur fit subir de si cruelles pertes que le sultan dut, au mois d'octobre, aban-

donner le siége et se résoudre à une retraite pendant laquelle il fut continuellement inquiété.

Mahomet II investit une seconde fois cette place, en juin 1464 ; mais le vainqueur de Constantinople, voyant ses efforts échouer devant Croja, quitta le siége, laissant pour le continuer l'Albanais Balabane. Celui-ci ayant, l'année suivante, trouvé la mort sous ses murs, son armée frappée de terreur prit la fuite, abandonnant à Scanderbeg ses armes et ses munitions.

Transporté de fureur à la nouvelle de la défaite de son armée et de la mort de Balabane, le sultan envahissait de nouveau l'Épire en 1466. Après avoir vainement tenté d'enlever Durazzo défendue par les Vénitiens, Mahomet II se présenta devant Croja où l'attendait un nouvel échec. Décimée par les sorties des assiégeants et les attaques de Scanderbeg, son armée fut contrainte de se retirer et ne put qu'avec peine gagner la Thrace où les Albanais la poursuivirent.

Onze ans plus tard, les Vénitiens ayant perdu Dagno et Drivasto, le sultan résolut d'attaquer Croja afin de soumettre ensuite plus facilement l'Albanie. En conséquence, au commencement de 1477, il fit bloquer étroitement la ville pour la prendre par la famine. Francesco Contarino, noble vénitien, commandant alors en Épire, ayant eu connaissance du projet des Turcs, résolut de porter secours à Croja.

Réunissant à la hâte deux mille fantassins et cinq cents chevaux, il attaqua à l'improviste l'armée ottomane, la battit et la poursuivit jusque dans son camp. Profitant de cette diversion, Victurio, gouverneur de Croja, fit une sortie, prit l'ennemi en flanc, le mit en fuite et débloqua la ville. Toutefois cette victoire, par suite de la trop grande confiance de Contarino, se changea bientôt en défaite. Pendant que les Vénitiens pillaient leur camp, les Turcs se rallièrent, reprirent l'offensive et forcèrent les assiégés à rentrer dans Croja, qu'ils bloquèrent étroitement. Les habitants soutinrent vaillamment les efforts de l'armée turque, et ce ne fut que treize mois après que, n'ayant plus l'espoir d'être secourus, le gouverneur consentit à une capitulation permettant à la garnison et aux habitants de se retirer sains et saufs. Confiants dans cette promesse, ils sortirent de la ville avec leurs familles; mais dès qu'ils en eurent franchi les portes, ils furent arrêtés par ordre du pacha et conduits à Constantinople, où Mahomet II fit décapiter tous les hommes, et vendre comme esclaves les femmes et les enfants.

Les habitants restés dans la ville se soumirent au vainqueur et embrassèrent l'islamisme. Aujourd'hui Croja ne compte plus qu'une population de six mille âmes. Sa forteresse, rasée en 1832, par ordre du séraskier Reschid-Pacha, n'a plus aucune importance; elle contient quatre-vingts maisons, deux

mosquées et un sérail tombant en ruines, mais qui dut autrefois être magnifique. Une tour, dans laquelle est une horloge, rappelle seule l'occupation vénitienne. La ville est composée de sept à huit cents maisons jetées çà et là autour de la citadelle, sur le versant d'une haute montagne au sommet de laquelle on aperçoit les ruines d'un ancien château fort. Le séjour de Croja est délicieux en été, et l'œil y embrasse un horizon immense.

TYRANNA

A trois heures de Croja, au milieu d'une plaine admirablement cultivée, dans laquelle sont de nombreuses et riches fermes, est Tyranna, ville ayant une population de vingt mille âmes, dont mille grecs, deux cents catholiques et le reste musulmans.

L'entrée de Tyranna, lorsque l'on arrive de Scutari, est charmante; à droite et à gauche sont deux jolies mosquées, couvertes de peintures éclatantes; un peu plus haut, une tour carrée dans laquelle est une horloge. Ses rues larges ont, de chaque côté, des ruisseaux d'eaux courantes entretenant la fraîcheur et entraînant avec elles les immondices. De toutes les villes de l'Albanie, Tyranna est celle qui a le plus de caractère oriental, chose facile à comprendre, lorsqu'on saura que, malgré son nom,

pouvant faire croire à une antique origine, cette ville, si l'on en croit la tradition, fut fondée il y a environ deux cent cinquante ans.

Il existait alors en Albanie un pauvre bey appelé Soliman n'ayant pour toute domesticité qu'un jeune homme né à son service. Celui-ci, ayant une nuit rêvé que la lune descendant du ciel se reposait sur son épaule et répandait autour de lui une grande clarté, rapporta son songe à son maître qui l'engagea à le quitter pour aller chercher la fortune qui l'attendait et qu'il ne pourrait jamais trouver auprès de lui. L'enfant partit, et Soliman n'avait plus entendu parler de lui lorsqu'un jour il reçut l'ordre de se rendre à Constantinople où l'appelait le grand-visir. Il s'y rendit aussitôt, et quel ne fut pas son étonnement lorsque, dans le premier ministre, il reconnut son ancien serviteur. Celui-ci l'accueillit fort bien, et, lui ayant demandé quelle grâce il pouvait lui faire, il lui donna le commandement du sandjack d'Ochrida qu'il désirait. Un jour Soliman-Bey, s'étant égaré pendant une chasse, vint à Tyranna, qui n'était alors qu'un village de quinze maisons; ce site lui ayant plu, il y fit élever une mosquée et un bazar. Puis, ayant été faire la guerre en Perse où il devait trouver la mort, il ordonna que son corps fût embaumé et transporté dans la mosquée qu'il avait fait construire. Cette mosquée, appelée mosquée de Soliman, se trouve à l'entrée de la ville.

Ethem-Bey, son dernier descendant en ligne directe, eut à supporter de grandes vicissitudes; ennemi des beys de Croja, ses cousins, qui le vainquirent après une longue guerre, il dut fuir en Asie où il erra longtemps sous les habits d'un derviche mendiant. La tradition rapporte que pendant cette guerre, comme il arrivait souvent que des habitants de Croja s'introduisaient au bazar de Tyranna malgré les hostilités, on avait coutume, pour découvrir ceux que l'on soupçonnait, de leur montrer une poutre, et si le prisonnier la désignait par le nom de *trani*, il était immédiatement mis à mort, car les gens de Croja appellent ainsi une poutre, tandis que ceux de Tyranna la nomment *traon*.

Après être resté quelques années en Asie, Ethem-Bey revint à Scutari. Accueilli avec faveur par Mustapha-Pacha, et aidé par les Mirdites, il recouvra l'héritage paternel, mais, ayant pris part à la révolte du gouverneur de Scutari, il fut exilé par le séraskier Reschid-Pacha, qui donna le pouvoir à ses cousins. Ceux-ci, connus sous le nom de Beys de Tyranna, sont aujourd'hui les plus riches propriétaires de la haute Albanie, et l'un d'eux, Achmet-Bey, est mudir de ce district.

Le nombre des catholiques s'étant accru dans ces dernières années, ils obtinrent, en 1856, l'autorisation de construire une petite église.

PETRELLE

A deux heures au sud-ouest de Tyranna sont les ruines de la forteresse de Petrelle, si souvent citée par les historiens de Scanderbeg.

DURAZZO

Durazzo. — La fondation de Durazzo est attribuée par Appien à un roi des Barbares appelé Épidamnus, dont elle prit le nom. Plus tard Dyrrachus, neveu de la fille d'Epidamnus, y ayant ajouté un port, cette ville fut appelée Dyrrachium.

Thucydide et Strabon prétendent qu'elle fut fondée par les Corcyréens. « Épidamnus, dit ce dernier « (liv. VII), fondée par les Corcyréens, tient son « nom de Dyrrachium de la péninsule sur laquelle « elle est située. » Quelques auteurs latins, Pline entre autres, pensent que les Grecs l'appelèrent Épidamnos par suite des dangers qu'y couraient les navires, et que ce nom fut changé en celui de Dyrrachium lorsqu'elle tomba au pouvoir des Romains.

Quand l'empire des rois d'Illyrie s'étendit jusqu'aux monts Acrocérauniens, Dyrrachium, qui jusqu'alors avait conservé sa liberté, fut soumise à son tour.

Quand Gentius déclara la guerre aux Romains, elle se rendit volontairement à la république, qui non-seulement lui conserva ses anciens priviléges, mais encore l'exempta de toute espèce de tribut. Cette ville, réduite plus tard par Auguste en colonie romaine, se couvrit de monuments.

Chassé de Rome par la loi Claudia, Cicéron la choisit pour lieu de son exil. « Je suis venu à Dyrrachium, dit-il dans une de ses lettres, ville libre, « agréable et voisine de l'Italie, mais si son bruit « me gêne, je me rendrai ailleurs. » C'est aussi à Durazzo que se rendirent Pompée et les principaux sénateurs quand ils quittèrent l'Italie; puis, lorsque la guerre civile eut envahi toute l'Épire, Pompée livra, dans ses plaines, deux combats à César.

Après le renversement de la république, Dyrrachium perdit la plus grande partie de ses priviléges et dut se soumettre aux empereurs romains. Lors du partage de l'empire, Dyrrachium obéit aux empereurs d'Orient qui la considéraient comme d'une importance d'autant plus grande pour eux que sa possession facilitait leurs communications avec la Pouille et leur permettait de réprimer la piraterie qui infestait alors la mer Adriatique. Ils la couvrirent donc de remparts et en confièrent la défense et le gouvernement à des chefs choisis dans les plus grandes familles. En 1011, le titre de ducs de Durazzo leur fut donné par l'empereur Michel Curopalate. Les écrivains grecs de cette

époque appellent Dyrrachium la métropole de l'Illyrie, la clef ou le bouclier de l'empire oriental.

Prise par les Bulgares sous le règne de Michel le Paphlagonien, cette ville retomba au pouvoir des Grecs en 1042. Sous le règne d'Alexis Comnène, Robert Guiscard, après avoir conquis la Pouille, traversa la mer et se présenta en 1081, avec une armée de quinze mille Normands, devant Dyrrachium qu'il attaqua par terre et par mer. Sa flotte ayant été détruite par un coup de vent, Robert, échappé à ce désastre, rejoignit son fils Boémond, commandant l'armée de terre. Alexis, qui était venu avec une armée considérable pour faire lever le siége de Durazzo, fut battu par les Normands et eut beaucoup de peine à gagner Ochrida. Toutefois, ne pouvant s'emparer de vive force de Durazzo, Robert convertit le siége en blocus, et ce ne fut que le 15 février 1082 qu'il put pénétrer dans la ville, grâce à la trahison d'un noble Vénitien. Le fils du doge de Venise, à qui Alexis avait fait remettre la place, plusieurs capitaines et un grand nombre de soldats tombèrent au pouvoir des Normands. A la mort de Robert Guiscard, qui eut lieu trois ans après, les habitants de Durazzo, ayant chassé la garnison, retournèrent sous la domination d'Alexis et lui restèrent fidèles jusqu'au moment où les Latins s'emparèrent de Constantinople.

Cédée, en 1206, à Théodore Angelo Comnène, elle ut plus tard conquise par les seigneurs de la maison

d'Anjou qui y comptèrent plusieurs ducs, dont les principaux sont : Philippe, duc de Tarente, en 1294; Jean, fils de Charles II, roi de Sicile, mort en 1335; Charles son fils, mort en 1347 ; Charles II, tué par les ordres de Louis, roi de Hongrie; Louis de Navarre ou d'Évreux, comte de Beamont le Roger. Suivant quelques écrivains, ce dernier vendit, en 1373, le duché de Durazzo à Balsa, prince de la Zetta. Suivant d'autres auteurs, à la nouvelle de la mort de Ladislas, roi de Hongrie et des Deux-Siciles, les Balsa s'emparèrent de Durazzo et la perdirent peu de temps après; puis, Marguerite, reine de Naples, ayant pillé sans motifs des navires vénitiens, la république envoya une flotte mettre le siége devant Durazzo qu'elle prit en 1386, et qu'elle conserva jusqu'en 1501, époque à laquelle elle tomba au pouvoir des Turcs.

L'opulente Dyrrachium n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville, ceinte de murs construits avec les débris d'anciens monuments. De toutes ses splendeurs passées, de ses temples, de cette foule de statues, il ne reste plus rien; les tremblements de terre d'abord, puis, plus tard, l'occupation des Turcs ont tout détruit. Dans les murs entourant la ville sont quelques inscriptions que j'ai copiées; souvent l'on trouve dans les campagnes environnantes des débris de statues et des pierres tumulaires. Des amas de décombres indiquent encore la trace de deux enceintes parfaitement

distinctes, et si l'on faisait des fouilles méthodiques, on retrouverait certainement des statues et l'emplacement des anciens temples[1]. Dans le faubourg non loin des portes, dans des excavations faites pour construire des maisons, l'on a découvert, à trois mètres de profondeur, plusieurs tombeaux renfermant des pièces de monnaies, sur l'une desquelles on crut lire *Monunius*. A une demi-heure de Durazzo est un sépulcre surmonté d'une colonne, au haut de laquelle sont des inscriptions grecques indiquant qu'un centurion et sa troupe toute entière périrent dans un combat livré en cet endroit.

1. Inscriptions existant dans les remparts de Durazzo :

A gauche de la porte de terre :

D. M. S.
P. CLODIO. P. F. VALERIANO.
Q. V. A. VIII.
ET. VALERIÆ. SECUND.
MATRI. EIVS. OPT. CONI.
Q. V. A. XXXIIII.
P. CLODIVS. P. LIBER.
PATER. INFELICISSIM.
ET. CONIVGI. CARISSIM.
POSVIT.

Dans la partie orientale du rempart :

CALOCAERO. GVBERNI.
NICARVS. CONIVNX. PO
VALERIVS. SECVNDVS
CASSIA. EVRYDICA. MEMORIÆ
AMICI. PRODENDÆ
IMPENS. OMNEM. DE. SVO.
TRIBVERVNT
ORTVS. IN. ALIA. EPHYRA....
Le reste est illisible.

A droite de la même porte :

C. IVLIO. C. F.
ARRVNTINO.
Q. V. AN. XI.
MENS. VIIII.
C. IVLIUS. TRVGET.

Près de la porte de la mer :

L. TAVRO. L. F. ÆM
SVLPICIANO. PONTIF.
PRÆF. PRO. II. VIR.
ET. II. VIR. QVINQ. TR. MIL.
ET. TR. MIL. PROLEGATO.
ET. PRÆF. QVINQ. T. STA
TILI. TAVRI. PATRI.

Dans une pierre de marbre un peu plus loin :

DIS. MANIBVS. SACR.
MEMIO. EVPORIONI. VIBIA.
BENEDICTA. CONIVGI. SVO.
BENE. DE. SE. MERITO.
POSVIT.

Durazzo compte à peine deux cents maisons; sa forteresse, dans laquelle on reconnaît le style de tous ceux qui l'ont occupée, tombe en ruines. Elle possède plusieurs mosquées, qui étaient autrefois des églises; celle de la porte de la mer était dédiée à sainte Marie. Cette ville est sous la dépendance du mudir de Cavaja et a une garnison de vingt artilleurs. L'Angleterre et l'Autriche y entretiennent des vice-consuls.

Durazzo a une population de mille neuf cents âmes, dont sept cents sont grecs et cent trente-deux catholiques; son port est bon et les bateaux du Lloyd autrichien y font escale tous les quinze jours. Le commerce de Durazzo, déjà assez important, tend à le devenir davantage chaque année. Une route carossable, reliant Durazzo avec Monastir et la Roumélie, ferait de ce point l'entrepôt de toute cette partie de la Turquie d'Europe. Dans les environs de cette ville et dans ceux de Tyranna il y a des mines fort riches de charbon de terre jusqu'ici inexploitées.

CAVAJA

Au bout d'une plaine d'une lieue et demie de largeur et de cinq de longueur, que l'on prend en quittant Durazzo, et au pied d'une colline se rattachant à la masse centrale de la Candavie est la

petite ville de Cavaja, habitée par une population de quatre mille Musulmans et de mille cinq cents Grecs. Le seul édifice remarquable est le palais des anciens beys qui tombe en ruines depuis qu'il est devenu la propriété du gouvernement.

PEKINI

Sur la rive nord du fleuve Scumbi, à cinq heures de la mer, à sept d'El-Bassam et à cinq heures au sud-est de Cavaja, est la petite ville de Pekini, comptant cent maisons jetées çà et là sur des collines boisées. Au milieu se trouvent un bazar, une élégante mosquée et une tour servant d'horloge : près de là est le palais des beys indigènes qui, restés fidèles au sultan lors du soulèvement de l'Albanie, conservèrent leurs biens et le gouvernement du pays. Il y règne des fièvres dangereuses, surtout à l'époque de la floraison du riz, principale culture des habitants.

EL BASSAM

El-Bassam (l'ancienne Albanopolis), située dans une riche vallée, a une population de vingt mille habitants, dont un cinquième environ professe la religion grecque. Cette ville est en partie entourée

d'une muraille dont la chronique locale attribue la fondation à l'empereur Constantin. Sa population musulmane est la plus fanatique de la Haute Albanie; aucune réforme n'a pu jusqu'ici y pénétrer, et, il y a un an, il était encore défendu aux chrétiens d'avoir des boutiques au bazar. L'on y fait un commerce de laine, de cire et de peaux assez considérable, et l'on y fabrique des platines de fusil très-renommées en Albanie. Sa position au centre des défilés l'appelle à être un jour un grand entrepôt dont le port sera Durazzo. Pour arriver à la ville, en venant de Bérat, l'on traverse un magnifique pont jeté sur le Scumbi.

Tous les habitants des villages environnant El-Bassam étaient catholiques, il y a trente ans à peine; mais pour échapper aux persécutions des Turcs, ils embrassèrent l'islamisme.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MŒURS ET COUTUMES

Les mœurs de la province de Scutari varient suivant les localités, les religions et les races; prenant celles des villes pour point de départ, nous ferons remarquer, chaque fois que l'occasion s'en présentera, en quoi elles diffèrent de celles des villages et des montagnes dont les habitants forment la partie la plus considérable de la population.

Les usages et les coutumes de la province de Scutari sont respectés de tous comme une loi basée sur des principes sévères et inaltérables, au maintien de laquelle les femmes surtout contribuent de tout leur pouvoir. Les hommes aussi y sont fidèles et les conservent avec une constance exemplaire; celui qui les violerait, serait montré au doigt et deviendrait l'objet du mépris universel. Aussi, à toutes les observa-

tions qu'on peut leur faire sur le ridicule ou le danger de certains usages, n'ont-ils qu'une réponse : « C'est l'*adet* (la coutume); ne pas la suivre ou la changer, serait une honte. » Cette résistance passive à toutes les améliorations retardera bien longtemps encore la civilisation de ce pays.

Prenons donc les enfants à leur berceau et suivons-les depuis leur naissance jusqu'à leurs funérailles; ensuite nous passerons en revue les diverses organisations politiques.

Naissance. — Sitôt qu'une femme est enceinte, toutes les attentions lui sont prodiguées, tous ses désirs sont satisfaits, et elle devient l'objet de prédilection de toute la famille. Tout ce qui peut frapper son imagination est écarté avec soin afin d'éviter des accidents. Aussitôt venu à la lumière, l'enfant est lavé avec de l'eau tiède et placé dans un étroit berceau où son pauvre petit corps est serré sans pitié dans de larges bandes de laine.

Baptême. — L'enfant est ensuite présenté aux parents, et le plus ancien de la famille lui donne son nom; quelquefois cependant, cédant aux prières de la mère ou d'un parent qu'on veut honorer, on lui laisse ce soin. Le baptême, chez les chrétiens, remplace cette coutume, et celui qui a servi de garçon d'honneur à l'époux, est toujours parrain du premier-né. Le baptême a lieu le jour même de la naissance, et n'est suivi d'aucune fête. L'accouchée, placée dans

un lit de parade, ayant la tête couverte de la coiffure nationale ornée de sequins, et tous ses colliers au cou, reçoit ce jour-là les visites de félicitations des femmes de sa famille et de ses amies. Quant au mari il se cache, n'entre dans la chambre de sa femme et ne peut voir son enfant que huit jours après sa naissance.

Il était autrefois d'usage d'apporter de riches présents; mais comme les familles, rivalisant entre elles, faisaient ainsi de rudes brèches à leur fortune, l'évêque de Scutari, à la demande des chefs de la communauté, interdit cette coutume sous peine d'excommunication. Depuis lors, chaque visiteuse ne porte plus que des œufs, dont elle frotte la figure du nouveau-né, en lui faisant le souhait d'avoir toujours la face blanche (*paché bar*), expression employée plutôt au moral qu'au physique, c'est-à-dire, de n'avoir jamais à rougir de ses actions.

Généralement la mère nourrit son enfant, et il faut un empêchement physique pour qu'elle ne remplisse pas ce devoir qu'elle considère comme sacré. Les femmes albanaises sont excessivement bonnes pour leurs enfants et surtout pour leurs garçons dont elles se font les esclaves. Jamais elles ne les frappent, jamais elles ne les menacent; cet amour aveugle est poussé si loin que, plutôt que de les voir pleurer, elles leur laissent faire toutes leurs volontés, et n'ont pas même la force de les contraindre à

prendre les remèdes qui leur sont ordonnés ; aussi, bien souvent ces pauvres créatures ont dû la mort ou des infirmités à ce manque de volonté. Comme toutes les mères, elles endorment leurs enfants avec des chansons dont quelques-unes ne manquent pas d'originalité. En voici une qui est aussi, je crois, rapportée par M. Hahn dans ses *Études albanaises :*

« Meh ! meh ! oh agnelet ! où allas-tu paître ce soir ?
« Dans le pré et sous les cerisiers. Qu'y vis-tu ? Deux oi-
« seaux, deux jumeaux. Quelles chansons disaient-ils ?
« Chili ! chili ! mangouli ! j'ai vu la vielle femme aux épis
« sonnant le tube noir. »

« Prépare le dîner et viens chez nous. Je n'ai personne
« pour laisser auprès de la jument. Laisse-la près du coq.
« Qui l'a mariée ? Le bouc noir et la brebis blanche. Lots-
« chori ! Plotschori ! barbe de quenouille de lin. »

« Allons prendre des gluaux, nous attraperons des oi-
« seaux dans les buissons et nous les mettrons sur la ju-
« ment. La jument fut laissée à Durazzo, dans la Nahia du
« poulet (terme de mépris, poulet est un homme timide,
« comme le coq homme courageux). Le poulet se lava la tête
« et le coq s'empara de sa parure, parure de ce coq couvé
« par la chaleur humaine (que l'on dit plus brave que les
« autres). Et ce coq jura : non par Saint-André ! non, vous
« ne verrez pas le petit rouge-gorge. Mais j'allai pour le
« voir, je trouvai qu'il n'était pas lavé. Je voulus l'embrasser
« mais il était malpropre. »

« Oloria! Boloria! Le maître m'envoya chercher le crible « et une planche pour faire les galettes. Pour lui prendre « une épouse, une belle épouse, et il me dit : Je ne lui ferai « aucun mal, je ne la ferai pas mourir, mais je l'enverrai « avec les brebis et les chèvres, et lui donnerai du pain et « des noisettes. »

Éducation. — L'éducation donnée aux enfants est purement domestique; le soin en est laissé aux mères, pour les filles jusqu'à l'époque de leur mariage, pour les garçons jusqu'à huit ou neuf ans. A cet âge, les enfants des familles chrétiennes les plus riches vont à l'école où, au lieu de leur enseigner leur langue, on leur apprend quelques éléments d'italien et de calcul. A treize ans, ils ne suivent plus ces écoles; leur éducation morale est finie, et les parents ne s'occupent plus que de les placer, les uns comme garçons de boutique, les autres comme apprentis. A partir de ce moment toutes leurs idées sont tournées vers les intérêts matériels. Aussi, à de rares exceptions, l'Albanais ne sent pas le besoin de s'instruire, ne comprend pas la vie intellectuelle et la méprise chez autrui. Quant aux femmes, ayant adopté le genre de vie à la turque, elles ne savent ni lire ni écrire et ne s'occupent que des soins du ménage.

Diverses phases de l'éducation en Albanie. — Cependant la nature a doté l'Albanais d'une rare intelligence. D'où vient donc son peu de propension pour

l'étude et pour une amélioration morale? Si l'on examine les vicissitudes qu'eut à subir l'Albanie, on est forcé d'y attribuer en partie cette indifférence. En effet, divisée en trois croyances, l'Albanie, plus que toute autre province, fut en proie à un fanatisme religieux, qui, plus fort que les liens du sang, inspira aux divers cultes le mépris, la haine et la jalousie des cultes différents, et a neutralisé ainsi l'homogénéité de la race.

A cette cause vint s'adjoindre la féodalité qui en perpétua les effets; chaque ville, chaque contrée ayant dès lors un intérêt, des besoins différents, les haines se firent jour de toutes parts, les crimes furent autorisés, les cruautés récompensées, et les Albanais se firent entre eux une guerre mortelle pour servir l'ambition d'une caste qui les opprimait, caste qui, quoique affaiblie sous le sultan Mahmoud, conserva jusqu'aujourd'hui, dans la Haute Albanie surtout, son influence et ses prérogatives qui tinrent en échec la volonté souveraine.

Au milieu de tant d'éléments contraires, chaque croyance, pour marquer de plus en plus sa séparation des autres, tenta, de son côté, de substituer à l'idiome national la langue à laquelle elle se rattachait le plus directement. L'étude du turc, de l'italien ou du slave fut alors introduite dans les écoles, et, malgré les efforts que tentèrent quelques prêtres indigènes, ayant à leur tête monseigneur Bogdan,

archevêque de Prisren, dont il reste encore un ouvrage, l'albanais fut mis en oubli.

Enfin les guerres des puissances chrétiennes contre la Turquie, et surtout celle de l'Autriche sous Marie-Thérèse eurent des conséquences déplorables pour la civilisation albanaise. A cette époque, l'instruction était encore en honneur parmi la population catholique de l'Albanie, dans les provinces de Prisren et d'Uskiup, comme le prouvent les quelques documents écrits en langue albanaise datant de cette époque, qui nous sont restés et deviennent chaque jour plus rares. Alors cette population, séduite par les promesses des généraux autrichiens, se joignit contre la Turquie à l'armée ennemie qu'elle considérait comme combattant pour la foi et la liberté des cultes. La paix faite, les malheureux chrétiens furent oubliés; le gouvernement ottoman tourna ses armes contre ses sujets rebelles, et la persécution devint telle que la plupart des chrétiens furent contraints de se réfugier dans les montagnes où, pour ne pas abjurer, ils prirent des noms turcs. De là proviennent les chrétiens occultes dont il sera question plus tard. Le clergé eut alors à souffrir plus que personne, et les Turcs, espérant anéantir le catholicisme dans cette province, défendirent aux prêtres l'exercice de leur ministère sous peine de mort. Scutari et les Mirdites, qui avaient épousé la cause des Turcs, furent seuls épargnés. Alors le clergé albanais, qui s'occupait à in-

struire le peuple, dut quitter le pays, et l'archevêque Bogdan, obligé de se réfugier à Raguse, se vit enlever tous ses manuscrits.

Terrifié, le clergé se renferma désormais dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques; ne cherchant plus à prévenir ou combattre le mal, mais à se soumettant à la barbarie, il se contenta de prêcher la résignation et la patience et de faire tous ses efforts pour maintenir les Albanais dans la foi de leurs pères. Peu à peu les beautés de la langue tombèrent en oubli, tous les monuments écrits disparurent, la gloire passée ne fut plus qu'un souvenir au lieu d'être un stimulant, et il ne resta plus que des traditions tronquées ou inexactes. Il faut donc aujourd'hui être indulgent pour un peuple qui a tant souffert; il faut lui savoir gré, ainsi qu'à son clergé, d'avoir conservé intacte sa religion au milieu des persécutions lorsqu'on lui offrait richesses, tranquillité, honneurs, s'il voulait l'abandonner. Il eut, en effet, de bien terribles épreuves à subir, et le temps n'est pas loin encore où l'Albanais chrétien, loin de penser à la civilisation et à l'étude, s'estimait bien heureux lorsqu'il était certain de pouvoir conserver à ses enfants un morceau de pain baigné de sueurs et quelquefois de sang.

Venue des missionnaires. — Plus tard des missionnaires furent envoyés de Rome; mais trouvant le clergé indigène désorganisé et peu instruit, étrangers

eux-mêmes aux coutumes et à la langue du pays qu'ils habitaient, forcés d'être prudents afin de ne pas porter ombrage aux Turcs, ils durent se contenter de remplir leurs devoirs spirituels et ne purent s'occuper de l'éducation morale de leurs ouailles, qui s'y montraient d'ailleurs peu disposées. Comme nous le verrons dans l'histoire de l'Église et des missions albanaises, beaucoup de ces missionnaires, malgré cette réserve, eurent la gloire du martyre.

Cependant les temps devinrent meilleurs : l'Autriche, dans des vues bienfaisantes autant que politiques, jeta les yeux sur cette province. A son instigation, Rome, pour remédier au mal et au relâchement du clergé, envoya dans tous les diocèses des évêques étrangers. Pleins de zèle et de charité évangélique, ces prélats apportèrent, il faut le reconnaître, de grandes améliorations. Munis de firmans, appuyés par le consulat d'Autriche, seul alors à Scutari, ils purent faire entendre leurs plaintes, et quelque adoucissement fut apporté au sort des catholiques. Grâce a leurs soins, le clergé indigène se moralisa chaque jour davantage; toutefois ces prélats ne purent rien ou bien peu de chose pour l'éducation du peuple; les moyens leur manquaient. D'ailleurs, malgré leur zèle apostolique, ils durent jeter, eux aussi, un regard de regret sur leur patrie; et l'élévation assez récente de deux d'entre eux à des évêchés importants de l'empire d'Autriche leur donnant l'espérance d'y rentrer,

diminua cette abnégation dont ils avaient d'abord donné tant de preuves.

L'introduction des évêques étrangers froissa l'amour-propre national des Albanais. Si les vieux prêtres qui ne désiraient qu'une cure où ils pussent finir tranquillement leurs jours dans l'accomplissement de leurs devoirs, les virent arriver sans regret, il n'en fut pas de même des jeunes prêtres élevés et instruits à Rome. Ceux-ci supportèrent et supportent encore impatiemment ces choix qu'ils considèrent comme une insulte à leur nation. Séquestrés dans les montagnes, éloignés du mouvement, ils accusèrent leurs supérieurs d'injustice et attribuèrent la nomination des prélats autrichiens à la politique d'une puissance voisine et à son désir d'étendre et d'assurer son influence sur les populations albanaises.

Venue des jésuites. — Un moment cependant un rayon d'espérance luit pour les chrétiens d'Albanie; les jésuites, appelés par monseigneur Guillelmi, arrivèrent à Scutari. Personne plus qu'eux n'était propre à régénérer le pays; comprenant que pour réussir dans la mission qui leur était donnée, il était nécessaire d'entrer dans l'intimité du peuple, de se l'attacher et de le captiver en prêchant, ils s'adonnèrent à l'étude de la langue, ouvrirent des écoles, visitèrent les malades sans distinction de croyances, leur fournirent gratuitement des médicaments. Ce qui devait leur attirer des bénédictions fomenta des

haines et des jalousies; les médecins, privés de leur clientèle, excitèrent les musulmans fanatiques; la création d'un couvent de filles, si contraire aux usages du pays, sema la défiance dans les familles; enfin, il faut bien le dire, d'autres prêtres, hostiles à cet ordre se joignant aux mécontents, il s'éleva contre eux des clameurs fâcheuses.

Destruction d'une école. — Il ne fallait plus qu'une occasion pour perdre les jésuites : la malveillance la trouva, en répandant le bruit que, sous le prétexte d'une école, ils faisaient construire une église. Le parti fanatique turc, poussé par certains chrétiens et se basant sur ce que cette prétendue église était édifiée sans ordre de la Porte, ameuta la populace, qui détruisit l'édifice commencé, et les révérends Pères furent contraints de quitter l'Albanie.

Fondation d'un séminaire. — Les événements de 1848 arrivèrent; les subsides manquant, on ne put penser à ouvrir d'autres écoles; il n'en existait qu'une seule, créée par un Napolitain réfugié, qui recevait une cinquantaine d'enfants des meilleures familles. Jamais, malgré les efforts des consuls, les chrétiens n'avaient pu s'entendre pour établir des institutions publiques, lorsqu'à la fin de 1855, l'empereur d'Autriche donna une somme de huit mille florins pour la construction d'un séminaire albanais et constitua un secours annuel de trois mille florins pour l'entretien des élèves et des professeurs. Le collége de la

Propagande donna de son côté une somme de quatre mille scudis.

Les évêques se divisèrent sur le choix de l'ordre qui devait diriger cet établissement. Quelques-uns pensèrent aux lazaristes, mais cette idée fut repoussée; ces prêtres étant Français, l'on pensa que le but que l'on se proposait n'eût pas été atteint; l'on craignit de déplaire à l'Autriche, qui affecte de se poser comme la protectrice spéciale du catholicisme en Albanie. Ainsi, dès l'origine et avant même que cet établissement fût fondé, on eut le tort de lui donner, dans des discours qui furent répétés, une couleur politique, et il en résulta des préventions fâcheuses. Enfin, les jésuites furent choisis et la direction fut confiée au R. P. Néri, prêtre respectable et instruit comme tous ceux de son ordre; il était alors curé de Durazzo, où il s'était fait aimer de tous et avait montré, pendant le choléra, le plus admirable dévouement.

Sa destruction. — Arrivé à Scutari, le révérend Père comprenant le danger de tout ce qui pouvait avoir un caractère exclusif, demanda pour professeurs des Pères de toutes les nations, et assuré de la protection du pacha, grâce à l'appui des consulats de France et d'Autriche, il commença ses travaux. Le séminaire était assez avancé et le père Néri espérait pouvoir bientôt recevoir des élèves, lorsque les préventions existant contre les jésuites se ravivèrent

tout à coup. D'un autre côté, la publication du Hat-houmayoum de 1856 ayant produit une grande exaltation parmi les musulmans, le parti des ulémas, profitant des fêtes du Baïram, fit une manifestation à la suite de laquelle le gouverneur, qui n'avait pas beaucoup de forces à sa disposition, permit, le 12 juin 1856, la destruction du nouveau séminaire. La Porte accorda plus tard une indemnité, et l'établissement est aujourd'hui reconstruit. Cette institution, où les indigènes seront seuls admis, rendra plus tard inutile la nomination de prélats étrangers, la plupart sujets d'une puissance voisine.

Fondation d'écoles. — Un secours annuel de mille huit cents florins fut aussi donné par l'Autriche à l'évêché pour l'entretien de trois écoles élémentaires gratuites, qui devaient être placées sous la surveillance du consulat d'Autriche et dirigées par des professeurs de cette nation. Ces écoles, ouvertes au commencement de 1856, ont aujourd'hui cent cinquante élèves environ, mais malheureusement l'italien est la seule langue qu'on y enseigne, et l'on y néglige entièrement l'étude de l'albanais et du turc.

En voyant toutes les écoles fondées et entretenues par l'Autriche, l'on regrette à tous les points de vue que la Porte ne prenne aucune mesure pour affranchir ses sujets de cette tutelle.

Enfants turcs, leurs jeux. — A sept ans les enfants turcs sont circoncis, et c'est pour les familles

riches l'occasion de fêtes qui durent plusieurs jours. A neuf ans, les chrétiens font leur première communion; cet acte si imposant en Europe et qui laisse dans les esprits un souvenir ineffaçable, n'est encore en Albanie, à cause du souvenir des persécutions, entouré d'aucune pompe extérieure.

A douze ans, comme nous l'avons dit plus haut, les enfants sont conduits au bazar et placés soit comme garçons de boutique, soit comme apprentis; ils suivent presque toujours la profession de leurs pères. La classe aisée des musulmans, qui méprise le commerce et l'industrie, laisse ses enfants dans les *Médrézés* où l'on leur enseigne le turc, et les habitue de bonne heure à se servir de leurs armes.

Quant aux habitants des villages ou des montagnes, n'ayant pas d'école et regardant l'étude comme une chose inutile, bonne tout au plus, disent-ils, pour des prêtres et de nature à efféminer les hommes, ils apprennent à leurs fils à se suffire à eux-mêmes dès leur plus jeune âge. Lorsqu'ils sont plus forts, ils aident leurs pères dans les travaux des champs, gardent les troupeaux et, ayant toujours des armes entre leurs mains, deviennent bientôt d'habiles chasseurs et tireurs. Excessivement tenus, il ne leur est permis de se réunir pour se divertir qu'aux jours d'assemblée de leurs tribus ou lors des fêtes religieuses. A ces occasions et sous l'œil des chefs des tribus ou des villages, qui récompensent les vain-

queurs et les comblent d'éloges et de caresses, ils s'exercent au tir à la cible, ou luttent de force et de vitesse à la course.

Chez les Turcs il est permis aux enfants de douze à quinze ans de former entre eux des associations et, à l'imitation des adultes, ils se donnent des fêtes appelées *Téférikh*, qui ont presque toujours lieu au mois de mars. Pour former les fonds nécessaires, chaque association choisit dans son sein un certain nombre d'individus, ordinairement les plus effrontés et les plus mauvais sujets de la bande, qui, parcourant les rues, la liste de leurs compagnons à la main, entrent dans les maisons des membres ou des amis de leurs familles pour y ramasser un peu d'argent, s'adressent aux passants qu'ils importunent jusqu'à ce qu'ils en aient obtenu quelque chose, et surtout aux chrétiens qui, dans la crainte d'être maltraités, n'osent jamais leur refuser. La collecte finie, le *Téférikh*, commencé par un dîner, se termine par des jeux d'adresse ou de gymnastique, des batailles simulées où les pierres servent de projectiles. Puis les vainqueurs retournent chez eux bannières déployées, entonnant, en signe de victoire, les chants de leurs aïeux, tandis que les vaincus, la tête basse, se sauvent dans toutes les directions. De ces jeux d'enfants naissent souvent les haines qui, plus tard, ne s'éteignent que dans le sang. Grâces à ces exercices corporels, la jeunesse musulmane se distingue des

chrétiens des villes par la grâce, la force et la belle prestance.

Jeunes filles turques. — Élevées suivant les préceptes du Coran, les jeunes filles musulmanes peuvent jusqu'à douze ans sortir sans voile. Elles apprennent à lire et à écrire sous la direction de femmes âgées et de bonnes mœurs, qui tiennent des écoles publiques situées dans les quartiers musulmans. Lorsqu'elles ont atteint l'âge de puberté, les jeunes filles sont cachées à tous les regards; leurs parents les plus proches sont seuls admis à les voir. Jamais elles ne sortent de la maison paternelle, où elles s'occupent des soins du ménage, apprennent à coudre, à broder, à faire les étoffes en soie qu'elles tisseront plus tard de leurs propres mains, quelles que soient leurs richesses et leur position, pour former le trousseau qu'elles porteront à leur époux.

Jeunes filles chrétiennes. — Les familles chrétiennes ont ces mêmes usages; seulement elles laissent grandir leurs filles dans la plus profonde ignorance et les privent de toute éducation religieuse ou morale. L'usage leur défendant d'aller à l'église, ce sont leurs pères ou leurs mères qui leur enseignent les prières, et qui leur font observer les pratiques extérieures de notre religion. Quant à l'enseignement dogmatique et moral, il n'en peut être question, puisque les parents eux-mêmes n'en ont pas la moindre notion. Il y a là un vice immense qui frappe l'esprit de tous ceux qui

se sont occupés de l'Albanie ; l'ignorance des femmes est la pierre d'achoppement sur laquelle viendront se briser toutes les tentatives de civilisation ou d'amélioration des chrétiens albanais.

A quoi peuvent servir des écoles pour les garçons ? Quels fruits porteront-elles si, lorsqu'ils rentrent chez eux, les enfants ne trouvent aucun écho aux leçons qu'ils viennent d'entendre. Sans l'éducation des femmes, on bâtira sur le sable. Cette vérité commence à se faire jour ; on ne peut donc qu'appeler de tous ses vœux le moment où des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul viendraient à Scutari ouvrir des écoles, comme elles l'ont fait à Smyrne et à Salonique, etc., etc. Est-il permis de le dire ? si ce bienfait ne s'est pas étendu à l'Albanie, s'il n'y est pas encore venu des Sœurs de la Charité, que les chrétiens qui les ont vues à l'œuvre ailleurs désirent ardemment, c'est que, d'un côté ils ne sont pas assez riches, ou, pour mieux dire, pas assez unis pour former les fonds nécessaires à un établissement de ce genre ; et que, d'un autre côté, les évêques n'ont fait aucun effort pour provoquer cette mesure, quoique la plupart d'entre eux reconnaissent la nécessité de cette institution.

Les jeunes filles chrétiennes apprenaient autrefois à broder en or et y étaient excessivement habiles ; malheureusement cet art tend à se perdre par suite d'une défense de l'autorité ecclésiastique portée à la

demande des principaux chrétiens qui établirent une loi somptuaire.

Jeunes filles de la montagne. — Quant aux filles de la montagne et des villages de la plaine, elles restent découvertes, vont à l'église, parlent et plaisantent avec les jeunes gens, qui les respectent. Elles sont généralement occupées à la garde des troupeaux et apprennent de leurs mères à filer la laine de leurs moutons et à tisser les draps grossiers qui servent à leur habillement et à celui de leurs parents.

Le sort de la jeune fille de la montagne dépend entièrement de son père et de ses frères; ils en disposent à leur gré; c'est à eux qu'elle est demandée en mariage. Ce sont eux aussi qui l'accordent, sans lui en faire part, et qui touchent, pour prix de leur consentement, une somme variant de 500 à 800 piastres turques (100 à 175 francs) suivant la renommée ou la richesse de leur famille.

Cheveux et barbe. — Les Albanais se rasent, en général, la barbe et la tête, ne laissant croître à l'occiput qu'une longue mèche de cheveux, les Turcs par précepte religieux, les chrétiens comme ornement; ils portent de longues moustaches, ont soin de leurs cils et de leurs sourcils qu'ils ont presque tous bien fournis et bien dessinés; ils s'épilent avec soin toutes les autres parties du visage. Les musulmans, dans la vieillesse, laissent croître leur barbe, pour montrer, disent-ils, leur repentir des erreurs

passées et leur disposition aux œuvres pieuses. Les hodjas et les ulémas portent aussi la barbe entière. Depuis quelques années, les jeunes chrétiens qui ont vécu à Venise et à Trieste laissent croître leur chevelure, et au grand scandale de leurs concitoyens, se servent d'odeurs et de pommades. Cet usage tend à se généraliser, et la nouvelle génération se distinguera des Turcs par sa longue chevelure.

Costume des musulmans. — Le vêtement des Scutarins est riche, mais fort lourd. Les musulmans portent la fustanelle, espèce de jupe plissée en étoffe de coton blanche, descendant jusqu'au genou et composée d'une quantité de bandes, cousues ensemble, plus large en bas qu'à la ceinture. Les fustanelles des personnes riches ont de cinq cents à sept cent cinquante bandes. Sous la fustanelle est un pantalon blanc de soie ou de coton. Vient ensuite le *dolama* de drap écarlate, espèce de redingote dont les basques et les coins sont ornés de riches passementeries d'or et de soie noire, et dont les manches fendues, que l'on porte presque toujours pendantes, sont doublées de soie brodée en or. Par-dessus ce vêtement se met la *bress*, ceinture de soie longue de huit ou dix mètres avec laquelle on se serre au-dessus des hanches : le dolama est drapé en arrière par la bress et ne doit jamais dépasser la fustanelle.

Sur le dolama se passe la *caïmadan*, gilet de drap écarlate à manches brodé de soie noire par devant

seulement. Dans l'été, le caïmadan est en soie de couleur voyante. Enfin, par-dessus ce dernier vêtement est un autre gilet sans manches appelé *jelek*, orné de chaque côté de boutons d'argent doré ou de passementerie, et plus ou moins couvert de broderies d'or et de soie, suivant la richesse ou l'élégance de celui qui le porte.

Pour compléter ce costume, de longues guêtres appelées *desluk* couvrent toute la jambe à partir du genou jusqu'à la chaussure qu'ils recouvrent en partie. Ces guêtres faites aussi de drap écarlate sont richement brodées en or et en soie noire. La chaussure est une babouche en cuir rouge découverte sur le cou-de-pied et dont l'extrémité est ronde. Les musulmans mettent rarement des bas. Les jeunes gens ne portent pas de manches au caïmadan et n'ont les bras couverts que de leurs larges chemises de soie : jeunes ou vieux ont pour coiffure un grand fez droit. Les taleb et les ulémas portent un turban (cialma) de mousseline blanche; ils ont adopté la longue robe orientale de couleur sombre et remplacent la fustanelle par un large pantalon de drap.

Les musulmans marchent toujours armés de deux pistolets garnis d'argent, soutenu dans un *sila*, ceinture composée de plusieurs feuilles de cuir rouge, dans laquelle se mettent aussi le yatagan et l'*arbi*, baguette de fer servant à charger les armes, dont la tête, chez les gens riches, est en argent ciselé. Cette

baguette renferme souvent une pince pour prendre le feu. A la courroie attachant le sila pendent deux ou trois cartouchières en métal; puis une petite boîte contenant de l'huile et ce qu'il faut pour nettoyer les armes. Le luxe des Albanais musulmans consiste dans la richesse de leurs armes; souvent tout ce qui, chez nous, est en bois dans les pistolets, est, chez eux, en or, en argent richement ciselé ou couvert d'ornements de filigrane. Il en est de même pour la poignée et le fourreau du yatagan.

Costume des chrétiens. — Les chrétiens de la ville portent à peu près le même vêtement, seulement le rouge est remplacé par une couleur sombre, et les ornements sont en soie noire. L'habillement des négociants est sévère; il se compose d'un large pantalon de percaline noire descendant jusqu'au genou et orné de broderies de soie rouge aux extrémités et à la ceinture, du *jelek* et du *caïmadan* violet, sur lequel ils mettent le *jubé*, espèce de toge sans manches, de couleur sombre, brodée en soie noire et tombant jusqu'au mollet. De longs bas de coton ou de laine blanche, des babouches rouges et un fez complètent ce costume. Dans l'hiver, ils marchent toujours couverts d'un long caban noir à grands poils retenu sur leur tête par le capuchon; dans l'été, ils le remplacent par une écharpe blanche de coton qu'ils jettent sur l'épaule et dont ils se couvrent la tête, au champ où l'on célèbre la messe, pour se garantir des rayons du soleil.

Quoique aucun ordre formel ne le leur interdise, il est peu de chrétiens qui portent des armes en ville, mais tous en possèdent chez eux.

Costume des montagnards. — Les Albanais des montagnes et les Mirdites portent à peu près le même vêtement, mais en un drap blanc grossier fabriqué par leurs femmes et orné de galons de laine noire; seulement le bas du jubé, plus court que celui des citadins, a quatre fentes, deux de chaque côté et deux par derrière pour faciliter la marche. Les plus riches d'entre eux, les *bayraktars* et les *bouloukbachis* portent ordinairement un caïmadan écarlate garni de galons d'or. Leur chaussure est l'*opank,* sandale faite de cordons de laine tressés dont la semelle est en cuir vert. Pour les riches, le fez rouge, pour les autres une calotte de feutre blanc complètent ce costume. Les montagnards ne portent ni chemise ni caleçon. Pour se garantir du froid ou de la pluie, ils ont un petit manteau de laine noire à franges et sans manches, ne descendant pas plus bas que les reins, et dont le collet se met sur la tête en guise de capuchon.

Jamais le montagnard ne fait un pas hors de sa maison, ne fût-ce que pour aller puiser de l'eau dans sa cour, sans ses pistolets et son fusil. Comme tous les Albanais, le montagnard aime les armes de luxe; il peut, chez lui, manquer du nécessaire; il est heureux et fier, si, lorsqu'il sort, il a des pistolets et un yatagan garnis d'argent et un fusil à la crosse ornée

de nacre de perle. Les pistolets des montagnards peu aisés sont très-longs et très-lourds ; la crosse, presque droite et terminée par un pommeau pointu, est en laiton artistement sculpté ; ces armes se fabriquent à Prisren, à Jakova et à Kalkendélé (*Totova*).

Les musulmans, dans leurs mosquées, comme les montagnards chrétiens dans leurs églises, ne déposent jamais leurs armes pour faire leurs prières ; dans leurs réunions publiques, dans les festins comme en présence de l'autorité, les uns et les autres restent armés, et jusqu'ici l'on n'a pu leur faire perdre cette coutume. Il faut reconnaître cependant que jamais les Albanais ne font usage de leurs armes dans leurs assemblées, car ils sont imbus de ces maximes qu'ils répètent souvent : Que c'est la raison et non la force qui doit régler les affaires du pays ; que, dans la prière à Dieu, les armes n'empêchent ni la contrition ni le recueillement ; que, dans les divertissements, elles servent à maintenir le respect que l'on se doit les uns aux autres ; enfin, que c'est un devoir de se présenter armé devant les chefs politiques afin qu'ils n'oublient pas qu'ils s'adressent à des hommes toujours prêts à répandre leur sang pour l'indépendance de leur pays.

Costume des femmes musulmanes. — Les femmes musulmanes sont généralement belles, de haute taille, bien faites et d'une blancheur admirable ; comme elles font usage de compositions minérales pour se teindre le visage, elle sont vite ridées et ont presque

toutes une vilaine dentition. Les chrétiennes sont plus fortes, moins gracieuses et rarement jolies; quant aux montagnardes, elles sont robustes, mais de petite taille.

Les Albanaises musulmanes portent des chemises d'une étoffe de soie faite dans le pays ou de gaze rose, garnies de broderie d'or sur le devant et aux manches qui sont toujours très-larges; des caleçons de même étoffe ou de coton blanc. Le premier vêtement qu'elles mettent par-dessus la chemise et les caleçons est un corsage étroit, mais gracieux, fait ordinairement de velours richement brodé sur la poitrine, garni de galons d'or et s'attachant par deux gros boutons d'argent doré. Ce corsage remplace le corset et soutient la gorge. L'été les femmes musulmanes restent ainsi vêtues dans l'intérieur de leurs maisons, et lorsqu'elles sont seules, le caleçon est maintenu par une ceinture de gaze ou de soie.

Dans les autres saisons, ou lorsqu'il vient des visites, elles mettent de larges pantalons de percaline de couleur ou de mousseline blanche dont les extrémités sont brodées en or et tombent jusqu'à la cheville. Une ceinture de cachemire ou de soie, aux couleurs voyantes, leur serre la taille, et leur costume est complété par une jaquette de soie, de drap ou de velours à manches larges, et un *jubé* ou redingote ouverte, sans manche, couverte de broderies d'or et de soie noire.

Leurs cheveux sont séparés en trois parties; l'une flotte sur leurs épaules, les deux autres tressées entourent la tête sur laquelle elles placent un petit fez rouge, orné d'un gland d'or et de soie et couvert de paillettes et de perles fines. Cette coiffure, excessivement gracieuse, est fixée par un mouchoir de soie. Autrefois les femmes turques allaient toujours les jambes nues; aujourd'hui elles portent des chaussettes brodées et ont à leurs pieds des babouches de cuir jaune, doublées en drap rouge.

Leurs bijoux consistent en pesantes boucles d'oreilles d'or de diverses formes, mais composées, le plus ordinairement, d'un anneau dans lequel est placée une longue plaque triangulaire, ayant à son extrémité des sequins d'or de Venise. Au-dessous de cette coiffure, les Albanaises musulmanes mettent le *periscian*, espèce de diadème formé d'un réseau de perles fines, auquel sont appendus des perles et des sequins tombant sur le front et les tempes. Enfin, autour du cou et descendant jusqu'à la ceinture sont des filets de perles fines et des colliers de sequins.

Ce vêtement est riche et gracieux, mais il choquerait nos idées de bienséance, car il laisse celles qui le portent presque tout à fait découvertes jusqu'à la ceinture. De même que les hommes préfèrent la couleur rouge, les femmes choisissent de préférence le vert; lorsqu'elles sont en deuil ou avancées en âge, elles s'habillent de brun.

Costume des femmes chrétiennes des villes. — L'habillement des Albanaises chrétiennes habitant les villes ne diffère de celui des musulmanes que par la couleur du jubé et des pantalons, qui sont toujours violets, et par leur coiffure. Les chrétiennes coupent leurs cheveux sur les côtés, de manière à former des bandeaux carrés couvrant les oreilles; elles laissent croître le reste de leurs cheveux qui, réunis en une seule tresse et roulés sur le sommet de la tête, affectent la forme d'un casque. Les cheveux sont ensuite recouverts d'un mouchoir sur lequel s'attache le *selman*, pièce d'étoffe cachée par des broderies d'or, des paillettes, des perles et du corail.

Chez les jeunes filles le corsage ouvert est remplacé par un gilet croisant sur la poitrine; l'or, les broderies, la soie et le velours leur sont interdits.

Les Albanaises musulmanes portent quelquefois le *jaschmack*, mouchoir de mousseline blanche dont elles s'enveloppent la tête et le cou de manière à ne laisser voir que leurs yeux; mais elles sortent, le plus souvent, couvertes seulement du *binisc*, long manteau de drap fin richement brodé avec lequel elles se cachent la figure, mais qu'elles savent fort bien entrouvrir, comme par hasard, lorsqu'elles sont jeunes et jolies. Autrefois les femmes chrétiennes ne sortaient jamais la figure découverte; elles commencent à abandonner cet usage, et ne se servent du *jaschmack* que lorsqu'elles sont obligées d'aller dans les

quartiers turcs. En hiver comme en été, elles portent un lourd et disgracieux manteau rouge pâle, appelé *yapandjé*, d'étoffe grossière, orné sur le devant d'une croix brodée en soie jaune et ayant la forme d'un burnous dont le capuchon est remplacé par un morceau d'étoffe carré se relevant sur la tête. Suivant une tradition, il y a cinquante ans à peine, les femmes chrétiennes portaient le même manteau que les musulmanes, mais un pacha indigène étant devenu amoureux d'une femme catholique, qui préféra la mort à l'apostasie ou au déshonneur, il fut ordonné aux chrétiennes de porter un vêtement qui pût les faire distinguer.

Costumes des montagnardes. — Les costumes des femmes des environs de Scutari et des autres montagnes varient tellement, qu'il serait difficile d'en faire une description complète. En général, leurs vêtements sont faits de drap grossier qu'elles tissent elles-mêmes. Des *jubés* très-serrés et très-courts, ornés de franges de laine et de broderies jaunes et rouges, d'un dessin fort original, forment la partie principale du costume des montagnardes, costume complété par un gilet fermé et deux tabliers descendant jusqu'aux talons; l'un excessivement orné se place par devant et l'autre par derrière; ils sont fendus sur les côtés pour faciliter la marche. Ces femmes portent deux ceintures, l'une de cuir noir orné de pointes d'étain, l'autre de drap rouge commun à

laquelle sont fixées des chaînettes de cuivre supportant un briquet, de petits ciseaux, des clefs et d'autres bagatelles. Leur chaussure est l'opanque et leurs jambes sont couvertes de chaussettes de laine; de même que leurs maris, elles ne portent ni chemises ni caleçons.

Si ce vêtement est peu gracieux et bizarre, la coiffure des montagnardes l'est bien plus encore et rappelle celle des femmes *peulhs* du Sénégal. Taillant très-courts leurs cheveux de derrière, elles laissent croître seulement ceux des côtés qu'elles roulent sur des petits coussins de laine de manière à les faire paraître plus épais; puis elles en forment deux grosses boules placées sur les tempes, dans lesquelles elles posent de gros boutons ronds dorés ou argentés et des chaînettes du même métal, ayant à leurs extrémités des petites pièces d'argent qui sonnent en marchant. Au lieu de cette coiffure, les femmes mirdites entourent leur tête d'un mouchoir de couleur et laissent pousser tous leurs cheveux.

Costume des femmes des villages de la plaine. — Le costume des femmes de la plaine est plus propre et plus élégant. Celui des villageoises des rives de la Bojana se compose d'une jupe bleue fort courte, ayant dans le bas deux larges bandes rouges; d'une ceinture de laine rouge leur dessinant la taille et d'un corsage de drap blanc brodé de noir, ouvert par devant comme celui des femmes musulmanes. Il est complété par une chemise de lin dont les manches fort larges sont

brodées en coton de couleur; elles portent des opanques et des bas de laine. Sur leurs cheveux qu'elles taillent cemme les chrétiennes des villes, elles placent un mouchoir attaché par de grandes épingles à tête ronde rappelant celles des Milanaises. D'autres villageoises ajoutent au gilet et à la jaquette des montagnardes une ceinture rouge serrée, de manière à faire ressortir les hanches et à maintenir deux tabliers à plis épais, dont l'un de laine noire à franges de même couleur couvre la partie postérieure du corps de la ceinture à la cheville et l'autre de coton blanc descendant jusqu'au genou couvre la partie antérieure.

Usage des parfums. — Les femmes musulmanes aiment les parfums. Chaque fois qu'elles doivent sortir pour faire des visites, et le soir, avant le retour de leurs maris, elles teignent leurs cheveux en noir, employant, à cet effet, une pâte composée de poudre de noix de galle de Smyrne délayée dans de l'huile de palme et parfumée avec de l'essence de rose. Avec cette même pâte, elles se peignent les sourcils et leur donnent la forme de deux arcs dont les extremités se rejoignent au-dessus du nez. Elles se servent aussi d'un onguent, dans lequel il entre du mercure, de la céruse en poudre impalpable et de la graisse d'oie; elles s'en frottent le visage, le cou, les bras et toutes les parties visibles du corps afin de paraître plus blanches; puis elles rougissent leurs lèvres et leurs joues avec la poudre d'iris florentin ou avec du

carmin contenu dans de petits vases et qu'elles appellent rouge de France. Enfin, avec le *héné*, elles se teignent en brun rouge les ongles des pieds, la paume et les ongles des mains. C'est l'usage continuel de ces caustiques, importé en Albanie par les femmes de Constantinople, et dont les Albanaises pourraient se passer, car elles sont naturellement fort blanches, qui les ride avant le temps et leur fait perdre, de bonne heure, leurs dents et leur fraîcheur.

Maisons. — Les maisons de Scutari n'ont aucune apparence extérieure et l'on ne s'occupe ni de la symétrie, ni du coup d'œil pourvu que l'on possède un *divan hané*, galerie découverte, espèce d'antichambre sur laquelle s'ouvrent toutes les pièces et où l'on arrive par un escalier de bois, presque toujours en mauvais état. Couvertes en tuiles rondes, les maisons n'ont qu'un étage. Au rez de chaussée sont les écuries et les magasins; au-dessus un grand salon, puis plusieurs petites chambres. Chez les musulmans, les maisons sont divisées en deux logements; l'un appelé *salamlek*, où l'on reçoit les étrangers; l'autre nommé *harem*, destiné aux femmes. Les fenêtres, basses et étroites, ont des barreaux de fer auxquels on ajoute une claire-voie épaisse dans les chambres des harems ou donnant sur la rue. Cependant depuis quelques années, les chrétiens font faire les croisées de leurs salons de réception plus larges et plus hautes. Chaque maison a une cour dans laquelle il y a un

puits et un jardin, si l'on peut donner ce nom à un enclos renfermant des arbres irrégulièrement plantés et où, à de rares exceptions, l'on ne tente aucune espèce de culture.

L'on trouve encore quelques maisons turques dont les plafonds et les murs sont ornés de sculptures dans le goût moresque, mais elles tendent à disparaître chaque jour, ainsi que ces peintures représentant des fleurs impossibles, des paysages où les oiseaux étaient plus grands que les maisons et où le vert, le rouge et le jaune régnaient en maîtres.

Ameublement. — Les meubles sont rares dans les maisons albanaises; autour de la salle de réception est un large divan en bois blanc supportant des matelas remplis de foin et couverts de tapis d'Anatolie ou de drap rouge, avec des coussins de couleurs différentes. Le seul ornement de ces pièces est un riche assortiment d'armes, pendues à des clous au-dessous d'une tablette qui fait le tour de la chambre et sur laquelle est placée la vaisselle composée de plats d'étain et de cuivre. Des tapis ou des nattes couvrent le plancher dans l'espace compris entre les divans; auprès de la porte est un endroit où l'on place ses souliers en entrant. Quelquefois dans le fond de l'appartement il y a une armoire servant à contenir les matelas et les couvertures destinés aux visiteurs. Des nattes et des coussins jetés çà et là forment tout l'ameublement des autres chambres. Dans le *divan-*

hané est un lavoir en bois où chacun vient faire sa toilette, et disposé de manière que l'eau sale tombe dans la cour.

Les chambres des chrétiens sont meublées à peu près de la même manière ; seulement au lieu de divans , des tapis sont étendus sur le plancher. Les coins du divan dans l'été et les côtés de la cheminée dans l'hiver sont les places d'honneur. Quelques familles ont des chaises et un fauteuil pour l'évêque ou l'européen qui vient leur rendre visite.

Meubles et nourriture des montagnards. — Les maisons des montagnards et des villageois n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée, couvert en pierres plates. Un escabeau, un fauteuil de bois dont le dossier arrondi est sculpté et d'une seule pièce, et quelquefois une natte, sont les seuls meubles qu'ils peuvent offrir. Pour dormir, au lieu de matelas, ils se servent d'un tapis commun fabriqué par leurs femmes et s'enveloppent, pour se garantir du froid, dans une grosse couverture de laine du pays. Dans l'été, ils couchent en plein air, sous un arbre ou dans une hutte de paille. Leurs ustensiles de cuisine et de table sont aussi de la plus grande simplicité ; une table de bois ronde, soutenue sur quatre pieds de quelques pouces de hauteur, assez grande pour que dix individus puissent se tenir autour, un plat de terre ou de bois où chacun met la main, des pots en terre pour contenir l'eau suffisent. Ils sont, d'ailleurs, excessivement

sobres; du pain de maïs cuit sous la cendre, des herbages et du laitage forment toute leur nourriture. Dans les jours de fête ou lorsqu'il vient un étranger, un mouton, un veau et quelquefois même un bœuf est rôti tout entier, après avoir été farci de riz; c'est leur plus grand régal et le plat qu'ils préfèrent à tout; du reste ils le font cuire admirablement, et jamais je n'ai mangé de meilleure viande. Les montagnards boivent de l'eau à leurs repas; le vin ne paraît sur la table qu'aux jours de fête; mais ils font une grande consommation de *raki* (eau-de-vie).

Nourriture des citadins. — La nourriture des citadins est meilleure, mais seulement lorsqu'il y a des étrangers; à l'exception de quelques familles aisées, les musulmans vivent surtout du laitage que leur procurent une vache ou un buffle qu'ils envoient chaque jour aux champs sous la garde du berger de la ville chargé de ce soin moyennant une piastre par tête de bétail et par mois. La cuisine turque n'est pas mauvaise. Avant de se mettre à table on sert, sur des plateaux, des dragées, de la boutarge, des langues fumées, des fruits, et l'on présente du raki dont les musulmans, quelle que soit leur condition, boivent une grande quantité. Le raki enlevé, l'on apporte de l'eau pour se laver les mains et l'on dresse la table, se composant d'un immense plateau de cuivre placé sur un petit tabouret orné de peintures ou d'incrustations de nacre de perle, sur lequel on place un tapis.

Les mains lavées, les convives s'asseoient à terre, et les serviteurs leur mettent sur les genoux une longue serviette brodée faisant le tour de la table et sur l'épaule droite une autre plus petite. Le dîner commence par une espèce de soupe et finit par le *pilaf*, riz bouilli, assaisonné avec du beurre fondu. Lorsque l'on reçoit un étranger de distinction, la quantité des plats servis est incroyable; ce sont des ragoûts de viande, de légumes et de poisson alternant avec des plats sucrés, des compotes ou des pâtisseries dont quelques-unes sont fort bonnes. Aussitôt après la soupe, l'on sert toujours un agneau ou un mouton rôti tout entier et garni de riz ou de raisins secs. L'usage des fourchettes est inconnu, l'on mange avec les doigts de la main droite; la main gauche considérée comme servant à des usages impurs ne doit pas paraître sur la table. L'étranger met le premier la main dans le plat, en disant *bisimilah* (au nom de Dieu); c'est lui aussi qui fait signe de l'enlever. Lorsqu'il veut honorer son hôte il doit toucher à tous les plats, lesquels se succèdent si rapidement que le dîner le plus compliqué ne dure pas plus d'une demi-heure. Le *pilaf* enlevé, l'on apporte de l'eau pour se laver et l'on sert le café et les pipes.

La cuisine et le mode de servir des chrétiens diffèrent de celui des Turcs. Quoique vivant aussi très-sobrement, ils ne ménagent rien lorsqu'ils ont des convives. Au commencement du dîner, ils servent

des oignons crus, du fromage, des olives, de la salade et du raki dont on boit plusieurs verres, afin, disent-ils, d'ouvrir l'appétit. Ensuite, viennent la soupe, du bœuf bouilli et en daube, le pilaf, le rôti, puis des *toprak* (riz enveloppé dans des feuilles de vigne), le *pitta* (pâte faite avec des œufs, de la farine et du fromage blanc) et enfin les *tespire* (pâtisseries). Si le vin est banni de la table des Turcs, l'eau ne paraît jamais sur celle des chrétiens; toutefois il est rare qu'ils s'enivrent.

Mariage des chrétiens. — Les habitants de la ville tenant leurs filles renfermées depuis l'âge de douze ans et ne permettant pas qu'elles soient vues même par les femmes, si elles ne sont pas leurs proches parentes, les mariages se contractent sans que les époux se connaissent. Ils sont conclus par les parents et quelquefois les conditions en sont écrites. Cette formalité s'appelle *sejess* (promesse de foi) ; les chrétiens la considèrent comme un pacte indissoluble, et la jeune fille une fois fiancée ne peut se marier à un autre. Si l'on le faisait, la fiancée, sa famille et celle de son nouvel époux seraient exposées à la *vendetta* de son premier promis ; c'est là un usage funeste, car il arrive quelquefois que, pour échapper à un mariage qui ne lui plaît pas, le futur quitte le pays ou s'en absente pendant de longues années ; car si la fiancée a des frères ou des sœurs plus jeunes qu'elle, ils ne peuvent ni se fiancer ni se marier tant que leur aînée

n'a pas elle-même contracté l'union à laquelle elle est engagée.

Lorsqu'un jeune homme est en âge de se marier, les femmes de sa famille ou une de leurs amies lui cherchent une épouse. En cas de réussite, la jeune fille fait un présent à celle qui l'a fiancée. La future trouvée et le consentement des parents donné en présence de témoins, le jeune homme lui envoie un chapelet, un anneau et quelques autres objets qui lui sont portés par deux parents. La réception de ces gages constitue l'engagement de la jeune fille.

La fille n'a aucune dot, elle apporte seulement son trousseau, ses bijoux et du linge de ménage en soie, dont la quantité ainsi que celle des broderies de ses habits est déterminée par une loi suivant la classe à laquelle appartient sa famille. Celle de l'époux fixe le jour du mariage, qui a lieu ordinairement un an après les fiançailles, mais elle doit prévenir, au moins un mois à l'avance, les parents de la future, afin qu'ils aient le temps de lui faire faire ses vêtements.

Le jeudi, c'est-à-dire quatre jours avant les noces qui ont toujours lieu le lundi, l'époux envoie le *dunti*, cadeau consistant en une boîte élégante contenant divers objets de toilette, le *helman*, diadème dont la description a été faite plus haut, des bottines et des babouches en cuir jaune brodées en or, et enfin du sucre en pains, du café et d'autres bagatelles. Le *dunti* est porté par deux individus choisis parmi les parents

les plus proches de l'époux. Quand ils arrivent à la maison de la future, ils sont reçus au bas de l'escalier par les membres de la famille et accompagnés jusqu'à la salle de réception, où ils placent le cadeau sur un coffre. A ce moment, tous les assistants s'écrient *per héir* (que ce soit de bon augure). Les envoyés du futur s'asseoient ensuite au poste d'honneur qui leur est dû pendant cette cérémonie, tandis que les parents de la future restent debout et silencieux autour de la chambre; puis on leur offre deux fois de suite du café, des liqueurs et des bonbons. A cette occasion, la famille de la fiancée montre aux parents porteurs du *dunti* le plus grand respect, la sollicitude la plus étudiée, la plus rigoureuse politesse, afin de leur donner bonne opinion de la maison dans laquelle la jeune fille a été élevée. Après cette cérémonie qui dure une heure environ et pendant laquelle on échange de part et d'autre des vœux de prospérité, les parents retournent chez le mari, accompagnés jusqu'au bas de l'escalier comme à leur entrée.

De ce jour commencent les fêtes dans les deux familles, qui la veille ont invité leurs parents et leurs amis les plus intimes, Des musiciens du pays sont appelés, et la nuit se passe à manger, boire et chanter. Le matin, les hommes se retirent mais les femmes restent réunies. Chaque acte de la cérémonie du mariage a ses chants particuliers qui sont récités par les femmes. Je les ai traduits le plus littéralement

possible. Lorsque l'on apporte le *dunti* elles chantent :

« Lin blanc, plus blanc que les eaux du Drin, Georges « (le nom de l'époux) envoie le *dunti*, il envoie le *dunti* « dans une boîte dorée. Hélas ! dit l'épouse, mes vêtements sont encore chez le tailleur; allez ! allez ! dites-lui « qu'il se hâte, et comme nous sommes compères, il se « dépêchera et les fera pour rien. »

Le vendredi, des femmes, connaissant bien les usages du pays et choisies parmi les parentes et les amies de la maison, vont chez l'épouse où elles s'occupent, les unes à préparer les objets du trousseau; les autres, ce qui peut être nécessaire pour le jour des noces; d'autres, enfin, et les plus habiles, sont chargées de baigner la future épouse, de la peigner et de la rendre, à tout prix, le plus belle possible. Que de soins, que d'activité elles déploient dans ce but, mais aussi que de patience et de résignation doit montrer la pauvre jeune fille, à qui il est défendu de parler et qui ne peut opposer aucune résistance aux femmes qui la tournent dans tous les sens, la massent, l'épilent avec soin, puis lui teignent en noir les cheveux et les sourcils !

Le jeudi, les parents de l'époux et le vendredi ceux de la future envoient faire les invitations par un jeune homme à qui chacun donne quelques piastres. Le nombre des personnes invitées dans chaque famille est réglé suivant le degré de parenté ou d'intimité;

les paroles consacrées sont : « Un tel se marie; venez, « il vous en prie, lundi à la noce avec toute votre « maison, (ou bien) que le chef de la famille vienne « seul. »

Le dimanche au soir, l'épouse vêtue de ses habits de noce et avec le plus de luxe possible est présentée aux femmes de sa famille. Lorsqu'elle appartient à des gens pauvres, l'on emprunte des vêtements et des bijoux, afin que ce jour-là rien ne lui manque. Les femmes qui l'ont habillée sont alors soumises à la critique; quant à l'épouse, elle n'a jamais à supporter aucune remarque blessante; car, suivant les femmes de Scutari, une épouse ne peut jamais être laide. Un peu plus tard, le père et les frères entrent dans la chambre; aussitôt elle se jette à leurs pieds, leur demandant pardon, en pleurant, de toutes les fautes qu'elle a pu commettre depuis son enfance. A peine l'ont-ils relevée, que des cris de douleur, des sanglots se font entendre; tous les assistants pleurent et gémissent; ainsi le veut la coutume, afin de montrer le chagrin que leur cause cette séparation. Les pleurs terminés, les chants commencent par celui-ci :

« Abaissez-vous, ô montagnes, abaissez-vous, afin que la « lune puisse sortir et éclairer ce beau soir. Notre épouse a « été instruite par sa mère; elle lui a dit : Sur ma foi, ô ma « fille, aimez et respectez votre beau-père. — Sur mon âme, « ô ma mère, soyez tranquille, je l'aimerai, je le respec-

« terai, car c'est lui qui me donne pour mari un jeune et « beau garçon. »

Le lundi matin, les maisons de l'époux et de l'épouse sont remplies d'invités, dont le nombre, dans les grandes familles, s'élève quelquefois jusqu'à cinq à six cents personnes. Chacun apporte à l'époux un oke de sucre et un de café, et remet à l'épouse un mouchoir de soie et une pièce d'or, dont la valeur dépend du degré de parenté de celui qui l'offre. Toutes les pièces de monnaie recueillies en cette circonstance sont destinées à l'épouse, qui s'en fait des colliers.

Au point du jour, la jeune fille est habillée et couverte de tous ses bijoux; puis, au lever du soleil, elle est conduite à l'un des angles de la meilleure chambre où elle doit rester debout, les yeux baissés, les mains croisées sur la poitrine, cachant, autant que possible, le mouvement de sa respiration, jusqu'au moment où l'on viendra la prendre pour la conduire à la maison de l'époux. A ses côtés, sont deux femmes, chargées de veiller à ce que rien ne lui manque; autour de la chambre, assises sur les sophas, toutes les femmes la regardent avec attention : l'on dirait une idole de bois ou de pierre peinte recevant les hommages de fervents adorateurs.

Pendant trois jours après son entrée dans la maison de son mari, l'épouse doit rester dans cette même position ; il lui est défendu de remuer, de parler, de

lever les yeux, et il ne lui est permis de s'asseoir qu'aux heures des repas où on la couvre d'un voile, afin que les invitées ne puissent la voir manger. Du reste, une fille bien élevée ne doit manger que lorsqu'on la force, afin de montrer le chagrin qu'elle éprouve d'avoir quitté la maison paternelle. Ce n'est d'un bout à l'autre de ces cérémonies qu'une longue comédie, comédie pénible pour la jeune fille, habituée toutefois, dès l'enfance, à jouer le rôle qui lui est réservé et auquel elle ne pourrait se soustraire sans honte et sans passer pour une dévergondée; car cette contenance est, pour les assistants, l'indice de sa pudeur et du combat moral qu'elle soutient avant d'entrer dans la vie conjugale.

Cependant dans la chambre où sont réunis les invités, des musiciens et chanteurs albanais et des distributions d'eau-de-vie entretiennent la gaîté; de leur côté, les femmes causent à voix basse, ne s'interrompant que pour prendre du café et des liqueurs. Deux heures avant midi, un char envoyé par l'époux vient prendre ce que possède la future et qui est renfermé dans un grand coffre de bois orné de peintures grossières représentant des fleurs. Quand le char se met en route, chacun s'écrie : *Per heïr;* puis quelques femmes l'accompagnant jusqu'à la porte, l'aspergent d'eau bénite et récitent des prières.

Peu d'instants après, tous ceux qui ont été invités par le mari se mettent en marche, précédés par son

père, conduisant avec eux un cheval blanc richement harnaché, afin de porter l'épouse à sa nouvelle demeure. Arrivés dans sa maison, ils se rangent autour de la cour; aussitôt des serviteurs descendent tenant, l'un la bouteille d'eau-de-vie, l'autre des verres d'eau, un troisième des confitures et des dragées qu'ils offrent aux nouveaux venus. Pendant ce temps, que l'on cherche toujours à prolonger, l'épouse, couverte d'un long manteau rouge qui la dérobe à tous les regards, est conduite jusqu'au bas de l'escalier où l'attend le cheval; elle s'avance le plus lentement possible, soutenue sous les bras comme si elle était infirme et cachée aux yeux de tous par des draps de soie déployés sur le chemin qu'elle doit parcourir jusqu'à ce qu'elle soit montée à cheval.

Alors le cortége se met en route; les invités du mari ouvrent la marche qui est fermée par ceux de l'épouse; au milieu est la jeune fille soutenue sous les bras par deux de ses parents; derrière son cheval conduit par un domestique viennent les chanteurs. En partant de la maison et à chaque coin de rue, elle incline trois fois la tête, afin de dire adieu aux endroits qu'elle ne reverra plus vierge.

Arrivée à la demeure de son époux, les mêmes soins sont employés pour la faire descendre de cheval; les femmes de la maison, qui la reçoivent à la porte, la conduisent, en la poussant doucement et comme si elle venait contre son gré, jusqu'à la chambre nup-

tiale où on l'asseoit sur des coussins. Après avoir pris le café, les invités de l'épouse se retirent et le plus ancien d'entre eux dit à haute voix : « Jusqu'ici elle « appartenait à Dieu et à nous, dès ce moment, et dans « l'avenir, elle est à vous et à Dieu qui veillera sur « elle. » On fait, par là, allusion à la protection dont la couvrirait sa famille, si elle n'était pas traitée avec égards.

Depuis le moment où l'épouse quitte la maison paternelle jusqu'à ce que ses parents se retirent et qu'on lève son voile, elle est accompagnée par des chants qui sont les mêmes chez les musulmans que chez les chrétiens et dont voici la traduction :

Quand les invités vont prendre l'épouse :

« Que votre route soit heureuse, ô vous le plus ancien « des invités; faites la croix et tournez-vous vers la droite. « Si vous apportez une belle épouse, que les confitures et les « dragées que l'on vous offrira soient douces à votre cœur; « mais, si vous apportez une épouse laide et difforme, que « les confitures vous soient amères. »

Pendant la route, lorsque vient l'épouse :

« L'épouse est en route, c'est un œillet qui s'ouvre; « l'épouse est sur la porte, c'est un œillet qui embaume; « l'épouse est dans la cour, c'est une rose épanouie; l'épouse « est dans l'escalier, son front est blanc comme le jasmin; « elle est déjà dans la salle, son cou est incliné comme un « lis. Ne répands pas de larmes, ô épouse. — Déjà j'ai bien « pleuré, ô mon époux, car il a fallu quitter mon père et « jamais je n'irai plus chez lui. »

Quand ceux qui ont accompagné l'épouse partent :

« Arrêtez-vous, ô mes frères, arrêtez-vous! l'épouse a « une recommandation à vous faire; arrêtez-vous, arrêtez- « vous! Saluez pour moi mon père et mes frères; arrêtez- « vous! arrêtez-vous! Saluez pour moi ma mère et mes « sœurs; dites-leur que jamais mon cœur ne les oubliera; « arrêtez-vous, arrêtez-vous! dites-leur que chaque soir la « brise leur portera les prières que j'adresserai pour eux à « Dieu; arrêtez-vous, arrêtez-vous! »

Quand on annonce l'arrivée de l'épouse :

« Tu es perdue; que cherches-tu, épouse? — La porte de « l'époux. — Que me donneras-tu pour te la montrer, ô « épouse? — Des chemises bien pliées et bien brodées, ô mon « époux. — De cela, je ne te remercie pas, car sans te les « demander je les prendrai, ô épouse! »

Quand on a levé le voile de l'épouse :

« Comme elle est belle, l'épouse! Que Dieu la garde!
« Son front est large et élevé! Que Dieu, etc.
« Ses sourcils sont comme l'arc-en-ciel! Que Dieu, etc.
« Ses yeux sont ouverts comme des fildjanes[1]! Que Dieu, etc.
« Ses joues sont roses comme le carmin! Que Dieu, etc.
« Sa bouche est comme une petite boîte dorée! Que Dieu, etc.
« Ses lèvres sont comme des cerises! Que Dieu, etc.
« Ses dents sont comme des perles! Que Dieu, etc.
« Son teint est blanc comme le lait! Que Dieu, etc.
« Sa taille est élancée comme un cyprès! Que Dieu la garde! »

1. *Fildjanes*, petite tasse ronde en porcelaine servant à prendre le café.

Une fois les parents de la jeune fille partis, l'on procède à la bénédiction du mariage, qui est donnée dans la chambre nuptiale où un autel a été préparé; les plus proches parents y assistent seuls. Lorsque l'épouse, à qui l'on a retiré son voile, est agenouillée, le mari est introduit par deux témoins, nommés compères, qui semblent l'entraîner de force. Il se met à genoux à son tour et, pendant la cérémonie, les compères restent à ses côtés, un cierge à la main. La messe finie, le prêtre demande trois fois à la jeune fille si elle veut prendre pour époux l'homme agenouillé à son côté; l'usage lui défendant de répondre ou de faire un mouvement, la femme qui se trouve auprès d'elle la force d'incliner la tête, en la lui poussant de haut en bas, à la troisième interrogation. Le mari, au contraire, donne à haute voix son consentement. Quelque laide que puisse être la future, il n'y a pas d'exemple qu'elle ait été refusée ou que le mari ait témoigné de l'aversion; ainsi le veut la coutume, coutume appuyée par la crainte des *vendette* qui puniraient de mort un semblable outrage. Seulement si l'épouse est borgne, boiteuse ou bossue, le mari a droit à une indemnité pécuniaire.

La cérémonie terminée, le mari sort de la chambre, où rentrent les femmes qui chantent aussitôt les beautés et les vertus qu'une mariée ne peut manquer d'avoir; puis, l'on se met à table, les femmes dans une chambre et les hommes dans une autre. Les con-

vives sont placés par tables de dix à douze personnes ; à la principale, sont assis le prêtre et les compères, au milieu desquels se met l'époux. Celui-ci ne paraît que lorsque l'on a bu l'eau-de-vie, amené de force par ses compères qui le servent pendant le dîner et l'engagent à manger. Après le repas, les hommes se mettent à jouer, à danser, à plaisanter, tandis que les femmes se divertissent de leur côté.

A une heure avant minuit, les femmes conduisent l'épouse dans la chambre qui lui est destinée, la déshabillent en partie et la mettent au lit. Après lui avoir couvert le visage d'un voile et s'être assurées qu'aucun indiscret n'est resté, elles se retirent, et l'une d'elles avertit d'un coup d'œil l'un des compères. Ceux-ci se mettent aussitôt à la recherche du mari, puis l'ayant trouvé, le font sortir sous le prétexte de prendre l'air, le conduisent à la chambre où se trouve sa femme, et en ouvrent la porte qu'ils referment après l'y avoir fait entrer de force. L'époux s'approchant du lit, s'étonne d'y trouver une femme; il lève le voile qui la couvre, s'extasie tout haut sur sa beauté et lui adresse mille questions. Feignant de dormir, retenant sa respiration, l'épouse ne répond pas; auprès du lit sont des bonbons, il lui en offre; toujours même silence; enfin il se couche. Alors commence une nouvelle scène : la femme presque entièrement vêtue résiste de toutes ses forces, sans cependant jamais prononcer une parole, et si l'homme est timide,

ce combat dure trois jours; mais jamais plus longtemps; l'usage le défend. Dans ce dernier cas, les femmes célèbrent la vertu et le courage de l'épouse.

Au point du jour, les époux doivent être levés; le mari sort aussitôt, tandis que l'épouse cachée dans un des angles de la chambre, les mains sur la figure comme si elle avait honte, reste dans cette position jusqu'à la venue des femmes chargées de l'habiller. Ce jour et les deux suivants, elle doit, couverte de tous ses bijoux, rester droite et immobile comme une statue pour recevoir les visites des femmes étrangères à la famille. Tous les hommes sortent de la maison, et le mari, dans sa boutique du bazar, offre des pipes et du café aux amis turcs et chrétiens qui viennent le complimenter.

Deux semaines après les noces, l'épouse est conduite par deux de ses amis chez son père où elle reste une ou deux semaines. Le mari, invité à dîner le premier jour, va coucher chez lui et ne retourne chez son beau-père que la veille du jour où sa femme doit revenir à la maison. A deux heures après midi, ses amies la reconduisent, vêtue comme le jour de ses noces; autant elle devait paraître gaie et marcher vite lorsqu'elle se rendait chez son père, autant lorsqu'elle le quitte pour retourner chez son mari elle doit aller doucement, tournant souvent la tête pour regarder la maison paternelle, afin de montrer qu'elle la préfère aux douceurs du mariage. De retour chez

elle, l'épouse quitte les bottines jaunes qu'elle avait portées jusqu'alors, prend les babouches, et s'occupe des travaux de la maison. A partir de ce moment, elle est femme, peut aller à la messe, recevoir et rendre des visites.

Mariages des Musulmans. — Les cérémonies du mariage pour les Albanais musulmans, si l'on en excepte la bénédiction nuptiale, sont absolument les mêmes que chez les chrétiens et les chants en diffèrent fort peu. Seulement le cortége de la fiancée turque se rendant à la maison de son futur est plus pittoresque. Le costume plus brillant des musulmans, qui, la plupart à cheval, exécutent le *djérid*, en l'honneur de la mariée, chaque fois qu'il se trouve sur leur route une place assez spacieuse, les coups de fusil, le bruit des instruments et des chanteurs, donnent à ce spectacle une grande animation.

Le mariage étant considéré comme un devoir prescrit par le Koran où il est dit : « Contractez le mariage « avec les femmes qu'il vous est permis d'épouser », il est rare qu'un musulman reste célibataire.

Le *scheriat* (loi sacrée) prescrit, lors du mariage, d'exiger de la femme la virginité, à moins qu'elle ne soit veuve ou séparée de son mari, une bonne conduite et une position sociale en rapport avec celle de l'homme qu'elle doit épouser ; qu'elle observe et pratique l'islamisme (il y a cependant en Albanie de fréquentes infractions à cette règle : il n'est

pas rare qu'un Turc, surtout dans la montagne, épouse une chrétienne et lui permette de suivre sa religion; telle fut Vassili, la femme d'Ali-Pacha de Tebelen); enfin que la fiancée ait atteint l'âge de puberté, admis en Albanie, à quinze ans pour les hommes et à douze pour les jeunes filles.

Le Koran disant « L'adultère par les yeux est un crime plus grand que l'adultère de fait », il est défendu aux parents comme au mari de voir la future épouse; seulement ses proches donnent l'assurance qu'elle remplit les conditions ci-dessus.

Pour que l'union soit légale, il faut : 1° le consentement de la femme qui, si elle est veuve ou séparée de son mari, doit déclarer en présence de témoins qu'elle se marie volontairement, mais le consentement verbal ne pouvant être exigé que des personnes majeures, le silence de la jeune fille demandée en mariage en tient lieu; 2° la certitude qu'il n'y a pas d'empêchement au mariage.

Les causes d'empêchement sont : l'existence du nombre légal de femmes et la parenté.

La loi musulmane ne permet le mariage qu'avec quatre femmes, dont une seule peut être esclave.

Les prohibitions de mariage résultant de la parenté ou de l'alliance sont très-étendues en Albanie, et s'appliquent même aux parents et alliés de la nourrice. Aussi les membres de certaines tribus, qui croient descendre tous d'une seule famille, doivent-

ils contracter mariage au dehors. Dans les villes, les Turcs ne se marient jamais ni avec leurs parents en lignes ascendante, descendante ou collatérale, ni avec ceux de leur nourrice au même degré, si l'un des deux époux a été nourri pendant quinze jours, ni enfin avec les parents par les femmes. Il leur est aussi défendu d'épouser les deux sœurs, la nièce d'une de leurs femmes, ou les parents des personnes avec lesquelles ils auraient eu des relations illégitimes.

Chez les Albanais, les fiançailles ont lieu en présence du cadi qui reçoit la déclaration de consentement mutuel, déclaration admise par procuration sous la condition qu'elle sera prouvée par deux témoins musulmans. Les chargés de pouvoir naturels de la femme sont le père, les oncles ou les frères, et le maître pour l'esclave. Quoique la mère ne puisse être tutrice, elle peut, dans cette circonstance seulement, être chargée de la procuration de sa fille.

Après une prière pour appeler la bénédiction sur le mariage, le contrat est rédigé. Il contient l'énumération de la dot de la femme, dot consistant seulement en effets mobiliers, et les avantages que lui fait le mari. Les chargés de pouvoir, les témoins des deux parties et le cadi y apposent leurs sceaux, puis l'original est remis au procureur de la femme. Cette cérémonie accomplie, la femme est considérée comme mariée, et son futur peut la prendre chez lui, lorsqu'il

le veut. A partir de ce moment, les avantages matrimoniaux sont acquis à l'épouse; toutefois si le mari s'en séparait avant qu'elle fût entrée dans sa maison, il ne lui en donnerait que la moitié. Ces cas sont excessivement rares à Scutari, où le refus de prendre une femme avec laquelle on s'est fiancé est l'insulte la plus grave qu'on puisse faire et donne à ses parents le droit de s'en venger en tuant le futur ou quelqu'un de sa famille.

Le divorce, autorisé par la loi, est fréquent chez les Albanais musulmans qui cependant, à de rares exceptions près, n'ont qu'une femme et n'entretiennent pas de concubines dans leur maison. Le divorce a lieu par le fait du mari; alors il donne à la femme la totalité de son douaire. — Si le mari s'est éloigné et ne revient pas dans un délai fixé par le cadi, le divorce est prononcé à la demande de la femme. — Une autre cause de divorce est la découverte d'infirmités qui sont, pour l'homme, la folie, l'impuissance ou une corpulence excessive; pour les femmes, ces mêmes maux auxquels s'ajoutent la lèpre, la cécité et une claudication qui l'empêcherait de marcher ou de rester debout : dans ces cas, la demande de séparation doit avoir lieu aussitôt la découverte de ces infirmités; car, autrement, la femme n'aurait plus droit à son douaire. — Enfin l'adultère, le manque aux devoirs conjugaux, les mauvais traitements et les discussions continuelles entraînent aussi

le divorce. La femme divorcée ou veuve ne peut se remarier qu'après un terme de quatre mois et dix jours ; l'homme peut le faire aussitôt.

D'après ce verset du Koran : « Les femmes doivent « observer leurs devoirs, et les maris se conduire à « leur égard selon les principes de la justice ; mais les « maris ont la domination sur elles, » il est du devoir du mari musulman de nourrir sa femme, de l'habiller et de la loger ; de son côté, elle doit lui obéir, ne jamais s'opposer à ses désirs, éviter ce qui peut lui être désagréable et veiller aux intérêts de la maison. Si le mari est sans fortune, la femme est tenue de faire le ménage, de préparer les repas, etc., mais elle ne peut jamais être forcée à un ouvrage qui rapporterait un bénéfice au mari, celui-ci devant lui fournir tout ce qui lui est nécessaire.

La cohabitation du mari avec chacune de ses femmes est réglée. La loi entre dans des détails qui ne sont pas de nature à trouver place ici.

L'usage des actes de l'état civil n'existant pas, le témoignage des parents suffit pour constater l'époque de la naissance. La reconnaissance des enfants par le père est considérée comme preuve de légitimité ; cependant les héritiers peuvent la leur contester, en prouvant qu'il s'est écoulé moins de six mois depuis l'entrée de la femme dans la maison jusqu'à la naissance de l'enfant. La loi considère comme illégitime l'enfant né avant le mariage, bien qu'il ait été reconnu

par le père; il en est de même pour celui né dix mois après le veuvage. Les enfants des esclaves ont droit à la succession et à la liberté sur la seule déclaration du père, s'il est de condition libre; enfin, il en est de même lorsqu'à la suite d'une erreur involontaire un homme, ayant pris pour la sienne la femme ou l'esclave d'un autre, la fait concevoir.

Sept jours après la naissance des enfants musulmans, il est d'usage de leur raser la tête. A cette occasion, il est donné de grandes fêtes; le père choisit pour couper une mèche de cheveux à son enfant l'homme qu'il veut honorer ou un de ses amis, soit musulman, soit chrétien. De ce moment, ils deviennent compères; ces sortes de liens sont excessivement respectés, et les compères contractent, l'un envers l'autre, l'obligation de s'aider et de se venger s'ils sont insultés; considéré comme faisant partie de la famille, le compère peut entrer dans l'appartement des femmes. Cette espèce de parenté est tenue en grand honneur dans la montagne; on l'appelle le saint Nicolo, même chez les Turcs, et un des serments les plus solennels, auquel il est bien rare qu'on ose manquer, est : « Par le saint Nicolo que nous avons ensemble. »

Mariages dans la montagne. — Dans la montagne, les enfants sont souvent fiancés dès leur naissance, sans que rien puisse rompre ces engagements. Les prêtres catholiques ayant exigé avec raison le consentement mutuel et ayant eu recours à l'autorité

pour faire restituer les sommes données et annuler les fiançailles, il en est résulté des guerres de village à village, et des flots de sang ont coulé, sans toutefois détruire l'usage de promettre ses enfants longtemps avant qu'ils soient en état de comprendre ce qu'ils font. Dans quelques montagnes, les chrétiens donnent leurs filles aux Turcs, qui les laissent libres d'exercer leur religion et *vice versâ*; ces mariages défendus par l'évêque et les missionnaires, sous peine d'excommunication, deviennent chaque jour plus rares.

Après avoir payé la dot, le mari envoie son père et les anciens de son village prendre sa fiancée, dont les parents ont été prévenus quelques jours à l'avance. A l'exception du voile couvrant la jeune fille, les cérémonies sont les mêmes que pour les mariages de la ville. Après le dîner, lorsque la nuit est venue et que la mariée a été conduite dans sa chambre, le mari, profitant d'un moment où, tout le monde étant à boire, on ne s'occupe pas de lui, s'introduit furtivement près de sa femme, y reste quelques instants et revient trouver les invités alléguant quelques prétextes pour motiver son absence. Pendant les jours suivants, il en agit de même et se cache de ses plus proches parents lorsqu'il veut parler à sa femme, car il considérerait comme une honte d'être vu sortant de sa chambre. Aussi arrive-t-il souvent que, dans les nombreuses familles, où chacun ne peut avoir une chambre séparée, les époux ne se voient qu'en secret

tant qu'ils n'ont pas eu d'enfants. Les montagnards conservent avec soin cet usage qui, disent-ils, entretient l'amour chez leurs enfants, en faisant de leurs femmes des amantes avec lesquelles les relations doivent être couvertes de mystère.

Danses. — *Chants.* — Les Albanais aiment passionnément le chant, et leurs chansons ont, en général, pour objet le récit des hauts faits de leurs aïeux ou des événements importants accomplis dans le pays. Ce sont des récitatifs monotones, et le chanteur albanais est réputé habile lorsqu'il sait soutenir longtemps le son de la dernière intonation.

Les airs de leur musique instrumentale sont très-pauvres ; et l'Albanais n'a pas la moindre imagination musicale. Quelques-uns de leurs instrumentistes ont retenu de vieux airs français ou allemands qu'ils ont entendu chanter par des Européens ; lorsque l'un de ces airs plaît, ils le recommencent à satiété, et je me rappelle avoir entendu chanter toute une nuit l'air de Marlborough sur tous les tons et sur toutes les mesures possibles, au grand contentement des auditeurs qui, sachant que c'est un air français, crurent me faire honneur.

Les musiciens zingares (bohémiens), qu'on appelle surtout dans les maisons turques, ont plus de goût, et quelques-unes de leurs mélodies ne manquent pas d'originalité. Du reste, leur musique ne sert la plupart du temps que d'accompagnement aux

chanteurs ou de stimulant pour les danses nationales.

Les instruments sont : un violon, de fabrique allemande, dont ils jouent en l'appuyant sur la cuisse; une mandoline, en forme de poire, ayant de quatre à douze cordes de métal dont ils tirent des sons au moyen d'un morceau de tuyau de plume; un flageolet à deux embouchures; une flûte, le tambour de basque et les castagnettes de métal employées par les danseuses zingares. Les montagnards se servent de la guzla serbe et d'une longue flûte faite de bois de sureau.

La danse des Albanais chrétiens est un composé de sauts et de mouvements de pieds sans grâce et sans légèreté; elle a la prétention de mimer les scènes de la vie. Les femmes dansent entre elles, deux à deux, se tenant d'un côté par la main et ayant, dans l'autre, un mouchoir qu'elles agitent autour de leur tête.

Une espèce de danse appelée *bassa* est en usage dans les noces. Trois hommes masqués représentant un mari, sa femme et sa servante, jouent une pantomime ayant pour objet de montrer la faiblesse des hommes amoureux et l'infidélité des femmes. Épris de sa moitié, l'époux mime son désespoir en la voyant se jeter dans les bras des invités, tandis que la suivante, armée d'un long balai en guise de fusil, jalouse de l'honneur de la maison, frappe les amants de sa maîtresse.

Dans leurs fêtes, les musulmans appellent les danseuses zingares. Vêtues de larges pantalons de mousseline blanche, d'un gilet de drap rouge richement brodé, les reins ceints d'un schall qui fait ressortir les hanches; ayant à leurs mains des castagnettes de cuivre qu'elles font tinter en les élevant au-dessus de leurs têtes; les cheveux dénoués tombant sur leurs épaules, elles s'élancent au signal donné par le maître de la maison. Après avoir tourné autour de la salle, les reins cambrés, la tête jetée en arrière, elles s'arrêtent devant le principal personnage qu'elles saluent à la turque. Puis commencent les danses, espèces de pantomime dont quelques-unes, celles surtout qui leur viennent des Grecs, sont gracieuses et décentes; les autres, au contraire, sont lascives et souvent obscènes. Chaque fois qu'elles ont fini de danser, les spectateurs contents d'elles, les font approcher et leur placent des pièces d'or sur le front, les yeux et le sein. Lorsqu'elles sont jeunes et jolies, les assistants luttent de générosité, et les sommes qu'elles recueillent ainsi sont quelquefois fort considérables. Dans les fêtes données par les riches beys, et surtout lorsqu'il y a des Européens, ce sont les maîtres de la maison qui paient les danseuses.

Discours. — Les Albanais, surtout les montagnards, sont grands admirateurs de l'éloquence. Cependant ils regardent la prolixité comme un artifice employé pour cacher la vérité et tromper les audi-

teurs ; aussi leurs discours sont brefs et concis. Dans les assemblées, chacun a le droit de parler à son tour et d'exprimer son opinion, mais il doit le faire en peu de paroles. La voix de l'orateur doit n'être, disent les montagnards, ni trop élevée pour montrer le respect que lui inspire l'auditoire, ni trop basse dans la crainte de fatiguer l'attention. Leurs allocutions sont vigoureuses, souvent remplies d'images et de comparaisons poétiques ; ils savent employer la raillerie sans jamais sortir des bornes de la bienséance.

Les affaires se traitant dans des assemblées où la parole est toute puissante, les chefs surtout prennent, de bonne heure, l'habitude de parler en public. Lorsqu'on a vécu en Orient, où les chrétiens des villes n'osent jamais faire valoir ouvertement leurs droits en présence des autorités turques et répondent toujours affirmativement à leurs demandes, quelque injustes qu'elles soient, l'on est étonné et heureux à la fois de voir les montagnards discuter les exigences des pachas et garder, dans leurs rapports avec eux, une dignité sans forfanterie.

Dans leurs fêtes et dans leurs réunions, les Albanais musulmans et les montagnards chrétiens savent supporter les plaisanteries tant qu'elles sont dites sans intention de blesser ; dans le cas contraire, la moindre injure, la plus petite allusion offensante est immédiatement punie de mort.

Fêtes. — Dans les montagnes comme dans les

villages de la plaine, il est d'usage de célébrer la fête du patron. Ce jour est d'abord consacré à la prière, puis à la joie. Heureuse et fière lorsque le nombre de ses hôtes dépasse celui des hôtes de ses voisins, chaque famille prépare le meilleur accueil à ses amis de la ville et des montagnes qui ne manquent jamais de venir la voir ce jour-là. Après le déjeuner, les femmes, ayant à leur tête la maîtresse de la maison, les hommes vêtus de leurs plus beaux habits, portant à la ceinture leurs armes les plus riches, et précédés par le chef de la famille, se rendent à l'église. Là, la tête découverte, pieusement agenouillés, le rosaire à la main, ils assistent à l'office; puis, la messe dite, hommes et femmes font trois fois le tour de l'église en priant, et baisent avec ferveur les angles de l'édifice et les autels. Les femmes qui ont fait des vœux suivent cette procession pieds nus, et se frappant la poitrine.

Les dévotions finies, l'on rentre au logis dans le même ordre où l'on l'a quitté, et les ablutions faites, l'on se met à table. Après le pilaf, commencent les chants célébrant les rencontres dans lesquelles s'est trouvé le village, et chaque couplet est accompagné d'une décharge de coups de pistolet. Une fois rassasiés, les convives se réunissent en dehors du village, où ont lieu des luttes de forces et de vitesse et le tir à la cible, auxquels assistent les femmes et les anciens du village. Ces assemblées sont les seuls divertissements des chrétiennes de Scutari qui, sous prétexte

de vœux faits aux saints dont on célèbre la fête, obtiennent toujours de leurs maris la permission de s'y rendre.

Tous les ans, dans les premiers jours de juin, les musulmans se rendent en pèlerinage à un tombeau situé dans les environs de Drivasto, afin d'y honorer la mémoire d'un pacha tombé dans le siége de cette ville, qu'ils considèrent comme un saint. La journée commence par des prières et des distributions d'aumônes et de vivres aux pauvres, et finit par des orgies, où la présence des danseuses zingares et l'ivresse produite par de fréquentes libations d'eau-de-vie amènent souvent des rixes sanglantes. Ce saint est en grande vénération parmi les musulmans; ils attribuent à son intervention des guérisons miraculeuses; quelquefois même des chrétiens ont recours à ses prières et il exauce leurs vœux, disent les musulmans, lorsqu'il reconnaît dans leurs cœurs le désir secret d'embrasser l'islamisme.

Chasse. — La chasse des lièvres et des sangliers à courre et celle des oiseaux d'eau sont aussi un des divertissements les plus recherchés par les musulmans. Les beys les plus riches entretiennent à cet effet des meutes de levriers et de chiens courants. L'hiver, ils se réunissent en grand nombre et, tenant les deux bords du lac, ils chassent les canards sauvages, dont ils tuent une si grande quantité, que l'on en prépare les têtes pour en faire des fourrures d'été. La chasse

au faucon qui était en grand honneur sous les pachas indigènes est aujourd'hui tombée en désuétude et on ne s'y livre plus, en Albanie, qu'à Prisren et à Tyranna.

Bains. — Parmi les plaisirs des musulmans, il faut aussi compter les bains publics. C'est, pour les femmes surtout, une occasion de se divertir. Aussi, quoique la plupart des harems possèdent des étuves, les femmes préfèrent aller se baigner dans les établissements publics, où deux jours par semaine, le vendredi et le dimanche, leur sont réservés. A cet effet, elles se réunissent en nombreuse compagnie et, accompagnées de leurs servantes, elles se rendent au bain où elles passent la plus grande partie de la journée, couchées sur des divans, buvant du café et des limonades, fumant, riant et causant.

Bazar. — *Assemblées.* — Sous les pachas indigènes, les musulmans albanais, ne connaissant d'autre métier que celui des armes, entraient au service des beys feudataires ou des pachas voisins. Ce moyen de vivre leur ayant manqué à la suite de la formation des troupes régulières, de la destruction des beys et de la soumission de la Roumélie au Tanzimat, les musulmans albanais durent se livrer à l'agriculture et à l'industrie. Toutefois, pour relever à leurs yeux ces professions, ils défendirent aux chrétiens, sous peine d'être tués, d'exercer les mêmes métiers qu'eux et formèrent, à leur profit, un mono-

pole des fabriques de passementerie, des tanneries, de la vente du sel, etc., etc. Mustapha Pacha ayant un chrétien pour tailleur, cette profession fut seule exceptée et continua à être exercée par les musulmans et les chrétiens.

Toutes les boutiques et tous les magasins se trouvant dans un bazar éloigné d'une demi-lieue de la ville, les Scutarins s'y rendent de bonne heure. Là, avant de se mettre à l'ouvrage, ils se réunissent dans une boutique, ou vont de l'une à l'autre faire des visites pendant lesquelles l'on parle des affaires du pays, des nouvelles de l'étranger, l'on boit du café et l'on fume. Deux heures se passent ainsi, puis les affaires commencent.

Au coucher du soleil, chacun quitte le bazar où des gardes veillent pendant la nuit. Tandis que les chrétiens rentrent chez eux, les musulmans se réunissent dans les cours des mosquées. Là, l'on s'occupe des affaires du pays, des intérêts de l'islamisme, l'on blâme ou l'on loue les actes du gouverneur; c'est là aussi que se fomentent les complots contre l'autorité et que se discutent les projets de résistance. Si, le matin, les chrétiens sont admis à la conversation, ils sont sévèrement exclus de ces assemblées quoiqu'ils doivent, sans murmurer, se soumettre à ce que l'on y décide. Les montagnards seuls, dont le concours est activement recherché par les Turcs, peuvent y soutenir leurs opinions.

Deux heures après le coucher du soleil, personne ne sort plus, et l'on ne voit dans les rues que de rares patrouilles de zaptiés indigènes. Aussi ne connaît-on pas, à Scutari, les soirées ou les réunions nocturnes, et si, dans les noces et dans certaines fêtes, les Scutarins ont des invités, ils doivent les garder jusqu'au matin.

Catholiques. — Leurs défauts. — Leurs qualités. — Les familles catholiques, qui étaient fort nombreuses à Scutari au moment de la prise de cette ville par les Turcs, s'augmentèrent peu à peu d'habitants des montagnes ou des villages de la plaine qui, soit pour échapper à la misère ou aux vexations des spahis, alors tout puissants dans les campagnes, soit pour se soustraire aux *vendette* et trouver un appui dans leurs patrons, prirent du service chez les riches Ottomans. D'abord domestiques, hommes de peine, ils économisèrent leurs salaires, avec lesquels leurs fils ouvrirent plus tard des boutiques; puis devenant plus entreprenants à mesure que leurs capitaux augmentaient, ils commencèrent à ouvrir des relations avec les places étrangères et principalement avec Venise et Trieste. Favorisées par les conditions politiques du pays qui leur permettaient d'acheter à bas prix des produits jusqu'alors sans débouchés pour les revendre au dehors avec de grands bénéfices, plusieurs familles s'enrichirent et prirent une position telle que si les bandits les exploitaient toujours en

les menaçant de la mort, les autorités turques durent les respecter sous peine d'avoir à compter avec les consuls des puissances étrangères avec lesquelles ces maisons commerçaient. Encouragée par cet exemple, l'immigration augmenta chaque année et la ville qui, il y a cinquante ans, ne comptait pas cinquante familles catholiques, en a près de mille aujourd'hui.

Quelques familles slaves-grecques, venues de la Bosnie et du Montenegro, s'établirent à leur tour à Scutari et dans ses environs, et leur nombre qui s'est accru d'ouvriers maçons, appelés par Ahmed-Pacha pour construire le pont du Chiri, s'élève maintenant à quatre-vingts.

Si, chez les catholiques de Scutari on ne trouve pas cet esprit d'union et de bienveillance mutuelle, cette confraternité si remarquables chez les Grecs de l'Épire, chez les Slaves et chez les montagnards albanais, il faut surtout l'attribuer, je crois, à ce qu'au lieu de descendre d'une race libre, conservant religieusement le souvenir des exploits de leurs aïeux et de la liberté dont ils jouissaient, les catholiques de Scutari, provenant de diverses souches, n'ont aucune homogénéité. Leurs ancêtres n'ayant pu conserver, au service des Turcs, ni leurs mœurs ni les coutumes qui leur étaient propres, ils prirent, dès l'âge le plus tendre, l'habitude de la servilité, perdirent toute idée d'indépendance et se courbèrent lâchement sous le joug des musulmans dont leurs pères avaient été les

domestiques, sans avoir la pensée qu'on pût résister à leurs injustices.

Jamais les catholiques de Scutari n'ont pu s'entendre entre eux pour conduire à bonne fin une œuvre d'intérêt général. Envieux, jaloux les uns des autres, humbles et rampants près de ceux dont ils ont besoin, superbes et insolents envers leurs inférieurs et les nécessiteux; ingrats, regardant le bien qu'on leur fait comme chose due, les catholiques ne mériteraient pas l'appui que leur donnent les puissances occidentales, si l'on ne devait pas leur tenir compte d'avoir conservé leur religion intacte, malgré les persécutions auxquelles ils furent autrefois en butte. Ils sont incapables de reconnaissance; la puissance étrangère qui, après les avoir comblés de bienfaits, croirait avoir acquis sur eux quelque influence et leur demanderait la preuve de leur dévouement, les verrait se donner aussitôt à une autre, quelle que fût sa religion, s'ils y voyaient leur intérêt du moment, où s'il y avait l'apparence du plus petit danger à courir, en manifestant un autre sentiment. Avares et défiants à l'excès, au lieu de s'attacher leurs coreligionnaires montagnards qui, plus nombreux et plus aguerris que les Turcs albanais de la cité, leur assureraient une prépondérance telle que jamais ces derniers n'eussent pu commettre la moindre vexation à leur égard, sans en être immédiatement punis, les chrétiens de Scutari refusent aux montagnards une hospitalité dont

ils ont besoin les jours de marché et, pour ne pas leur donner un morceau de pain et de fromage, les laissent aller chez les musulmans qui, leur ayant ouvert leurs maisons, les trouvèrent toujours en armes à leur côté lorsqu'ils voulurent résister à l'autorité.

Musulmans. — Fiers de la liberté dont ils ont toujours joui et des avantages remportés par eux sur les troupes régulières, les musulmans de Scutari sont superbes et se croient supérieurs à toutes les autres nations; ils sont, du moins, humains, charitables et d'autant plus reconnaissants des services qu'on leur rend, qu'ils ne croient pas y avoir droit. L'hospitalité est chez eux en grand honneur; dès qu'il a passé le seuil de la maison, l'hôte devient sacré, et jamais un Turc ne consentirait à le rendre à l'autorité, quel que soit le crime que l'étranger ait commis. Eût-il même une *vendetta* à exercer contre lui, le musulman se laissera plutôt brûler dans sa maison que de le remettre aux koulouks. Ce respect de l'hôte est poussé tellement loin qu'un jour, un chrétien qui venait de tuer un Turc, s'étant réfugié chez un musulman, celui-ci le fit entrer dans son harem pendant qu'on fouillait sa maison.

D'un autre côté, les Albanais musulmans sont avides tout en affectant la générosité, vaniteux à l'excès, ambitieux tout en ayant l'air de mépriser les emplois du gouvernement. Autant ils sont insolents

et orgueilleux lorsqu'ils occupent une charge qui leur donne de l'autorité sur leurs concitoyens, autant ils se montrent humbles et résignés lorsqu'ils en sont privés. Quelque riche, quelque puissant qu'il ait été, un musulman albanais qui est tombé dans la misère ne se désespère jamais et attend patiemment des jours meilleurs, confiant dans cette maxime qu'on leur inculque dès leur enfance : que rien n'appartient à l'homme, Dieu s'étant réservé le droit de statuer sur son sort, et que dès lors il ne peut échapper à son *kismet* (destinée).

Turcs et chrétiens ne laissent jamais un outrage impuni ; chez eux le sang appelle le sang, et les vendette sont réglées par des lois et des usages qui seront décrits lorsqu'on parlera de l'organisation des montagnes.

Montagnards. — Autant les chrétiens des villes sont humbles et soumis, autant les montagnards ont une force de volonté indomptable, une fierté excessive et un mépris de la mort qui les rendent redoutables aux musulmans. Ceux-ci ont toujours cherché à se les attacher. Les montagnards s'aiment et se respectent entre eux ; lorsque l'intérêt commun, leur indépendance ou leur religion sont menacées, ils sont toujours prêts à courir aux armes. Plusieurs fois ils en ont donné l'exemple; aussi les autorités turques évitent-elles ordinairement de leur donner des motifs de mécontentement qui pourraient entraîner de sérieuses complications.

Les montagnards respectent leurs vieillards et leur obéissent. Délicats sur le point d'honneur, ils préfèrent la mort à l'insulte, et lorsqu'ils sont enfants, le plus grand reproche que puissent leur faire leurs mères est de leur dire : « Tu mourras avec tes armes chargées. » Charitables envers leurs concitoyens, ils s'aident mutuellement dans le malheur.

La parole donnée est sacrée pour les montagnards qui mourraient plutôt que de la violer ; elle s'appelle *bessa* (foi, trêve). L'étranger voyageant dans la montagne sous la *bessa* du plus pauvre de ses habitants est en sûreté ; personne n'oserait ni l'insulter, ni le maltraiter, car si pareille chose arrivait, la tribu sur le territoire de laquelle il se trouverait ne déposerait pas les armes avant d'avoir lavé dans le sang l'injure faite à celui qu'elle considère comme l'hôte de la tribu tout entière. Aimant à donner l'hospitalité, le montagnard accueille toujours l'étranger, lui donne la place d'honneur à son foyer et fait tout ce qu'il peut pour lui être agréable.

Femmes albanaises. — Leur influence. — Soumises à leurs époux qui les consultent volontiers sur leurs affaires et celles du pays, les Albanaises musulmanes, comme les montagnardes chrétiennes, ont souvent donné des preuves d'héroïsme. Lorsque les armées du sultan menacèrent l'indépendance et les priviléges dont jouissait Scutari, elles furent les premières à jeter le cri d'alarme et excitèrent à marcher

pour leur défense leurs maris et leurs fils qu'elles suivirent au combat. Sachant retenir leurs larmes, refréner leur douleur en présence de la mort des êtres les plus chers à leurs cœurs, ces femmes ont souvent porté leurs cadavres mutilés au milieu des combattants pour exciter les survivants à les venger. L'on cite des mères qui chassèrent de leurs maisons leurs fils parce qu'ils s'étaient éloignés de la mêlée par faiblesse ou par crainte et les ramenèrent elles-mêmes au feu. L'on montre à Scutari des épouses séparées de leurs maris qu'elles ne voulaient plus revoir parce qu'ils avaient fui un instant.

Quoique les Albanais affectent une grande indifférence aux séductions de l'amour, les femmes ne sont, dans aucun lieu, l'objet de plus de respect et n'exercent une action plus puissante. Les idées de l'honneur du pays et de la famille sont inculquées aux Albanaises dès l'âge le plus tendre, et j'ai vu plusieurs fois chez moi, lors de la pacification des *vendette*, des jeunes filles de huit à neuf ans me supplier de les aider à obtenir du pacha qu'il ne forçât pas leur famille pardonner la mort d'un parent éloigné et à accepter le prix du sang qui leur salirait les mains.

Dans les montagnes, la femme est aussi très-respectée ; elle peut voyager seule et partout sans craindre le moindre outrage. L'homme qu'elle prend sous sa *bessa* jouit des mêmes priviléges ; sous sa protection, il peut traverser sans crainte la tribu

ennemie, et rencontrât-il sur sa route le fils de l'homme qu'il viendrait de mettre à mort, nul n'oserait le toucher.

L'Albanaise est moins fière de sa beauté, de sa naissance et de sa richesse, que du nombre de ses fils et de leur valeur. C'est en donnant une nombreuse famille à son époux qu'elle s'attache son cœur et excite son amour. La femme, mère de plusieurs fils, jouit du respect de toute sa famille et d'une grande autorité sur son mari qui lui devra le bonheur de ses vieux jours, car, tant que le père est vivant, les fils restent dans sa maison, et, fussent-ils mariés, ils ne doivent quitter ni leur père ni leur mère, afin de les assister dans leur vieillesse. Levées avant l'aurore, les femmes des villes vaquent au service de la maison; celles des montagnes filent la laine destinée aux vêtements de la famille ou, après des journées employées aux travaux des champs, ne se reposent que lorsque tout le monde est couché.

Jamais une femme ne se montre en public à côté de son mari. S'il s'absente, elle n'assiste pas à son départ, et se cache à son retour. Quelque long que puisse être un voyage, jamais elle ne doit demander des nouvelles. Ces coutumes, si sévères et si contraires aux nôtres, leur furent transmises par leurs aïeux qui, exposés, à chaque instant, à quitter leur famille pour combattre, pensèrent que les jeunes gens ne devaient pas se laisser amollir le

cœur par les larmes de celle qui leur est chère et dont l'amour pourrait les entraîner à manquer à leur devoir.

Fêtes religieuses. — *Confréries.* — Pour compléter cette description des mœurs, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur les fêtes et les cérémonies religieuses des Albanais.

Adorer Dieu, suivre toutes les pratiques extérieures de leur religion respective suffit, suivant l'Albanais, pour sauver son âme. Ils sont convaincus, chrétiens comme musulmans, de l'excellence de leur religion, de la fausseté des autres et de la damnation de ceux qui les pratiquent; le fanatisme engendra chez les uns et les autres une haine qui est augmentée encore chez les chrétiens par le souvenir de ce qu'ils eurent à souffrir autrefois.

Jusqu'au milieu de l'année 1857, le marché avait lieu le dimanche et les chrétiens de Scutari devaient ce jour-là, tenir les boutiques ouvertes et se rendre au bazar, afin d'y acheter les provisions de la semaine. Depuis lors, malgré une vive opposition de la part des Turcs, le jour du marché fut changé, et, à la demande des évêques, fixé au mercredi. Quoiqu'ils n'aient pas d'église, les catholiques ne manquent jamais maintenant d'assister le dimanche aux offices, dans le champ où ils se célèbrent. Les femmes se tiennent d'un côté, les hommes de l'autre, agenouillés sur la terre nue, récitant dévotement leurs

prières, un chapelet à la main. Au moment de l'élévation, tous se frappent plusieurs fois la poitrine et baisent la terre. Les dimanches et les jours de fête, les prêtres prononcent en langue albanaise un sermon qui est toujours écouté avec beaucoup d'attention.

Noël, Pâques, la Pentecôte, sont célébrées avec le plus de pompe possible, et l'évêque officie lorsque le temps le permet. Chacune de ces fêtes dure trois jours pendant lesquels les catholiques se rendent réciproquement visite, et lorsqu'ils rencontrent dans la rue une de leurs connaissances, ils l'embrassent, lui font des souhaits de prospérité, et lui demandent pardon des torts involontaires qu'ils ont pu avoir envers elle.

Les trois jours expirés, les femmes qui étaient restées à la maison vont, à leur tour, se faire mutuellement des visites pendant le reste de la semaine.

La veille de Noël, les montagnards font un grand feu et coupent la plus grosse bûche qu'ils peuvent trouver. Puis, lorsque la pièce de bois entre dans la maison, ce qui n'a lieu qu'au coucher du soleil, toute la famille, réunie pour cette fête, se lève en disant : « Sois la bienvenue, notre bûche; Dieu t'ordonne « d'aller au feu; sois d'un bon augure pour nous et « nos troupeaux. » On la place avec soin dans le foyer; on verse dessus, lorsqu'elle est en flamme, un peu de tous les mets et de toutes les boissons qui se trouvent

sur la table. Éteindre cette nuit-là une lumière en la soufflant est d'un mauvais augure.

Les Turcs ont aussi la coutume de se visiter pendant les fêtes du Baïram et du Courban Baïram, et, à cette occasion, ils admettent à leurs tables leurs domestiques musulmans. C'était autrefois l'occasion de cadeaux; mais, par suite de la diminution des richesses et de la nécessité de travailler pour vivre, cet usage a été abandonné.

Comme les chrétiens n'ont pas d'église, la permission leur fut donnée par le saint-siége, aussitôt après l'invasion des Turcs, d'avoir des chapelles dans leurs maisons, où l'on célèbre la messe à l'approche des grandes fêtes, afin que les jeunes filles puissent y assister et remplir leurs devoirs religieux.

Le mois de mai est aussi pour les chrétiens l'objet d'une dévotion particulière. A cette époque de l'année, chaque maison, quelque pauvre qu'elle soit, fait une petite chapelle que l'on orne le plus richement et le plus gracieusement possible. Tous les soirs et tous les matins, le chef de la famille y récite la prière et les litanies de la sainte Vierge, en présence des femmes, des enfants et des domestiques. Puis chacun tire au sort dans un sac un bulletin sur lequel est écrite la pénitence qu'il doit s'imposer ce jour-là. Ce sont des prières à réciter, des aumônes à faire, des privations ou des jeûnes; pénitences toujours exécutées exactement; la personne à qui échoit la plus sévère pé-

nitence est considérée comme la plus favorisée.

Une des grandes douleurs des chrétiens est de n'avoir jamais pu obtenir qu'il leur fût permis d'entourer d'un mur leur cimetière, qui se trouve en dehors de la ville, de sorte que les mauvais sujets turcs s'y donnent rendez-vous, et il n'est pas rare de les voir, pour montrer leur mépris, s'amuser à briser les pierres qui recouvrent les tombeaux. Souvent même ils déterrent les cadavres, afin d'enlever les draps et les chemises de soie dont ils sont couverts. Si l'autorité était prévenue, elle punirait peut-être les coupables et chercherait à empêcher le retour de semblables profanations; malheureusement la crainte inspirée par ces bandits est telle qu'aucun chrétien n'ose les dénoncer, de peur de tomber sous leurs coups, lorsqu'ils seraient rendus à la liberté.

Les catholiques de Scutari ont formé des confréries religieuses, afin de s'assurer des secours spirituels au moment de la mort. Ces confréries sont au nombre de seize; elles ont leurs statuts placés sous la surveillance de l'autorité religieuse; chacune d'elles est composée de soixante à cent individus, qui contractent l'obligation, à la mort d'un des membres de la confrérie, de l'accompagner à sa dernière demeure, de lui faire dire des messes et de réciter pour lui des prières. Le jour de la fête du saint qu'elle a pris pour patron, la confrérie fait célébrer une grand'messe, suivie d'une procession qu'accompagnent tous les

membres, ayant chacun un cierge à la main et précédés de leurs bannières et de leurs députés, reconnaissables à la grosseur de leur torche et aux dessins dont elle est ornée. La plus riche et la plus nombreuse de ces confréries est celle du *Corpus-Domini*.

Elles ont toutes un fonds de réserve placé à dix pour cent dans le commerce, et dont les intérêts sont employés à faire dire des messes pour les membres trépassés ou à acheter des ornements d'église. Tous les deux ans les membres des confréries se réunissent dans un banquet où règne la plus grande égalité et qui est présidé par le plus ancien, quelle que soit sa position de fortune.

La ville de Scutari a pour patronne Notre-Dame de Bon-Conseil, en grande vénération chez les Albanais catholiques. Une église, dont les ruines se voient encore au pied de la forteresse, lui était autrefois consacrée. Suivant une tradition, son image a disparu au moment où les Turcs mettaient le pied dans la ville, et fut miraculeusement transportée dans une petite ville des États du Pape, où on lui construisit une église et où elle est encore suspendue sans que rien la retienne.

Superstitions. — Les Albanais sont excessivement superstitieux; ils croient aux revenants et aux fantômes; souvent les nuits se passent à raconter des histoires plus effrayantes les unes que les autres, qu'ils admettent comme autant d'articles de foi. Dans

ces contes, ce sont des âmes condamnées, pour les énormes péchés qu'elles ont commis, à vaguer sur la terre, demandant pardon, au milieu des sanglots et des hurlements, à ceux à qui elles ont causé du mal pendant leur séjour sur cette terre. Les usuriers, les mauvais riches, ceux qui ont terni l'honneur de leur prochain ou leur ont ravi leurs terres, sont surtout soumis à ces tourments. On attribue diverses formes à ces âmes vagabondes : tantôt elle apparaissent, disent les conteurs, sous la forme d'une outre d'huile ou d'un chat noir aux yeux étincelants ; tantôt d'autres assurent avoir vu les cadavres même des trépassés sous leur forme ordinaire, mais brûlés et enfumés, errant pendant la nuit à travers les campagnes, poussant des hurlements semblables à ceux des loups ; d'autres, enfin, racontent comme un plus grand châtiment, que ces âmes changent à chaque instant de forme, affectant cependant toujours celle d'une bête, telle qu'un âne, un porc ou un corbeau. Ces revenants sont appelés *Lugat*.

De même que les Slaves les Albanais croient aux vampires qui, les jours de pleine lune, sortent de leurs tombeaux pour sucer le sang des vivants en leur ouvrant l'épine dorsale. Le cadavre des vampires a les yeux ouverts, ses cheveux et sa barbe croissent dans la tombe, un sang chaud coule dans ses veines, et, si l'on se penche la nuit vers la terre, l'on entend ses dents claquer avec force. Il y a peu

de temps encore, pour se délivrer des visites de ces prétendus vampires, on déterrait le cadavre soupçonné, et, après l'avoir décapité, on le fixait en terre au moyen d'un pieu; cet usage, qui a disparu dans les villes, existe encore dans quelques montagnes. Suivant des traditions, il existe aussi des vampires vivants, qui, agissant malgré leur volonté et sans en avoir conscience, sortent la nuit de leurs demeures et courent la campagne, avides du sang des jeunes filles et des enfants qu'ils surprennent endormis.

L'Albanais, le Musulman surtout, affirme l'existence des Djin et des fées qu'ils nomment *Vila*. Les Djin sont des génies. Les uns habitent de préférence les maisons, rangent les meubles, ont soin des animaux et surtout des chevaux, dont ils tressent les crins pendant la nuit; les autres fréquentent les bords des rivières; plus d'un Albanais musulman assure en avoir rencontré sous la forme d'une jeune fille qui a cherché à l'égarer. Il existe à Scutari un individu se prétendant marié à un Djin qui lui donne tout l'argent et tous les bijoux qu'il lui demande. Quelque anciennes, quelque rares que soient les pièces qu'on lui montre, il en fait, assure-t-on, surgir aussitôt une quantité triple. Son Djin est, dit-il, excessivement jaloux; si une femme entrait dans sa maison, elle mourrait aussitôt. Du reste, il n'a pas besoin de domestique, tout ce qu'il demande se trouvant prêt

à l'instant. Je n'ai pas vu cet individu, mais M. Armand Baschet, dans un voyage qu'il fit en Albanie, le rencontra chez un Turc nommé Hadji Muftar. Sur la demande de M. Baschet, cet homme lui présenta une certaine quantité de monnaies semblables à celles qu'il lui avait montrées. Cet habile escamoteur vit sur cette croyance qu'il exploite. Quant aux Vilas, il y en a de deux sortes : de bonnes apparaissant sous la forme d'une jolie femme montée sur des coursiers rapides; de méchantes à la figure horrible ayant des serpents au lieu de cheveux. Si la rencontre des premières est un bonheur, celle des secondes est le présage d'un malheur certain.

Les Albanais redoutent la puissance du mauvais œil; c'est à son influence qu'ils attribuent le dépérissement des enfants sans cause apparente, les chutes de cheval, les pertes au jeu, la mort des arbres, des bestiaux, etc., etc. Pour préserver du mauvais œil, l'on attache aux plantes des morceaux de drap rouge, l'on met aux enfants des amulettes, les hommes même portent sur eux des cornes de certains animaux qu'ils pendent aussi au cou de leurs chevaux. Afin de préserver l'enfant turc, qu'on caresse, du mauvais œil ou du malheur qu'on pourrait appeler sur lui en disant qu'il est beau ou qu'il se porte bien, l'on doit toujours finir la phrase par le mot Machallah (que Dieu le veuille!). Si l'on ne le faisait pas et qu'il lui arrivât quelque accident, on

ne manquerait pas de l'attribuer à votre mauvaise influence.

A chaque instant, le voyageur rencontre, sur les routes de la Haute-Albanie, des pierres placées au point d'intersection de deux branches ou dans le creux des arbres; elles y ont été mises par des Albanais, suivant les uns, parce qu'une pierre ainsi posée offre un endroit de repos aux âmes errant sans sépulture; suivant d'autres, parce qu'elle diminue la fatigue de celui qui l'y a placée. Enfin, les Albanais croient aux sorciers et aux diseuses de bonne aventures; ces dernières sont toujours Zingares. Dans les montagnes comme dans les villages, les Albanais, Guèghes ou Tosques, ne tuent jamais un mouton sans chercher à lire l'avenir dans la structure de l'omoplate ou dans les fibres.

Les femmes albanaises catholiques redoutent les magiciennes qui pendant la nuit étouffent les enfants, choisissant toujours les plus beaux ou les fils uniques. Afin de soustraire leurs enfants à ces influences pernicieuses, les pauvres mères s'adressent à certains prêtres indigènes qui, au lieu de combattre ces superstitions, les accréditent et leur vendent à un prix élevé des brevets triangulaires sur lesquels sont écrites des prières et des paroles mystérieuses. C'est pour les préserver aussi des sorts qu'on pourrait leur jeter qu'elles attachent au bonnet de leurs enfants des croix ou des reliquaires, ou les cousent aussi dans

leurs oreillers. Ces croyances sont souvent exploitées ; ainsi je me rappelle qu'il y a trois ans, le bruit se répandit qu'une maison voisine du consulat de France était fréquentée par un démon malfaisant qui, le jour comme la nuit, faisait pleuvoir des pierres sur les toits, ouvrait les robinets des barils d'huile ou de vin, renversait la huche, etc., etc., enfin faisait un tel tapage que les habitants voulaient la quitter. Un prêtre avait été appelé, mais ses exorcismes n'avaient servi à rien ; un autre y avait passé la nuit en prières et célébré la messe sans plus de résultat ; il racontait même qu'en sa présence des fruits avaient été jetés de la table à terre, sans qu'on vît la personne qui les touchait ; que ses souliers avaient été portés hors de la chambre, et que les pierres, tombant plus grosses que jamais, avaient cassé les tuiles. Je me transportai le lendemain dans cette maison. Le propriétaire, tout tremblant, me montra les dégâts causés par ce démon malencontreux, et pendant que j'étais dans la chambre, une pierre ayant roulé sur le toit, tout le monde s'empressa de se signer. Tous les Albanais qui m'accompagnaient tremblèrent aussi. Le prêtre qui avait passé la nuit, nommé Don Angelo, me raconta lui-même les prodiges qu'il avait vus. « Les esprits dont parlent les saintes Écritures « étaient, dit-il, les auteurs de tous ces méfaits. » Certain d'ailleurs que je ne changerais pas son opinion à ce sujet, je ne cherchai pas à la combattre ; seulement

ayant reconnu près des barils vides, auprès du four, des traces de pas qui ne pouvaient appartenir à des esprits, je me contentai de faire appeler tous les domestiques en présence du chef de famille, auquel je dis à haute voix : « J'ai un secret infaillible pour trou« ver les démons de cette espèce; si pareille chose se « renouvelle, faites-moi appeler, je viendrai avec « mes cavas et des zaptiés et vous verrez que nous « le prendrons. » A partir de ce moment, les apparitions cessèrent et l'on sut plus tard que l'auteur de ces désordres était une jeune fille maladive qui, voulant retourner chez ses parents, espérait pouvoir le faire en effrayant ses maîtres.

Funérailles. — Il ne me reste plus maintenant qu'à parler des funérailles, qui ont toujours lieu dans les vingt-quatre heures après la mort. Dès qu'un Albanais a rendu le dernier soupir, un individu va de porte en porte, frappant avec un morceau de bois, avertir les parents et les amis du défunt de la perte qu'ils viennent de faire et leur indiquer l'heure de l'enterrement.

Après que le cadavre est lavé, on lui met une chemise de soie et son plus beau vêtement; puis il est étendu sur un lit couvert de draps de soie et des coussins les plus riches qu'on puisse trouver. Les parents passent la nuit auprès de lui à réciter des prières. Pour montrer leur douleur, les hommes enveloppés dans leur gros manteau noir, la tête cou-

verte, hiver comme été, de leurs capuchons, se tiennent silencieux dans la chambre mortuaire; tandis que, dans une autre, les femmes, couvertes d'habits retournés, la figure cachée par un épais voile bleu, pleurent à haute voix la mort du défunt.

Souvent des pleureuses de profession sont appelées pour veiller à ce que tout se fasse suivant l'usage et pour régler les chants funèbres. Lorsque les femmes sont réunies autour du cadavre, la mère, l'épouse ou la sœur commence le chant mortuaire, qui est toujours un éloge du défunt. La douleur dont cette malheureuse femme est pénétrée, surexcitée par la vue du cadavre, par les cris des parentes qui l'entourent, en s'arrachant les cheveux et en se frappant la poitrine, donne à ce rhythme monotone, entrecoupé de sanglots, un caractère de tristesse sauvage qui arrache des larmes au cœur le plus dur, au spectateur le plus indifférent. Lorsque la voix manque à la mère, l'épouse, la fille ou la parente la plus proche lui succède, célébrant les qualités du défunt, lui reprochant de les laisser seules dans cette vallée de larmes. Presque toujours improvisés, ces chants sont remplis des idées les plus touchantes et les plus élevées; lorsque j'ai recueilli les chants funèbres que l'on trouvera à la fin de ce chapitre, ces élégies rimées, oubliées aussitôt que prononcées et qui ne sont jamais les mêmes, les femmes qui me les dirent, dûrent, pour rappeler l'inspiration, faire apporter devant elles les vêtements

des enfants perdus et chantèrent comme le jour de leur mort.

A ces chants qui durent jusqu'au jour, succèdent des cris lamentables, des pleurs désordonnés; c'est le moment où il faut se séparer du cadavre; les femmes se précipitent pour l'embrasser encore une fois; il faut presque employer la force pour les en arracher et les enfermer dans une chambre où les pleurs et les chants continuent. Cependant, on a déposé le mort dans son cercueil, sur lequel sont placés ses armes et ses habits; les parents et les amis, se remplaçant tour à tour, le portent jusqu'au cimetière où il est déposé dans la tombe sur laquelle le prêtre récite des prières.

Cette cérémonie accomplie, un individu, chargé de ce soin par la famille, invite les personnes ayant suivi le cortége à prendre part au repas funèbre. A cet effet, plusieurs tables couvertes de plats maigres ont été préparées dans la maison mortuaire; les invités s'y asseoient, mangeant silencieux et recueillis. Un bocal plein de vin circule, et chacun à son tour, avant de boire, invoque la miséricorde de Dieu pour l'âme du défunt et prie la Divinité d'accepter comme un sacrifice les aliments et le vin qui leur sont présentés. Les femmes, de leur côté, remplissent le même devoir. Aussitôt le repas fini, les étrangers se retirent en toute hâte, ne laissant pour consoler la famille affligée que les parents les plus proches.

Le lendemain matin, tous les parents se rassem-

blent de nouveau dans la maison du défunt, les femmes pour le pleurer, les hommes, afin de recevoir les visites de condoléance. Les parents les plus proches se tiennent en file, couverts de leurs manteaux, les plus anciens à leur tête, tandis que les parents les plus éloignés et les amis sont du côté opposé, mais sans capotes. Chaque visiteur exprime ses regrets, la douleur que lui a causée cette mort, puis se retire après avoir embrassé les parents couverts du manteau, qui restent debout et silencieux. Le jour suivant, les hommes de la famille sortent de bonne heure de la maison pour se rendre, dans le même costume de la veille, à la boutique ou au magasin du défunt où ils se tiennent jusqu'à midi pour recevoir les visites de leurs amis, qui ont lieu avec le même cérémonial que celles rendues à la maison. Après cela, chacun se rend à ses affaires. On doit porter pendant un an le deuil, qui consiste en vêtements de couleur obscure sans broderies.

Les femmes continuent de pleurer pendant plusieurs semaines; pendant ce temps chaque amie leur rendant visite mêle aux leurs ses pleurs et ses chants funèbres, puis elles prennent le deuil pour trois ans, pendant lesquels les femmes de la famille se réunissent les dimanches, les jours de fête et à l'anniversaire de la mort du défunt, afin de le pleurer. A cet effet, elles exposent au milieu de la chambre, autour de laquelle elles sont rangées, ses habits, ses armes,

les objets qui lui étaient le plus chers, afin de raviver leur douleur. Ainsi que le jour de la mort, c'est toujours la parente la plus proche qui commence les chants funèbres.

Si quelqu'un meurt à l'étranger, les mêmes cérémonies, les mêmes lamentations ont lieu et pendant autant de temps que s'il était décédé dans le pays même.

Les funérailles des musulmans diffèrent fort peu de celle des chrétiens. Ils sont portés de manière à avoir le visage découvert; puis, dans le trajet de la maison au cimetière, tous les musulmans qui rencontrent le cercueil se joignent au cortége et portent pendant quelques pas le cadavre, regardant chaque pas fait en pareille circonstance comme une action pieuse devant les racheter des péchés commis. Arrivés sur la fosse, les parents reçoivent le corps (les Albanais musulmans étant presque toujours enterrés sans bière), et le placent de manière à ce que sa tête soit tournée vers l'Orient, et l'iman du quartier, ayant récité les prières d'usage, chacun retourne à la maison mortuaire où, comme chez les catholiques, un repas est servi.

Les funérailles des montagnards sont semblables à celles des habitants des villes; seulement les hommes se mêlent aux femmes pour pleurer, s'égratignant jusqu'à ce que le sang se mêle aux larmes.

Pour compléter la description de ces cérémonies,

j'y joindrai quelques chants mortuaires, traduits aussi littéralement que le permet notre langue :

Chant pour la mort d'un enfant en bas âge.

Tu dors du sommeil éternel, tes yeux sont clos, pour mieux penser sans doute à ta mère et à tes parents.

Ton doux sourire, qui ne s'est pas envolé, me laisse une espérance. Tu es vivant, ô mon enfant chéri, ce n'est qu'un jeu, n'est-ce pas ?

Oui, car lorsque tu es à la fleur des ans, dans l'âge le plus beau, m'abandonner serait une cruauté sans pareille !

Lorsque ton père, tes frères, ta sœur, voyant ton amabilité chaque jour croissante, sont heureux de t'admirer; si cher et si beau, tu ne voudrais pas les quitter ?

Écoute-moi, ô mon fils; aie pitié de ma douleur; ma voix qui arrive jusqu'au ciel doit parvenir aussi à ton cœur et l'émouvoir !

Vois comme ta mère se débat, se désespère; vois ses larmes tombant comme un torrent; quoi ! tu n'as pas encore pitié d'elle !

Oh ! la mort, la mort cruelle, sans cœur et sans entrailles, endurcit le cœur le plus tendre et lui fait repousser jusqu'aux prières d'une mère désolée !

Autre chant pour un enfant.

Oh ! mort sans pitié, pourquoi me ravir mon fils, pourquoi l'arracher à mes caresses ? O mon fils bien-aimé !

Tu fus trop cruelle en remplissant ton office; puisque tu devais l'emporter avec toi, pourquoi l'avoir soumis à des douleurs lentes et et cruelles ? O mon fils bien-aimé !

Si tu es bien terrible de toutes façons, ô mort, combien

tu fus barbare envers une pauvre mère, en lui enlevant sa seule joie ! O mon fils bien-aimé !

Mais toi, mon âme ! mon espérance perdue ! pourquoi n'as-tu pas résisté à ses coups ! O mon fils bien-aimé !

Ne pensais-tu pas que, par ton départ éternel, tu faisais à mon cœur une plaie qui saignera toujours ! O mon fils bien-aimé !

Ne pensais-tu plus aux peines de ta malheureuse mère, aux soins qu'elle prenait pour te conserver en vie ? O mon fils bien-aimé !

Hélas ! hélas ! la mort m'en a récompensé en t'enlevant de mon sein et du monde ? O mon fils bien-aimé !

A quoi sert, ô mon trésor, que tu souries parmi les anges, lorsque tu me laisses sur la terre, condamnée à des larmes éternelles. O mon fils bien-aimé !

Mais, dans le ciel, les anges tressaillent de joie et chantent des hymnes de paix pour la venue d'un nouveau compagnon. O mon fils bien-aimé !

Tandis que moi, triste et inconsolable sur cette terre de douleur, je reste les yeux fixés au ciel, vers toi. O mon fils bien-aimé !

Puisse ton esprit innocent et pur être pour moi une étoile d'espérance et de vie ! O mon fils bien-aimé !

Puisse, lorsque j'aurai, moi aussi, rendu mes dépouilles à la terre, mon âme se rencontrer avec la tienne pour ne plus nous quitter. O mon fils bien-aimé !

Chant à la mort d'un brave.

Un cri de douleur appelle et réunit les amis pour voir encore une fois un de leurs compagnons qui les abandonne.

Froides, ses dépouilles, gisant au milieu de ses armes brillantes, renfermaient, il y a un instant à peine, un cœur

battant vivement au récit des exploits et que la crainte de la mort n'épouvanta jamais.

Combien fut terrible ce dernier instant! Cède; laisse-moi, lui cria-t-il; je le veux. — Non, car je suis, non pas la mort glorieuse que tu ne redoutas jamais, mais la dernière heure.

Malheur à celui qui périt d'une mort obscure et vile, sur la plume, au milieu des remèdes et des pleurs. — La vraie mort qui donne la vie à l'homme (*littéral*) est d'expirer sur la terre nue pour l'honneur et la gloire.

Mourir par le yatagan d'un brave, par le plomb d'une carabine ou d'un pistolet; mordre la poussière, après avoir déchargé ses armes, le corps palpitant et se débattant dans le sang que boit avec avidité la terre, dans le sang qui appelle la vengeance et la mort sur ses ennemis; voilà la véritable mort, la mort de l'homme de cœur.

Mais toi qui nous écoutes, pourquoi ne réponds-tu pas au monde : J'ai grandi au milieu des armées que la patrie avait choisies pour la défendre. J'ai grandi en mangeant des racines sauvages quand la faim me tenaillait les entrailles, buvant de l'eau, dormant sur la terre nue, la tête ayant pour coussin une pierre.

La pluie, le vent, la neige, les intempéries des saisons ont servi de nourriture à mon corps qui les bravait et lui ont donné une vigueur plus grande.

Jamais je ne me suis senti plus pesant que la plume dont se joue le vent, dans les assauts et les escalades. Mes nerfs étaient de fer et rien ne put jamais résister à ma force.

Dans les tirs, à la guerre comme dans les tchétas, partout je montrais mon fusil long et brillant, célèbre et couvert de gloire pour la supériorité de sa portée et la justesse de son tir. Que d'ennemis sont tombés sous son plomb qui, serpentant comme la foudre, allait à leur recherche pour les détruire!

Mes pistolets, ah! combien de fois ils arrêtèrent l'audacieux qui voulait s'opposer à mes desseins! Ah! comme l'on entendait, en même temps que le bruit de sa détonation, les lamentations de l'ennemi déjà tombé expirant à mes pieds!

Mon yatagan reluit encore aux rayons du soleil, quoique sa lame soit teinte d'un bleu rouge. C'était la faux m'ouvrant un passage au milieu de mes ennemis qu'elle abattait comme celle du moissonneur renverse les épis, répandant sur mes pas l'épouvante et la mort.

Il faut donc vous quitter, ô mes armes chéries! mais consolez-vous, je vous laisse au plus digne de mes neveux, afin qu'il vous emploie pour l'honneur et la patrie. Mon corps, je l'abandonne à la terre; qu'elle s'en serve suivant son bon plaisir.

Mais l'âme du brave se désespère, elle n'a pas encore la paix qu'elle désire après la fatale séparation. Elle veut le pardon de ses compagnons; qu'ils le plaignent, car au lieu de mourir comme un guerrier, il a rendu son dernier soupir sur une molle couche, au milieu de remèdes et des pleurs.

CHAPITRE II

ORGANISATION POLITIQUE. — IMPÔTS. — LOIS DU SANG.
COUTUMES DES MONTAGNARDS

ORGANISATION POLITIQUE

La haute Albanie est gouvernée par un pacha résidant à Scutari et nommé par le sultan. Auprès de lui et sous sa présidence est un *medjlis* (conseil), composé du receveur des finances (malié-mudir), du cadi, du muphti ou d'un de ses représentants, et de dix membres, dont l'un est catholique et un autre grec. Les attributions de ce conseil sont excessivement étendues; il donne son avis sur toutes les mesures à prendre, soit d'administration, soit de police; rend la justice et peut casser les décisions du cadi en matière civile. Ses délibérations devraient être (ce qui n'a pas lieu encore) consignées sur un registre *ad hoc* et signées par tous les membres. Jusqu'à présent, le medjlis rend ses arrêts d'après les usages du pays, Scutari ne possédant pas un seul exemplaire du *Canounnamé* (Recueil des lois nouvelles).

Tout porterait à penser que le medjlis nommé par le pacha, qui peut en changer les membres suivant son bon plaisir, doit être dans ses mains un instrument docile : il arrive cependant presque toujours le contraire. Ce conseil, composé des éléments les plus fanatiques, peut exercer une espèce de contrôle sur les actes du gouverneur ; il connaît le pays et ses coutumes mieux que le pacha, qui change presque tous les ans ; le pacha est à chaque instant forcé de consulter son conseil et de le ménager. Aussi lorsqu'un gouverneur, voulant faire acte d'autorité, change les membres du medjlis, les nouveaux membres s'effacent pendant quelque temps, puis peu à peu quelques-uns d'entre eux, que le gouvernement est forcé de ménager, finissent par prendre un tel ascendant, que ce sont eux qui gouvernent le pays.

Depuis deux années seulement, les chrétiens font partie de ce Conseil, où, du reste, ils ne jouissent d'aucune influence. Le gouverneur a choisi, lorsqu'ils y entrèrent, deux hommes incapables. L'élément chrétien n'existe donc dans le medjlis que pour la forme, et, soit par crainte d'être maltraités par l'autorité, soit de peur d'être désignés à la vengeance des bandits qui désolent le pays, les représentants des chrétiens n'ont jamais osé élever la voix contre les mesures arbitraires contraires aux intérêts de leurs communautés. Leur seul office, dans ce conseil, est d'apposer leurs cachets aux décisions prises par les

musulmans, qui ne se donnent jamais la peine de les consulter.

Cette représentation ridicule de la chrétienté est jusqu'ici la seule amélioration apportée à leur sort depuis la publication du *hat-houmayoum*. Quant aux tribunaux mixtes devant juger les affaires correctionnelles ou criminelles, aux conseils mixtes devant connaître des affaires civiles entre musulmans et chrétiens, où les dépositions des témoins devaient être reçues indistinctement sous un serment prêté suivant la loi religieuse de chaque culte, il n'en a jamais été question dans la haute Albanie. Jamais le medjlis ou le cadi de Scutari ne voulut admettre le témoignage des chrétiens, lors même qu'il s'agissait d'affaires entre chrétiens et que la contestation ou l'objet en litige se trouvait dans des villages où il n'existe pas de musulmans.

Les questions touchant à l'état civil, aux successions et aux testaments, sont jugées d'abord par le cadi, suivant le *scheriat* (loi religieuse), puis portées en appel devant le medjlis. La chose jugée n'est d'ailleurs jamais respectée : il existe à Scutari certains procès déjà jugés dix fois d'une manière différente, qui seront cependant remis en cause au changement de chaque gouverneur ou de chaque cadi. Le droit que ces derniers perçoivent sur les jugements qu'ils rendent, s'élève à trois pour cent sur la valeur en litige. Comme c'est le seul revenu de leur charge,

les cadis, afin de la rendre plus fructueuse, encouragent les plaideurs, qui dépensent trop souvent, pour corrompre les autorités, des sommes plus élevées que celles qui sont en cause.

Quoique le code de commerce ait été publié dans tout l'empire, il est inconnu à Scutari; aussi le *tidjaret medjlis* (tribunal de commerce), composé de négociants turcs et chrétiens, au lieu de juger les affaires suivant le droit ou la loi, ordonne-t-il toujours des transactions, sans s'occuper si les parties veulent y consentir.

Il en est des lois pénales comme du code de commerce. Les tribunaux criminels n'existant pas, les prévenus restent en prison sans être jugés jusqu'au moment où il plaît au gouverneur de les mettre en liberté, ce qui n'a jamais lieu qu'à la demande de quelque personne influente que le prévenu, coupable ou non, a su mettre dans ses intérêts. Outre que ce mode d'agir est souverainement injuste, il ouvre la porte à des actes arbitraires et à des exactions qui profitent surtout à l'entourage du pacha et aux chefs de la police, car la plupart du temps le gouverneur ignore non-seulement le nombre de ses prisonniers, mais encore la cause et l'époque de leur arrestation. Il n'est pas rare, en effet, que des individus soient arrêtés et jetés en prison sans cause ou sous le motif le plus frivole, afin de leur faire acheter leur libération.

Que l'on ne pense pas qu'il y ait dans cet exposé

la moindre exagération, le moindre parti pris d'hostilité contre le gouvernement ottoman, aux bonnes intentions duquel je crois plus que personne. Je crois qu'il en est autrement partout où la Porte peut faire contrôler les actes de ses délégués, et si je rapporte ce qui se passe journellement dans la capitale de la haute Albanie, ce n'est que dans l'espérance qu'en connaissant ces dénis de justice, la Sublime Porte y portera remède.

Chaque district est commandé par un mudir nommé par le gouverneur; il a auprès de lui un cadi et un medjlis composé seulement de musulmans, excepté à Podgoritza et à Goussinié. Les habitants ont le droit d'appeler, auprès du pacha, de la décision du medjlis local, droit dont ils usent rarement, surtout les chrétiens, dans la crainte de se voir exposés, à leur retour dans leur pays, à la vengeance des autorités, contre laquelle personne ne pourrait les protéger.

IMPOTS

Les impôts ne seraient pas pesants s'ils étaient également répartis; il n'en est malheureusement pas ainsi : établis d'une manière irrégulière, ils diffèrent suivant les localités et les croyances.

Ainsi à Scutari, tandis que les Turcs ne paient qu'un léger droit sur leurs maisons, les chrétiens

sont soumis : 1° au *nizamié*, impôt ayant pour objet l'exemption du service militaire. Juste dans toute autre partie de l'empire, ce tribut n'est pas équitable à Scutari, où jamais les musulmans n'ont été soumis à la conscription; aussi on le considère comme la continuation du *haratch* ou capitation que payaient les chrétiens avant la publication du hat-houmayoum, et dont on a, disent-ils, seulement changé le nom.

2° Le *maktoum*, que les chrétiens de la ville ont refusé de payer et que l'on continue à percevoir dans les campagnes, est particulier à la haute Albanie; en voici la source :

Avant la révolution de Mustapha-Pacha, les chrétiens étaient forcés, en temps de guerre, de prendre les armes et de marcher avec les Turcs. En 1832, le sadriazem Méhémet-Reschid-Pacha, venu pour soumettre le gouverneur rebelle, proposa aux chrétiens d'échanger cette charge contre un impôt, ce qu'ils acceptèrent, et, à partir de ce moment, ils cessèrent de sortir armés.

3° Le *koulouk et redif*, appelé aujourd'hui *vergui*, représentant les dépenses faites pour la garde du bazar et la sûreté de la ville, est supporté en partie par les chrétiens, en partie par les musulmans. Il est déterminé maintenant par le malié-mudir, mais il était autrefois établi sur les comptes présentés par le chef de la police. La communauté catholique paie en

outre, au kouloukchi-bachi, 600 piastres pour la location de la boutique où se tient la garde, et 800 pour les koulouk veillant, les jours de grandes fêtes, telles que Noël, Pâques et la Pentecôte, à ce que la tranquillité soit maintenue aux environs du champ où l'on célèbre la messe.

Le nizamié, comme autrefois le haratch, est fixé à 500 piastres pour les quatre cents familles les plus riches, et à 300 pour les autres. Quant au maktoum et au vergui, il est partagé entre quatre cent cinquante familles divisées en trois classes, suivant leur fortune, et contribuant selon la classe dans laquelle elles ont été rangées.

A Podgoritza, les chrétiens, en même temps que le nizamié, paient le maktoum pour ne pas être obligés de prendre les armes lors des hostilités contre le Montenegro, le *drovarsko* et *sicurko*, c'est-à-dire le bois et le foin nécessaires au mudir, la *poudarina*, impôt de deux mesures de blé pour chaque paire de bœufs de travail, l'*agatchko* prélevé au profit des anciens agas propriétaires de spahiliks ou de timars. Cet impôt tend à disparaître, le gouvernement de la métropole ayant ordonné de supprimer ces anciens droits féodaux. Enfin, il y a trois ans à peine, chaque chrétien marié de ce district payait une redevance annuelle pour son lit.

Dans le district d'Antivari, le nizamié et le koulouk et redif sont exigés des chrétiens seulement,

tandis que le maktoum est aussi demandé aux Turcs, avec cette différence que ces derniers paient un tiers de moins que les chrétiens, qui doivent, en outre, supporter les impôts de plusieurs villages turcs, exemptés par ordre du pacha.

En dehors de ces impôts, le gouvernement perçoit la dîme sur toutes les récoltes, et un cinquième sur le produit de la pêche dans le lac et dans les rivières. La douane, régie par les mêmes conventions que celles faites avec les puissances alliées de la Porte, est affermée chaque année ainsi que le monopole de la vente du sel, de la poudre, les bacs sur la Bojana et le Drin, et le droit d'ouvrir des cabarets. Le fermier de ce dernier impôt perçoit 15 paras par oke de vin et une piastre par oke d'eau-de-vie entrant dans les boutiques. Cette taxe excessive, surtout lorsque l'on pense que les vignerons ont déjà payé le dixième de leur récolte, n'existe qu'en Albanie et a été fixée par Mustapha-Pacha d'une manière tout à fait arbitraire.

Quant aux montagnes, Castrati et Skréli paient un impôt s'élevant, en moyenne, à 50 piastres par maison : les plus riches donnent 200 piastres et les plus pauvres dix. Hotti est soumis à un *kasim* remplaçant la dîme, pour les terrains que ces montagnards ont acquis en plaine de propriétaires Turcs. Les autres tribus sont exemptes de toutes taxes, à l'exception cependant des Wassœvitch. Ces derniers, soumis par

les Turcs de Goussinié, qui les considèrent comme leurs vassaux, paient non-seulement le nizamié et la dîme, mais encore doivent aux agas et aux beys le quart de leur récolte. Pour se débarrasser de ces prétentions de leurs anciens seigneurs, qui les accablaient de vexations et les dépouillaient de tout ce qu'ils possédaient, les Wassœvitch inférieurs se soumirent au Montenegro, tandis que les supérieurs eurent à se défendre contre de fréquentes expéditions. Un corps de troupes commandé par le général Ali-Pacha, ayant été dirigé contre eux en octobre 1857, les Wassœvitch supérieurs firent leur soumission, payèrent les impôts arriérés, et il fut décidé qu'à l'avenir ils formeraient un district indépendant de Goussinié, se gouvernant par ses lois et nommant ses chefs, qui seraient chargés de répartir les impôts, de les recueillir et de les apporter à Scutari.

ORGANISATION DES MONTAGNES

Ainsi qu'on l'a vu, les montagnards de Scutari, en grande partie catholiques, ne reconnaissent aucune autre autorité turque que le pacha, qui, dans ses relations avec eux, doit prendre pour règle les usages (*adet*) ou les lois particulières de la tribu avec laquelle il traite. Chacune des grandes montagnes a un bulukbachi chargé de soutenir ses intérêts auprès du gou-

verneur. Cette charge, autrefois héréditaire, est aujourd'hui à la nomination du pacha, dont le choix doit cependant être approuvé par les anciens de la tribu et les chefs des villages. Hotti ayant le privilége de marcher la première à la guerre, son buluk-bachi est considéré comme le chef des cinq grandes montagnes.

Si son autorité est plutôt fictive que réelle dans les montagnes, où il ne peut se présenter qu'avec la permission des chefs, le buluk-bachi exerce une grande influence à Scutari. Là, nul montagnard ne peut sans lui se présenter au pacha, auprès duquel il plaide la cause de ses subordonnés, qui emploient tous les moyens pour se le rendre favorable.

Il est aussi chargé de transmettre les ordres du gouverneur, commande sa tribu pendant la guerre et lui distribue les vivres.

Les véritables chefs sont les voïvodes et les *bayraktars*, ainsi nommés parce qu'ils portent à la guerre l'étendard de leur tribu. Auprès d'eux sont les anciens ou vieillards, espèce de conseillers dont le nombre varie suivant celui des familles composant le bayrack, chacune d'elles devant être représentée dans le conseil.

Il est nécessaire de faire remarquer que, dans la montagne, le mot famille implique un sens beaucoup plus étendu que chez nous. Ce n'est pas tout à fait la tribu, mais, dans ces pays où le parentage existe

à un degré très-éloigné, la famille comprend un nombre considérable d'individus. Le mot italien *fratellanza* (fraternité, union étroite), employé par les missionnaires lorsqu'ils parlent des différentes familles des montagnes, exprime parfaitement cette réunion de personnes descendant d'une souche commune. L'on ne doit pas prendre non plus au littéral l'expression de vieillard, employée pour désigner les conseillers. Cette charge se transmettant de père en fils, il arrive souvent qu'un enfant soit un des vieillards de la tribu ; seulement, dans ce cas, son parent le plus proche le remplace au conseil jusqu'au moment où il atteint sa majorité.

Après les vieillards viennent les *dovran* (garants). Nommés par le gouverneur et cautions des différentes familles, les dovran doivent comparaître devant le pacha chaque fois qu'un grave délit a été commis, ou lorsque les intérêts de leur tribu sont compromis. Ce sont eux aussi que le gouverneur appelle dans les cas urgents, tels qu'une prise d'armes imprévue.

Enfin les *djiobars,*— ainsi nommés parce qu'ils sont chargés de prendre et choisir les bestiaux dans les villages condamnés à une amende, — ont pour mission d'exécuter les sentences rendues, soit par l'assemblée, soit par le buluk-bachi. Choisis parmi les membres les plus influents et les plus hardis des familles collatérales de la tribu, les djiobars, dans les montagnes de Scutari, ont un pouvoir beaucoup plus

étendu que dans celles de Pulati, et dans les grandes assemblées leur vote entraîne presque toujours celui du village auquel ils appartiennent.

Les voïvodes et les bayraktars sont chargés d'appliquer la loi, de veiller aux intérêts de la montagne, sans toutefois avoir le droit de faire des innovations, le pouvoir législatif appartenant au peuple réuni en assemblée générale. Aucune loi (*souret*) ne peut être votée sans le concours d'au moins un individu par maison, ou à défaut, de quelqu'un chargé de la représenter. Les assemblées n'ont pas lieu à des époques fixes, et les chefs les font annoncer dans chaque village par un de leurs serviteurs. Il s'en tient toujours une au printemps et une autre à l'automne, pour fixer les lieux de pâturage et l'époque à laquelle chacun pourra y envoyer ses bestiaux et devra les en retirer. Les transgressions aux lois votées ou aux décisions prises dans ces assemblées, sont punies d'une amende fixée par les anciens à un certain nombre de piastres, de moutons, de chèvres ou de bœufs, variant suivant l'importance de la loi enfreinte.

Outre ces assemblées générales, il en est aussi de particulières où se rendent des lois concernant un seul quartier (*mahalé*), une ou plusieurs familles. Dans ces assemblées, la présence du bayraktar et des anciens de la tribu n'est pas nécessaire, et il suffit, pour rendre valables les décisions qui y sont prises, de celle du dovran des familles, qui

sentent la nécessité de ces lois particulières.

Il arrive enfin que toutes les montagnes se réunissent en assemblée, soit pour délibérer sur des intérêts généraux, soit pour opposer de la résistance à des ordres reçus des autorités turques, et qu'ils croient injustes. Dans ces réunions, le bayrak de Hotti a toujours la présidence et la place d'honneur.

L'absence d'une famille à la réunion convenue est punie d'une amende. Dans les assemblées, les chefs et les vieillards se réunissent en cercle; autour d'eux se range le peuple. Le bayraktar de Hotti, lorsque c'est une assemblée de toutes les montagnes, ou celui du village le plus considérable dans celles de tribus, prend alors la parole pour exposer l'objet de la réunion. Après une discussion à laquelle tous les assistants peuvent prendre part, les djiobars, dans la montagne de Scutari, et les dovran, dans celles de Pulati, se retirent pour résumer ce qui a été dit, et faire des propositions soumises, à leur retour, au vote de la population. Celle-ci accepte presque toujours la décision des djiobars, avec lesquels les chefs se sont préalablement entendus. C'est aussi dans ces assemblées que l'on juge les délits commis contre la communauté, délits punis par une amende en bestiaux destinés à un festin que l'on prépare dans une maison désignée à l'avance, et auquel un individu par foyer doit aller prendre part.

Si le coupable a porté tort soit au prêtre du village,

soit à des propriétés, soit enfin aux immunités dont jouit la communauté, l'amende en bestiaux est portée dans la cour de l'église, où les animaux sont abattus pour être distribués ensuite à chaque individu du village.

Les différends civils entre particuliers sont le plus ordinairement portés devant des arbitres choisis par les parties, qui, lorsqu'elles ne peuvent se mettre d'accord, en font désigner d'autres par le conseil des anciens, et se réfèrent à leur jugement.

Si l'affaire est importante ou que l'adversaire soit trop puissant, la partie plaignante, après avoir épuisé les moyens ordinaires, s'adresse au buluk-bachi. Celui-ci présente la contestation au pacha, qui choisit des juges dans les autres tribus. Ces procès sont alors interminables, car, sous un prétexte ou sous un autre, le perdant trouve toujours moyen de faire reviser la sentence, et, après que chaque partie a souvent dépensé beaucoup plus que ne valait l'objet en litige, un ami commun intervient et finit par les arranger à l'amiable.

Les vols commis dans la tribu sont punis d'une amende variant, suivant les montagnes, de quatre à douze fois la valeur de l'objet dérobé. Si les vols ont eu lieu au préjudice d'une tribu lointaine ou d'étrangers avec lesquels on ne soit pas en trêve (*bessa*), le coupable n'est pas inquiété. Cette impunité entraîne souvent des guerres de village contre village. C'est

ainsi que les Triepsci et les Kutchi se battent continuellement contre les Clementi de Selze, dont ils ne sont séparés que par une haute montagne qu'ils franchissent pour aller leur enlever des bestiaux lorsque les hommes sont partis pour les pâturages d'hiver.

Les vendette, si fréquentes dans les montagnes, ont rendu les témoignages excessivement dangereux; aussi personne ne consent-il à déclarer ce qui est à sa connaissance, surtout lorsqu'il s'agit d'un individu ayant une nombreuse famille, sans s'être assuré auparavant d'une indemnité proportionnée aux risques qu'il court. Pour remédier à cet état de choses, les montagnards ont admis les *kaputzar*, témoins que la partie contre laquelle ils déposent, ou l'individu qu'ils dénoncent, ne doit jamais connaître. Pour faire sa déposition, le kaputzar se rend, pendant la nuit, près des arbitres, sur la discrétion desquels il sait pouvoir compter, et leur indique les circonstances du vol, venues à sa connaissance, l'endroit où il a été commis, les recéleurs ou ce qu'est devenu l'objet volé. Si la déclaration du kaputzar a convaincu les arbitres, ils en informent leurs collègues et prononcent leur jugement en se basant sur ce témoignage secret.

Les kaputzars sont aussi reçus dans les causes civiles. Lorsqu'il ne s'en présente pas et que la partie plaignante ne peut fournir aucune preuve, l'adversaire est admis à prêter serment. Ce serment n'est toutefois accepté qu'autant qu'un certain nombre de

personnes, choisies parmi les individus les plus honorables de la famille ou de la tribu du défendeur, jurent que les faits allégués sont véritables. Leur nombre varie suivant la gravité du fait, et s'élève quelquefois jusqu'à vingt. Ce serment est prêté, par les chrétiens à l'église, et par les Turcs sur le Koran, en présence d'un *hodja*. Si l'un des individus désignés pour jurer en même temps que le défendeur refuse de le faire, ce dernier est condamné.

Lorsqu'un homicide ou un autre crime de nature à troubler la paix générale a été commis, on en avertit le buluk-bachi qui, après avoir pris les ordres du pacha, envoie ses gens et les djiobars brûler la maison du meurtrier, et prendre à ses parents une amende fixée arbitrairement suivant leur plus ou moins de fortune. Cette coutume qui réduisait souvent toute une famille à la misère, et punissait les innocents des fautes des coupables, est en partie abolie aujourd'hui. Mustapha-Pacha, qui fut gouverneur de Scutari en 1857, y a substitué une loi arbitraire peut-être, mais indispensable, si l'on veut atteindre le but que se propose le gouvernement ottoman : la suppression des *vendette*.

Cette loi, mise en vigueur après la pacification générale de toutes les *vendette*, qui eut lieu en janvier 1857, punit de l'exil tous ceux qui donnent asile aux meurtriers, et autorise les chefs des montagnes et les buluk-bachis à arrêter les parents les plus proches

du coupable et à les garder en prison jusqu'à ce que celui-ci se soit rendu à l'autorité. Cette mesure a déjà été appliquée avec succès; si l'on y persévère, elle aura certainement pour résultat, sinon l'extinction totale, du moins une diminution notable des vendette. Pour ne pas faire souffrir ses parents, ce qui serait un déshonneur, les meurtriers, voyant que le pacha tenait la main à l'exécution de cette mesure et qu'il ne mettait pas leurs proches en liberté, sont venus se constituer prisonniers.

LOIS DU SANG

En dehors de l'action du gouvernement, le montagnard qui a commis un meurtre, est exposé à la vengeance de la famille, vengeance tellement entrée dans les mœurs que ces populations sont moins sensibles à la douleur que leur cause la mort de leurs parents qu'au déshonneur qui rejaillirait sur elles si cette mort restait impunie. Aussi, avant de pleurer la victime, sa famille pense à la venger. « Un tel a tué, disent-ils, il nous doit le sang. » Dès lors, tout est mis en œuvre et l'on n'a plus de repos que ce sang ne soit payé par celui du coupable ou d'un de ses parents, dont on sait que la perte sera la plus sensible à sa famille, un fils unique par exemple.

Lorsqu'un étranger commet un meurtre, tous les habitants du village qu'il habite sont exposés à la

fureur des parents et des alliés de la victime. Ces derniers marchent aussitôt contre le village du meurtrier et l'on échange des coups de fusil jusqu'à ce que les femmes interviennent. Alors l'on convient d'une trève pendant laquelle on en réfère au *buluk-bachi*. Celui-ci ou l'un de ses délégués se rend sur les lieux, où il rassemble les vieillards, les dovran du village du meurtrier et les parents de la victime. Dans cette réunion, le bannissement du meurtrier et de ses proches est ordonné, puis la paix se conclut entre les deux villages. Il arrive cependant quelquefois que ne pouvant trouver l'aggresseur ou ses proches parents, les offensés, fatigués d'attendre, finissent par se venger sur ceux qui ne lui appartiennent qu'à des degrés excessivement éloignés.

Si l'homicide a lieu entre les habitants d'un même village, tous les parents et les alliés du meurtrier, à quelque degré qu'ils soient, sont obligés de se cacher aussitôt, car dès que la nouvelle de l'assassinat est connue, leurs maisons sont assiégées et les deux parties guerroient jusqu'à l'arrivée d'une personne étrangère à la querelle qui s'entremet pour conclure une trève. Puis, à la venue d'un cavas du buluk-bachi, les anciens et les djiobars décrètent l'éloignement du coupable et l'amende que doit payer sa famille, en dehors de celle due au gouverneur qui est toujours de mille cinq cents piastres au moins, somme énorme pour ces pauvres gens.

Dans les montagnes de Pulati, dès que le meurtrier et les plus proches parents ont été bannis, les autres personnes de sa famille, ayant atteint la majorité, ne sortent plus qu'accompagnés de gens étrangers à leur village ou de femmes dont la présence les protége. Dans les montagnes on pardonnerait, en effet, plus volontiers la mort d'un fils que celle d'un hôte (*m'noré :* il est entre mes mains) que l'on aurait pris sous sa sauvegarde et celui qui ne vengerait pas son hôte serait déshonoré et considéré comme un être méprisable.

Pour les guerres de bayrack à bayrack, qui ont lieu, soit pour des pâturages contestés, soit pour des querelles où l'on croit l'honneur de la tribu engagé, toutes les montagnes, réunies en une assemblée générale, sont convenues de deux trêves : l'une, dite *bessa du zabit* (trêve du gouverneur), durant de la Saint-Antoine à la Toussaint; l'autre, appelée *bessa des bayracks*, commençant le jour des Morts pour finir à la Saint-Nicolas. Il fut résolu que celui qui se vengerait pendant la durée de ces trêves serait banni pour toujours et sa famille punie d'une amende de six bourses (600 francs), somme excessive pour ces montagnards, qui ne vivent que du revenu de leurs troupeaux.

Avant l'établissement de ces trêves, les villages se faisaient entre eux des guerres acharnées et sans répit, pendant lesquelles, non-seulement on ne pou-

vait ni cultiver les terres ni conduire les bestiaux au pâturage, mais on devait encore se garder jour et nuit ; car dans les querelles entre bayracks, l'on s'inquiète peu de la famille ou du droit, et chacun se croît en devoir de tuer les habitants des villages rangés sous la bannière opposée, afin que les chansons célèbrent la valeur de la tribu à laquelle on appartient, valeur toujours appréciée d'après le nombre d'ennemis que la tribu a tués.

Les montagnes de Scutari, lorsqu'elles sont fatiguées de répandre le sang, demandent l'intervention de l'autorité supérieure pour mettre fin à ces sortes de vendette. En conséquence, à un jour fixé, les bayracks en guerre envoient leurs chefs respectifs à Scutari, et là, sous la présidence du pacha et dans le palais du gouvernement, les vieillards des tribus étrangères au conflit, réunis aux membres du medjlis de la province, jugent l'affaire, et après avoir fait le compte des pertes d'hommes ou des blessures éprouvées par chaque partie, fixent la somme à payer par le bayrack qui a le moins souffert et l'amende due par celui qui a commencé la querelle. Cette amende est ainsi partagée : la moitié revient au kehaya du pacha, trois huitièmes au buluk-bachi de Hotti, et le huitième restant au buluk-bachi de la bannière offensée. Dans ces sortes d'affaires, fort rares depuis trois ans, chaque partie prodiguait le *ruchvet* (argent de corruption), afin que le bon droit restât à sa tribu, et le

jugement inclinait presque toujours du côté de ceux qui avaient offert davantage.

Dans la montagne, la vengeance n'est pas toujours poursuivie sans relâche, et l'homme taché de sang peut, en employant un tiers qui s'entend avec les parents de sa victime et reçoit leur *bessa*, obtenir, de la partie offensée, une trêve d'un mois et quelquefois même de plusieurs années pendant laquelle le meurtrier ne court aucun péril, car le tuer alors serait une honte aussi grande que s'il était *m'noré* (hôte); toutefois, pour plus de sécurité, les parents échangent presque toujours des otages qui sont généralement des enfants.

Les individus fuyant une vendetta trouvent partout des vivres et des vêtements. Plus la famille de leur victime est puissante, plus ils sont estimés et cachés avec soin. C'est à cause de cette sorte de prestige qui entoure le meurtrier que l'autorité turque a rendu la loi toute locale contre leurs recéleurs, dont il a été question plus haut.

L'adultère, fort rare dans la montagne, impose à l'époux outragé l'obligation de se venger par la mort du séducteur. L'enlèvement, le viol ou la séduction d'une jeune fille sont considérés comme une insulte trop grande pour que la famille puisse pardonner, et celui qui a commis cette offense doit tôt ou tard la payer de son sang. Quant à la jeune fille, si malheureusement elle se trouve enceinte, qu'elle ait été

séduite ou violée, elle est mise à mort sans pitié par ses frères ou ses parents les plus proches avant que l'enfant qu'elle porte ait vu le jour; et si, par hasard, elle peut pendant quelque temps se soustraire à son sort, elle est impitoyablement massacrée, ainsi que son enfant lorsque ses parents peuvent s'en emparer. Un enlèvement, une séduction ou un viol sont regardés dans la montagne comme le malheur le plus grand qui puisse arriver à une famille : les guerres les plus sanglantes entre tribus ont presque toujours pour cause l'enlèvement d'une jeune fille, sans le consentement de ses parents.

Lorsqu'il est prouvé qu'un meurtre a été commis involontairement, il n'entraîne qu'une indemnité pécuniaire; toutefois, le meurtrier doit s'éloigner du village jusqu'à ce que le deuil de la famille ait cessé et que l'on se soit entendu sur la somme à payer.

Les vendette sont interminables; elles se transmettent par la tradition, et il en est quelques-unes qui remontent à plus d'un siècle. Elles naissent malheureusement des motifs les plus frivoles. Mgr Doodmasei, évêque de Pulati et Albanais de naissance, à qui je suis redevable d'une grande partie de ces renseignements, a été témoin d'une querelle survenue à propos de quatre cartouches promises et qu'on refusait de donner, et à la suite de laquelle douze hommes perdirent la vie dans la même journée. Pour se faire une idée des ravages causés par ces terribles cou-

tumes, il n'y a qu'à jeter un coup d'œil sur le tableau suivant, qui m'a été donné par le même prélat, tableau représentant le nombre des maisons de chaque village de son diocèse et celui des individus tués pendant l'espace de deux ans, c'est-à-dire de 1854 à 1856 :

Giovanni. . . .	115	maisons,	9	hommes tués.
Kiri.	93	—	7	—
Planti	180	—	17	—
Dusmani	145	—	17	—
Toplana	53	—	3	—
Schialla	275	—	25	—
Schochi	170	—	4	—
Nikaï et Marturi,	387	—	51	—

Dans les querelles entre habitants du même village, le sang se rachète quelquefois moyennant une somme de 1,500 piastres, payée partie au buluk-bachi, partie aux parents de la victime. Si, après ce paiement effectué, les parents qui l'ont reçu exercent encore la vengeance, le buluk-bachi envoie les djiobars brûler leur maison et les chasser du village. Lorsqu'il se présente une occasion de raccommodement, ils doivent, pour rentrer chez eux, restituer les 1,500 piastres et en payer autant au gouverneur. Il y a peu de temps encore, les pachas excitaient plutôt qu'ils n'empêchaient ces vengeances, sources de grands bénéfices pour eux. Dans les montagnes de Pulati et chez les Mirdites, le rachat du sang avec de l'argent

est presque impossible, car celui qui consent à une semblable transaction est mal vu de tous.

Comme les vendette prenaient des proportions considérables et qu'il arrivait un moment où la moitié de la population se trouvait en guerre contre l'autre, il était d'usage de faire, tous les sept ou huit ans, une *bessa* générale. A cet effet, les gouverneurs provoquaient un firman du Grand Seigneur, et tous les individus ayant des vendette à exercer étaient forcés, sous peine d'exil, de comparaître devant les anciens de leur montagne et de jurer qu'ils pardonnaient aux meurtriers. En même temps l'on pacifiait, au moyen d'arbitrages, les querelles existant entre les villages ou les tribus; chacun faisait le compte de ses morts, de ses blessés; ceux qui avaient fait le plus de victimes payaient 1,500 piastres par individu tué, et 750 pour chaque blessure n'ayant pas, dans les trois mois qui l'avaient suivie, occasionné la mort. Cependant, quand les blessures n'étaient pas graves, il arrivait, comme il arrive encore aujourd'hui, qu'on n'attendait pas une bessa, et que l'agresseur, après quelques mois passés hors du village, pouvait y rentrer en payant une indemnité de 100 à 200 piastres, suivant la blessure et quelquefois même en remboursant seulement les frais du traitement. Après ces trêves générales, la tranquillité régnait quelque temps; mais comme elle nuisait aux intérêts des buluk-bachis, qui n'avaient plus d'amende à percevoir, ces derniers la

faisaient troubler par des mauvais sujets qu'ils prenaient sous leur sauvegarde, et les meurtres recommençaient.

Depuis treize ans aucune bessa générale n'avait été faite; pour la ville de Scutari seulement l'on comptait plus de cinq cents individus errant sans asile dans la plaine et dans la montagne, lorsque le 19 janvier 1857, Mustapha-Pacha soumit au medjlis une proposition ayant pour but la pacification générale des vendette et la promulgation de la loi dont il a été question plus haut.

Acceptée avec joie par la ville et la plupart des montagnes, cette loi est en vigueur aujourd'hui; les Mirdites et les Dukadgini ont seuls jusqu'ici refusé de s'y soumettre, se servant du prétexte de l'absence de leur chef, le capitaine Biba. Celui-ci étant de retour, tout fait espérer qu'ils suivront l'exemple des autres montagnes.

En dehors de ces trêves, quelques réconciliations ont lieu, mais elles sont généralement difficiles à obtenir. Lorsque le meurtrier est depuis longtemps hors du pays, les parents les plus éloignés, des personnes étrangères à la famille ou quelquefois des prêtres s'entremettent pour obtenir le pardon de l'offense. Les personnes pouvant avoir de l'influence sont alors priées d'intervenir en faveur du coupable. Des démarches de toute nature sont alors tentées pour attendrir le cœur des parents les plus proches de la victime.

Lorsque les moyens ordinaires ont échoué, l'on fait appel à la religion. Alors le prêtre, revêtu de son étole, précédé d'un clerc portant la croix et l'Évangile, entre dans la maison de la personne offensée et la conjure, au nom du Dieu miséricordieux, en mémoire de Jésus-Christ qui pardonna à ses ennemis, d'accueillir le repentir du meurtrier. Des enfants qui l'accompagnent joignent leurs prières aux siennes. Si l'on reste sourd à cette supplication, le prêtre emploie la menace; enfin si l'on résiste encore, il voile la croix, et aux paroles sacrées qui bannissent de l'Église ce cœur endurci, il ajoute les malédictions suivantes : « Que ta balle ne frappe plus jamais le but, que ta « poudre ne prenne pas feu, que ta race disparaisse « et que tous les tiens meurent avec leurs armes char- « gées. » Il est rare, il faut le dire, que le prêtre soit obligé d'en venir à ces extrémités, ou qu'après avoir prononcé ces paroles, il ne soit pas rappelé et n'obtienne pas le pardon qu'il sollicitait.

La promesse d'oubli une fois arrachée, l'on arrête aussitôt le moment où doit avoir lieu la cérémonie de la réconciliation. Ce jour-là les parents les plus éloignés de l'offensé, réunis à tous les hommes de la famille du meurtrier, se dirigent vers la maison du plus proche parent de la victime. Ils sont précédés par le curé, devant qui l'on porte la croix et l'Évangile, et lui-même est suivi par des berceaux dans lesquels reposent de jeunes enfants. Après eux vient le coupable,

les mains liées derrière le dos et portant au cou l'arme meurtrière. Avant d'entrer dans la maison, les hommes se découvrent, placent leurs coiffures sur les berceaux, et pendant que quelques-uns d'entre eux et le prêtre introduisent le meurtrier qu'ils font asseoir auprès du foyer, d'autres mettent les berceaux devant la porte en ayant soin de les poser de telle sorte que les enfants regardent vers l'orient. Ces préparatifs accomplis, le plus proche parent vient demander la cause de cette réunion et le motif qui amène tant de gens. Le prêtre ou l'homme le plus éloquent de l'assemblée prenant la parole, rappelle les faits qui se sont passés, rejetant toute la faute sur le meurtrier, puis faisant appel aux sentiments chrétiens de son interlocuteur, le supplie de pardonner. L'offensé résiste, les prières redoublent, et après un combat qu'il semble se livrer, il s'empare tout à coup d'un des berceaux, fait plusieurs fois, de gauche à droite, le tour de la chambre, et le pose à terre les pieds tournés vers l'occident. Les autres parents imitent cet exemple.

Aussitôt le prêtre et cinq ou six amis du meurtrier entrent dans la maison, et conduisant le coupable auprès des parents offensés, viennent s'agenouiller avec lui en disant : « Au nom de Dieu et de saint Nicolas, pardonne-nous. » Le chef de la famille s'agite, il pleure, il regarde le ciel, il rappelle les qualités de celui qu'il a perdu. Aux supplications qui redoublent, il répond toujours : « Mon cœur n'est pas prêt. » Enfin, après

des hésitations qui durent quelquefois plusieurs heures, il relève l'assassin, lui arrache l'arme qu'il porte, et après l'avoir débarrassé lui-même de ses liens, il l'embrasse en lui disant : « Sur ma foi, je te pardonne. » Ces paroles sont ensuite prononcées par les autres parents, qui l'embrassent aussi. A partir de ce moment toute inimitié cesse. Cependant, pour montrer combien l'on attache de prix au sacrifice qu'on vient de faire, chacun des parents et des amis de celui qui vient d'être pardonné offre ses armes à la famille offensée, comme gage de sincérité et de reconnaissance.

Ces armes sont emportées dans la maison d'un des parents, et après un repas où le raki et le vin coulent abondamment, le chef de la famille rend les armes qu'il a reçues : il n'en garde qu'un certain nombre représentant la somme qui doit lui être payée. Dans beaucoup de montagnes, surtout dans celles de Pulati, chez les Mirdites et les Dukadgini, comme l'offensé se croirait déshonoré si l'on pouvait lui reprocher d'avoir mangé le sang de son frère, il n'accepte pas d'argent et en prenant congé de son ancien ennemi qu'il embrasse, il lui remet sa dette. Il est d'usage que, dans ce cas, l'individu pardonné fasse cadeau d'un fusil et d'une paire de pistolets.

COUTUMES DES MONTAGNARDS

Chaque tribu descendant d'une ou de plusieurs familles, les terres qu'elles occupent furent primitivement partagées en portions égales, subdivisées plus tard, lorsque, leur nombre croissant, leurs familles durent se séparer. Pour empêcher que les terres provenant de la *fratellanza* (pour nous servir du mot italien qui exprime mieux cette idée) passent dans des mains étrangères, les cessions de biens immeubles sont entourées de précautions qui rappellent les lois bibliques.

L'individu qui veut vendre une pièce de terre doit d'abord la proposer à ses parents les plus proches qui, s'ils sont assez riches et qu'elle leur convienne, ont le droit de l'acheter de préférence à tout autre. Dans le cas contraire, elle est offerte aux collatéraux, puis de degré en degré, l'on arrive aux personnes étrangères à la *fratellanza*. Comme pour léser ses parents, le vendeur, s'il n'était pas en bonnes relations avec eux, pourrait leur demander un prix plus élevé en prétextant qu'il lui est offert par un étranger, la famille a toujours le droit de faire nommer des arbitres pour déterminer la valeur du terrain. Si elle ne veut pas le prendre au prix que les arbitres ont fixé, le vendeur reste libre de le céder à qui il lui plaît, pourvu

toutefois, si l'acquéreur est étranger, que la tribu y consente, les lois de la montagne ne permettant pas l'aliénation de la plus petite parcelle des terres d'une tribu, sans que les vieillards et tout le peuple y aient adhéré.

Les successions ont lieu dans la ligne masculine, à l'exclusion des femmes; cependant si une fille unique veut, après la mort de ses parents, vivre dans le célibat, elle a l'usufruit de leurs biens dont la nue-propriété revient aux collatéraux mâles du côté du père.

Lorsqu'un montagnard meurt sans enfants, ses parents se partagent ses biens, à la charge par eux de payer une rente alimentaire, déterminée par les anciens du pays, à la veuve qui demeure libre de se fixer où bon lui semble.

Le mari n'a aucun droit sur les effets donnés à sa femme par son père, sa mère, ses parents ou ses amis, soit avant, soit pendant le mariage, et ne peut en disposer sans son consentement. Le mari peut battre sa femme, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas effusion de sang, car à la moindre égratignure, cette dernière recourt à ses parents qui citent son époux devant les anciens du village où il se voit condamné à une amende assez forte.

Lorsque le mari meurt, ses frères peuvent épouser sa veuve sans qu'il soit besoin de la consulter et sans que sa famille puisse s'y opposer; seulement, le jour

du mariage elle reçoit un bœuf ou l'équivalent, c'est-à-dire quatre chèvres. Si les frères ne la prennent pas et qu'elle retourne chez ses parents, la femme veuve doit, si elle se remarie, donner la moitié de son prix, c'est-à-dire de ce que lui paie son nouvel époux, à la maison où elle a demeuré. Si elle y laisse des fils, la dot entière lui revient; mais si cette maison est celle de leurs oncles ou de leurs autres parents, les fils ont le droit, à leur majorité, de réclamer la dot de leur mère.

Si une veuve n'est pas épousée par un des parents de son mari, elle ne peut convoler en secondes noces dans le même village sans la permission de la famille de son premier époux, permission qui, dans les montagnes de Pulati, n'est jamais accordée. Si l'on passait outre, il en résulterait une vendetta, les montagnards considérant comme une honte pour eux de voir la femme d'un de leurs parents prise par un de leurs concitoyens.

Lorsqu'un individu meurt sans avoir épousé sa fiancée, son frère a le droit de la prendre en mariage, sans qu'elle ou ses parents puissent y apporter obstacle; dans ce cas, le nouveau fiancé doit ajouter cent cinquante piastres à la dot convenue. Les montagnards n'épousent jamais leurs consanguines à quelque degré que ce soit; ainsi, les Hotti et les Skréli se choisissent toujours des femmes hors de leur tribu, et à Saint-Giovani, dans la tribu de Pulati, où il y a

plus de soixante feux, personne ne se marie dans le village, parce que, comme les deux tribus que l'on vient de citer, les habitants prétendent descendre tous d'une même souche.

Un an après la naissance d'un enfant, soit garçon ou fille, on lui rase la tête. Cette fonction qui est confiée à un homme que l'on veut honorer ou à un ami de la famille, a le plus souvent lieu pendant la nuit. Après un souper préparé à l'avance et pendant lequel l'eau-de-vie et le vin ont largement circulé, l'invité coupe à l'enfant les cheveux qu'il met, avec un cadeau en argent, dans une bourse que l'on tient fermée pendant trois jours. Ce temps écoulé, l'argent est retiré et les cheveux sont jetés au feu. Les montagnards considèrent cet acte qu'ils appellent : *avoir un saint Giovani*, comme une parenté spirituelle plus forte que celle du baptême, et soit pour affirmer quelque chose, soit pour demander une grâce à quelqu'un de la famille avec laquelle ils ont contracté ce lien, ils jurent : « Par le saint Giovani que nous avons ensemble. » Les musulmans qui ont aussi cette coutume, appellent souvent des chrétiens pour remplir cette cérémonie. A Scutari, l'on ne rase pas la tête de l'enfant, mais on lui fait, avec des ciseaux, une tonsure semblable à celles des prêtres lors de leur ordination.

De même que les Slaves, les montagnards albanais ont leurs frères d'adoption qu'ils appellent aussi *po-*

bratim. Les deux jeunes gens qui se sont engagés ainsi l'un envers l'autre se doivent aide et protection pendant toute leur vie. Assimilé à un membre de la famille dans laquelle ce nouveau lien le fait entrer, le *pobratim* prend part à ses joies, à ses peines et à ses vendette. Dans plusieurs districts, ces engagements sont considérés comme si sacrés, que les enfants de ceux qui les ont contractés ne peuvent se marier ensemble.

La cérémonie de la fraternisation varie suivant les montagnes. Dans quelques-unes, après avoir entendu la messe et communié ensemble, les deux contractants se font une légère coupure et leur sang mêlé ensemble est reçu dans une coupe de vin dont chacun boit une partie, après avoir prêté serment d'être toujours fidèle à son nouveau frère. Dans quelques autres montagnes, et surtout lorsqu'un musulman veut faire d'un chrétien son *pobratim*, chacun d'eux verse séparément son sang dans un verre d'eau-de-vie qu'il donne à boire à son nouveau frère, en présence de témoins qui reçoivent leurs serments. Il n'est pas d'exemple en Albanie qu'un semblable lien ait été rompu par suite d'une trahison. Ces unions avaient lieu autrefois entre personnes de différents sexes, mais les missionnaires le défendirent et elles sont aujourd'hui excessivement rares entre homme et femme.

Quoique fort attachés à la religion catholique, les

montagnards n'assistent pas régulièrement à la messe; cependant ils n'y manquent jamais aux grandes fêtes. Ces jours-là, les hommes se réunissent partie dans la cour du presbytère, partie dans celle de l'église où ils se mettent à parler des affaires du pays, tandis que les femmes portant avec elles, soit les armes, soit les vêtements des parents qu'elles ont perdus, entrent dans le cimetière et se forment en cercle, se mettent à pleurer et à chanter leurs morts, jusqu'au moment où les cloches, sonnant pour la troisième fois, leur annoncent que l'office va commencer. Alors le silence succède au bruit, chacun récite ses prières et assiste avec recueillement au saint sacrifice, toujours suivi d'une courte et énergique allocution du prêtre qui est écoutée avec attention par son nombreux auditoire. La fête du patron du village ou de la tribu est toujours célébrée avec pompe. La veille, un souper est donné aux nombreux amis venus à cette occasion; au point du jour, un déjeuner arrosé de nombreuses libations d'eau-de-vie, commence la fête, puis l'on va à la messe, Pour maintenir le bon ordre parmi les étrangers, quelquefois fort nombreux, le village constitue comme gardes (koulouks) une vingtaine de ses habitants, ayant le droit, le cas échéant, de se servir de leurs armes. Ceux-ci se promènent de long en large, pendant que le reste de la population écoute la messe. Ces gardes ont été instituées pour mettre fin aux rixes sanglantes qui étaient souvent provoquées, dans ces

réunions, par des jeunes gens turbulents. Les gardes ont maintenant mission d'arrêter les perturbateurs à la première provocation.

Chaque montagnard célèbre la fête de son patron; ce jour-là, il reçoit les visites de ses parents et de ses amis, qu'il doit garder chez lui et traiter de son mieux pendant toute la journée. Cette coutume est, pour ces pauvres populations, une charge d'autant plus forte que les montagnards se croiraient déshonorés si, ce jour-là, ils ne tuaient pas quelques moutons. Aussi n'est-il pas rare que celui qui n'en possède pas aille en voler chez les tribus voisines pour faire honneur au saint dont il porte le nom. A ce propos, les montagnards racontent qu'un pauvre habitant de Schialla, dont le nom ne se trouvait pas dans le calendrier, ne recevait jamais de visite et se voyait tourné en ridicule par ses amis qui l'accusaient d'avarice; il alla trouver le missionnaire pour lui conter ses peines et le prier de changer son nom. Le père y consentit et lui ayant dit de choisir celui qui lui conviendrait le mieux, le montagnard se fit appeler Jean et alla aussitôt faire part à ses amis du succès qu'il venait d'obtenir. Ils s'en réjouirent avec lui et quelques jours après allèrent lui souhaiter sa fête, qui revint tant de fois dans l'année, qu'avant qu'elle fût terminée il n'avait plus de moutons. Étant retourné chez le prêtre et l'ayant prié de lui montrer l'image de son saint, celui-ci le conduisit dans l'église où se trouvait un saint Jean-

Baptiste vêtu d'une peau de mouton. « Ah! mon pau-
« vre saint, s'écria le montagnard, pourquoi, avant
« de prendre ton nom, n'ai-je pas songé à te regarder;
« en te voyant si mal vêtu, j'aurais sans doute com-
« pris que tu étais réduit à cet état de misère parce
« que tu avais trop de fêtes et trop d'amis. » A partir
de ce moment, dit l'histoire, le montagnard quitta le
nom de Jean pour reprendre celui qu'il avait autrefois.

Saint Nicolas est le saint le plus en honneur chez les montagnards, qui souvent prient Jésus-Christ d'intercéder pour eux auprès de lui. Du reste, ainsi que je l'ai dit plus haut, manquant d'instruction religieuse, ne pouvant faire plier leurs mœurs aux sentiments d'humanité et de miséricorde inhérents au catholicisme, ils n'en suivent guère que les pratiques extérieures, et on leur ferait plus facilement tuer un homme que manger gras le vendredi.

Si les montagnards ont une grande confiance dans leurs missionnaires, c'est qu'ils les savent plus instruits qu'eux et leur croient le pouvoir de les secourir dans leurs malheurs ou d'en prévenir la venue. Un d'eux tombe-t-il malade, il court aussitôt chez le frère pour lui demander un *brevet*, afin de se guérir; c'est à lui aussi qu'ils s'adressent pour préserver de la destruction leurs troupeaux et leurs abeilles et pour obtenir de bonnes récoltes.

Il serait trop long de raconter toutes les superstitions des montagnards; en voici cependant quelques-

unes. Ils sont persuadés que si l'on renferme de l'eau dans une gourde et qu'elle reste, depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, devant l'autel le jour de Saint-Antoine, elle devient un souverain remède pour plusieurs maux. — Un prêtre vient-il pour bénir leurs maisons, aussitôt qu'il en sort, on s'empresse de jeter derrière lui des cendres chaudes pour empêcher que le feu ne prenne dans l'année. — Si l'on tarde à apporter le pain sur la table, le montagnard se tient l'index de la main gauche dans l'autre main jusqu'à ce qu'il soit arrivé. — Dans la semaine de la Saint-Martin, un berger refuse de vendre ou même de donner à son patron un des animaux confiés à sa garde, certain que s'il le faisait les loups dévoreraient les autres. Pendant cette même semaine, les femmes jeûnent et ne travaillent pas, afin de préserver leurs enfants de la morsure des serpents. — Le chant de certains animaux est pour eux de bon ou de mauvais augure. — Jamais le montagnard ne sème le vendredi et ne commence à labourer le samedi. — Le chat ayant, disent-ils, été apporté par Notre Seigneur qui le sortit de sa manche un jour qu'il dînait dans une maison où se trouvait une grande quantité de souris, est respecté dans la montagne et celui qui en tue un est blâmé.

Ainsi qu'on a pu le voir par l'exposé précédent, chaque tribu de montagnards forme un corps semi-indépendant, jouissant de priviléges concédés aux

uns par les sultans, aux autres par la force des choses, priviléges auxquels ils sont tellement attachés qu'il faudrait, pour les leur arracher, entreprendre une guerre meurtrière et coûteuse, dont les résultats seraient loin de compenser les sacrifices qui devraient être faits pour y arriver. D'un autre côté, la Porte, en employant la force, s'aliénerait des populations jusqu'ici restées fidèles et qui, chaque fois qu'elle en a eu besoin, ont répondu à son appel. Il ne peut donc être question d'appliquer aux montagnes de la Haute Albanie des réformes dont elles sont loin de sentir la nécessité; il faut, avec ces populations, laisser agir le temps, l'exemple, et chercher à y introduire le besoin de la civilisation. Ce résultat ne peut être obtenu qu'en régularisant la situation et en améliorant le sort des habitants des villes et de la campagne.

D'après un usage qui remonte aux anciens pachas indigènes, et qui n'avait pour ceux-ci aucun danger, puisqu'ils donnaient tous les emplois de la province à des personnes de leur famille ou à leurs créatures, la Porte plaça à la tête des montagnes deux chefs ayant d'abord le titre de buluk-bachi, plus tard changé en celui de *kapou-kehaya* (lieutenant auprès de la Porte) des montagnes. Leur mission fut, dans l'origine, de transmettre les ordres des gouverneurs, de faire exécuter les lois décrétées par les assemblées montagnardes, de les représenter devant le medjlis de Scutari et, tous les cinq ans, de pacifier les *vendette*,

de concert avec les autres buluk-bachi et les vieillards. Ces pouvoirs étendus furent donnés à deux frères; l'un, appelé Hassan Hotti, eut sous ses ordres les cinq grandes montagnes de Scutari; l'autre, nommé Osman Hotti, celles de Pulati et de Dukadgini. Pauvres lorsqu'ils obtinrent ces charges, ils devinrent bientôt fort riches. Ouvrant leurs maisons à tous les montagnards, les nourrissant chaque fois qu'ils venaient à Scutari (ce que les chrétiens ne voulurent pas faire par avarice), s'entourant des individus les plus malfamés et les plus redoutés, ils finirent par se créer un parti puissant et par enlever aux pachas toute autorité sur les montagnes; se substituant alors aux gouverneurs, ils jugèrent tous les différends, et empêchant, soit par la crainte, soit par des cadeaux, les montagnards de communiquer directement avec l'autorité supérieure ou de lui porter leurs plaintes, ils se constituèrent en intermédiaires obligés.

Ces commandements étaient rendus bien plus importants encore par la terreur qu'inspiraient aux honnêtes gens les bandits dont s'entouraient Hassan et Osman Hotti. Une telle puissance, concentrée dans une seule famille, lui procura un pouvoir réel à côté du pouvoir le plus souvent fictif des pachas de la Haute Albanie et devint un danger permanent pour la Sublime-Porte. Quoique détestés des montagnards chrétiens, ces chefs les connaissaient si bien qu'ils savaient, chaque fois que c'était nécessaire à leurs

projets, les entraîner à un soulèvement, en mettant en jeu leur amour-propre ou leurs intérêts. Enfin éclairée sur cette situation, la Porte prescrivit des mesures, et le général de division, Mustapha-Pacha, fit enlever Hassan et Osman Hotti, avec quelques autres chefs turbulents, qu'il envoya à Constantinople. Après ce coup de main, les montagnards étaient en droit d'espérer que ces charges seraient abolies; il n'en fut cependant rien; un an ne s'était pas encore écoulé que Mustapha-Pacha, oubliant le passé, remplaçait les chefs exilés par des individus tirés de la famille Sokoli, la plus fanatique du pays et bientôt les désordres recommençaient.

Si la Porte tient à conserver les emplois de bulukbachi, il lui serait facile de les annihiler, tout en leur laissant leur titre. Elle n'aurait qu'à placer à côté d'eux un medjlis résidant à Scutari, ou du moins y tenant ses séances le jour du bazar; ce conseil, composé des principaux vieillards de toutes les montagnes, aurait pour mission de défendre leurs intérêts, de discuter et juger leurs affaires suivant leurs lois et leurs usages; il pourrait faire entendre directement ses plaintes au pacha qui, dans les grandes occasions, présiderait lui-même la séance. Il faudrait ensuite créer un corps de zaptiés (gardes) pris dans toutes les montagnes et chargés d'aller, chacun dans sa tribu respective, porter et faire exécuter les ordres du pacha ou les arrêts du medjlis.

Ces mesures sont désirées par les montagnards les plus sages et les plus tranquilles, car ils y trouveraient une garantie contre les injustices de leurs chefs actuels : elles donneraient une grande sécurité au gouverneur. Comme il aurait en main les principaux habitants des montagnes, celles-ci ne pourraient plus remuer, et il serait bien plus facile au pacha de prendre de l'ascendant sur une assemblée composée d'individus ayant des intérêts différents que sur une seule famille, dont la pensée constante est de rassembler des moyens de résistance, afin de rester au pouvoir et d'éviter le sort des chefs qui les ont précédés. Tels sont, je crois, du moins quant à présent, les seuls changements à introduire dans l'administration des montagnes, et le seul moyen pratique d'y asseoir, dans une mesure légitime, l'influence du gouvernement.

CHAPITRE III

APERÇU HISTORIQUE

Aucune nation ne prête mieux que la haute Albanie, ou pour mieux dire l'Illyrie, matière à discussion lorsqu'il s'agit de rechercher l'origine de son nom et de ses habitants. Les récits des anciens historiens sont tellement entremêlés de fables et tellement en désaccord les uns avec les autres, qu'on ne peut que rapporter l'opinion de chacun d'eux.

Appien prétend que l'Illyrie tire son nom d'Illirius, fils du cyclope Polyphème et de Galatée, qui quittèrent la Sicile pour habiter les rives de l'Adriatique. « Entre toutes les autres traditions rapportées à ce sujet, celle-ci, ajoute cet historien, me semble la plus « probable. » Appollodore, et d'après lui Étienne, auteur byzantin, disent que l'Illyrie tire son nom d'Illirius, fils de Cadmus et d'Harmonia.

Selon d'autres auteurs, tels que Palephate, Apollonius, Sylax, Hyllus, fils d'Hercule et de Melite, né dans ce pays, en obtint le commandement, et ses habitants furent depuis lors appelés Hyllinos, d'où vient Illyrie. Enfin Raphaël Levacovich, archevêque d'O-

chrida, rappelant l'opinion des auteurs déjà cités, dit: « Le peuple illyrien fut, à son origine, appelé Hylleis, « d'Hyllus son chef, fils d'Hercule et de Mélitée; mais « l'écriture et la prononciation ayant changé, plus « tard ils furent nommés Hylleni, ensuite Illinici, enfin « Illyrici. » On donne aussi quelquefois à Hyllus, fondateur de l'Illyrie, le nom d'Illinicus et d'Illyricus, et quelques auteurs le désignent sous le nom d'Hyllus Melite ou d'Hyllus Minor, afin de le distinguer d'Hyllus, son frère aîné, fils de Déjanire.

Farlati, admettant l'opinion d'Apollonius, regarde Hyllus comme le premier roi de l'Illyrie, qui, après avoir porté les confins de son empire jusqu'au fleuve Titius, mourut dans l'an 1225 avant Jésus-Christ, dans un combat livré aux Mentorides. Il eut pour successeur Clinicus, qui, lors de la guerre de Troie, fournit aux Grecs un secours de soixante-douze vaisseaux. Après lui, dit ce même auteur dont je ferai une brève analyse pour tout ce qui touche aux époques antéhéroïques, vint Daunius, sans doute fils de Clinicus. Soit qu'il ait été trahi, soit qu'il ait été abandonné par les siens lorsque les Liburnes pénétrèrent en Illyrie, il dut se réfugier en Italie (1183 av. J.-C.), où il fonda la ville de Daunie.

Fuyant l'Asie après la guerre de Troie, les Liburnes s'emparèrent non-seulement de l'Illyrie, d'où ils chassèrent les Grecs, mais étendirent encore leur domination sur presque toute la côte et sur les îles de la

mer Adriatique, à laquelle ils donnèrent le nom de mer Liburnienne[1]. Ils étaient maîtres de l'île des Phéaciens, qui leur fut enlevée vers l'an 735 avant Jésus-Christ, par Chersicratès : « Lorsque Achias de « Corinthe se dirigeait vers la Sicile, dit Strabon, « liv. VI, il laissa Chersicratès, de la famille des Hé- « raclides, avec une partie de son armée pour sou- « mettre les habitants de Corcyre (car c'est ainsi « qu'on appelle cette île autrefois nommée Scharia), « et celui-ci en chassa les Liburnes, qui l'occupaient « alors. »

Vers l'an 604 avant Jésus-Christ, sous le règne de Tarquin l'ancien, les Gaulois, conduits par Bellovèse, leur chef, envahirent l'Illyrie dont ils chassèrent les Liburnes, qui furent obligés de se réfugier dans les îles de l'Adriatique. Mêlés à ceux qui ne voulurent pas abandonner leur patrie, les Gaulois prirent bientôt la langue comme les mœurs des vaincus, et fondèrent l'empire illyrique, dont la capitale fut Scodra. S'adonnant plus tard à la navigation et à la piraterie, ils devinrent assez redoutables pour que Denis l'ancien, qui avait ravi aux Liburnes l'empire de la Méditerranée et de l'Adriatique, recherchât leur alliance contre les Molosses qu'ils battirent.

Quelques années avant cette guerre, Denis, ayant

1. Antenor potuit mediis elapsus Achivis,
Illyricos penetrare sinus atque intima tutus
Regna Liburnorum... (*Énéide*, livre I.)

obtenu des Illyriens la concession des terrains qui se trouvent à l'embouchure du Drin, y avait fondé Lissus (Alessio). Dans le port de cette ville et dans ses arsenaux alors considérables, il avait réuni tous les matériaux nécessaires à l'entretien d'une flotte assez puissante pour garder l'Adriatique. C'est de Lissus que partit, en l'année 384 avant Jésus-Christ, une flotte pour porter secours à l'île de Paros, assiégée par dix mille Illyriens, qui furent taillés en pièces à la suite d'un combat naval où ils perdirent la plupart de leurs bâtiments. Après cette défaite, les Illyriens, ne voulant plus s'exposer à livrer des batailles rangées, couvrirent de pirates la mer Adriatique, et parvinrent, sous le règne de Denis le Jeune, à chasser les Sicules de tous ses ports.

Depuis l'invasion des Gaulois, le premier des rois illyriens dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, est Bardyles, qui, après avoir franchi les monts Acrocérauniens, soumit l'Épire et la Macédoine, dont les rois durent envoyer leurs fils en otage à Scodra. Cet état de choses ne cessa que lorsque Philippe, père d'Alexandre le Grand, après avoir vaincu les Pélages et les Athéniens, marcha (359 av. J.-C.) en personne contre Bardyles, et lui livra une grande bataille à la suite de laquelle il força les Illyriens vaincus à abandonner toutes les villes macédoniennes et à se retirer au delà des monts Acrocérauniens.

Voulant venger cette défaite, Bardyles fit, trois ans

après, alliance avec les Péons et les Thraces; mais attaqués par Parménion avant d'avoir pu rassembler leurs forces, les nouveaux alliés, battus séparément, durent se soumettre à Philippe, qui, non content de leur imposer un tribut, entra quelques années plus tard sur le territoire des Illyriens, dont il dévasta les campagnes, brûla et saccagea les villes.

Après la mort de Bardylès, Clitus, son fils, et Glaucus, l'un de ses parents, se divisèrent l'Illyrie; ce dernier ayant eu en partage les territoires compris entre le Drin et les monts Acrocérauniens, prit le nom de roi de Taulantes, et Clitus, sous celui de roi des Tribales, étendit son empire du Drin au Titius. Tous deux continuèrent avec Alexandre la guerre commencée contre son père; mais ayant été vaincus, ils furent forcés de lui payer un tribut et de lui fournir des troupes pour marcher contre les Perses.

Alexandre étant mort, l'anarchie qui régna parmi ses généraux permit aux Illyriens de recouvrer leur liberté et de porter à leur tour la guerre chez les Grecs, qu'ils vainquirent dans deux combats navals et dans trois batailles rangées. Devenu puissant, Glaucus, roi des Taulantes, accueillit à sa cour le jeune Pyrrhus, échappé aux coups de Cassander, et le replaça sur le trône de ses pères. A la mort de Glaucus, Pleurat, son fils, s'empara du pouvoir, qu'il transmit à Agron. Celui-ci, réunissant les deux parties de l'ancien royaume de Bardylès, soumit l'Épire, s'empara

d'Épidamnos, de Corcyre, et vit les flottes grecques fuir devant ses vaisseaux. Transporté de joie à la nouvelle d'une brillante victoire remportée par ses troupes sur les Étoliens, Agron se livra à la débauche et mourut subitement quelques jours après. Il avait confié (232 av. J.-C.) la régence à Teuta, son épouse, pour le temps de la minorité de son fils Pinée.

Fière des victoires récentes remportées par ses sujets, et dans l'espoir d'augmenter son pouvoir et ses richesses, Teuta équipa une flotte, leva une armée, et donna aux chefs qui commandaient ses forces l'ordre d'attaquer l'île d'Issa et de n'en pas abandonner le siége jusqu'à ce qu'elle fût tombée en leur pouvoir. Cependant les pirates illyriens, depuis le règne d'Agron, s'étaient emparés de plusieurs marchands italiens; une ambassade fut envoyée de Rome à Teuta pour se plaindre de ces insultes et des attaques des Illyriens contre une alliée de la République. Caïus et Lucius Coruncanius, à qui se joignit Cléemporus, député d'Issa, avaient été choisis pour remplir cette mission. Introduits devant Teuta, ces envoyés, après lui avoir exposé les plaintes des Romains, demandèrent que les négociants italiens ne fussent plus inquiétés à l'avenir par les pirates illyriens, et que la reine abandonnât le siége d'Issa.

Au lieu d'accueillir ces justes prétentions, Teuta les rejeta avec hauteur. Blessée d'une réponse hardie faite par un des Coruncanius, cette princesse, après

avoir laissé partir ces ambassadeurs, envoya contre eux des pirates, qui, s'étant emparés du bâtiment qu'ils montaient, mirent à mort Lucius Coruncanius, l'envoyé des habitants d'Issa, et une partie de leur suite. Puis, loin de chercher à apaiser les Romains, elle augmenta ses forces devant Issa et ordonna d'en presser le siége, pendant qu'une autre flotte attaquait sans succès Dyrrachium et s'emparait de Corcyre, y laissant pour gouverneur Démétrius de Phare.

A cette nouvelle, le Sénat déclara la guerre aux Illyriens, et, pour venger ses injures et celles de ses alliés, donna l'ordre au consul C. Fulvius Santumalus d'attaquer Corcyre avec deux cents navires, tandis que le second consul, L. Posthumius Albinus, se mettrait à la tête d'une armée composée de vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Demétrius de Phare rendit Corcyre aux Romains aussitôt que leur flotte parut devant cette île. Les forces de Posthumius ayant, quelque temps après la prise de cette île, fait leur jonction avec celles de Fulvius, passèrent en Illyrie, s'emparèrent d'Apollonia, marchèrent sur Dyrrachium et se présentèrent ensuite devant l'île d'Issa, cause de cette guerre, dont les Illyriens abandonnèrent aussitôt le siége.

Consternée par ces défaites, et dans l'espérance que les Romains se retireraient à l'approche de l'hiver, Teuta quitta Scodra pour aller s'établir à Rhizon, ville éloignée de la mer. Mais ayant appris que les con-

suls avaient laissé une partie de leurs flottes à Dyrrachium, elle se décida à demander la paix, que le Sénat lui accorda sous la condition qu'elle paierait un tribut aux Romains, leur abandonnerait une grande partie de l'Illyrie, et qu'elle ne pourrait naviguer au delà de Lissus qu'avec deux barques désarmées.

Teuta étant morte quelques années après ce traité, Démétrius, qui avait épousé Triteuta, première femme d'Agron et mère de Pinée, fut nommé tuteur de ce prince et gouverna l'Illyrie. Quoique comblé de bienfaits par les Romains à la suite de la reddition de Corcyre, Demétrius ne resta pas longtemps fidèle à leur alliance. Il se mit à parcourir les mers avec une flotte, malgré les traités, à piller les alliés de la République, et chercha à centraliser de nouveau l'Illyrie en s'appuyant sur Philippe de Macédoine, qu'il avait aidé contre Cléomène. Demétrius s'attira par là la colère des Romains. Le consul Émilius, envoyé contre lui, dispersa sa flotte et détruisit l'opulente ville de Phare, qui, par son ordre, fut livrée au pillage. Après cette victoire, l'Illyrie entière tomba au pouvoir des Romains, qui, en considération du jeune âge de Pinée, lui rendirent, aux conditions du traité conclu avec Teuta, le royaume paternel, à l'exception toutefois du territoire compris entre le Drin et les monts Acrocérauniens.

A la suite des victoires d'Annibal, une partie de l'Illyrie ayant fait alliance avec Philippe de Macé-

doine, se souleva contre Rome; mais plusieurs villes et un petit prince, appelé Serdillet, régnant sur le territoire compris entre le Drin et Apollonie, restèrent fidèles à la République, qui, grâce à ces alliés et à la division qu'elle sut semer parmi les populations, acheva de désorganiser l'Illyrie.

Son dernier roi fut Gentius, fils de Pleurat et d'Eurydice, et il eut deux frères, Caraventeus et Plator, qu'il fit mettre à mort en montant sur le trône. Ce meurtre, joint à son orgueil et à son amour de la débauche, détacha de lui les populations habitant entre le Nestus et la Narenta, qui, pour se distinguer des Illyriens, prirent alors le nom de Dalmates. Abandonnant ensuite la politique suivie par son père et son aïeul, qui avaient soigneusement conservé l'amitié de la République, Gentius couvrit la mer de pirates, insulta, pilla les citoyens Romains, et fit alliance contre eux avec Persée, roi de Macédoine. Compromis vis-à-vis de la République, trompé par son nouvel allié qui lui refusait une partie des subsides promis, ce prince rassembla près de Lissus un corps de quinze mille hommes et marcha sur Bassania, qu'il comptait soumettre sans combat. Cette ville ayant préféré soutenir un siége que de se rendre, Gentius, retenu pendant plusieurs mois sous ses murs, dut l'abandonner sans la prendre, et se réfugier dans Scodra à la nouvelle du débarquement d'Anicius. Ce préteur, après avoir reçu la soumission de toutes les villes du littoral,

marcha sur la capitale, et, profitant de la terreur de l'ennemi, s'avança jusqu'au pied des remparts. Repoussé dans la ville après une sortie malheureuse, et n'espérant plus de secours, Gentius, obligé de se rendre à discrétion, fut, ainsi que sa femme Ètleva, ses deux fils et son frère, conduits à Rome, où ils ornèrent le triomphe d'Anicius.

Cette guerre, terminée en trente jours, mit fin au royaume d'Illyrie; car, avant de quitter Scodra, Anicius déclara libres les Illyriens proprement dits, exemptant du tribut ceux qui avaient pris parti pour les Romains, et les divisa en trois provinces, dont la première comprenait Lissus, Dyrrachium et les cantons de la rive gauche du Drin; la seconde, les tribus Labéates, dont la capitale était Scodra; enfin la troisième, les Olciniates, les Rhizoniens et les populations environnantes.

L'Illyrie se révolta plusieurs fois encore; mais les guerres qu'elle eut à soutenir offrent peu d'intérêt pour l'histoire de la haute Albanie, car ce sont les Dalmates qui en soutinrent le poids jusqu'au moment où Auguste, réduisant l'Illyrie en province romaine, lui donna pour limites, à l'orient l'Arsa, à l'occident le Drin, la Save au nord et l'Adriatique au midi. Cette province comprenait ainsi le pachalik de la haute Albanie, la Bosnie, l'Herzegovine, la Croatie et la Servie.

A partir de cette époque, la haute Albanie, com-

prise dans l'Illyrie supérieure, est appelée tantôt Nouvelle Épire, tantôt Prévalitaine, et lors de la division de l'empire romain (395), fit partie de l'empire d'Orient. Au ve siècle, les Goths occupèrent les deux Épires, et Ostroyllus, leur roi, prit en 493 le titre de roi de la Prévalitaine. Il fut vaincu en 535 par Justinien. Cet empereur, après avoir chassé les Goths et rendu l'Illyrie à l'empire, la divisa en orientale et occidentale, et, voulant honorer le lieu de sa naissance, donna le titre d'archevêque à l'évêque de Justiniana (Ochrida). Il le dégagea de l'obédience de Thessalonique, plaça sous sa juridiction et sous celle du préfet de cette ville les deux Dacies, l'une et l'autre Mœsie, la Dardanie, la Nouvelle Épire et la Prévalitaine, dont la métropole était Scodra.

. Rutomir, qui régnait sur la Prévalitaine vers la fin du vi^e^ siècle, persécuta les chrétiens. Le nom des quatre successeurs de ce roi sont restés inconnus, et Marcellus Marulus les désigne seulement sous le nom de tyrans, parce qu'ils continuèrent sans doute cette persécution, à laquelle une incursion des Avares mit fin en 639. Cette même année les Avares et les Slaves avaient traversé le Danube, s'étaient emparés de Salone, qu'ils incendièrent, ainsi qu'Épidaure et plusieurs villes de la Prévalitaine, et s'établirent dans le pays qu'ils venaient de conquérir.

L'année suivante les Chrobates, et plus tard les Serbes ayant demandé des terres à l'empereur Héra-

clius, celui-ci s'en servit pour chasser les Avares, et, en récompense, leur distribua, à l'exception toutefois des villes maritimes et des îles qu'il conserva, les terres et les villes qu'ils avaient arrachées aux Avares, sous la condition qu'ils prêteraient foi et hommage aux empereurs d'Orient et leur paieraient tribut.

Les Chrobates eurent la partie inférieure, et les Serbes la partie supérieure, qu'ils divisèrent en quatre provinces. Le premier roi des Serbes est appelé par quelques historiens Zuanimidus, et par d'autres Satimir. Il cessa de régner vers l'an 670, et eut pour successeur Budimir, aussi nommé Svetoplex, qui, en montant sur le trône, se fit baptiser, ainsi que son peuple.

Sous le règne de Paulimir et à la suite de la conversion du reste des Serbes et des Narentains, il fut tenu, en 875, un grand concile, auquel assistèrent des légats du pape et de l'empereur de Byzance, le duc des Chrobates, le roi des Serbes et ses principaux chefs. A la suite de ce concile, où furent réglées les démarcations des provinces, la juridiction des magistrats, la hiérarchie et la division des Églises, celle de Diocléa devint la métropole de la Prévalitaine en remplacement de celle de Scodra. Paulimir mourut à Trébigne dans le commencement du xe siècle, après avoir porté jusqu'à la Save les confins de son royaume. Sa couronne échut à Riescimir, dont les successeurs furent Rodoslas et Prélimir. Ce dernier divisa ses États entre

ses quatre fils, et l'aîné, appelé Havlimir, eut en partage la Zenta et la vallée du Drin, auxquelles furent jointes les Zupanies de Dulcigno, Budua et Kutchievo.

L'histoire de la Servie fait mention, vers cette époque, d'un roi nommé Bodinus, qui établit à Scodra le siége de son royaume et s'empara, en 1110, de Durazzo, qu'il rendit plus tard à l'empereur de Byzance.

En 1189, le royaume de Rascie, formé en grande partie de la haute Albanie actuelle, devint autonome, grâce à l'empereur Frédéric, qui, traversant la Servie, en accorda l'investiture à Neeman. Son fils Siméon, que les Grecs nomment Stephan, lui ayant succédé, abdiqua pour se faire moine peu de temps après être monté sur le trône, laissant la couronne à Stephan, son fils aîné. Contraint, à la suite d'une guerre soutenue contre le roi de Hongrie, de partager son royaume avec son frère Vulcanus, Stephan prit le nom de Zupan de Servie, tandis que Vulcanus recevait le titre de roi de Dalmatie et de Dioclée. Désireux de conserver le rite catholique et de s'assurer de l'appui du Saint Père, Vulcanus demanda des légats à Innocent III, qui les lui envoya en 1199.

A sa mort, son frère Stephan ayant réuni les deux royaumes, envoya des ambassadeurs auprès du pape, afin d'en obtenir le titre de roi de Servie. Mais André, frère du roi de Hongrie, s'y opposa, et le Souverain Pontife Honorius accrédita près de lui un légat *a latere* qui le sacra roi de Rascie en 1220. Stephan étant

mort l'année suivante, eut pour successeur son fils Ladislas ou Uladislas, qui, deux ans après, descendit dans la tombe. Neeman II, surnommé Krapulus, obtint après lui la couronne et épousa Hélène, française d'origine, qui releva Antivari. Proclamé roi de Rascie et de Servie, il fut sacré avec beaucoup de pompe dans la ville de Pristina par Rascus, son oncle paternel, qui était patriarche de Servie, sous le nom de Sava.

Stephan Radoslav, son fils, lui succéda en 1247. Aussi célèbre par sa justice et sa piété que par ses victoires, Stephan battit et fit prisonnier, dans une bataille livrée près de Scutari, Jean Angelo, duc de Patras et de Durazzo, qui avait envahi la Zetta à la tête d'une armée considérable. Dans sa générosité, il le rendit à la liberté sans rançon, et lui accorda la paix sans autre condition que la promesse de respecter à l'avenir ses provinces.

Stephan Radoslav donna de son vivant les insignes royaux à son fils aîné Stephan, surnommé Dragutin, et lui fit épouser Élisabeth, fille d'Étienne. Brûlant du désir de régner, Dragutin tua son père (1282), puis, ayant horreur du crime qu'il venait de commettre, se retira dans un couvent, abandonnant le pouvoir à son frère Milutin.

C'est à cette époque (1288) que Farlati fait remonter l'abandon du catholicisme par les rois de Servie. Pour le prouver, il cite des lettres du pape

Nicolas IV, adressées à Milutin, qu'il nomme son très-cher fils en Jésus-Christ, lettres dans lesquelles il l'engage à persévérer et à faire persévérer ses peuples dans la vraie foi. Sans suivre ses conseils, Milutin protégea cependant les Latins pendant la vie de sa mère.

En montant sur le trône, Milutin, afin de régner seul, fit mettre en prison ses neveux Uladislas et Constantin. Élisabeth étant morte (1312), les persécutions commencèrent contre les catholiques, et les chefs albanais ayant demandé, pour s'y soustraire, des secours au Souverain Pontife, celui-ci les engagea à conserver leurs sentiments de piété et à s'éloigner de la cour de Milutin, afin de ne pas pervertir leurs mœurs, jusqu'au moment où ils pourraient ouvertement confesser leur foi. Cependant (1320) les persécutions augmentant chaque jour, les chefs albanais abjurèrent le schisme grec, professèrent librement le catholicisme, et afin de se soustraire soit aux vexations, soit aux promesses du roi, formèrent une ligue à la tête de laquelle se trouvaient Manculus Mussaché, comte de Clissani, André Mussaché, maréchal du royaume d'Albanie, Vladislas, comte de Diocléa et de l'Albanie maritime, ainsi que plusieurs autres dont les noms ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Chacun d'eux jura que ni craintes ni périls ne leur feraient abandonner la religion catholique ou manquer à l'obéissance et au respect qu'ils devaient au Souverain

Pontife. Plus tard ils adjoignirent à leur fédération Philippe, prince de Tarente, Mladinus, ban de Bosnie, et Charles, roi de Hongrie. Ce dernier, prétendant avoir des droits sur la Servie, brûlait surtout du désir de recouvrer la Save, enlevée à ses ancêtres par les rois de Rascie.

Encouragé par le pape Jean XXII, Charles déclara la guerre à Milutin. Après avoir perdu plusieurs villes et plusieurs provinces, Milutin, forcé de demander la paix, ne l'obtint qu'à la condition de payer un tribut et d'abandonner le schisme pour reconnaître l'autorité du pape (1321). Milutin étant mort peu de temps après, fut enseveli à Scopia. Les Grecs l'ont mis au nombre des saints; on lui attribue la construction de quarante temples ou monastères.

A la mort d'Urosius Milutin, les grands et les peuples firent sortir Uladislas, fils de Stephan, du cachot où l'avait enfermé son oncle, et le proclamèrent roi de Servie et de Rascie. A peine était-il sur le trône, que Constantin son frère se révolta contre lui et lui déclara la guerre. Vaincu par Uladislas, celui-ci le fit crucifier et ordonna que son cadavre fût partagé en deux. Ce fratricide le fit mépriser et détester des chefs et du peuple, qui rappelèrent de Constantinople, où il était réfugié dans le couvent de Saint-Michel, Stéphan, fils naturel d'Urosius Milutin. Ce Stéphan était chéri de son père comme un fils légitime, lorsqu'à la suggestion de la reine il fut jeté en prison et con-

damné à perdre la vue. Cependant, celui qui fut chargé d'exécuter cet ordre, touché de la beauté et de l'ingénuité de ce jeune homme, eut soin de ne pas attaquer la pupille de l'œil, de telle sorte que quelques années plus tard il recouvra la vue. Stephan, en montant sur le trône, ajouta à son nom celui d'Urosius. Ayant enfermé Uladislas dans une prison où il finit ses jours et mis ainsi fin aux guerres civiles, Stephan tourna ses armes contre les ennemis du dehors, combattit heureusement les Bulgares, et, après plusieurs victoires successives, s'empara de leur roi, Michel Strasimir, qui mourut de ses blessures quatre jours après avoir été fait prisonnier.

(1340) Rascia Stephan, surnommé Duschan, succéda à son père, Stephan Urosius, auquel il avait, prétendent quelques auteurs, fait arracher la vie à l'instigation de ses courtisans. Duscian ou Duschan fut le plus célèbre des princes Serbes de Rascie. D'un esprit grand et élevé, brûlant d'augmenter la richesse et la gloire de son royaume, il fit avec succès la guerre aux Grecs, aux Turcs, aux Hongrois et aux Bulgares, et s'empara de la Caramanie, de la Macédoine et de la Thessalie. Arta et Janina furent soumises à sa domination, et les Slaves Bulgares reconnurent son autorité. Le titre de roi de Servie ne convenant plus à un royaume aussi étendu, il prit le nom d'empereur de Roumélie, d'Esclavonie et d'Albanie, et créa à sa cour les mêmes charges et les mêmes distinc-

tions qu'à celle des empereurs de Constantinople.

Après avoir étendu ses conquêtes du Danube à l'Adriatique, Duschan, pour assurer ses relations avec Venise, lui céda les villes de Scardona et de Clissa. Plus tard, en 1347, soit qu'il craignît d'être attaqué par Louis, roi de Hongrie, soit que, sachant que le pape cherchait à confédérer toutes les puissances contre les Turcs, il désirât être nommé chef de cette ligue, il chercha à intéresser le Souverain Pontife en sa faveur. En conséquence, afin d'obtenir ses bonnes grâces, il feignit non-seulement d'embrasser la foi catholique, mais encore de protéger les Latins, et donna à leur archevêque, Jean d'Antivari, le pouvoir de les administrer tranquillement. Quelques chefs influents ayant persécuté des catholiques, il les exila et ordonna qu'à l'avenir les prêtres Latins jouissent de la plus entière liberté dans l'exercice de leurs fonctions, et que les enfants baptisés durant la persécution, suivant le rite grec, fussent rendus à la communion de leurs parents. A la suite de ces actes il envoya, en 1354, des ambassadeurs au pape.

Heureux de cette conversion qu'il espérait sincère, Innocent VI, après être intervenu pour aplanir les différends existant entre Duschan et les Hongrois, lui envoya deux légats. Lorsqu'ils arrivèrent, Duschan les reçut avec égards; mais comprenant que plusieurs millions de ses sujets se seraient révoltés contre lui s'il eût voulu les convertir, il refusa de se concilier

avec Rome, et défendit, sous les peines les plus sévères, à ses sujets d'assister au service divin que l'évêque Pierre, l'un des légats, célébrait suivant le rite latin. L'empereur ayant appris que trois cents gentilshommes allemands, lui servant de gardes du corps, avaient entendu la messe, les fit appeler devant lui, et, rempli de fureur, leur dit : « Pourquoi n'avez-« vous pas craint de désobéir à mes ordres? Ne sa-« viez-vous pas que j'ai publié que je ferais arracher « les yeux à celui qui écouterait les prières de notre « ennemi? » Un des chefs lui ayant répondu : « Nous « craignons plus Dieu que vous, nous sommes tous « catholiques, vous le savez ; faites-nous donc, si vous « le voulez, arracher les yeux : nous sommes prêts, « non-seulement à les perdre, mais à mourir même « pour défendre notre foi. » Duschan, étonné de ce courage et frappé de la noblesse de cette réplique, ne sévit pas contre eux et eut, depuis lors, un grand respect pour l'évêque Pierre, qu'il combla de faveurs.

Cependant le pape, se voyant trompé par Duschan, engagea Louis, roi de Hongrie, à lui faire la guerre. Celui-ci, après avoir rassemblé une armée, marcha contre Duschan, qu'il fit prisonnier. Forcé, pour recouvrer sa liberté, de reconnaître l'autorité religieuse du pape, Duschan fut renvoyé comblé de présents magnifiques. Atteint de la fièvre peu de temps après, il mourut le 15 janvier 1356 dans la ville de Deaboli, au moment où il se préparait à marcher contre les

Turcs. Son corps, transporté à Pristina, fut placé dans l'église de Saint-Michel, qu'il avait fait lui-même construire. C'est à lui que l'on doit aussi l'église du couvent de Desciani, qui existe encore auprès d'Ipek, et qui est en grande vénération chez les Grecs.

Urosius ayant succédé à son père, Ucascinus se mit à la tête d'une conspiration, défit le roi dans une bataille, et, l'ayant fait prisonnier, le tua pour s'emparer de son trône. Avec Urosius, qui avait régné douze ans, finit, en 1368, la dynastie de Neemania; avec lui disparut aussi l'empire de Servie. Ucascinus ayant été tué dans une bataille contre les Turcs et pendant que les chefs Serbes se disputaient les provinces de l'empire, Balsa, qui était, dit-on, de la famille de Baux en Provence, aidé de ses trois fils, Strasimir, Georges et Balsa, s'empara de la Zetta, dont la capitale était Scutari, occupée peu de temps avant par Twarkus, roi de Bosnie. Après des guerres tantôt heureuses, tantôt contraires, les Balsa soumirent toute l'Albanie, dont ils chassèrent les princes de Dukadgini, alors fort puissants par suite de leur alliance avec les familles impériales de Constantinople et de Servie, et qui, dans l'espérance d'augmenter leurs États, situés au delà du Drin, avaient appelé les Turcs à leur secours.

En 1384, Balsa II, le plus jeune des fils de Balsa Ier, s'empara de Durazzo; mais vaincu ensuite par les Turcs, il perdit la vie dans un combat. Georges II,

fils de Strasimir, lui succéda. Pendant son règne, il eut à soutenir une cruelle guerre contre les Turcs, qui lui enlevèrent Croja, Bérat, Durazzo, et ravagèrent le territoire de Scutari. Le sultan lui ayant vendu Durazzo, Georges, voyant que la puissance des Turcs devenait chaque jour plus menaçante, demanda secours aux Vénitiens, auxquels il donna cette place en gage. Ceux-ci, profitant de sa mort, arrivée en 1421, pendant un voyage auprès de son oncle Étienne, despote de Servie, occupèrent la plus grande partie de ses États. « La mère de Balsa III, dit la « chronique de Jean Bembo, qui avait été le seigneur « de beaucoup de lieux en Albanie, arriva le 21 juillet « à Venise, et recommanda les États et les peuples « de son fils au doge et au sénat, qui la comblèrent « d'honneurs. »

Balsa III, devenu majeur, s'arracha à la tutelle des Vénitiens et leur reprit Scodra. Plus tard, affaibli par des défaites successives, il fut contraint de demander une trêve, pendant laquelle il mourut. Aussitôt que cette nouvelle se répandit, les habitants d'Antivari et les Pastrovitch se soumirent volontairement aux Vénitiens, qui leur accordèrent de grands priviléges.

A la mort de Balsa III, sa succession passa dans les mains de Stephan Tsernovitch, qui enleva à Venise les deux Zetta et les autres provinces albanaises. Ses États passèrent ensuite à son neveu Georges.

Pendant que la puissance des Balsa diminuait, les

Tobia et les Castrioti s'enrichissaient de leurs dépouilles, gagnaient de l'influence, et bientôt leurs possessions s'étendaient de la Voïoussa au Drin, à l'exception des villes du littoral appartenant aux Vénitiens, lorsqu'en 1423 Murad II, déjà maître de la Thrace, s'avança vers l'Albanie. Forcé de demander la paix, Jean Castriote ne l'obtint qu'en se soumettant à un tribut et en donnant au sultan ses quatre fils en otage.

L'Albanie devait bientôt se venger de cette humiliation : Georges, le plus jeune des fils de Jean Castriote, nommé Scanderbeg par le sultan, devait arrêter ses conquêtes, et retarder, par une série de victoires, l'asservissement de son pays.

Jean Castriote étant mort en 1432, Murad incorpora sa principauté à ses États, et, afin de s'en assurer la possession, envoya une garnison à Croja, pendant que, dit Barletius, il faisait empoisonner les frères de Georges. Le courage que ce dernier avait montré en plusieurs circonstances, son adresse dans tous les exercices du corps, sa passion pour la guerre, le firent aimer du sultan, qui l'épargna dans l'espérance de se servir de lui pour ses projets de conquête.

Quoique comblé de faveurs, Scanderbeg, qui n'avait jamais abandonné l'espoir de délivrer son pays et d'arracher des mains des Turcs l'héritage paternel, n'attendait que le moment favorable. L'occasion qu'il cherchait se présenta bientôt : l'armée turque, dans

laquelle il avait un commandement, ayant été taillée en pièces par Hunyade sur les bords de la Morava, Georges Castriote força le Réis Effendi du sultan de lui donner un ordre qui l'investissait du commandement de Croja, et le mit ensuite à mort. Scanderbeg marcha sur sa ville natale à la tête de trois à quatre cents Albanais qui s'étaient ralliés autour de lui, massacra la garnison ottomane, proclama la liberté de son pays, et envoya partout des émissaires annoncer cette nouvelle et appeler aux armes les chefs albanais.

Tous répondirent à son appel, et bientôt on vit réuni à Croja un congrès où parurent les Topia, les Mousache, les Dukadgini, les seigneurs de Drivasto, Étienne Tzernogore, ainsi que les commandants de Scutari et des autres villes appartenant à la République. Tous, excepté les représentants vénitiens, proclamèrent Scanderbeg prince de l'Albanie, et lui promirent des subsides en troupes et en argent. Peu de temps après, quarante mille cavaliers ayant, sous les ordres d'Ali-Pacha, envahi l'Albanie, Scanderbeg marcha contre eux avec des troupes bien inférieures en nombre, les battit et porta à son tour la terreur en Macédoine.

Lorsque la nouvelle de ce brillant fait d'armes fut répandue en Europe, on conçut l'espoir de chasser les Turcs d'Europe : le pape Eugène IV et Vladislas, roi de Hongrie, exhortèrent Scanderbeg à se joindre à eux dans la guerre qu'ils allaient entreprendre contre

Murad. Les chefs albanais ayant été d'avis de concourir à cette glorieuse entreprise, Scanderbeg se mit en marche, à la tête de trente mille hommes, pour faire sa jonction avec Vladislas. Arrêté par Brancovich, kral de Servie, il allait s'ouvrir un passage par la force, lorsque l'annonce de la mort du roi de Hongrie et la défaite de Varna lui firent craindre que le sultan ne redoublât d'efforts contre l'Albanie. Il retourna dans ses Etats, après avoir puni le kral en ravageant la Servie.

De retour dans sa patrie, Scanderbeg se préparait à la résistance, lorsque le sultan Murad lui envoya un agent pour l'engager à se soumettre. Le sultan, à la nouvelle du refus des propositions qu'il avait faites, envoya contre lui Firouz-Pacha à la tête de neuf mille cavaliers, qui, surpris par les Albanais dans les défilés des Dibres, furent taillés en pièces. Ayant pourvu par cette victoire à la sécurité de ses provinces, Scanderbeg rentra à Croja. Cette même année (1446), le souverain pontife et Alphonse, roi de Naples, envoyèrent des ambassadeurs au prince de l'Albanie, pour le féliciter de ses succès et lui promettre des secours.

Cependant Scanderbeg avait mis le blocus devant Dagno, dont les Vénitiens s'étaient emparés au mépris des droits conférés à ce prince par Lech Zacharius. Venise envoya une armée contre lui. Franchissant le Drin à l'improviste, Scanderbeg attaqua les Vénitiens,

les battit, les fit poursuivre jusqu'aux portes de Scutari, et revint mettre le siége devant Dagno, qu'il leva quelques mois plus tard, lorsque les Vénitiens lui firent proposer la paix. Scanderbeg l'ayant acceptée (1448), afin de tourner tous ses efforts contre les Turcs, battit trois de leurs généraux et porta le ravage sur leurs frontières.

Irrité d'avoir vu ses généraux constamment vaincus par un rebelle, le sultan Murad résolut de marcher lui-même sur l'Albanie à la tête d'une armée considérable, et vint, le 14 mai 1449, investir Sfetigrad. L'énergie des habitants, les diversions opérées par Scanderbeg, retinrent jusqu'au 31 juillet l'armée turque devant cette ville, dont elle ne put s'emparer que par trahison et après avoir perdu 30,000 hommes. Au lieu de marcher en avant, Murad, suivi par les Albanais, qui inquiétèrent sa retraite, prit le chemin d'Andrinople, après avoir laissé une forte garnison dans sa nouvelle conquête, que Scanderbeg assiégea sans succès du 20 septembre au 27 octobre. L'année suivante, Murad II entra de nouveau en Albanie et parut en personne devant Croja, commandée par Uranoconte, avec une armée de 170,000 combattants et une artillerie formidable pour cette époque. Après avoir vainement tenté plusieurs assauts toujours repoussés par les assiégés, qu'aidaient les diversions habiles de Scanderbeg, et avoir vu échouer ses tentatives de séduction, Murad, dont la santé était altérée

par tant d'échecs, se décida à la retraite et regagna précipitamment Andrinople, où il mourut le 5 février 1451.

Lorsque le siége de Croja fut levé, Scanderbeg, après avoir suivi l'armée ennemie en la harcelant, rentra en triomphe dans la ville. Son premier soin fut de rendre grâces à Dieu; puis, à la suite des fêtes qui eurent lieu en cette circonstance, il récompensa ceux de ses compagnons d'armes qui s'étaient le plus distingués, et combla d'honneurs Uranoconte, dont la valeur avait sauvé Croja. Parmi les ambassadeurs qui furent envoyés pour le féliciter, l'on cite ceux du pape Nicolas V, de Ladislas, roi de Hongrie, de Philippe, duc de Bourgogne, qui lui apportèrent des sommes considérables pour soutenir la guerre. Ce fut à cette époque qu'Alphonse, roi de Naples, lui donna cinq cents artilleurs, des vivres et des munitions.

Pendant que les Albanais se livraient à la joie, Mahomet II, monté sur le trône à la mort de son père, se préparait à changer en deuil et en douleurs le bonheur dont ils jouissaient. Sans s'effrayer du danger qui le menaçait, Scanderbeg, après avoir fait la paix avec les Dukadgini, rassembla ses troupes, marcha à l'ennemi, et dans trois combats défit les généraux du sultan ainsi que Mosès, chef des Dibres, qui s'était révolté contre lui.

Persuadé qu'il ne pourrait résister toujours aux forces de ses ennemis, deux de ses généraux ayant

été battus sous Belgrade qu'ils assiégeaient, et la citadelle de Modrissa ayant été livrée aux Turcs par trahison, Scanderbeg envoya des ambassadeurs auprès du souverain pontife et du roi de Naples afin de leur demander des secours. Pendant ce temps, Mahomet II faisait entrer en Épire cinquante mille hommes, sous le commandement d'Hamsa, neveu de Georges, qui, jaloux de son oncle, s'était mis au service du sultan après avoir abjuré sa foi, et avait été, en récompense de sa trahison, nommé pacha de l'Albanie. A cette nouvelle, Scanderbeg, laissant dans les villes et les forteresses les garnisons nécessaires, s'avança contre les Turcs; puis, feignant d'être épouvanté par leur nombre, battit en retraite et, les trompant par une fausse marche, attaqua l'ennemi campé sans défiance, le battit et fit prisonnier Hamsa lui-même.

A la suite de ce combat, Mahomet II fit demander une trêve. Scanderbeg n'ayant voulu l'accepter qu'à la condition que le sultan retirerait ses troupes de Sfetigrad et de Belgrade, Mahomet indigné fit marcher, vers la fin de l'automne, deux armées destinées à camper, l'une dans la Basse, l'autre dans la Haute Dibre, afin de garantir la Macédoine et de tenir l'Albanie dans de perpétuelles alarmes. Ne connaissant pas la destination de ces forces, Scanderbeg se préparait à résister à une attaque, lorsqu'à sa grande surprise il vit cette armée s'établir à quelques lieues

de ses frontières, puis se séparer deux jours après, Oumur-Pacha restant à Ochrida, tandis que Sinan-Pacha se dirigeait vers Makré. Voulant se débarrasser d'un voisinage aussi redoutable, Scanderbeg chercha à engager les Turcs dans une action, mais, n'ayant pu les y entraîner, il conclut avec eux une trêve pendant laquelle il fit une descente en Italie, afin de défendre Ferdinand, roi de Naples, assiégé dans Bari par le comte d'Anjou.

De retour dans sa patrie, Scanderbeg jouit encore quelque temps de la paix; mais les Turcs ayant marché contre les Vénitiens, ceux-ci le poussèrent à reprendre les hostilités, ce qu'il fit en portant à l'improviste le ravage au delà de ses frontières.

Fatigué de cette lutte qui durait depuis dix-neuf ans, le sultan Mahomet jura d'anéantir Scanderbeg, et, adoptant un nouveau plan, résolut de le faire attaquer sans relâche. En conséquence, Sinan-Pacha fut envoyé avec vingt mille hommes pour envahir l'Albanie; mais, surpris par Scanderbeg dans le défilé de Makré, il fut mis en déroute et, après avoir perdu les deux tiers de ses troupes, laissa ses bagages et ses étendards au pouvoir du vaïnqueur. Husseïn-Bey et Ioussouf-Bey, qui lui succédèrent, furent battus à leur tour et le premier fut fait prisonnier. Enfin Karadja-Bey, qui avait promis à son maître d'en finir avec l'Albanie, fut obligé de battre en retraite sans avoir osé livrer bataille.

Le sultan, voyant ses efforts impuissants, méditant, d'ailleurs, ses conquêtes en Grèce et en Asie, écrivit le 6 mai 1461 à Scanderbeg pour lui demander la paix, qui fut conclue le 15 août suivant. Dans ce traité, ratifié par Mahomet, ce souverain renonçait à toutes ses prétentions sur l'Albanie et en reconnaissait Scanderbeg pour le prince légitime.

La paix proclamée en Albanie y répandit la joie; toutefois elle ne devait pas être de longue durée, car le pape ayant fait appel à tous les souverains catholiques et au courage de Scanderbeg, celui-ci reprit les armes, et les garnisons des frontières se jetant tout à coup sur les provinces voisines soumises aux Turcs, y enlevèrent un butin immense, après avoir tout détruit sur leur passage.

Le bruit de la coalition qui se préparait contre lui et l'annonce de la venue prochaine du pape lui-même en Albanie avec des forces considérables forcèrent le sultan à dissimuler et à proposer, le 25 mai 1463, le renouvellement de la paix. Scanderbeg s'y refusa, et le saint-père lui ayant annoncé son prochain départ de Rome, il envahit de plusieurs côtés à la fois le territoire ennemi. La nouvelle de ces expéditions étant parvenue à Constantinople, Schremed-Pacha reçut l'ordre de couvrir les frontières avec un corps de quatorze mille chevaux. A cet effet, il alla s'établir à Ochrida, mais, attiré hors de la ville par un stratagème de Scanderbeg, son corps d'armée fut taillé en

pièces. Ce jour même, 14 août 1464, la mort du pape Pie II dispersait la coalition et laissait le héros albanais livré à ses seules forces.

Voulant profiter de cet isolement, Mahomet II fit marcher contre lui Balabane, l'un de ses meilleurs généraux. Celui-ci, quoique battu, réussit à s'emparer de huit des plus braves chefs albanais qui, s'étant laissé emporter par leur valeur, avaient pénétré jusqu'à son camp. Ces malheureux, conduits à Constantinople, y furent écorchés vifs. Pour venger ses parents et ses amis, Scanderbeg se précipita sur le territoire turc et mit à mort tout ce qui se trouva sur son passage.

Balabane, après avoir reçu des renforts, porta son camp vers les frontières de la Macédoine et, croyant surprendre les Albanais, vint les attaquer la nuit dans la position qu'ils avaient prise près d'Orosch ; mais reconnus par Scanderbeg et attaqués en tête et en queue avant d'avoir pu se déployer, les Turcs, poursuivis jusqu'à leur camp, durent abandonner aux vainqueurs leurs armes, leurs tentes et leurs étendards. Balabane ayant obtenu, malgré cet échec, de conserver la conduite de la guerre, retourna en Albanie et s'établit près de Sfetigrad avec un corps de vingt mille hommes qui bientôt fut entièrement détruit. A cette affaire, Scanderbeg, renversé par son cheval, fut blessé à l'épaule. Dans la même campagne, deux armées turques, ayant pénétré en

Albanie par deux côtés différents, furent battues séparément à peu de jours d'intervalle.

Cependant, furieux des défaites succesives de ses lieutenants, le sultan Mahomet résolut de se rendre lui-même en Albanie et ordonna des levées considérables. Après avoir vainement tenté de faire assassiner le prince albanais, Balabane, rentré en Albanie à la tête de quatre-vingt mille hommes, vint mettre le siége devant Croja où le sultan en personne ne tarda pas à le rejoindre, amenant avec lui un renfort de cent vingt mille hommes. Suivant sa tactique habituelle, Scanderbeg, retiré au cœur des montagnes, faisait une puissante diversion en harcelant les troupes et en interceptant les convois; enfin, après de nombreux assauts infructueux, Mahomet, voyant son armée se décimer, battit en retraite par une nuit obscure, laissant toutefois devant la place Balabane et quatre-vingt mille hommes, puis, entrant dans Chidna par trahison, en fit massacrer la garnison et la population tout entière, quoiqu'il lui eût promis la vie sauve.

Profitant de ce moment de répit, Scanderbeg se rendit auprès du pape Paul II, mais, n'en ayant obtenu que des distinctions honorifiques, au lieu des secours qu'il implorait, il revint aussitôt en Albanie. Rejoignant son armée avec une levée de Vénitiens, de Montenegrins et de Dalmates, il résolut de délivrer Croja. En conséquence, s'étant mis aussitôt en cam-

pagne, Scanderbeg attaqua Jacoub, qui conduisait un renfort à son frère Balabane, le battit et, enlevant les crêtes du Cruinus qui domine Croja, attaqua l'armée turque au moment où les assiégés, enhardis par sa présence, faisaient une sortie. Balabane ayant été tué dans cette action, les Turcs épouvantés se retirèrent cette nuit même dans la plaine de Tyranna, d'où ils envoyèrent au général albanais deux officiers pour solliciter la permission de retourner dans leur pays, en lui abandonnant leurs armes et leurs bagages. Ses officiers et ses troupes s'y étant opposés, Scanderbeg se remit en campagne et, en peu de temps, délivra son pays de la présence des Turcs.

Le sultan revint encore en Albanie dans l'année 1466, mais ayant échoué devant Durazzo, il dut, après une infructueuse campagne de six mois, retourner à Constantinople, laissant deux pachas chargés de défendre les frontières, à la tête de vingt-huit mille hommes. Peu de temps après, le 17 janvier 1467, Scanderdeg, âgé de soixante-trois ans, mourut à Alessio, où il avait convoqué ses confédérés pour combiner de nouveaux plans de résistance. On l'inhuma dans l'Église de Saint-Nicolas; ses restes furent déterrés par les Turcs qui se partagèrent ses ossements, persuadés, dit un auteur contemporain, que l'homme qui porterait une semblable amulette devait voir augmenter sa gloire et son courage.

Scanderbeg étant mort, les villes de la Haute

Albanie furent occupées par les Vénitiens, à qui il les avait cédées par une convention secrète. Croja, réduite par la famine, capitula le 15 juin 1478, après un siége de treize mois, sous la condition que la population pourrait, ainsi que la garnison, se retirer où bon lui semblerait; mais, au mépris de la promesse faite par écrit, Mahomet II les fit tous décapiter. L'année suivante, Scutari, après avoir soutenu un siége mémorable du 8 juin 1478 au 25 avril 1479, fut cédée au sultan par suite du traité de paix conclu avec les Vénitiens. Plus tard, Antivari et les autres villes du littoral tombèrent aussi entre les mains des Turcs.

Pendant qu'elles faisaient le siége de Scutari, les troupes ottomanes s'étaient emparées de Jablack, qui fut repris par Ivan, prince du Montenegro. En 1482, les Turcs, ayant assemblé une armée considérable, marchèrent de nouveau contre cette place qu'Ivan, abandonné par les Vénitiens qui l'avaient poussé à rompre la trêve, dut quitter après y avoir mis le feu, pour se retirer à Cettigne, où il construisit un couvent. D'après un chant slave, Ivan, dont le souvenir reste encore vivant chez les Montenegrins, qui le nomment Ivan-Bey, n'aurait eu qu'un fils, Maksim, pour lequel il obtint la main de la fille d'un doge de Venise. Heureux de ce résultat, Ivan dit qu'il amènerait avec lui mille guerriers et pria le doge d'envoyer mille de ses Latins à sa rencontre : « Dans l'un « et l'autre cortége, ajouta-t-il, tu ne verras aucun

« guerrier dont la beauté soit comparable à celle de « mon fils. » Cependant ayant trouvé, à son retour à Jablack, Maksim défiguré par la petite vérole, Ivan, resté sombre et pensif en se rappelant ce qu'il avait dit au doge, défendit qu'on lui parlât de ce mariage. Neuf années s'étaient ainsi écoulées, lorsqu'au commencement de la dixième Ivan reçut un message qui lui rappelait sa promesse. Afin de ne pas manquer à la parole donnée, Ivan eut recours à la ruse et, après avoir répondu qu'il allait se mettre en voyage, il convint avec Milosch-Obrenbegovitch, le plus beau des héros montenegrins, qu'il passerait pour le fiancé jusqu'à l'arrivée de la Vénitienne à Jablack. Celui-ci consentit et lui promit de l'amener sans donner lieu à aucune querelle, à la condition que les présents faits au fiancé lui appartiendraient. Ivan y consentit, promettant de lui donner en outre deux sacs d'or, une coupe, un cheval arabe et un sabre.

Enchantés de sa beauté, les fils du doge et le doge lui-même comblèrent Milosch de présents dont le plus précieux était une chemise d'or brodée par la jeune princesse elle-même : « Travail fait à la main, « dit le chant serbe, dont le tissu ne dut rien à l'art « du tisserand; le col est formé par le replis d'un « serpent dont la tête s'avance menaçante; il est « brodé avec tant d'art qu'on le croirait vivant; sur « son front est une pierre précieuse dont l'éclat est si « vif qu'il suffirait à éclairer la chambre nuptiale.

« Satisfaits de leur ruse, ajoute ce chant, Ivan et « les Montenegrins reprennent le chemin de la patrie. « Maksim seul a le cœur rempli d'envie en voyant « dans les mains d'un autre les présents qui lui « étaient destinés. Lorsque le cortége est dans les « environs de Jablack, Ivan apprend à la jeune fian- « céeque son époux est son fils Maksim et non le beau « Milosch; elle ne s'en plaint pas. — Si ton fils est « défiguré, dit-elle, ses yeux ont gardé leur éclat et « la maladie n'a pu changer son noble cœur. Mais « elle ne veut pas faire un pas de plus, s'il ne retire « pas les présents de sa famille au voïvode Milosch « pour les rendre à son fils. Milosch, invoquant la « parole donnée, refuse d'abord, puis il consent en- « suite à en restituer une partie; toutefois il veut con- « server le manteau et la chemise d'or. Chacun ap- « plaudit à cette offre; la Vénitienne seule refuse et, « malgré les prières d'Ivan, elle appelle son époux : « Maksim, dit-elle, unique fruit de ta mère, à dater de « ce jour elle ne te verra plus, elle ne t'embrassera plus « vivant, ta lance brisée sera ton cercueil, tu auras « ton bouclier pour pierre tumulaire, ta figure paraî- « tra noire devant Dieu comme elle est rouge de honte « en présence de Milosch, si tu ne lui enlèves ces « richesses! Je me passerais encore du reste, mais je « ne puis céder cette merveilleuse chemise d'or tissue « de mes mains, qui m'a presque coûté les yeux à « force d'y travailler jour et nuit pendant trois ans.

« L'espoir d'en parer mon époux me soutenait, et elle « deviendrait la proie d'un étranger! Exige, ô mon « époux! qu'on te la rende sur-le-champ; si tu ne le « veux ou si tu ne l'oses, je pousserai mon cheval « vers la mer; là, déchirant mes joues avec la feuille « de l'aloès, j'écrirai avec mon sang une lettre que « mon faucon portera à Venise la Grande, et mon « père viendra, avec ses fidèles Latins, ruiner la « blanche Jablack, et la vengeance sera sanglante « comme l'injure. » Ému par ces paroles, Maksim « s'élance sur Milosch qu'il tue d'un coup de javelot « au milieu du front. »

Après ce meurtre, un combat s'engagea entre les parents et les amis des deux parties, combat acharné dans lequel périrent les guerriers les plus braves; quant à Maksim, après avoir guéri ses blessures, il répudia la Vénitienne qu'il renvoya à son père.

Voulant venger son frère Milosch, Ivan Obrenbegovitch alla à Constantinople pour demander l'appui du sultan, auprès duquel Maksim, abandonnant son pays, se rendit de son côté, puis, tous les deux ayant embrassé l'islamisme, le sultan donna à Ivan le pachalik héréditaire d'Ipek, et à Maksim, appelé alors Scanderbeg, celui de Scutari. Si j'ai rapporté cette version, c'est que la famille des Bouchatti, qui gouvernèrent Scutari jusqu'en 1831, prétend descendre en droite ligne d'Ivan-Bey.

Suivant une autre version, Ivan aurait eu deux

fils, appelés Georges et Stanischa. Ce dernier, envoyé en otage à Stamboul, aurait embrassé l'islamisme et reçu pour prix de son abjuration le pachalik de Scutari et du Montenegro. Venu avec une forte armée pour conquérir le haut pays, il rencontra son frère dans les plaines de Lieskopolie et, lui ayant livré une bataille qu'il perdit, il se retira vers Scutari; mais, chassé par les habitants de cette ville, il se retira dans le petit village de Bouchat, dont ses descendants prirent le nom.

A partir de la prise de possession des villes du littoral, l'histoire de la haute Albanie, à l'exception de quelques troubles momentanés, de quelques expéditions à l'intérieur, comme celles contre les Clementi et les Castrati, que j'ai longuement racontées en parlant de ces tribus, se rattache à celle du Montenegro: car c'est de Scutari que partirent les forces les plus importantes qui furent dirigées contre le pays. L'on ne trouve sur l'histoire de la haute Albanie aucun monument écrit, mais la tradition a conservé celle de quelques pachas indigènes. Dans le commencement de l'occupation des Turcs, le Divan y envoya des pachas étrangers : ainsi, en 1623, l'on voit un Soliman-Pacha, gouverneur de Scutari, marcher avec de grandes forces contre le Montenegro, pénétrer, après une résistance acharnée des habitants, jusqu'à Cettigne, dont il brûla l'église, le couvent et les autres habitations, et forcer pendant quel-

ques années les Montenegrins à payer le haratch.

La tradition albanaise ne remonte pas au delà du XVIIIe siècle. Le premier pacha dont elle fait mention, et dont elle n'a même pas conservé le nom, était d'Ipek et avait son frère pour kehaja. Profitant de la discorde régnant entre les quartiers de Tabachi et de Terzi, les autorités commirent toutes sortes de vexations sur les Albanais, les pillèrent et enlevèrent les jeunes filles et les enfants, qu'ils faisaient servir à leurs plaisirs ou réduisaient en esclavage. Désespéré de cet état de choses, Hassan Arslan de Schochi, chef de Terzi, résolut, pour y mettre un terme, de s'entendre avec le chef de Tabachi. Après avoir résisté longtemps, ce dernier consentit à oublier les anciennes injures, et ces deux chefs, s'étant embusqués près du palais du pacha, le tuèrent ainsi que son frère et sa suite, au moment où il sortait pour se rendre aux bains. Le gouvernement ottoman envoya aussitôt un commissaire pour venger la mort de son représentant, mais, les coupables l'ayant corrompu, il retourna à Constantinople, emportant les têtes de quelques chrétiens de Skréli, à qui l'on imputa ce crime.

Peu de temps après cette échauffourée, un bey de Bouchat, appelé Méhémet, descendant, suivant les uns, des Ivanbegovitch du Montenegro, suivant les autres, d'un prince des Dukadgini, vint s'établir à Tabachi, où il acquit bientôt une grande influence par suite des succès qu'il obtint dans diverses rencontres

avec les habitants de Terzi. Après une de ces escarmouches où Tabachi avait eu le dessus, un nouveau pacha ayant été envoyé de Constantinople à Scutari pour y prendre le gouvernement, Méhémet alla, suivant l'usage, à sa rencontre avec les principaux habitants et une foule de montagnards auxquels il avait ordonné de retirer leurs jubés et de ne conserver que leurs pantalons, de sorte que ces montagnards, ne portant jamais de chemise, avaient tout le haut du corps nu. Le pacha ayant manifesté son étonnement à la vue d'une population ainsi vêtue, à qui les armes dont tous étaient chargés donnaient un aspect féroce, Méhémet lui répondit : « L'Albanie est un pays bar- « bare dont les habitants sont belliqueux et cruels, « comme Votre Excellence aura plus d'une fois l'oc- « casion de le voir. » Le pacha était à peine retiré dans les appartements qu'on lui avait préparés à la maison de Méhémet, qu'il entendit, sur le toit de la chambre qu'il occupait, tomber une grêle de pierres. Faisant appeler aussitôt son hôte : « Quel est, lui dit- « il, ce nouveau phénomène? Que signifient ces « pierres jetées sur la maison? » — « Ne vous en « étonnez pas, Excellence, il n'y a rien à craindre : « c'est un antique usage employé par les sauvages « montagnards pour rappeler aux seigneurs qu'ils « ont accompagnés qu'on leur doit un *bahchich* (ca- « deau). » Le pacha, espérant pouvoir reposer en paix, ordonna aussitôt de leur distribuer une somme

d'argent : mais cet ordre n'était pas encore exécuté que les pierres recommençaient à tomber : « La « somme était trop faible, dit Méhémet au pacha ; les « montagnards en voulaient quatre fois autant. » Le pacha, dont Méhémet, par les relations qu'il entretenait à Constantinople, connaissait la faiblesse, la fit doubler et put passer tranquillement la nuit.

Effrayé par cette manière de recevoir, manquant de l'énergie nécessaire pour se faire obéir, le pacha dut se mettre dans les mains de Méhémet, qui, profitant de cette heureuse position, gouverna en son nom et, éloignant de lui tous ceux qui auraient pu lui donner des conseils ou lui apporter des cadeaux pour arranger leurs affaires, ce qui était alors les seuls revenus des gouverneurs, le força à vendre peu à peu ce qu'il avait apporté avec lui, de telle sorte qu'abreuvé d'ennuis, il finit par demander son rappel à Constantinople. Pendant ce temps, Méhémet mettait en campagne tous ses protecteurs de la capitale, et, menaçant le pacha de le retenir de force à Scutari, s'il n'obtenait pas que ce fût lui qui le remplaçât, finit par être appelé au gouvernement de cette province, objet de son ambition.

Aussitôt arrivé au pouvoir, Méhémet-Pacha s'attacha à détruire toutes les familles assez puissantes pour lui porter ombrage. Lorsqu'il ne put le faire ouvertement, il les poussa les unes contre les autres, et finit par s'établir si fortement en Albanie, que le

Divan, pour ne pas entamer une guerre ruineuse, dut laisser le gouvernement de Scutari se transmettre par hérédité dans cette famille.

Méhémet-Pacha eut quatre fils, qui suivirent la politique de leur père. Après avoir annihilé tous les beys et détruit la famille des Tscochi, ils attirèrent dans le palais de Mustapha-Pacha, fils aîné de Méhémet, sous le prétexte d'une fête, les sept derniers membres de celle des Madjare, la seule qui pût encore leur porter ombrage. Ceux-ci refusèrent la vie qu'on leur offrait sous la condition qu'ils s'éloigneraient de Scutari, et menacèrent de faire appel à leurs partisans : alors les fils de Méhémet mirent le feu au palais de leur frère, dans lequel périrent les derniers des Madjare, leurs femmes, leurs enfants et ceux qui les accompagnaient, sans qu'aucun d'eux fît un effort pour échapper à la mort.

Tandis que ces faits se passaient à Scutari, Mahmoud, second fils de Méhémet, détruisait à Bouchat les Chelepi, famille puissante, comptant alors soixante-dix individus en état de porter les armes.

L'orgueil des beys étant abaissé, Méhémet s'attacha les montagnards chrétiens et les Mirdites, dont il reconnut l'indépendance et respecta les lois, puis il se servit de leurs armes pour attaquer et réduire Dulcigno, dont les habitants, enrichis par la piraterie, avaient toujours refusé de reconnaître l'autorité des gouverneurs de Scutari. Continuellement en guerre

avec ses voisins, il finit par placer sous sa juridiction les districts d'Alessio, Tyranna, El-Bassam et les Dukadgini, formant alors des sandjak séparés ou gouvernés par des seigneurs féodaux. Méhémet-Pacha fut tué, dit-on, par ordre de la Porte, pour avoir refusé de marcher contre les Russes, en prétextant une maladie.

Méhémet laissa quatre fils : Mustapha, Mahmoud, Ibrahim, Achmet, et une fille appelée Krajo Hanum, mariée au bey de Cavaja.

Un chant albanais rapporte que Krajo, étant venue passer quelques jours chez son père, remarqua que son *kehaja* (lieutenant), Murtes-Effendi, dans lequel il avait une aveugle confiance, en profitait pour s'enrichir, tandis que ses frères, manquant de tout, devaient s'adresser à lui pour obtenir la plus petite somme. Ayant entendu dire aussi que le kehaja, quoiqu'il affectât de paraître pauvre, avait caché des sommes considérables dans son harem, Krajo résolut de s'en assurer. A cet effet, elle avertit Murtes-Effendi qu'elle irait sous peu rendre visite à ses femmes; celui-ci s'en défendit : c'était trop d'honneur pour lui, et ses femmes ne sauraient comment recevoir la fille de leur maître; mais Krajo insistant, il dut y consentir, et, de retour chez lui, s'empressa de cacher dans un cabinet séparé tous les objets de quelque valeur. Arrivée dans le harem, Krajo humilia tellement ses femmes en parlant de ses richesses, les plaignant de leur pauvreté

et leur offrant une petite somme d'argent pour s'acheter les choses les plus nécessaires, que celles-ci, ne pouvant plus y tenir, commencèrent à parler des biens que possédait leur mari, et firent si bien, que celui-ci consentit à leur donner la clef de ses trésors, afin que Krajo pût les visiter. Ayant ainsi atteint le but qu'elle se proposait, Krajo fit appeler ses frères, leur raconta ce qu'elle avait vu, et leur déclara qu'elle ne voulait plus qu'ils l'appelassent leur sœur tant qu'ils n'auraient pas tiré vengeance du traitement que Murtes-Effendi leur faisait subir et des vols qu'il commettait envers leur père. Mustapha, craignant la colère de Méhémet, partit pour la campagne afin d'éloigner tout soupçon; Mahmoud seul jura de se venger. Le lendemain, il fit appeler Murtes-Effendi sous prétexte de lui communiquer un ordre de son père, lui tailla la tête au moment où il se courbait pour écrire, et, ayant caché le cadavre dans une armoire, il s'enfuit à Constantinople, où il prit du service dans les armées du sultan, qui lui donna le titre de pacha pour prix de sa valeur. Cette nouvelle étant parvenue à Scutari, les amis de Méhémet lui conseillèrent de pardonner à son fils et de le rappeler auprès de lui, dans la crainte de l'y voir venir sans son consentement.

A la mort de Méhémet, son fils Mahmoud, plus connu sous le nom de Kara-Mahmoud ou Mahmoud-Bazaklia, lui succéda dans le gouvernement de Scu-

tari; Mustapha, son frère aîné, était mort empoisonné en Morée, où il était allé par ordre du sultan avec trois mille Guèghes, pour soumettre les Albanais toskes, qui, s'étant emparés des villes, y opprimaient les chrétiens. Les Guèghes ayant battu les Toskes, commirent à leur tour de tels excès, qu'après la mort de leur chef le Divan permit aux habitants de la Morée de se débarrasser d'eux comme ils le pourraient, permission qu'ils mirent si bien à profit qu'aucun Guèghe ne revit son pays.

Le gouvernement de Mahmoud-Pacha n'est qu'une longue suite de combats avec ses voisins. En 1770, il se rendit en Morée à la tête de vingt mille Albanais, pour réprimer la première insurrection grecque. De retour dans son pays, il combattit le pacha d'Ipek, puis, en 1775, il attaqua le Montenegro, alors assailli par des armées turques du côté de la Bosnie et de l'Herzegovine. Ses succès furent peu importants.

En 1785, profitant de l'absence du vladika Pierre Ier, Mahmoud entreprit une nouvelle expédition contre les Montenegrins, à la tête d'une armée considérable. Plus heureux cette fois, il pénétra jusqu'à Cettigne, pillant et dévastant tous les villages qui se trouvaient sur sa route, mais, ne pouvant se maintenir dans cette position, il prit, pour revenir à Scutari, la route du littoral. Entré chez les Pastrovitch sans tenir compte de la paix existant entre la Turquie et Venise, à qui ces terres appartenaient, il fit massacrer les chefs de cette tribu,

venus pour le féliciter. La République se plaignit de cette perfidie au Divan, qui, déjà fatigué des réclamations qui s'élevaient de toutes les parties de l'Albanie contre ce vizir dont on commençait à redouter l'ambition, envoya une armée contre lui. Arrêtées par Bateli, chef des Dibres, et Stanitsa de Bosnie, qui, confédérés avec Mahmoud, gardaient les défilés par lesquels on peut pénétrer en Albanie, ces forces campèrent dans la plaine de Kossovo, où elles furent attaquées à l'improviste par Mahmoud-Pacha, et taillées en pièces.

Connaissant la force de la position de Mahmoud, la Porte changea de système. Ayant gagné l'agent que ce fonctionnaire entretenait à la Porte, celui-ci lui persuada d'envoyer à Constantinople la tête de ses deux confédérés, l'assurant qu'à ce prix il obtiendrait son pardon. Trompé par cette promesse, Mahmoud fit tuer ses deux alliés, mais, ces têtes arrivées au Divan, il fut répondu à ceux qui les portaient qu'il en manquait une troisième, qui était celle de leur maître.

Pour se soustraire au péril qui le menaçait, Mahmoud-Pacha fit offrir à l'Autriche, par l'intermédiaire du colonel Vukasovitch, se trouvant alors en mission dans le Montenegro, de s'unir à elle pour agir contre le sultan. Suivant Cyprien Robert, l'Autriche, acceptant ces propositions, offrit à Mahmoud-Pacha, qui affectait un grand penchant pour les chrétiens, de le reconnaître comme souverain indépendant de l'Al-

banie dès qu'il aurait embrassé le catholicisme. Faisant alors rassembler à Podgoritza les chefs des montagnes chrétiennes et les musulmans Albanais qui lui étaient dévoués, il leur fit jurer et jura avec eux sur l'Évangile et le Koran de combattre jusqu'à la mort les ennemis de la liberté. « Un sénateur de Raguse, « nommé Bernard Caboya, vint féliciter Mahmoud au » nom de sa République, et Joseph II lui envoya so- « lennellement, dit Cyprien Robert, une croix en ar- « gent massif. »

A cette nouvelle, le scheik-ul-islam lança l'anathème contre lui, tandis que la Porte, le déclarant *fermanlu*, faisait appel à tous ses pachas de Roumélie. Vingt-quatre d'entre eux, ayant répondu à cette invitation, se réunirent avec leurs armées sous les ordres du roumélie-valissi Kara-Zéki, qui parvint sans obstacles jusqu'à Scutari. Suivant la tradition albanaise, Mahmoud-Pacha se renferma, avec quatre-vingt-dix hommes seulement, dans la forteresse, où les pachas assiégeants, parmi lesquels se trouvait Ali-Pacha de Tebelen, loin de penser à l'assaillir vigoureusement, lui faisaient passer des vivres et lui communiquaient les plans du séraskier. Après quelques mois, Mahmoud, d'accord avec ses partisans du dehors, feignit de vouloir se rendre, et, sur sa demande, quelques hommes de la garde du roumélie-valissi vinrent le prendre afin de le conduire au camp. Laissant trente hommes pour garder la forteresse, Mahmoud, accom-

pagné de soixante Guèghes qui lui servaient d'escorte, se mit en route, mais, arrivé au pied de la colline de Tépé, où l'artillerie du sultan se trouvait placée, au lieu de descendre pour gagner les tentes, il s'élança avec sa suite sur les batteries mal gardées, les enleva et les retourna contre l'ennemi. A ce signal, les amis qu'il avait dans la ville prirent les armes; les montagnards se trouvant dans le camp du vizir se rangèrent de son côté, et, se précipitant sur l'ennemi surpris par cette brusque attaque, le mirent en déroute et s'emparèrent de son artillerie et de ses riches bagages.

Quelque temps après, une autre armée, commandée par Ibrahim-Pacha, son frère, attaquée de toutes parts par les montagnards et les Mirdites, fut taillée en pièces, pendant qu'au moyen de radeaux enflammés Mahmoud-Pacha réussissait à brûler une flottille turque mouillée dans la Boyana pour bloquer et affamer Scutari.

Sur ces entrefaites, l'Autriche envoya près de lui un de ses agents, appelé Brogniard. Celui-ci, accompagné par le capitaine Bernet, le lieutenant Schoupfluy et le prêtre Debayala, après avoir pris à Raguse le vêtement turc, se rendit à Scutari, où il fut accueilli au bruit des salves d'artillerie. Le pacha se montra très-disposé à contracter une alliance, signa un traité, distribua des cadeaux aux Impériaux et leur remit de belles armes pour l'empereur, en retour desquelles l'envoyé lui fit porter de riches présents et cinquante

mille ducats qui lui étaient destinés. Le 20 juin 1789, Brogniard, après avoir pris congé de Mahmoud, fut accompagné par une escorte nombreuse jusqu'à la Moratcha. Déjà il était embarqué sur le lac de Scutari et il s'éloignait avec ses barques, lorsque, rappelé par les Turcs qui avaient, disaient-ils, une lettre du pacha à lui remettre, il revint sans méfiance sur ses pas. Saisis, dès qu'ils eurent mis le pied à terre, Brogniard et ses compagnons furent tués, et leurs têtes, ainsi que leurs papiers, les cadeaux reçus et leurs lettres, furent rapportés au pacha, qui les envoya à la Porte comme gages de son repentir.

Cette perfidie, qui ne fut pas vengée, et, à ce qu'on croit, l'intervention de l'ambassade espagnole, lui valurent son pardon.

Mahmoud-Pacha ne pouvait rester oisif, et la paix venait à peine d'être signée entre la Porte et l'Autriche, lorsqu'à la tête de dix mille Albanais il envahit le Montenegro, sous le prétexte que divers districts refusaient de payer les impôts. Il s'était imprudemment engagé dans les montagnes : attaqué de tous côtés par les Montenegrins, que le vladikat Pierre Ier conduisait en personne au combat, la croix d'une main et l'épée de l'autre, Mahmoud-Pacha, battu et blessé, ne dut son salut qu'à la fuite. Par suite de cette défaite, les Turcs perdirent Piperi et Bielopavlich, qui furent, à partir de ce moment, incorporés définitivement au Montenegro.

Furieux de cet échec, Mahmoud rassembla vingt mille hommes pour marcher de nouveau contre les Montenegrins, et s'avança, le 22 septembre 1796, vers Orea Luka. Ses forces étaient divisées en quatre colonnes, et celles des Montenegrins en deux, dont l'une était commandée par le vladika en personne, et l'autre par le gouverneur Radonitch. Les Turcs prirent l'offensive, et le centre des Montenegrins feignant de céder pendant que leurs ailes s'avançaient couvertes par des roches, Mahmoud se trouva tout à coup enveloppé. Pendant quatre heures, Albanais et Montenegrins combattirent à l'arme blanche; enfin les premiers ayant lâché pied, furent poursuivis jusqu'à la Zetta. Dans cette bataille, Mahmoud-Pacha fut pris et décapité; vingt-six chefs turcs et un grand nombre de soldats (les chants montenegrins disent trois mille) eurent le même sort.

Après la mort de Mahmoud, Ibrahim-Pacha, son frère, s'empara du gouvernement de Scutari, dans lequel il fut confirmé par la Porte Ottomane. Achmet, son frère aîné, fait prisonnier par le séraskier de Roumélie, lors de la révolte, avait eu la tête tranchée.

Ibrahim-Pacha resta fidèle à la Porte, à laquelle il rendit de grands services en combattant contre plusieurs pachas voisins, qui s'étaient révoltés contre elle. Étant mort sans laisser d'enfants, Mustapha-Pacha, son neveu, lui succéda. Lors de la première révolte des Grecs, Mustapha-Pacha marcha contre eux avec ses

Albanais ; Botzaris ayant cherché à le tuer pendant qu'il était campé dans la vallée de Carpenitza, se trompa de tente, et, ayant pénétré dans celle du chef des Mirdites, y fut tué par Lek-Sii ou le Noir.

Grand admirateur de Milosch, avec lequel, dès le commencement de sa carrière, il avait eu des relations assez intimes pour que, par l'intermédiaire de leurs agents, ils aient contracté une espèce de traité dans lequel ils se promettaient de se secourir mutuellement, Mustapha suivait très-souvent les conseils du Serbe. Selon certains historiens serbes, ce serait Milosch qui aurait servi d'intermédiaire entre la Russie et Mustapha-Pacha et lui aurait conseillé d'entrer le plus tard possible en campagne, en lui faisant espérer que les Russes, s'il les secondait, le reconnaîtraient comme souverain de l'Albanie. Quoi qu'il en soit, Mustapha-Pacha, connaissant la haine que Mahmoud portait aux Albanais, craignait que ce sultan ne cherchât à se défaire de lui, comme il venait de se défaire d'Ali-Pacha de Janina et d'autres grands feudataires de l'empire ; ayant du reste en horreur les réformes, il résolut de n'entrer en ligne que lorsqu'il ne pourrait plus refuser de le faire, afin que le sultan, occupé par cette guerre, ne pût tourner ses armes contre lui, ou que, si son souverain était vaincu, la Russie tînt la promesse qu'on lui faisait en son nom. Ce ne fut qu'après que Diebitch se fût emparé d'Andrinople et eût poussé ses avant-gardes jusqu'à Loulé-Bourgas

et Tholou, que Mustapha-Pacha sortit de l'Albanie avec trente-cinq mille hommes, ayant eu soin, avant de quitter Scutari, de remplir la forteresse d'hommes dévoués, et de faire étrangler deux de ses cousins germains, qui pouvaient contester à son fils le gouvernement de son pachalik.

Les réformes successives introduites dans l'empire ottoman, le mauvais succès de la guerre contre la Russie, dû, selon le parti fanatique, à la destruction des janissaires, avaient attiré au sultan Mahmoud la désaffection des Ottomans : aussi Mustapha-Pacha, sur lequel étaient fixés les yeux des ennemis du nouveau système, fut-il reçu avec joie dans toutes les villes qu'il traversa, et engagé plusieurs fois à se mettre à la tête d'un mouvement que l'on croyait proche. Mustapha-Pacha n'avait ni les talents ni l'énergie nécessaires au rôle qu'on voulait lui faire jouer. Cependant l'accueil qu'il faisait aux mécontents excita bientôt les soupçons. S'étant aperçu de ce que l'on tramait contre lui, le sultan fit hâter la conclusion de la paix et mettre à mort, dans sa capitale, les Turcs accusés de tramer un complot et d'entretenir des relations avec Mustapha-Pacha, auquel il donna l'ordre de licencier son armée. Mustapha-Pacha refusa d'abord d'obéir et s'établit à Philippopoli, qu'il ne quitta qu'après avoir reçu une forte somme, mille bourses, dit-on, du sultan suivant les uns, des Russes suivant les autres. Cette ville, Sofia et Niche, par lesquelles

il passa pour revenir en Albanie, furent rançonnées par lui, et la haine contre les réformes du sultan Mahmoud était si grande, que les Turcs de ces villes, oubliant les mauvais traitements de Mustapha-Pacha, se joignirent à lui lorsque, trois ans plus tard, il leva l'étendard de la révolte.

La guerre de Russie, les prétentions de Méhémet-Ali-Pacha sur la Syrie, la prise d'Alger par les Français, empêchèrent le sultan de punir Mustapha-Pacha de sa désobéissance. Aussi ce dernier, prévoyant le sort qui l'attendait, si le sultan parvenait à rasseoir son autorité, entretenait-il toujours, grâce aux subsides envoyés par Méhémet-Ali, une armée de quarante-cinq mille hommes. Le séraskier Méhémet-Réchid-Pacha ayant fait assassiner les petits beys qu'il soudoyait, Mustapha-Pacha résolut de se lever à son tour. Jamais moment n'avait été plus favorable. Le mécontentement des Turcs était parvenu à son comble; tous les regards étaient tournés vers le pacha albanais, qui, de toutes parts, recevait des offres de service et le conseil de donner le signal de la révolte. Il avait des complices jusque sur les marches du trône.

L'Épire, soulevée par Séliktar Poda, n'était pas encore entièrement soumise; la Bosnie venait de déposer son pacha; la Roumélie enfin était inondée d'aventuriers vagabonds n'attendant qu'un soulèvement pour s'y joindre. Pour tenir tête à cet orage, Méhémet-Réchid-Pacha n'avait à sa disposition que

cinq mille hommes de troupes régulières et cent cinquante Albanais en garnison à Monastir; le reste de ses forces, composées de seize mille hommes, était occupé, soit en Épire, soit à garder les défilés et à maintenir libres les communications entre Janina, Bérat, Uskrup et Salonique. A cette époque, le prince Milosch, pour s'assurer la bienveillance de Mustapha-Pacha dans le cas où il serait vainqueur, lui fit parvenir un secours de deux cent mille piastres.

Avant de quitter Scutari, Mustapha-Pacha envoya une avant-garde de huit mille hommes l'attendre à Sofia, où elle entra après une résistance simulée, faite par les autorités de la ville, afin de ne pas se compromettre. Ali-Bey, saisissant ce prétexte, permit le pillage et fit décapiter quatre des principaux fonctionnaires musulmans, ses ennemis personnels. Cette conduite dépopularisa l'insurrection, fit naître des doutes sur les intentions du pacha de Scutari, et les villes, qui avaient déjà souffert de ses exactions, se préparèrent à la résistance. Après bien des hésitations, Mustapha-Pacha, accompagné de sept pachas, ses compatriotes, du prince des Mirdites, Lech Sii, partit enfin de Scutari à la tête de quarante mille hommes, arriva sans obstacle jusqu'à Perlépé, et aurait certainement pris Monastir, s'il n'y avait pas perdu trois jours, soit à se reposer, soit à rallier des troupes dont il pouvait facilement se passer.

Ce temps fut mis à profit par l'habile séraskier qui, ayant convoqué tous les beys de la Macédoine, leur prouva, sans peine, que le moment était critique pour la Porte et que, s'ils continuaient leur révolte, elle ne profiterait qu'à la Russie dont ils finiraient par devenir les esclaves. Les beys convaincus promirent de combattre avec lui; puis, s'étant adressé au primat grec, qu'il avait su gagner par des concessions, il en obtint, en quelques heures, deux cent cinquante mille piastres dont il ne voulut accepter que la moitié : plus tard cette somme fut rendue et servit à la construction d'une église. Après avoir placé des batteries sur les hauteurs dominant Monastir, Mehemet-Réchid-Pacha marcha contre les Albanais qu'il surprit et auxquels il enleva Perlépé. Au lever du soleil, le grand-vizir se présenta au pied des hauteurs de Baboussa et, se mettant à la tête de ses soldats, marcha droit à l'ennemi. Les troupes régulières tenaient le centre de la gorge flanquée de quelques pièces d'artillerie placées sur les versants des montagnes qui forment le défilé : ces pièces tiraient sur les groupes les plus compacts. Les réguliers attaquèrent à la baïonnette les Albanais qui défendaient les hauteurs, tandis que les troupes irrégulières, dispersées en tirailleurs, s'emparaient des crêtes de la montagne qui n'étaient pas gardées. Les Albanais, étourdis d'une attaque aussi inattendue, sans chef pour les commander, après avoir mollement résisté,

prirent la fuite et ne s'arrêtèrent que dans les défilés de Baboussa. Là, ils se retranchèrent et se défendirent dix jours, et peut-être allaient-ils rétablir les affaires, lorsqu'un capitaine grec de la Chamouri, s'élançant à la tête de trois cents Palikares, prit possession d'un couvent où les Mirdites s'étaient retranchés. Entraînées par cet exemple, les troupes régulières revinrent à la charge, et, après une horrible mêlée, s'emparèrent du camp des Mirdites; mais, ne se trouvant plus en nombre pour assaillir les retranchements des autres Albanais, ceux-ci purent battre en retraite pendant la nuit.

Abandonné par tous les pachas qu'il avait entraînés avec lui, sans espoir de pouvoir former une armée capable de défendre son pachalik, Mustapha-Pacha se renferma dans la forteresse de Scutari, où il avait réuni des provisions pour un an et une garnison composée de montagnards des environs et de Mirdites, dans l'espérance, sinon de vaincre, du moins de sauver sa vie, grâce au concours des montagnards et des Scutarins qui lui étaient restés fidèles. Cependant, afin de ne pas les exposer aux dangers d'un siége, il fit partir ses femmes et ses enfants pour le Montenegro qu'ils devaient traverser, afin de se rendre à Cattaro et aller, de là, s'établir à Ancône.

Arrivée à Boglievitch, cette famille fugitive faillit être pillée par les gens de Godina qui, dans l'espérance de s'emparer de ses richesses, attaquèrent le

village où elle s'était réfugiée. Heureusement secourue par les chefs de Seltza, elle réussit à s'embarquer dans l'intention de rejoindre ce dernier village pour, de là, gagner Budua ; mais à peine avait-elle quitté la rive qu'un vent du nord, s'élevant, la poussa jusqu'à Sirocca, d'où, effrayée du danger qu'elle venait de courir, elle se décida à retourner à Scutari pour s'y renfermer avec le pacha.

Voyant qu'il n'avait pu soustraire sa famille au sort qui le menaçait, Mustapha-Pacha fit partir pour Vienne deux Albanais chrétiens, nommés Nok Ilia et Antonio Jubani ; ce dernier était son intermédiaire auprès de Milosch ; c'est par cet intermédiaire que Milosch lui avait fait passer peu de temps auparavant deux cent mille piastres. Mustapha envoyait ces deux Albanais avec la mission de supplier l'empereur d'Autriche d'intercéder auprès du sultan Mahmoud pour obtenir son pardon.

Cependant Réchid-Pacha n'avait trouvé aucune résistance sur son passage ; il arriva au Drin sans avoir été inquiété, le traversa et se préparait à marcher sur Scutari, lorsque le parti opposé à Mustapha-Pacha, envoya aussitôt une députation pour protester de sa fidélité. Étant entré le lendemain dans la ville où il ne rencontra sur son passage que des visages froids et consternés, le séraskier investit la forteresse, plaça des batteries sur les collines du Tépé et sur le mont Oroboch et fit commencer le feu. Pendant

quinze jours cette artillerie mal dirigée ne causa aucun dommage; le seizième un corps de trois mille montagnards apparut sur les collines de Berdani, près du village de Rinsi. Persuadés qu'en les voyant les citadins se lèveraient en masse, que la forteresse tenterait une sortie et que l'armée, attaquée ainsi de toutes parts, serait obligée de se disperser, comme cela avait eu lieu précédemment, les montagnards descendirent dans la plaine. Soit crainte, soit trahison, la ville ne bougea pas, et les montagnards, attaqués par un régiment de lanciers réguliers soutenu de deux bataillons d'infanterie de ligne et de deux pièces de canon, furent battus, et, après une résistance désespérée, durent prendre la fuite, laissant vingt-deux des leurs au pouvoir du pacha qui, le jour même, les fit décapiter devant sa tente.

Après cette escarmouche, le bombardement recommença avec plus de vigueur; plusieurs assauts furent tentés, mais les Mirdites, renfermés dans la place, parvinrent à les repousser. Enfin, une bombe, tombée dans la forteresse, en fit sauter la poudrière et mit le feu au palais de Mustapha-Pacha qui, voyant qu'une plus longue résistance était impossible, envoya des parlementaires au séraskier.

Pendant le temps qui venait de s'écouler, M. Antonio Jubani avait réussi à intéresser le gouvernement autrichien à la position de Mustapha-Pacha, et avait obtenu de la Porte, par son intermédiaire,

pour Mustapha-Pacha, un firman de pardon qu'il envoya aussitôt à Scutari. Le courrier qui le portait y arriva au moment où Mustapha commençait à traiter. Quelques jours plus tard, et lorsque déjà il s'était remis sans condition entre les mains de Réchid-Pacha qui n'avait pas voulu reconnaître le firman, ce dernier reçut des instructions lui prescrivant d'accorder la vie sauve au pacha révolté, qui dut partir pour Constantinople avec sa famille. Là, le sultan Mahmoud lui accorda une pension de cent mille piastres et son fils fut placé auprès du sultan Abdul-Medjid. Mustapha rentra plus tard en faveur et fut gouverneur de plusieurs provinces. Il est connu sous le nom de Mustapha-Scrodrali. En ce moment, il est gouverneur général de Smyrne.

Avec le départ de Mustapha-Pacha finit la dynastie des pachas indigènes.

Après avoir vaincu l'Albanie, Réchid-Pacha pensa à soumettre le Montenegro, et fit sommer le Vladika de se rendre à Scutari, en lui offrant le titre de prince et des avantages semblables à ceux de la Servie, s'il voulait aller à Constantinople et reconnaître la souveraineté de la Porte, le menaçant, au contraire, d'envahir son pays et de le détruire, s'il n'acceptait pas ces offres. Les Montenegrins ne répondirent pas à ces sommations et battirent deux expéditions envoyées successivement contre eux sous le commandement des fils de Namik-Ali-Pacha,

nommé gouverneur de Scutari après le départ de Réchid-Pacha, qui s'était vu forcé de quitter à la hâte la Haute Albanie pour prendre le commandement de l'armée destinée à marcher contre Mehemet-Ali d'Égypte, auquel il livra la bataille de Koniah.

Quoique pendant son séjour à Scutari Réchid-Pacha eût exilé les beys les plus compromis et cherché à y introduire les nouvelles réformes, il y restait encore de nombreux éléments de désordre. Aussi, à peine s'était-il éloigné, que le despotisme des beys feudataires se fit sentir de nouveau : la population musulmane, pensant que tout danger s'était éloigné en même temps que les troupes, fit bientôt une opposition sérieuse au nouveau gouverneur, qui n'avait, pour faire respecter ses ordres, qu'un bataillon de troupes régulières. Enfin, ayant voulu faire sentir son autorité à quelques chefs influents, ceux-ci soulevèrent la population, en accusant le pacha d'injustice et de concussion, et il fut décidé qu'il devait être renversé.

Aussitôt le bazar fut fermé et des rencontres eurent lieu entre les citadins et les militaires, rencontres dans lesquelles il y eut de part et d'autre des morts et des blessés. Furieux de ces agressions, les soldats réguliers attaquèrent la population et mirent à mort quelques négociants chrétiens, tandis que, pour les appuyer, Hamza-Agha, alors kouloukdji-bachi, pénétrait dans le bazar avec trois cents zaptiés menaçant

de l'incendier si chacun ne se retirait pas chez soi. La crainte de voir cette menace mise à exécution fit éloigner tout le monde, et Hamza-Agha, s'étant emparé de toutes les issues, les barricada et les fortifia. Le jour suivant, la population turque de Tabachi et de Terzi, réunie dans une assemblée présidée par les vieillards de chaque quartier, forma un gouvernement provisoire à la tête duquel ils placèrent Ali-Bey et Joussef-Bey de la famille des pachas de Bouchat. Ayant forcé la communauté chrétienne à s'unir à eux, ces nouveaux chefs organisèrent des corps armés pour surveiller les environs, se défendre contre les attaques du pacha et formèrent un corps de koulouks, afin de veiller à la tranquillité intérieure; enfin, ils envoyèrent garder toutes les routes par lesquelles on pouvait apporter au pacha, soit des provisions, soit des secours. Par suite de ces mesures, le pacha, entouré de tous côtés, dut se renfermer dans la forteresse où il conservait comme ôtages deux ou trois chefs scutarins.

Cette situation durait depuis un mois lorsque les habitants, ne pouvant plus aller au bazar, où se trouvaient renfermés tous leurs biens, se décidèrent à envoyer une députation composée de chrétiens et de turcs, à Constantinople, afin d'obtenir le changement du pacha. Trop occupée en Syrie pour penser à châtier cette révolte, heureuse de trouver un moyen de l'apaiser, la Porte accueillit favorablement cette demande et en-

voya aussitôt un commissaire à Scutari. Celui-ci, à son arrivée, fit ouvrir le bazar et promit aux habitants que personne ne serait recherché pour ce mouvement; que, s'ils voulaient dorénavant rester tranquilles, il avait l'autorisation de leur assurer que la Porte leur conserverait leurs anciens priviléges; enfin, ayant fait partir Ali-Namik-Pacha, il prit l'intérim du gouvernement.

Après le départ du gouverneur, le calme se rétablit, calme trompeur toutefois, car encouragés par le succès de leur entreprise, fiers de l'humiliation du pacha, les chefs acquirent une plus grande influence sur le peuple, influence dont ils usèrent pour intervenir dans tous les actes administratifs, auxquels ils s'opposaient chaque fois qu'une mesure ordonnée lésait leurs intérêts. Sachant qu'il ne devait rester que peu de temps en Albanie, le commissaire supporta ces empiétements, de sorte qu'Hafiz-Pacha, successeur d'Ali-Namik, ayant reçu l'ordre d'appliquer une partie du *tanzimat* et de réprimer le désordre, se vit obligé de déclarer à la Porte qu'il se retirerait si on ne lui envoyait pas les forces nécessaires pour se faire obéir.

A la suite de cette demande, le gouvernement dirigea sur Scutari sept bataillons, commandés par Daoud-Pacha. Dès qu'il les eut sous sa main, le pacha, rompant avec les anciens usages, supprima les koulouks indigènes et donna la garde du bazar aux troupes régulières, qui reçurent l'ordre d'y faire de

jour et de nuit de fréquentes patrouilles. A cette nouvelle, les beys, compromis dans le désordre, ne sortirent plus qu'entourés de serviteurs armés. Décidé à faire justice de ces provocations, Hafiz-Pacha ordonna de les arrêter et de les tuer s'ils faisaient résistance.

Sans tenir compte de ces ordres, Ioussef-Bey, chef de la révolte contre Ali-Pacha, continuait à se promener dans le bazar à la tête d'une vingtaine de musulmans albanais, lorsqu'il fut rencontré par une patrouille et sommé de se rendre. Au lieu d'obéir, ses serviteurs firent feu tandis que lui-même, marchant sur le chef de la patrouille, le tuait d'un coup de yatagan et se retirait sans être poursuivi.

Encouragé par ce succès, Ioussef-Bey réunit quelques troupes, avec lesquelles il tenta un coup de main sur la forteresse, dans l'espoir d'enlever le pacha ; mais ayant trouvé les gardes averties et doublées, il dut se retirer après avoir essuyé quelques pertes, et se cacha, ainsi que sa famille, dans les montagnes de Scutari, où le pacha ne put les prendre.

Déterminé à faire exécuter ses ordres, Hafiz-Pacha résolut d'enlever pendant la nuit Hamza-Agha, ancien kouloukdji-bachi, qui, après avoir donné sa démission, venait de prendre parti contre le gouverneur et de se mettre à la tête du mouvement. A cet effet, il fit cerner sa maison par deux compagnies de soldats, mais Hamza-Agha, au lieu de se rendre, arma ses serviteurs et répondit par une fusillade bien nourrie à

la sommation qui lui fut faite de se rendre. Le feu s'engagea. Éveillés par le bruit, avertis du danger que courait leur chef, les nombreux partisans d'Hamza-Agha assaillirent de tous côtés les soldats qu'ils forcèrent à la retraite, après leur avoir fait éprouver des pertes considérables. Le pacha, furieux de cet échec, fit occuper le bazar par les troupes, auxquelles il donna l'ordre de laisser passer seulement les chrétiens, et d'arrêter tous les Turcs mêlés aux désordres de la veille. Au lieu de chercher à fléchir l'autorité, la population musulmane, en grande partie compromise, abandonna tout ce qu'elle possédait dans le bazar, et se retira en ville pour se préparer à la résistance.

Sur l'ordre d'Hamza-Agha, des crieurs publics parcoururent les rues, appelant la population aux armes et l'invitant à se réunir pour former un gouvernement provisoire chargé de veiller sur sa tranquillité intérieure et de décider les moyens à prendre pour repousser les troupes. A midi, les autorités provisoires furent désignées; elles se composaient d'Hussein-Bey, de la famille des Bouchatti, chargé d'administrer la justice et de veiller aux besoins du pays, et d'Hamza-Agha, mis à la tête des combattants, qui dut toutefois s'entendre avec Hussein-Bey dans le cas où le pacha tenterait de prendre l'offensive.

Le soir, toute la ville se trouvait sous les armes, et les chrétiens, menacés de voir leurs maisons brûlées, prenaient part au mouvement, auquel les montagnards

des districts environnants s'associèrent en envoyant trois mille fusils. Ces démarches portèrent au comble la colère du pacha, qui, résolu de combattre et de vaincre cette émeute, s'empara des collines dominant la ville, sur lesquelles il fit élever des batteries, tandis qu'il construisait de fortes barricades à toutes les entrées du bazar. Dès le matin, la forteresse et les batteries commencèrent à bombarder la ville pour cacher le mouvement de trois bataillons chargés d'y pénétrer et de s'emparer de la grande rue, afin de séparer les Turcs des chrétiens, et d'enlever ainsi ces derniers au mouvement. Arrêtées par des barricades construites et défendues par les montagnards, et par une fusillade partant de toutes les maisons, ces forces insuffisantes du pacha se virent contraintes à rétrograder, après avoir perdu beaucoup de monde.

A la vue des morts et des blessés rapportés en ville à la suite de cette escarmouche, le découragement s'empara un instant des habitants; mais à la voix d'un mollah fanatique, promettant le ciel à ceux qui mourraient pour défendre la patrie menacée, les femmes cessèrent leurs pleurs et leurs cris pour encourager leurs frères ou leurs maris à venger ceux qu'ils venaient de perdre. Profitant de ce moment d'enthousiasme, soutenus par les montagnards des grandes tribus, descendus pour secourir la ville, Hamza-Agha résolut de prendre l'offensive, et se mettant à leur tête, traversa la Boyana un peu au-dessous de la ville,

sur des *londres* qu'il laissa aller à la dérive, afin de retirer à ceux qui l'accompagnaient l'espoir de repasser le fleuve, et enleva une batterie placée à Kassina par le pacha pour empêcher les habitants de Craja et de Chestané de venir à Scutari. Dans cette affaire, Col Schialla, chef de la tribu de ce nom, se distingua par son courage, célébré dans une chanson qui existe encore. Maître de ce point important qui dominait le cours de la Boyana, Hamza-Agha détacha quinze cents montagnards à Alessio pour défendre le passage du Drin et intercepter les vivres et les munitions qui pouvaient être envoyés au pacha par la route de Monastir.

Cerné de toutes parts, repoussé dans toutes les attaques qu'il avait entreprises, le pacha dut, en attendant les renforts annoncés, se renfermer dans une stricte défensive, continuant toutefois de bombarder la ville. Pendant cette révolution, les Albanais musulmans donnèrent une preuve de la confiance qu'ils avaient dans les européens. Il n'existait alors qu'un seul consul, M. Ballarini, père du consul actuel d'Autriche à Durazzo; non-seulement il fut respecté, ainsi que tous ceux qui se trouvaient sous sa protection, mais encore ce fut dans sa maison que, dans la crainte d'une victoire des soldats, les Turcs, hommes et femmes, apportèrent leurs bijoux ou leurs richesses, sans vouloir en accepter de reçus.

Cet état de choses durait depuis six mois, lorsque le roumélie-valissi Mahmoud-Pacha-Terala se mit en

marche à la tête de vingt mille hommes de troupes régulières et irrégulières, pour venir dégager le gouverneur. Arrivé à Alessio, son avant-garde, formée de trois mille Toskes, tenta de passer le Drin; mais, assaillie et battue par les Guèghes montagnards fortifiés sur les deux rives, elle dut se replier en abandonnant à l'ennemi ses bagages et ses munitions.

Ce nouvel échec modéra l'ardeur du roumélie-valissi, qui, au lieu de continuer sa marche, envoya aux chefs de la ville des parlementaires, leur promettant le pardon et la destitution d'Hafiz-Pacha, s'ils voulaient se soumettre.

Fatiguée de cette révolution dont elle n'entrevoyait pas le terme, la population, réduite à la misère par suite de la fermeture du bazar et de la cessation du commerce, accueillit avec joie ces ouvertures, et les notables de la ville, musulmans et chrétiens, ayant à leur tête les imans et les ulémas, se rendirent auprès de Mahmoud-Pacha pour faire leur soumission et prêter serment d'obéissance aux ordres du gouverneur.

Mahmoud-Pacha tint ses promesses et n'envoya en exil que quatre officiers qui, dans les derniers jours, avaient conclu une trêve entre les militaires et les Scutarins. Puis ayant destitué le pacha, qu'il remplaça par un certain Bayram-Bey, il quitta Scutari avec toutes ses troupes sans avoir pris aucune mesure pour consolider les autorités. Ainsi finit cette révolu-

tion, dont les conséquences furent funestes pour le gouvernement turc ; car depuis lors les Albanais, persuadés qu'ils n'avaient qu'à se révolter pour obtenir le changement des gouverneurs qui ne leur convenaient pas, et que jamais le Divan n'oserait sévir contre eux, lui ont toujours imposé leurs volontés et n'ont voulu se soumettre à aucune réforme. Aussi, depuis 1836 trois nouvelles émeutes ont eu lieu. La première éclata en 1842, à l'occasion d'un séminaire construit par les RR. PP. jésuites, qui furent obligés d'abandonner Scutari. La seconde, qui eut lieu en 1854, eut pour prétexte l'accaparement et l'exportation frauduleuse des céréales. Excitée par un jeune hodja surnommé Cheik-Schamil, la population se porta au bazar et pilla plusieurs boutiques ; puis le pacha s'étant renfermé dans la forteresse, le peuple prit les armes et se préparait à renouveler les scènes de 1836, lorsque le vice-consul de France, s'étant porté au milieu d'eux et leur ayant montré les dangers qu'ils couraient et dans lesquels ils allaient entraîner leur pays au moment où le sultan se trouvait engagé dans une guerre étrangère, parvint à leur faire déposer les armes et reprendre leurs occupations journalières. Enfin la dernière tentative de révolte se fit jour en 1855, cette fois encore à l'occasion de la construction du séminaire qu'Allah-Pacha, alors gouverneur, eut la faiblesse de faire détruire, en présence et sous la direction du medjlis.

La guerre était finie, le gouvernement ottoman pouvait disposer de forces considérables; dès lors tout le monde crut qu'il allait profiter de cette occasion pour châtier et désarmer cette population toujours portée à la révolte; cette opinion se confirma surtout lorsqu'on vit tous les pouvoirs concentrés dans les mains du général de division Mustapha-Pacha, qui vint à Scutari avec dix mille hommes de troupes. La population musulmane était consternée; elle comprenait que les temps étaient changés, qu'en supposant qu'elle eût un succès passager, elle serait tôt ou tard sévèrement punie : aussi était-elle prête à se soumettre à tout ce qu'on voulait exiger d'elle. Dans un conseil où se trouvaient réunis les chefs les plus influents, Mustapha-Pacha fit enlever et conduire à Constantinople six d'entre eux, sans que personne osât les secourir. Épouvantés par cette preuve d'énergie, les Turcs courbèrent la tête; ils s'attendaient à un désarmement général et étaient prêts à le subir; mais soit manque d'esprit de suite, soit par la crainte de la responsabilité qu'il allait prendre, soit enfin faute d'instructions positives, Mustapha-Pacha laissa passer le moment favorable, et, pendant dix-huit mois, dix mille hommes de troupes restèrent à sa disposition sans qu'il osât tenter la moindre réforme. Il eut la honte de voir les ordres de la Porte inexécutés et de ne pouvoir appliquer aucune réforme. Enfin, se laissant circonvenir par un medjlis fanatique, à la tête duquel était

Hadji-Muftar, compromis dans les anciennes révoltes, il ne châtia même pas les bandits, et, après le départ des troupes, il se retira à la forteresse, d'où il put voir circuler dans les rues une douzaine de ces bandits qui avaient osé, en plein jour, attaquer impunément ses zaptiés. Mustapha-Pacha vient d'être remplacé par Abdi-Pacha, qui était chef d'état-major général de l'armée de Roumélie.

CHAPITRE IV

DIVISION ECCLÉSIASTIQUE. — MISSIONS. — ÉTABLISSEMENTS RELIGIEUX

L'Albanie turque était divisée autrefois en quatre siéges dont les métropolitains avaient un grand nombre de suffragants; c'étaient : 1° l'évêché, plus tard archevêché de Dioclea, dont le titulaire fut métropolitain de l'Albanie jusqu'en 927, époque de la destruction de cette ville par Siméon, roi de Bulgarie. A la mort de Jean, dernier archevêque de Dioclea, qui s'était réfugié à Raguse, et qui devint évêque de cette ville, tout en conservant son titre d'archevêque, le siége du métropolitain fut transporté à Spalato; 2° l'archevêché d'Antivari ayant pour suffragants les évêques de Dagno, de Drivasto, de Dulcigno, de Pulati Supérieur, de Pulati Inférieur, de Sarda et Sappa et celui de Scutari; 3° l'archevêché de Durazzo, dont les suffragants étaient les évêques d'Alessio, d'Appollonia, d'Avlone, de Croja, et huit autres dont les noms sont ignorés aujourd'hui; 4° enfin l'archevêché d'Uskiup ou Scopia.

De tous ces siéges épiscopaux, il en reste encore sept qui sont : l'archevêché d'Antivari, dont le titu-

laire, portant le titre de primat de Servie, a pour suffragants les évêques de Scutari, de Zadrima ou Sappa et de Pulati; l'archevêché de Durazzo, métropolitain de l'évêché d'Alessio; enfin l'archevêché d'Uskiup.

ARCHEVÊCHÉ D'ANTIVARI

L'archevêché d'Antivari, dont le titulaire est monseigneur Pooten, de l'ordre des Franciscains, s'étend depuis la frontière autrichienne jusqu'à moitié de la route de Scutari, et de la mer aux hautes montagnes qui forment la rive droite du lac de Scutari. Ce diocèse ne comprend que six paroisses, savoir : Antivari, Zubey, Zuchiani et Spizza, situées sur le bord de la mer, Livari et Chestani, dont le territoire touche au lac. Dans les quatre premières, on parle le slave, dans les deux autres l'albanais; par suite de l'étendue de ces deux dernières paroisses, on y célèbre l'office divin dans trois ou quatre endroits, le plus souvent en plein air, car les églises sont si petites qu'elles peuvent à peine contenir le tiers de la population. Ces édifices tombent en ruines, et comme ils auraient besoin, les uns d'être agrandis, les autres d'être placés plus à portée des villages, on ne songe pas à les réparer. Jusqu'à présent, on a demandé des *firmans* sans pouvoir les obtenir, et ce n'est qu'après de

grandes difficultés de la part des autorités locales, après des oppositions de toutes espèces, que monseigneur Pooten put faire construire une église à Antivari, église due à la munificence de la famille impériale d'Autriche et principalement de l'archiduc Maximilien. Les églises de ce diocèse sont desservies par sept prêtres, dont quatre prêtres indigènes séculiers et trois religieux étrangers de l'ordre des Franciscains.

Siége d'un évêché en 877, Antivari eut d'abord pour métropole Dioclea, puis, à la suite de la destruction de cette ville, Spalato et Raguse se disputèrent le diocèse d'Antivari; cependant, il est certain qu'en 1030 il dépendait de l'archevêché de Spalato. Or, les évêques d'Antivari, de Dulcigno et de Cattaro ayant été appelés pour assister à un synode et ayant voulu s'y rendre par mer, leur navire, assailli par une tempête furieuse, fut jeté à la côte où ces malheureux prélats périrent d'une manière misérable. Ce naufrage eut lieu près de l'île Faria, dans un endroit que le peuple nomme encore aujourd'hui Pointe aux Évêques. A la suite de cet événement, les habitants de ces diocèses demandèrent à être séparés de l'église de Spalato, et le pape, accueillant leurs prières, les délia de toute obédience et transforma le siége d'Antivari, en 1034, en église métropolitaine, lui donnant le titre d'archevêché et lui accordant pour suffragants les évêchés cités plus haut.

Farlati, dans son *Illyricum sacrum*, donne le nom de cinquante-deux archevêques qui se succédèrent sur ce siége apostolique.

A la prise d'Antivari arrivée en 1570, l'évêque Jean VIII, prisonnier des Turcs, échut en partage à Ali-Pacha, commandant de la flotte ottomane qui, ayant refusé de le faire écorcher vivant comme le demandait le beyler-bey de Roumélie, ordonna qu'il fût conduit à sa tente avec ses habits et ses ornements pontificaux et, plus tard, lui offrit la liberté contre une rançon de vingt mille ducats d'or. N'ayant pu trouver cette somme, l'archevêque fut embarqué pour être conduit à Constantinople, mais le navire qu'il montait ayant été attaqué par les Vénitiens, il fut mis à mort par les Turcs. Après la mort de ce prélat, le siége resta vacant jusqu'à 1579.

A cette époque, les Turcs laissaient encore aux chrétiens une espèce de liberté ; si le palais archiépiscopal était devenu la demeure du cadi, la cathédrale de Saint-Georges, les églises de Saint-Pierre et de Saint-Élie dans la ville, celle de Sainte-Marie dans les faubourgs étaient cependant restées à la disposition des catholiques à qui il était permis de sonner les cloches et de pratiquer ouvertement leur religion. Ambrosius, qui venait d'être nommé archevêque d'Antivari, s'adressa au sénat de Venise pour le supplier de le recommander au sultan, afin qu'il donnât des ordres pour que les gouverneurs respectassent sa

personne et ses biens. Mais le sénat, ou plutôt l'ambassadeur, crut inutile de demander ce qu'il n'espérait pas pouvoir obtenir. Les Turcs, l'ayant appris, nourrirent une haine violente contre ce prélat, et un jour que, parti de Budua où il avait fixé sa résidence, il était venu à Antivari pour visiter son troupeau, il fut saisi par les Turcs, jeté dans un cachot obscur et battu de verges jusqu'à ce qu'il mourût.

Ses successeurs établirent leur demeure épiscopale à Budua jusqu'en 1609. A cette époque, Marinus Bisius, qui venait d'être nommé archevêque, voulut retourner à Antivari, mais son clergé lui ayant écrit pour l'en dissuader et pour l'engager à ne pas quitter Budua sans être muni d'un firman du Grand-Seigneur, s'il ne voulait pas, non-seulement avilir sa dignité archiépiscopale, mais encore risquer sa liberté et sa vie, le prélat chercha à se procurer cet ordre et il finit par l'obtenir, grâce à un de ses compatriotes. Celui-ci, ayant été pris enfant par les Turcs, avait mérité par sa bravoure et sa science de la guerre le titre de pacha et le gouvernement de l'Anatolie; puis, plus tard, le sultan, pour lui témoigner son estime, lui avait donné une de ses sœurs en mariage. L'archevêque Marinus l'ayant appris, fit valoir auprès de Mahmoud-Pacha son degré de parenté éloignée et obtint par son intermédiaire le premier firman qui fut délivré à un évêque catholique et dont voici la teneur:

« Ce signe noble et sublime de l'ordre impérial,

« messager de la félicité, dominateur de l'univers,
« qui doit être accepté par tous avec vénération et
« comme une faveur de Dieu et auquel on doit obéir,
« ordonne et enjoint aux autorités de veiller à ce qu'il
« soit payé à Marinus Bisius, archevêque des Francs
« de la province d'Antivari, à partir du 16 djéma-
« ziul-akher 1018 (septembre 1609) quatre-vingts
« aspres et quatre-vingts piastres de notre trésor
« royal ; ce privilége impérial, gage de prospérité,
« accroissement de bonheur, lui est accordé par notre
« personne impériale. Il ordonne aussi que ce même
« Marinus, évêque de la nation franque, puisse ac-
« complir les usages et suivre les rites des canons qui
« règlent les devoirs des évêques. Que tous les prê-
« tres et les moines lui soient soumis et qu'ils obéis-
« sent à tout ce qui est de la juridiction épiscopale.
« Que tous les biens, que les prêtres ou les moines
« laisseront en mourant sans testament, soient, sui-
« vant l'usage, la propriété de l'évêque à moins
« qu'ils n'excèdent cinq mille aspres ; que, dans le cas
« contraire, tout ce qui excédera cette somme soit
« versé dans le trésor public. Mais si quelques-un
« ont donné dans leurs testaments une somme quel-
« conque soit aux églises, soit aux pauvres, que
« cette somme quelle qu'elle soit, soit remise sans
« conteste, ni diminution. Qu'il soit au pouvoir de
« l'évêque de recevoir, de confirmer ou de réformer,
« d'après les rites et les usages, les prêtres, les

« clercs et les moines, suivant qu'il jugera qu'ils en « sont dignes ou indignes. Qu'il ne soit permis aux « prêtres ni aux moines de consacrer aucun ma- « riage parmi les Francs, sans la permission de l'évê- « que. Lorsqu'un homme voudra rompre son ma- « riage ou une femme se séparer de son mari, que « l'évêque juge si cela est juste ou injuste. Que nul « ne défende à Marinus Bisius, ni ne l'empêche de « percevoir les dîmes des jardins, des vignes, des « domaines, des monastères, des moulins et de toute « autre chose rapportant des fruits qu'avaient l'usage « de percevoir les archevêques qui l'ont précédé.

« Donné à Constantinople, le 20 djémazuil-akher « 1018 de l'Hégire. »

A ce firman était joint un *bérat* adressé au gouverneur d'Antivari, prescrivant aux autorités musulmanes d'exécuter ces ordres et de permettre à l'archevêque, non-seulement d'entrer dans la ville, mais encore de voyager dans toute la Turquie.

Grâce à ce firman, les chrétiens purent jusqu'en 1645 exercer leur religion, sans être inquiétés ; mais à cette époque, les évêques de Durazzo, de Scutari et d'Alessio, conseillés par l'archevêque d'Antivari, s'étant mis à la tête d'une conjuration dont le but était de replacer l'Albanie sous la domination des Vénitiens, conjuration qui fut dévoilée au pacha de Scutari par un traître, les Turcs commencèrent à opprimer plus que jamais les catholiques et à les acca-

bler de vexations et d'injustes tributs. C'est à cette époque que commencèrent les abjurations et qu'on vit presque tous les membres de la noblesse changer la religion du Christ contre celle de Mahomet. Enfin trois mille individus s'exilèrent dans les États de Venise pour échapper aux persécutions et n'être pas forcés d'abjurer.

Tels sont les faits les plus remarquables rapportés par Farlati dans son histoire de l'Église de l'Illyrie, histoire dont, pour chaque diocèse, je ferai un résumé succinct.

ÉVÊCHÉ DE SCUTARI

Ce diocèse, dont le titulaire actuel est monseigneur Topich, né, en Dalmatie, sujet autrichien, confinant d'un côté avec l'archevêché d'Antivari, s'étend des bords de l'Adriatique aux montagnes de Pulati, et des frontières du Montenegro à la rive droite du Drin. Il possède une mission de franciscains, appelée mission de Castrati, lieu de la résidence du préfet apostolique, et est desservi par vingt-huit prêtres indigènes, six religieux franciscains et un R. P. jésuite, placé à la tête du séminaire que l'on construit et qui sera confié à cet ordre. Les paroisses sont au nombre de vingt-quatre, dont dix-sept dans la plaine, savoir : Scutari, résidence de l'évêque, Sirocca, Jubani,

Buschat, Barbaluch, Daïci, Saint-Giorgio, Rencii, Berdizza, Sceldia, Cucli, Trusci, Obotti, Saint-Nicolo, Belija, Bria, Cloniza; les sept autres, situées dans les montagnes, sont : Skréli, Rioli, Castrati, Hotti, Clementi, Gruda, Triepsci; ces cinq dernières sont desservies par la mission des pères franciscains. Le diocèse de Scutari comptait autrefois plusieurs églises, toutes détruites aujourd'hui ou converties en mosquées. Il possédait aussi des couvents et monastères de bénédictins, de dominicains et de franciscains; ces derniers restent seuls et sont dispersés dans les montagnes.

L'époque de l'institution de l'évêché de Scutari est inconnue. L'on ne trouve, avant le IVe siècle, le nom d'aucun de ses évêques, et l'on pense que cette église dépendait alors du métropolitain de Salone. Érigée en archevêché lors de la formation de la Prévalitaine, Scutari avait pour suffragants Dulcigno et Drivasto, et se trouvait soumise au primat de l'Illyrie orientale, résidant à Thessalonique; mais, lorsqu'au VIe siècle l'empereur Justinien établit le primat à Ochrida, sa patrie, Scutari se trouva placée sous sa juridiction. Le concile Dalmate, qui eut lieu au IXe siècle, ayant érigé Dioclea en église métropolitaine, lui donna pour suffragant Scutari, redevenu le siége d'un évêque, qui, après la destruction de Dioclea, passa sous la juridiction spirituelle de l'archevêque d'Antivari, où il resta jusqu'à ce jour.

Farlati a retrouvé le nom de six des archevêques de Scutari, et de quarante-cinq évêques. Le premier archevêque vivait en l'an 387; le second, nommé Senecius, assista en l'an 431 au concile d'Éphèse, et le troisième, appelé André, fut un des quarante évêques qui, mettant de côté toute crainte de l'empereur, déclaraient ne pas vouloir se séparer du Saint-Père.

L'Église de Scutari eut plusieurs martyrs; le premier dont il est question est Marcus, curé de Chisagnio, village qui n'existe plus aujourd'hui. Homme savant, s'occupant avec un zèle ardent du salut des âmes confiées à ses soins, Marcus s'attira la haine des Turcs, qui, en 1624, s'emparèrent de lui et le mirent à mort, sur son refus d'embrasser l'islamisme. Son corps, racheté à prix d'argent par les chrétiens, fut enterré dans sa paroisse.

Pendant la guerre de Crète, les catholiques de Scutari, résolus de secouer le joug des Turcs, appelèrent à leur aide les Vénitiens, promettant de leur ouvrir les portes aussitôt que leur armée paraîtrait devant la ville. Instruit de ce projet, le pacha augmenta la garnison et redoubla de vigilance. A la suite de cette inutile tentative, les chrétiens furent accablés de mauvais traitements, et les évêques de Scutari et de Sappa durent se réfugier à Venise pour échapper à la mort. Deux franciscains, Ferdinand d'Abbisola et Jacques de Sarnano, ne voulant pas abandonner leur poste, demeurèrent à Scutari, où ils continuaient à adminis-

trer les sacrements, encourageant les chrétiens à persévérer dans leur foi. Le pacha, l'ayant appris, les fit saisir et amener en sa présence. Là, il s'efforça de les engager à renier leur religion ; mais, irrité de ce qu'ils méprisaient ses offres comme ses menaces, il les fit empaler tous les deux.

Quelques années plus tard, en 1701, Monseigneur Antoine, de Daïci, évêque de Scutari, ayant voulu arracher à la débauche une jeune fille chrétienne vivant en concubinage avec un turc, celui-ci se rendit à la mosquée, où il accusa le prélat d'avoir proféré des blasphêmes contre la religion de Mahomet. Émue par cette dénonciation calomnieuse, la foule se porta à Jubani, où demeuraient alors les évêques, s'empara de Monseigneur Antoine, qu'elle frappa de verges, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, et le conduisit aussitôt à Scutari, où le pacha le condamna à mort. Le prélat entendit avec joie cette sentence inique, et, pendant qu'on le conduisait au supplice, il ne cessa de chanter à haute voix les louanges de Notre Seigneur, quoique les Turcs l'accablassent de mauvais traitements pour le forcer à se taire ; enfin, voyant qu'ils ne pouvaient le vaincre, ils le pendirent à un arbre, où son corps resta exposé et fut pendant trois jours le jouet de cette fanatique et barbare population. Racheté par les chrétiens au prix de l'or, le cadavre du prélat fut enseveli près des rives de la Boyana, au milieu des ruines de l'église de Saint-Serge et Bac-

chus. Peu de temps après, l'archevêque d'Antivari, désirant honorer les restes de ce martyr, ordonna d'ouvrir son sépulcre, qu'il trouva vide, son corps ayant été, dit-on, transporté clandestinement à Venise.

Vingt ans plus tard, l'Église de Scutari devait une fois encore payer son tribut au fanatisme, dans la personne d'Antonio de Sorante, missionnaire franciscain. Célèbre dans le diocèse par sa charité apostolique et son zèle pour la foi, ce prêtre fut saisi par les Turcs, à Curza, village distant de quelques heures de Scutari, pendant qu'il regagnait son hospice, situé à Schialla. Aussitôt qu'il fut entre leurs mains, Hussein-Bey, leur chef, lui offrit le choix, d'être comblé d'honneurs s'il voulait abjurer la religion chrétienne, ou d'être mis à mort s'il persistait dans sa foi. Le choix du missionnaire ne pouvait être douteux ; aussi les Turcs, lui ayant passé une corde au cou, le suspendirent à une branche, puis, l'ayant redescendu avant qu'il fût mort, renouvelèrent leurs offres. Trois fois ils recommencèrent ce jeu cruel ; enfin, vaincus par le courage de ce martyr, qui ne cessa de louer le Seigneur, ils abandonnèrent son cadavre, qui plus tard fut enseveli dans l'église de Planti.

ÉVÊCHÉ DE PULATI

L'évêché de Pulati, dont le titulaire actuel est Monseigneur Doodmasei, le seul prêtre Albanais qui,

dans ces derniers temps, ait été élevé à la dignité épiscopale[1], comprend les paroisses de Chioci, Kiri, Giovanni, résidence de l'évêque, Toplana, Schialla, Temali, Duschmani, Summa, Nikaj et Martouri. La mission de Pulati, dont le préfet a son hospice à Planti, est composée de sept franciscains, tous étrangers.

Les paroisses de ce diocèse sont, à l'exception de Summa, situées dans des montagnes abruptes, au milieu desquelles existait autrefois la ville qui donna son nom à cet évêché, ville dont on ne connaît plus la position et dont on recherche vainement les ruines.

L'évêché actuel de Pulati était autrefois partagé en deux diocèses, dont l'un portant le nom de supérieur, l'autre d'inférieur. Leur réunion a eu lieu en 1520.

ÉVÊCHÉ DE SAPPA ET ZADRIMA

Le diocèse de Sappa ou de Zadrima, noms qu'il doit, le premier à une ville dont il ne reste aucun vestige, le second à la plaine dans laquelle il est situé, a pour titulaire Monseigneur Severini, de l'ordre des franciscains, sujet autrichien, autrefois missionnaire. Il comprend vingt-cinq paroisses, qui, à l'exception des montagnes de Puka et Halia, se trouvent dans la plaine. Elles sont desservies par dix-neuf prêtres ré-

1. Monseigneur Doodmasei vient d'être nommé à l'évêché d'Alessio.

guliers, tous indigènes. Après la conquête de l'Albanie par les Turcs, l'évêché de Sappa fut annexé à celui de Zadrima. Farlati, dans l'histoire de ce diocèse, rapporte les noms de dix-sept évêques de Sappa existant de 1190 à 1460, et ceux de trente-deux évêques de Zadrima et Sappa depuis 1490, époque de la réunion de ces deux évêchés jusqu'à nos jours.

ARCHEVÊCHÉ DE DURAZZO

Administré par Monseigneur Dambrosio, franciscain, sujet Napolitain, dont la résidence a été transférée de Corvin à Blinisti, l'archevêché de Durazzo, s'étendant en partie dans la haute Albanie et en partie dans la Macédoine, comprend un espace de trente-neuf lieues de longueur sur dix-sept de largeur. Il renferme quatorze paroisses, y compris la mission de Macédoine et deux couvents de frères mineurs. Il est borné au nord par l'évêché d'Alessio, son suffragant, au sud par l'ancien évêché de Croja, qui n'existe plus aujourd'hui, à l'est par l'évêché de Scopia, et à l'ouest par la mer Adriatique. Ce diocèse est desservi par dix prêtres indigènes séculiers et deux réguliers. N'ayant pas de séminaire, Monseigneur Dambrosio entretient et instruit chez lui dix jeunes gens qui se destinent à la prêtrise.

L'église de Durazzo est la plus ancienne de l'Albanie. Farlati en fait remonter l'origine à l'apôtre

saint Paul, qui, parti de Jérusalem, prêcha l'Évangile jusqu'en Illyrie, parcourant cette partie de la Macédoine appelée plus tard Nouvelle Épire. Selon cet auteur, il existait à Durazzo, en l'an 58, soixante-dix familles chrétiennes, ayant pour évêque un prêtre nommé Cæsar ou Appolonius. A partir du v[e] siècle, on la trouve citée comme métropole dans tous les conciles, et, comme toutes les autres églises de l'Illyrie orientale, elle était soumise au vicaire apostolique du Souverain Pontife, résidant à Thessalonique, et plus tard à Ochrida.

Parmi les trois évêques des premiers temps de l'Église, cités dans l'*Illyrie sacrée*, le second, saint Astius, fut martyrisé sous Trajan, avec sept Romains, qui, partis de l'Italie, s'étaient réfugiés à Dyrrachium pour se soustraire à la persécution.

ÉVÊCHÉ D'ALESSIO

L'évêché d'Alessio, dont le titulaire actuel, Monseigneur Louis Churchia[1], sujet Autrichien, de l'ordre des franciscains, comprend, outre la principauté des Mirdites, les villages se trouvant dans la plaine de Zadrima, depuis le Mathia jusqu'au pont de Blinisti et les montagnes de Boulguen, Kavesci, Velia, Frent-

1. Mgr Churchia vient d'être nommé coadjuteur de l'évêque de Scutari; il est remplacé à Alessio par Monseigneur Doodmasei, évêque de Pulati.

chi et Manatia. La résidence de l'évêque est à Kalmeti. Ce diocèse, comprenant vingt-quatre paroisses, est desservi par treize prêtres séculiers indigènes et sept Franciscains, dont le couvent, habité par le préfet apostolique, se trouve sur la rive droite du Drin, vis-à-vis Alessio.

Les commencements de l'église d'Alessio sont inconnus; l'on pense cependant que, de même que Durazzo, ils doivent remonter à l'époque où l'Évangile fut prêché en Épire. Quoiqu'il soit probable que cet évêché ait été institué auparavant, il n'en est fait mention qu'au VI[e] siècle dans l'histoire de l'Église.

DIOCÈSE D'USKIUP (SCOPIA)

L'archevêché d'Uskiup, dont le titulaire, Monseigneur Bogdanovitch, franciscain, sujet autrichien, réside à Prisren, ne compte que six paroisses : Prisren, Iakova, Ipek, Sume, Janievo et Tzernagore. La paroisse de Iakova est la plus considérable, car si la ville renferme peu de catholiques, il y a dans ses environs plus de trois cents familles mirdites du bayrak des Fanti, cultivant, comme colons, des terres concédées par des Turcs. Dans les environs d'Iakova, de Prisren, d'Ipek et de Tzernagore, il y a un grand nombre de chrétiens qui, sous un nom turc, pratiquent secrètement le catholicisme; ils sont dans le

pays nommés *Lavamani*. L'origine des chrétiens occultes doit remonter au temps de l'occupation de la Servie par les Turcs ; plus tard leur nombre augmenta. Les Impériaux s'étant, après plusieurs victoires, emparés de Belgrade, les Albanais catholiques, encouragés par les promesses du général Piccolomini qui leur faisait entrevoir l'indépendance, se soulevèrent et prirent parti pour les Autrichiens. Ces derniers, ayant peu de temps après fait la paix avec la Turquie, oublièrent leurs auxiliaires et ne stipulèrent rien en leur faveur. Pour échapper au sort affreux qui les attendait, quelques familles suivirent les troupes impériales, tandis que les autres virent leur pays envahi par les Tartares qui brûlèrent les églises, en massacrèrent les prêtres et mirent à mort tous ceux qui osaient avouer qu'ils professaient la religion du Christ. Pour se soustraire à cette horrible persécution, une partie des familles chrétiennes se réfugièrent dans les montagnes de Tzernagore, mais forcées bientôt de descendre dans les villes pour se pourvoir de ce qui leur manquait, ces familles, afin d'éviter les vexations, prirent des noms turcs et, sans abandonner leur religion, feignirent, en dehors de leurs montagnes, de professer l'islamisme. Cependant, tous les chrétiens compromis n'avaient pu fuir; pour ne pas se voir massacrées ou pillées, ou pour n'être pas contraintes d'embrasser l'islamisme, une grande quantité de familles, possédant des terres et des biens

sur le territoire de Prisren, dans les villes ou les villages d'Ipek, de Prisren, Iakova, Janievo, Guilan et Commanova, suivirent l'exemple des nouveaux habitants de la Tzernagore. Lorsqu'ils le pouvaient faire en secret, ils fréquentaient les églises, recevaient les sacrements, et quelques-uns d'entre eux recouraient aux prêtres catholiques pour en obtenir publiquement les derniers secours de la religion.

Les archevêques de Scopia, se pliant à la nécessité, crurent devoir permettre à leurs prêtres d'administrer les sacrements aux chrétiens occultes et de leur donner tous les secours spirituels dont ils pouvaient avoir besoin. Cet état de choses dura jusqu'à l'année 1703, où, dans un concile national convoqué par l'archevêque d'Antivari, concile où assistèrent tous les évêques de l'Albanie, il fut décidé qu'on repousserait de la communion des sacrements, ces chrétiens qui, tout en conservant dans le cœur et dans l'esprit la foi du Christ, manquent cependant à sa confession extérieure en suivant les usages des Turcs et se faisant donner des noms musulmans (Farlati, t. VIII, p. 147).

Une encyclique de Benoît XIV, en date du 1er août 1754, confirmant cette décision, défendit aux archevêques, évêques, prêtres et missionnaires albanais de permettre aux catholiques de prendre des noms turcs, soit pour se soustraire au paiement des impôts, soit pour toute autre cause. Qu'ils persuadent, ajou-

tait cette encyclique, à ceux qui, après avoir renié les impiétés de l'islamisme, sont revenus à la foi du Christ, de s'éloigner de ces régions, s'ils doutent de leur constance ou de leur fermeté, et d'aller s'établir dans des contrées qui ne sont pas soumises aux Turcs; car il ne doit pas leur être permis, après qu'ils ont été régénérés au nom du Christ, de conserver leurs anciens noms turcs, et si dans le cœur ils ont la foi, ils ne doivent en rien faillir à la profession extérieure du catholicisme.

Depuis lors jusqu'aujourd'hui, ces familles, quoique privées de tout secours spirituel, conservèrent cependant la mémoire des fêtes, observèrent les eûnes et se transmirent de génération en génération les prières du catholicisme qu'ils ne manquent pas de réciter chaque jour, quoique, pour ne pas s'exposer aux vexations des Turcs, ils feignent de pratiquer leur religion et leur donnent ou en reçoivent des filles en mariage.

Les prêtres chrétiens, établis comme curés dans les villages environnants, ont à plusieurs reprises tenté de déraciner ces abus et cherché, autant que c'était compatible avec la situation des esprits, de les amener à une confession publique. Celui qui, parmi ces prêtres, se distingua le plus fut le père Antonio Marcovich. Doué de constance et d'énergie, il réussit à persuader aux cent vingt familles qui composaient la paroisse de Guilan, dans le Tzernagore, d'abjurer

publiquement l'islamisme, leur promettant de supporter avec eux toutes les persécutions qu'ils auraient à souffrir de la part des Turcs et de ne jamais les quitter, quoi qu'il pût arriver.

Une démarche aussi hardie devait avoir de terribles conséquences pour ces malheureuses familles. A cette nouvelle, un cri d'indignation s'éleva de toutes parts; au lieu de calmer les esprits, les autorités ottomanes et le gouverneur Hafiz-Pacha cherchèrent à les exciter.

Arrachées de leurs foyers, ces familles furent conduites à Scopia. Là, après avoir été exposées pendant toute la route aux mauvais traitements de leurs conducteurs, elles furent jetées dans des cachots obscurs où elles eurent à endurer les tortures de la faim. Plein de charité et fidèle à sa promesse, le prêtre Marcovich les avait suivies et faisait tous ses efforts pour alléger leurs peines.

Quelques jours après, les plus anciens du village furent conduits au medjlis pour y être examinés; sans se laisser ébranler par les menaces terribles des Turcs, tous déclarèrent qu'ils étaient et qu'ils voulaient mourir chrétiens. Outré de cette fermeté, qu'il nommait obstination, Hafiz-Pacha ordonna que ces malheureux fussent mis à la torture; mais, ne pouvant vaincre leur constance, il décréta leur exil en Anatolie et la confiscation de leurs biens qui furent vendus au profit du trésor public ou plutôt, assure-

t-on, au profit de la caisse particulière du pacha.

Ici, il est impossible de dire la désolation de ces malheureuses familles devenues l'objet de la fureur du fanatisme. Vieillards, femmes, enfants s'acheminèrent à pied vers le lieu de l'exil, supportant avec joie des fatigues au-dessus de leurs forces et soutenues par Marcovich, ce digne apôtre du Christ, qui leur faisait entrevoir un meilleur avenir et une récompense éternelle pour toutes ces souffrances.

Cependant les ambassades de France, d'Autriche et d'Angleterre ayant eu connaissance de ces faits, en instruisirent la Porte, qui désigna à ces familles un village dans les environs de Brousse, leur donna des terres et les moyens de les cultiver.

Quoiqu'en apparence favorisés par ces concessions, ces malheureux eurent encore beaucoup à souffrir. Méconnaissant les ordres supérieurs, les autorités turques les laissaient manquer de tout, et chaque jour, sous un prétexte ou sous un autre, les accablaient de mauvais traitements. Une épidémie mit le comble à leurs maux et plus de la moitié périt.

Ne pouvant rester indifférent à ces souffrances, le père Marcovich, nommé leur curé dans cette nouvelle résidence, se rendit de nouveau à Constantinople, où, grâce à l'insistance des ambassadeurs de France et d'Angleterre, il obtint que ces malheureux seraient rapatriés aux frais de la Porte et que leurs biens leur seraient restitués.

Ces ordres furent exécutés ; un bateau à vapeur conduisit les confesseurs de la foi à Salonique, d'où, avec un firman spécial, ils purent regagner leurs foyers ; de cent vingt familles, comptant plus de mille personnes au départ, il ne restait que quatre-vingts individus.

Leur retour fut mal vu des Turcs du pays qui devaient, aux termes du firman, leur restituer leurs biens. Les chrétiens se voyaient sur le point de mourir de faim, lorsqu'en 1849, un employé de l'ambassade anglaise, venu à Scopia avec un nouveau firman, obtint, grâce à l'énergie qu'il déploya, non-seulement la restitution de leurs terres, mais encore le libre exercice de leur religion, et depuis lors ils ne furent plus inquiétés.

Cet exemple, donné par les gens de Guilan, ne fut pas immédiatement suivi ; la crainte des persécutions arrêtait encore les nombreuses familles qui se trouvaient dans cette position, et, tout en suppliant leur évêque d'appeler sur eux l'attention des gouvernements chrétiens, ces malheureux continuèrent à rester privés des secours de la religion.

Cependant, lors d'une des dernières tournées épiscopales faites par Monseigneur Bogdanovich, ils lui déclarèrent qu'ils étaient las d'attendre, que le hat-humaïoun reconnaissant en principe la liberté des cultes, ils ne violeraient plus les lois de l'empire, en pratiquant ouvertement leur religion ; que dans tous

les cas, ils étaient prêts à supporter tout plutôt que de rester davantage dans cette fâcheuse situation et de s'exposer à mourir hors de l'Église.

Mû par un sentiment de prudence, Monseigneur Bogdanovich les engagea à prendre patience jusqu'au moment où les nouvelles lois seraient mises à exécution, et où le gouvernement local aurait des forces suffisantes pour faire respecter les ordres de son souverain. Leur archevêque eut bien de la peine à les convaincre, et ils le jetèrent dans une grande perplexité lorsqu'ils lui dirent : « Si ce moment n'arrive « que lorsque nous serons morts, n'aurez-vous pas à « vous reprocher d'avoir perdu nos âmes? »

Ne serait-il pas temps de mettre un terme à cette situation? Les chrétiens occultes sont connus; tous les Turcs savent qu'ils ne sont musulmans que de nom. Ne vaudrait-il pas mieux que le gouvernement ottoman prît l'initiative et leur permît de pratiquer ouvertement leur religion, que de s'exposer à un immense scandale, à des persécutions sans nombre, ce qui ne manquera pas d'arriver prochainement, car les chrétiens occultes sont décidés à se déclarer, quoi qu'il arrive, et il suffirait du zèle d'un missionnaire pour renouveler les scènes de 1847.

CHAPITRE V

CHANTS [ALBANAIS

Ainsi qu'on l'a vu dans la partie de ce livre traitant des mœurs et des coutumes, la chanson joue un grand rôle en Albanie. C'est elle qui rappelle les hauts faits de la tribu et de la famille; c'est elle aussi qui flétrit la lâcheté et les mauvaises actions. Que de vengeances provoquées par des chants! mais aussi que de faits héroïques ils ont produits! que d'actes honteux a empêchés la crainte de se voir flétri par un chant, qui bientôt devient populaire et se transmet de génération en génération!

Aussi longtemps que ce sentiment existera, le montagnard Albanais luttera pour son indépendance.

Moins efféminés que ceux des Albanais de l'Épire, les chants des Guèghes sont généralement graves. Est-ce de la poésie, dans le sens donné en Europe à ce mot? En tout cas, c'est le tableau fidèle des sentiments d'une race belliqueuse. Si l'on voulait reconstruire l'histoire de l'Albanie, il faudrait, comme l'ont fait les Montenegrins, recueillir avec soin ces chants; l'on y trouverait certainement des exagérations, mais

beaucoup d'entre eux rapportant des faits célébrés déjà par les piesmas montenegrines, il serait curieux d'en faire la comparaison.

Autrefois l'Albanie avait ses poëtes, tels que le Mollah-Hussein; aussi les chants anciens sont-ils supérieurs à ceux qui se font aujourd'hui, autant par la forme que par la suite et les images. Les chants modernes, au contraire, ne sont que des couplets détachés, rapportant assez fidèlement les événements, mais que rien ne lie entre eux. On n'en sera pas étonné, en sachant que lorsqu'un événement fait sensation, quand on veut louer ou bafouer quelqu'un, une jeune fille ou un enfant fait le premier couplet, puis sur le même rhythme chacun ajoute le sien.

Depuis cinq ans que je suis en Albanie et que je m'occupe de ce travail, je n'ai pas jusqu'à présent réussi à recueillir autant de chants que je l'aurais désiré; les plus anciens sont conservés dans les montagnes, et il m'a été difficile de me les procurer. Toutefois j'ai pu en avoir quelques-uns, avec l'aide de M. Jubani, drogman du vice-consulat de France à Scutari, et je les ai traduits le plus littéralement possible. Pour donner à mes lecteurs une idée de la poésie albanaise, je joins ici quelques morceaux de cette collection, que je ne désespère pas de compléter un jour.

Ibrahim-Pacha de Scutari (1572).

« La voix des hérauts, répétée par l'écho jusqu'au fond des vallées et au sommet des montagnes, appelle aux armes les héros de la patrie, ces héros fiers et intrépides qui ne revirent le foyer natal que couverts de gloire et chargés des trophées de la victoire.

« Aussi, tous accourent anxieux auprès de leurs chefs; les armes, couvertes d'argent et d'acier bruni avec soin, resplendissent au soleil; le fusil, ce fidèle compagnon de l'Albanais, se voit dans les mains de jeunes gens qui n'ont pas encore atteint trois fois cinq ans. Tous, comme les flots du torrent furieux, se précipitent vers le danger qui les menace.

« La patrie est en péril; l'ennemi, cachant son dessein, nous envoie une ambassade; mais, derrière elle, sont les chaînes dont il veut nous charger pour nous avilir ensuite, nous rendre esclaves, faire de nous de vils serfs; telle est son intention.

« Mais devrons-nous attendre semblable injure sans que la *mort de la vie* [1] vienne s'opposer à son exécution? Devrons-nous déshonorer la renommée de nos pères, leur antique valeur avec nos indolentes perplexités?

« Non, non, la patrie est la mère qui donne le lait de son sein pour la nourriture de ses enfants; c'est l'épouse qui dans les cœurs réveille l'amour et la tendresse. Qui donc

1. Traduction littérale de l'albanais *Deka è jets*.

pourrait, si les sentiments loyaux et purs d'un fils et d'un époux sont gravés dans son cœur, ne pas répandre son sang, ne pas sacrifier sa vie, tout, pour la sauver?

« Des cris aigus portés sur les ailes rapides du vent du nord se sont fait entendre dans les campagnes; la poussière de la terre, soulevée dans l'air en globes nébuleux qui, de loin, s'aperçoivent, annonce la marche d'une armée. Ce sont les vingt mille Albanais de Scutari qui, de la vaste plaine de *Lamac-Spahive* [1], s'avancent contre l'ennemi.

« Quel est celui qui, si différent en cela de ses compagnons d'armes, montre tant de simplicité dans ses habillements et tant de modestie dans son maintien; celui qui inspire tant de terreur par sa stature colossale et son regard farouche; celui qui, l'acier flamboyant à la main, précédant les plus valeureux, montre le chemin de la bataille? C'est Ibrahim, de la famille illustre des *Mahmud-Beyoli* [2], le chef des Albanais, le héros le plus distingué parmi tous ces guerriers, autant par sa vertu que par son courage.

« Avance-toi, ô *Pasvan-Oglou* [3] *!* avec tes phalanges, tes Bosniaques, tes Roumélistes, tes Asiatiques, quoique trois fois plus nombreux que nous, porteront d'eux-mêmes le désordre dans leurs masses et causeront la défaite de ton armée !

1. *Lamac-Spahive*, qui signifie littéralement le champ de manœuvre des spahis, est encore aujourd'hui le nom d'une vaste plaine située auprès de la ville de Scutari.

2. Ibrahim, de la dynastie d'Ipek, fut le premier pacha albanais qui fut reconnu par la Porte, à la suite de la révolution que célèbre cette chanson.

3. Nom du général ottoman commandant l'armée venue pour faire rentrer les rebelles dans le devoir.

« Le sang coule à flots, et son cours est arrêté par la barrière que lui opposent les cadavres amoncelés des janissaires tombés dans trois rencontres. Les Bosniaques et les fils de la Caramanie soutiennent le combat, mais ils ne font qu'augmenter le carnage. Ahmed succombe; ainsi manque à l'armée ottomane le plus brave et le plus habile de ses généraux, celui qui les commandait après Pasvan-Oglou.

« La rage des combattants cesse tout à coup; une terreur panique s'est emparée des troupes ottomanes. Pasvan-Oglou, menacé par les siens, prend la fuite, suivi de ses soldats.

« Pourquoi fuir, ô Pasvan? Avance-toi, au contraire. Viens apprendre à connaître la valeur albanaise, pour faire comprendre au sultan, ton maître et le nôtre, les effets d'une guerre entreprise pour ternir notre honneur et attenter à notre liberté.

« Des bannières inconnues jusqu'alors, de riches et brillants étendards sont mêlés à ceux des vainqueurs; ce sont les trophées de la victoire, les dépouilles de l'ennemi, abandonnées sur le champ de bataille.

« Venez, ô généreux enfants! venez, ô époux adorés! venez dans les bras de ceux qui, avec vous, auraient tout perdu! Venez dans le sein de votre famille vous reposer des fatigues de la guerre, et enseigner à vos fils à imiter votre courage! »

Mahmoud-Pacha (1784).

« Le bruit se répand dans toute la Roumélie que le sultan a ordonné aux trois vizirs de se préparer à marcher sous le commandement du séraskier Haïdoshja.

« Les pachas ont envoyé Ciauscioli[1] à Pristina pour rassembler et prendre avec lui les spahis, car ainsi le veut le sultan.

« En une heure, cette nouvelle est arrivée à Mahmoud-Pacha; avec le courage du dragon, à peine s'il daigne jeter un coup d'œil sur le plan de la Roumélie.

« Ciauscioli regarde avec la longue-vue. De loin, de bien loin, je vois le lion arriver; il s'élance sur les spahis avec son armée. Voyez ce que fait le héros.

« Les forces ennemies se rencontrent à l'*Ikindi*[2]; la guerre et le feu durent jusqu'à minuit. Tous les pachas ont pris la fuite! Oh! comme leur armée est passée au fil de l'épée!

« Sélim-Pacha, avec ses Bosniaques, vole à l'assaut du mont Hotti, mais Ahmet-Pacha et les Albanais combattent comme les héros de l'antiquité.

« Deux cents, trois cents têtes sont coupées; des capitaines, sept restent sur le champ de bataille; les pierres, le

1. Ciauscioli, Albanais guèghe, devenu pacha, envoyé pour commander l'armée destinée à combattre Mahmoud-Pacha.

2. Prière ayant lieu à deux heures et demie de l'après-midi.

bois, la terre sont teints de sang. Voilà ce qui arriva aux malheureux Bosniaques!

« Mais voici le vizir de la mer; il arrive avec sa flotte, portant la désolation et le carnage dans ses flancs; la plaine, la mer sont couvertes de soldats.

« Scutari, la Bosnie, la Roumélie ont investi entièrement la forteresse. Deux fois, trois fois, quarante mille soldats d'élite se sont élancés à l'assaut de ses murailles. Grâces à la Providence, ils n'ont pu lui faire aucun mal! Qu'ils rassemblent, s'il leur plaît, Alep et Perse, le monde entier, ils ne pourront s'emparer de la forteresse, œuvre de Dieu.

« Le mot d'ordre est donné aux anciens *tevabi*[1] : Ne sortez pas de vos maisons, aujourd'hui et demain nous avons le Baïram; prenons courage et résistons jusqu'à la mort.

« Mujo-Baba[2] et tous les saints prient Dieu de ne pas abandonner leurs serviteurs fidèles les Albanais, et mettre leurs ennemis dans le sentier de la justice.

« Allons, volons à l'ennemi, recommandons-nous à Dieu. Ainsi parle le Lion; puis, franchissant le bastion, il s'élance au dehors. A sa vue, l'ennemi terrifié prend la fuite, et la plupart des Osmanlis restent ses prisonniers.

« Tabachi, Terzi, combien sommes-nous? Restons tous avec notre chef; chaque jour nous lui avons fait des signaux

1. *Tevabi*, gardes des pachas.
2. Mujo-Baba, nom donné à un général mort dans l'assaut de Drivasto; il est considéré comme un saint par les Albanais musulmans, qui vont chaque année en pèlerinage à son tombeau.

pour lui prouver que nous étions prêts à mourir avec lui. Que Dieu soit béni d'avoir pu lui prouver notre courage !

« Et vous, oiseaux des airs et des montagnes, pleurez le Ciauscioli, l'Albanais traître à son pays, car il a été puni, puni par la malédiction du pauvre. »

Guerre de Mahmoud-Pacha contre Kourd-Pacha, de Bérat, en 1795.

« Battez, ô cœurs, battez, car nous avons vaincu les Tosques. Scutari la guerrière s'est mesurée avec les héros de la Roumélie.

« Il dirent à Mollah-Hussein[1] : Tabacchi et Terzi se sont mis en marche, les Tosques se sont rencontrés avec les Guèghes ; ils veulent un chant pour rappeler cet événement.

« Kourd-Pacha est à Bérat ; qu'il n'en bouge pas. Quel rang a-t-il auprès de notre seigneur Mahmoud-Pacha ? Pourquoi ose-t-il s'attaquer à lui ?

« Kourd-Pacha est *verlazi*[2] ; il fait la guerre contre son seigneur. Il tremblera de peur en entendant son *tambulaz*[3] trois heures au delà du Skumine[4].

« A ce bruit, Kourd-Pacha s'est enfui dans le Téké en abandonnant ses étendards ; il s'arrache la barbe et les

1. Poëte Albanais.

2. Expression de mépris, n'ayant pas son équivalent en français, signifiant vagabond.

3. Espèce de petit tambour d'une forme conique, dont se servait autrefois la cavalerie turque.

4. Rivière auprès de Bérat.

moustaches, et, dans la crainte du sort qui l'attend, il tombe évanoui.

« Mahmoud-Pacha monte son destrier; il précède ses troupes en leur criant : En avant! en avant! aujourd'hui, s'il plaît à Dieu, je tuerai de ma main Kourd-Pacha de Bérat.

« Partout où il va, ce lion rugissant, Dieu lui a donné de porter la terreur avec lui. Il attaque le Téké de Baba-Hassan à Pékini; les effets, les armes, les bagages deviennent sa proie.

« Véli et toi, pauvre Tahir, tu t'es réfugié dans un moulin, tu le défends avec courage; mais que pourrez-vous faire contre ce vautour dévorant? La mort vous attend, et vos Tosques, criblés de balles, montrent leur habileté à la course. Longtemps ils se rappelleront de la valeur de Guèghes.

« Agha-Rouka leur crie : O Tosques, pourquoi fuir comme des femmes? à quoi servent ces sabres que vous portez? Ralliez-vous, dispersez-vous en tirailleurs; attaquez bravement vos ennemis, tranchez-leur la tête avec vos yatagans Mieux vaut mourir mille fois que de vivre déshonorés.

« Ils n'entendent pas sa voix, ils s'enfuient en désordre. Allez, ô Tosques de Bérat, chaussez vos *opanques*[1] et ne vous mesurez plus avec les Scutarins; car eux ne savent pas fuir, et leurs longs fusils frappent loin. »

1. Chaussure faite d'un morceau de cuir attaché sur le pied avec des courroies.

Mort de Mahmoud-Pacha (1796).

« O pacha! pacha de Cavaja! votre douleur doit être bien grande, car votre oncle est resté sur le champ de bataille! —Oh! ce n'est pas la mort de mon oncle que je regrette; n'a-t-il pas péri de la mort des braves? mais si je pleure, c'est que nous avons perdu la bataille. Dans cette église antique, aujourd'hui sont restées ses bannières. Pleurez, pleurez, ô Mirdites, car vous n'étiez pas là, et le pacha est resté seul!

« De ces haies, de ces barricades, l'infidèle est sorti nombreux comme des mouches. Quel sera votre désespoir, car vous n'étiez pas là, ô vous mes Mirdites! car vous n'étiez pas là! sans cela le pacha ne fût pas resté seul!

« Avant de mourir, Mahmoud-Pacha s'est écrié : Malheureux que je suis! je ne laisse pas un fils, pour me venger et se battre avec les Palabares! Battez-vous, ô Mirdites! vengez le pacha qui, parce que vous n'étiez pas là, est resté seul!

« Mahmoud-Pacha est resté sur le champ de bataille; son corps, couvert de blessures, est tombé à l'entrée de cette église faite de pierres carrées. O mes braves Mirdites, vengez votre pacha, car, vous présents sur le champ de bataille, il ne fût pas resté seul!

« O jeunes gens de Gruda! des créneaux de vos maisons frappez ces Pipéri et ces Palabares, qui tuèrent le pacha avec des balles partant des haies, derrière lesquelles ils s'étaient cachés. Battez-vous, ô Mirdites, car vous n'étiez pas là, et le pacha est resté seul!

« Ah! je vous en prie, ô Sadik, ne me taillez pas la tête avec un couteau, comme le boucher le fait à la brebis! Tranchez-la avec le yatagan, que je ne meure pas déshonoré! O lions de Scutari, en avant, mes fils, entrez dans le Montenegro! en avant, mes fidèles guerriers Mirdites, faites à ces infidèles pleurer des larmes de sang, pour venger le pacha qui, si vous aviez assisté à cette bataille, ne fût pas resté seul! »

Chanson de Redjeb-Agha, qui a combattu en Égypte, il y a soixante-dix ans environ.

« Un mardi, entre deux vêpres dans le Caire, commença la bataille. Qui est courageux et brave, suive Redjeb-Agha. Redjeb-Agha leur dit: Soutenons-nous les uns les autres, la victoire sera vers notre droite; qu'importe la mort, lorsqu'elle est glorieuse!

« Louanges à Redjeb-Agha, le premier parmi les Albanais! Qu'il puisse devenir pacha à trois queues! Que Dieu exauce les prières que font pour lui les pauvres et le peuple!

« Les Turcomans sont près, ils descendent dans la plaine; en avant, mes enfants! combattons poitrine contre poitrine, afin que notre sang fasse connaissance avec le leur. Loin de nous les fusils: le yatagan est l'arme des braves, car sa blessure est prompte et certaine.

« Ainsi parla Redjeb-Agha, et les Turcomans se sauvèrent dans la mosquée; mais, battue par le canon et les mortiers, elle fut réduite en cendres, et les Turcomans y trouvèrent la mort.

« Après avoir taillé sept de leurs têtes, Redjeb-Agha perdit la sienne; ses amis et ses femmes ne pleurèrent pas, car ses fils avaient pour héritage son héroïsme et son courage. »

Chant en l'honneur d'Élia Jubani.

« La jeunesse s'arme, défiant le péril; la bannière, signe de la gloire nationale, flotte en jouant avec les bouches des fusils. Les armes scintillent comme le feu alimentant le courage des braves qui volent au combat.

« Au milieu de ses compagnons marche un héros qui, par son silence, par sa démarche belliqueuse, inspire l'admiration et la terreur.

« C'est Élia, un des valeureux champions qui, dans mille rencontres, honora le drapeau ottoman. C'est un des rameaux de l'illustre race de Scanderbeg, qui, quoique éteinte, laisse ses racines dans cette terre où, plus que partout ailleurs, survit la bravoure albanaise. Schialla, Baba et Jubani sont les foyers où s'est conservé le feu héroïque qui distingue cette race, et qui s'est répandu dans trois familles.

« Holà, mes fils, courez; aujourd'hui une nouvelle gloire nous attend, notre valeur décidera la journée. Préparez vos esprits à l'entreprise difficile qui nous est confiée; la guerre demande fermeté, discipline, obéissance complète aux chefs qui dirigent votre valeur. Je m'exposerai le premier au feu et au combat; suivez-moi partout, et si une balle ne vient pas m'atteindre, partout je vous précéderai.

« Ali-Serdar s'avance; devinant le destin qui l'attend, il reste indécis; ses braves grincent les dents, prévoyant leur sort. Le combat commence, les balles homicides volent de part et d'autre; celles d'Élia ont déjà frappé un grand nombre de Tosques. Les yatagans reluisent au soleil; mais leur splendeur est bientôt ternie par le sang qui, par le massacre des Tosques, coule comme un fleuve.

« Fuyons, mes frères, fuyons; courons, si nous ne voulons tous succomber; Élia, comme un tigre en fureur, nous suit en bondissant. Personne ne peut résister à ses armes et aux hommes qui le suivent, car il est le descendant de celui qui vécut pour la terreur des Turcs, et dont le nom survit pour servir d'exemple à la postérité. »

Appel aux armes

« Un cri s'élève qui parcourt la plaine : Debout, jeunes gens, préparez vos armes et laissez vos épouses pour aller combattre à Bagdad. Nous irons en chantant montrer notre valeur, notre courage de lion, pour faire voir à ces Asiatiques efféminés que jamais aucune mère ne fit d'enfants aussi braves que nous. En avant, courageux jeunes gens, brandissez vos sabres, marchons à l'ennemi, afin de couvrir de gloire une fois encore le nom albanais, ce nom redouté de tous.

« Ali-Dasci attaque l'ennemi comme un dragon; plus prompt que le vent, plus rapide que l'éclair, il prépare les sépulcres et sème le deuil sur ses pas. Jeunes gens, imitons son exemple, afin que personne ne puisse dire que l'Albanais, de sa patrie jusqu'à l'Euphrate, partout où il s'est

porté, n'importe dans quel temps et sous quel climat, n'a pas toujours fait preuve de valeur. »

Chanson de Fasli-Rossi de Castrati,
faite il y a cinquante ans environ.

« Fasli-Rossi, lui et ses trois compagnons, se dispersent parmi les rochers de Méhémed. Je te cherche pour te dire un mot : S'il est vrai qu'aujourd'hui Redjeb fût fait voïvode, accordez-moi, ô Dieu, le bonheur de le rencontrer! Que je puisse lui disputer le passage! mais qu'il vienne lui-même!

« Il l'attend la nuit, il l'attend le jour; enfin, il trouve son ennemi. Où es-tu, mon fusil, mon espoir? Toi qui fus toujours fidèle dans les mains de celui qui, aux moments les plus difficiles et les plus solennels, jura par ta réputation; toi qui jamais ne manquas ton coup.

« A peine eut-il parlé, que la voix d'un homme mourant, rendue plus rauque par le sang lui sortant de la gorge, annonça à toutes les montagnes la défaite et la fin de Redjeb.»

Chanson du prince des Mirdites, Lech-Sii
ou Alexandre le Noir.

« Lech le Noir envoie un messager : Vous direz à Marko que je ne suis pas mort, mais qu'ils m'ont renfermé sous des voûtes; ils m'ont déchaussé et dépouillé, ils m'ont pris mes deux pistolets. Allez, Tosques, n'ayez plus peur; si c'est aujourd'hui le jour où l'on doit me donner la mort, ne me laissez pas seul, et apprenez de moi comme meurt un homme de cœur.

« Nicolas Dedousci envoya ces paroles : Dites à ma mère de ne pas pleurer pour moi, car je tombe ayant près de moi le fusil; et quel meilleur compagnon pourrais-je désirer? Halil-Hadji est mort, c'est sous mes coups qu'est tombé Halil-Hadgi. Djon, mon capitaine, prends mon *dolama*[1], porte-le à la montagne, pour que les pasteurs se rappellent de moi et qu'ils puissent me pleurer, en faisant le chant funèbre. Nicolas Dedousci est mort, est mort parce que ses armes ne prirent pas feu.

« Lech-Sii, chef des Mirdites, a dit : Sept montagnards sont sortis pour m'attendre; j'en ai blessé quatre, j'en ai tué deux; mon corps a été taillé en morceaux sous les coups de yatagan. Mais qu'importent les blessures, puisque je me suis payé moi-même et que je n'ai laissé aucune honte aux Mirdites. Quand mes habits ainsi que mes deux pistolets et mon yatagan seront portés à l'assemblée funèbre de mes parents, ne pleurez pas pour moi, ma mère, car la race de Prel-Osman et cent autres familles ont pleuré avant vous, car leurs fils étaient tombés sous les coups de votre fils.

« Djianous-Schella attend avec ses armes ceux qui ont tué Lech-Sii, son ami; ses balles atteignent toujours le but, jamais elles ne le dépassent d'un pouce. Djianous-Schella, après avoir cherché partout, a vengé cette nuit le sang de son *pobratim*. Aussi ce matin, pour célébrer sa joie, il a réuni tous les Mirdites. Combien il en a mis à mort, Djianous-Schella!!! Aujourd'hui elles pleurent, les mères et les épouses de ceux qui tuèrent Lech-Sii! Allons, ma mère, allons, donnez à boire à nos amis, car la soif les étrangle, et déjà ils sont devenus noirs. »

1. Espèce de redingote blanche portée par les Mirdites.

Chanson faite lors de la révolte de Scutari contre Hafiz-Pacha.

« Tous les anciens furent appelés à la forteresse; il y avait là le pacha, le cadi et le medjlis; c'était un samedi; on y lut trois firmans. Dans le premier, on frappait Scutari d'un nouvel impôt; l'autre lui demandait des soldats; le troisième voulait qu'elle rendît les armes. Mais jusqu'à ce jour Scutari avait joui de son indépendance; parmi sa population se trouvent des lions dévorants; aussi s'écrièrent-ils : Nous ne voulons plus vivre; mieux vaut mourir que subir de semblables humiliations.

« Le mardi suivant, à deux heures de la nuit, le combat s'engagea dans la ville; Hafiz-Pacha envoyait ses nizams pour enlever Hamza-Agha. Qui est courageux et brave, cria le tellaldji[1], qui ne craint pas la mort, vole au secours d'Hamza-Agha, avec le yatagan, son fusil et ses deux pistolets. Ne croyez pas, ô soldats du Nizam, que Scutari ressemble à Babuna[2]; ici, vous trouverez la mort. Dans la mosquée d'Hadji-Baïram, les enfants de Scutari se sont rassemblés, les Nizams leur ont donné l'assaut; mais au milieu de la fumée et du feu, ils ont été battus et passés au fil de l'épée.

« Scelo, que Dieu le conserve, arrive avec ses fustanelles, et Hafiz-Pacha commence à trembler. Écoute, Hafiz-Pacha, lui dit Hussein-Hotti, si tout Scutari prend les armes, pas

1. Crieur public.
2. Position, près de Perlépé, où l'armée de Mustapha-Pacha fut mise en déroute.

un de nous n'en échappera. Ne crois pas, avec tes huit bataillons, faire comme à Monastir; Scutari te déshonorera et te couvrira de honte.

« Le quartier de Terzi et celui de Tabachi se jurent l'un à l'autre fidélité. Que celui qui obéira à Hafiz-Pacha puisse avoir la face noire! Que ses enfants meurent sans être vengés! Les Nizams ont voulu sortir sur les rives du Kiri; prenez les armes, ô vous de Tabachi! s'écrie Hussein-Bey, de la race des pachas; marchons vers eux, rendons-leur feu pour feu. Les gens de Tabachi sont des braves sachant mourir, partout où on les place; ils savent résister. Aussi, quoique leurs pistolets soient brisés, ils n'abandonnent pas les barricades.

« Hotti, Castrati, Schialla et Schochi, la Posrippa et Scutari s'élancent sur le pont et vont donner l'assaut à Torobosc, où ils prirent des têtes et des étendards. Sélim-Réchi, à la bouche tordue, dans le moulin était bloqué; Rensi marche à l'assaut, et le commandant prend la fuite à la tête de ses réguliers. Partout, l'ennemi est vaincu. Scutari! Scutari! aujourd'hui encore tu as conservé ta réputation; courage, que Dieu vous aide, enfants, et vous obtiendrez toujours la victoire! »

Chanson faite en 1813.

« Le peuple Français a levé la tête, il a tué ses rois; moines, prêtres ne lui plaisent plus, il veut des hodjas comme le sultan. Des papiers il a fait des cartouches, des cartouches pour les fusils de ses soldats. Il a détruit les images, ruiné les églises. Il a fait justice de la Russie.

« L'Autriche s'est préparée ; elle guette comme le chat guette la souris. Regarde que fait Bonaparte : il monte sur les épaules des Turcs !

« La France, l'Angleterre, l'Autriche et la Russie se sont réunies en congrès pour savoir comment prendre entièrement la Turquie et s'entendre sur son partage.

« A l'Anglais, on concédera les îles. De l'Égypte, cette terre féconde qui nourrit l'Europe entière, la France s'en réserve la possession, car pendant un jour elle en a furtivement respiré l'air.

« Les belles et fertiles provinces de Bosnie et d'Albanie, ces montagnes d'or et ces héros tiennent à cœur à l'Autriche ; elle les veut ; elle les aura, lorsque ces lions deviendront des agneaux.

« La Russie, la dernière mais la plus fine, se tait ; elle se réserve trois provinces riches, belles et fertiles, où le grain et les pâturages croissent en abondance.

« Combien il est agréable de se laisser bercer de douces illusions, de rêver dans un demi-sommeil un avenir riche et longtemps désiré ! Mais tout à coup l'on se réveille, et les pauvres mortels maudissent le temps perdu en vains projets.

« De même cet immense édifice, partagé en morceaux, reste en entier et à un seul maître ; les diviseurs avaient oublié que, pour se partager un empire, il faut de la fortune et de la raison. »

Le Printemps.

« Ah ! quelle fleur gracieuse ! Qu'elle est belle ! Ouvre, ouvre tes petites fleurs si douces et si agréables à voir. La variété de tes brillantes couleurs, jointe à la délicatesse de ton tissu inimitable, réjouit le monde entier et donne à la terre un joyeux aspect.

« Mais apprends, ô fleur si désirable, qu'une crainte attriste nos cœurs. Jusqu'au dernier matin du cruel hiver, nous redoutons la neige; Dieu veuille que nous soyons trompés, car alors le printemps, espérance de tous les cœurs, ne voudra pas, lui, te flétrir.

« Le printemps ! ah ! quelle saison heureuse ! Alors apparaissent les violettes et les jacinthes; alors l'amant sent son cœur battre plus vite, et chante ses amours comme le rossignol, habitant des jardins. »

Le fait suivant, arrivé il y a vingt-cinq ans environ, a donné lieu à la chanson que nous allons rapporter.

Un certain Tahir-Mala de Bugna, de la tribu de Gascii, dans le pays du Dukadgini, ayant donné pour femme à son fils une jeune fille de Schialla, de la *fratellanza* de Bobi, était parti avec une suite considérable pour chercher la fiancée.

Suivant la coutume du pays, l'on se réunit en grand nombre pour aller prendre l'épouse, qui revient précédée des bannières de la tribu. Au retour, de loin en

loin, on s'arrête pour tirer au blanc. Les gens de Bugna firent ainsi, et en revenant de Bobi, comme ils traversaient un endroit couvert de sépulcres, au milieu desquels s'élevait une croix, afin d'indiquer que c'était un cimetière chrétien, ils ne trouvèrent rien de mieux que de prendre pour cible le signe de notre religion, et tout en riant et se moquant des chrétiens, la couvrirent de balles.

La tribu de Schialla, ayant appris cette insulte, courut aux armes pour la venger, et n'ayant pu rejoindre les auteurs du sacrilége, arrivés déjà dans leur pays, ils voulurent le faire payer aux familles de Bobi, qui en étaient la cause innocente.

Celles-ci proposèrent alors aux gens de Schialla d'attendre une semaine, les autorisant à faire d'elles ce qu'ils voudraient, si, durant ce temps, elles n'avaient pas vengé l'honneur de la croix et de leur pays. Cette convention fut acceptée; le lendemain, les jeunes gens de Bobi partaient pour Bugna, où ils tuèrent deux neveux de Tahir Mala. Non contents de cette vengeance, ils entrèrent dans la mosquée, où ils tuèrent un porc, frottèrent les portes de son sang, et placèrent sa tête sur le pupitre où se tient le hodja lorsqu'il dit la prière.

Les musulmans, voyant ainsi leur mosquée profanée, coururent se plaindre à Mustapha-Pacha-Scodrali, qui se prépara à envoyer une armée afin de punir la fratellanza de Bobi. Les Schialla, l'ayant ap-

pris, se réfugièrent chez Dod-Prinka, prince des Mirdites, qui, étant allé trouver le pacha, lui déclara que, si des troupes marchaient contre Schialla, non-seulement il les soutiendrait, mais encore que, pour les défendre, il appellerait aux armes toutes les montagnes chrétiennes; que Mustapha était donc libre de le faire, s'il voulait voir commencer une guerre de religion dont la fin était facile à prévoir. Le pacha, épouvanté, calma Dod-Prinka, et il fut convenu que l'honneur de la croix serait compensé par la profanation de la mosquée. A la suite de cette décision, les montagnards chrétiens firent la chanson suivante, que les Mirdites ne manquent pas de chanter devant les Turcs, chaque fois qu'ils en trouvent l'occasion :

« Islam Demousci, jeune homme intelligent, s'écrie : O Bugna, rassemblez-vous à la mosquée, un nouveau hodja [1] est arrivé. Ce n'était pas un hodja, mais un porc.

« Ce n'était pas un hodja habituel, mais un porc et ses quatre jambes, ayant une dent longue de deux palmes, pour faire une pipe à l'uléma.

« Hodja, mets ta pelisse brodée d'or; prépare une tasse de café à ton nouveau compagnon, une tasse de café avec du sucre, et après l'avoir remplie, apporte-lui toi-même ta pipe.

« Que se passe-t-il donc dans la mosquée, que tout le monde murmure? Je le comprends; le porc, ce nouveau

1. Prêtre musulman.

hodja, est monté dans la chaire, et les infidèles lui ont coupé la queue. Gloire à Bobi, qui a bien combattu pour le Christ!

« Demandez au ramazan[1] : Pâques a vaincu le baïram! Courage, ô Pâques héroïque, écrase le baïram et laisse-le sans bras. Quand autrefois il t'a vaincu, comme il se moquait de toi, comme il te poursuivait en te jetant des pierres!

« Maintenant le hodja dit au derviche : Qu'allons-nous faire de cette viande? Partageons-la à la tribu, maison par maison, peu vers la tête et beaucoup du côté de la queue[2].

« Tahir Mala s'était écrié : Trois cloches m'ont rendu sourd; mais je jure de ne plus aller à la montagne, de ne plus sortir, tant que Bobi restera dans Schialla, et que nous ne l'aurons pas détruit.

« Bobi a tué les neveux de Tahir-Mala. Sous la protection du vizir et de Hassan-Agha, Bobi sera détruit, et, lors

1. Jeûne des musulmans. Dans ce couplet il est fait allusion à un combat entre la Pâque des chrétiens et le Baïram (fête des musulmans), combat pendant lequel ce dernier resta vaincu. Dans la crainte d'un semblable événement, les Turcs de Scutari, il y a quinze ans à peine, ne fêtaient jamais le Baïram le dimanche, et le retardaient chaque fois qu'il coïncidait avec la Pâque chrétienne.

2. Il est ici fait allusion à une tradition existant dans la montagne, suivant laquelle Mahomet serait sorti un jour avec un chrétien pour voler. Ne pouvant prendre autre chose, les associés dérobèrent une truie, qu'ils partagèrent en deux en tirant au sort; la tête, les épaules et une grande partie du corps restèrent au chrétien, tandis que la queue et les cuisses seulement devinrent la propriété de Mahomet. Mécontent de son lot, le *prophète* défendit aux siens de manger à l'avenir du porc.

même qu'il donnerait trois garants[1], toutes ses familles seront chassées de la vallée de Schialla.

« Jakova jeta le cri d'alarme. Bobi s'enfuit chez Doda, chez le chef des Mirdites ; celui-là dit au pacha : Sang pour sang, mosquée pour croix, et le pacha y consentit bien vite. »

*Chanson de Mollah-Hussein, commençant par l'*ÉLIF
et finissant par le IÉ *de l'alphabet turc.*

« Allah ! comme je me consume d'amour pour toi, Alucha ! Je te jure que la vie me quitte et que bientôt je ne serai plus. Je te le promets, tant que je serai vivant, aucune autre beauté ne touchera mon cœur.

« Mais je suis resté comme le poisson sur la plage, et pour moi il n'y a plus aucun remède. Tous tes gracieux mouvements m'ont à toujours enchaîné.

« N'es-tu pas la sultane des astres, de la lune, du soleil et des étoiles ? Tous les anges du monde et des sept cieux t'admirent ; Dieu fasse que tu puisses écouter mes prières ! Que tes baisers, nourriture délicieuse, soient la mine où Hussein, ton adorateur, puisse toujours puiser !

« Que ton regard est tendre ! Quelle douceur se répand de tes lèvres ! Oh ! Alucha, si tu es cruelle et barbare, c'est que tu n'as pas connu l'amour !

« Ton cou a la blancheur de l'étoile du matin. N'as-tu

1. Il est d'usage dans la montagne, lorsqu'on fait la paix, de donner des garants.

pas la crainte de Dieu, pour laisser ainsi souffrir un pauvre qui baigne de ses larmes les plaines et les montagnes, à qui l'amour ne laisse pas de repos? Mon temps s'écoule dans les pleurs, et je suis terrassé par mon amour, comme le rossignol par le vautour.

« Ah! heureux celui qui, après avoir été tourmenté sur la terre, se rencontre dans le paradis avec l'objet qu'il a aimé! »

Autre chanson d'amour.

« Oh! je te le jure, ta beauté est sans pareille! De toi, mon seigneur, Dieu augmente le pouvoir. Mais, écoute mes chants, écoute la pauvrette, et ne la renvoie pas à une autre porte.

« Heureux, ô mon souverain, qui peut te contempler! Quelle est la plume qui pourra décrire tes charmes et les convertir en un écrit lisible? Ton caractère est celui d'un ange. Tu es pour moi la plus céleste des créatures; en ta présence tout le monde disparaît. Parle, ordonne, que je serais heureuse de te sacrifier mes jours! Sur la terre, tu es mon empereur. Heureuse celle qui t'écoute! ne m'oublie jamais si tu ne veux pas que je meure. Tes cheveux sont blonds comme l'ambre, tes sourcils noirs comme l'aile du corbeau, ton regard profond comme l'immensité; tes dents sont des perles, tes lèvres du corail. Puissé-je mourir dans un de tes baisers! »

Chanson des montagnes des Dibres, intraduisible en français, dont la version a été faite mot à mot en italien.

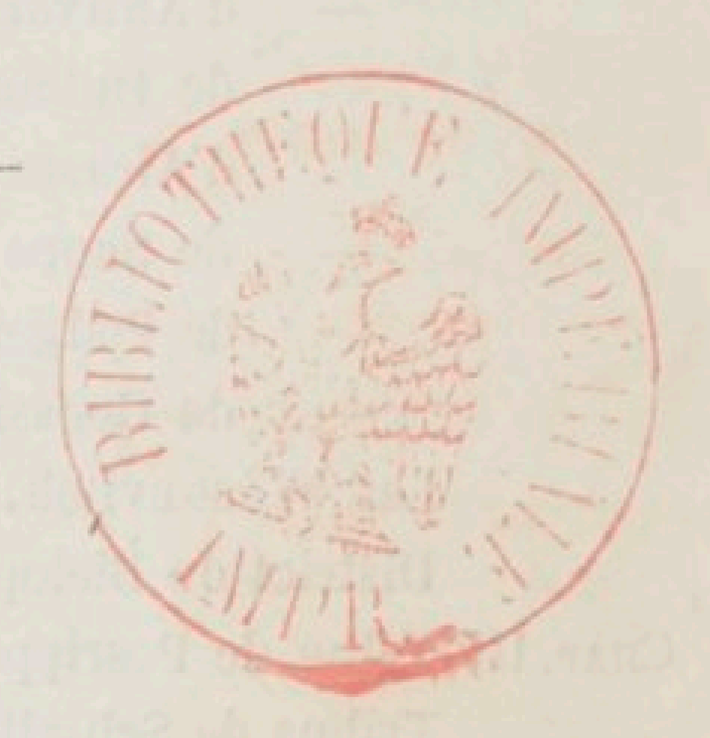
« Il Gilet cò fiori
« Ti posse venir un accidente,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo nel vetro,
« Il viso col rossetto,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo nel prato
« La fede me l'hai data,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo nel capo
« Esci e parla con me,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo giovane
« Io vengo con te
« O Pomo piccolo!
« Garofolo ridoppio
« Io vi muojo nella corte,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo tenero
« Mi struggo nel pregarti,
« O Pomo piccolo!
« Io vado a mietere
« Lo zio non posso schivare,
« O Pomo piccolo!
« Io vado a mietere
« Lo zio perche non prendi,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo sulla pietra
« Il cuore mi hai lacerato,
« O Pomo piccolo!
« Il Gilet con oro
« Non v'insuperbite,
« O Pomo piccolo!
« Quando tu monti nel fico
« Ti sono innamorato,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo sul Gelso
« Sono il tuo amante,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo colorito
« Mammella bianca,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo sulla sabbia
« La mano sulla cinta,
« O Pomo piccolo!
« Garofolo nel concime
« La mano sotto il busto,
« O Pomo piccolo! »

FIN

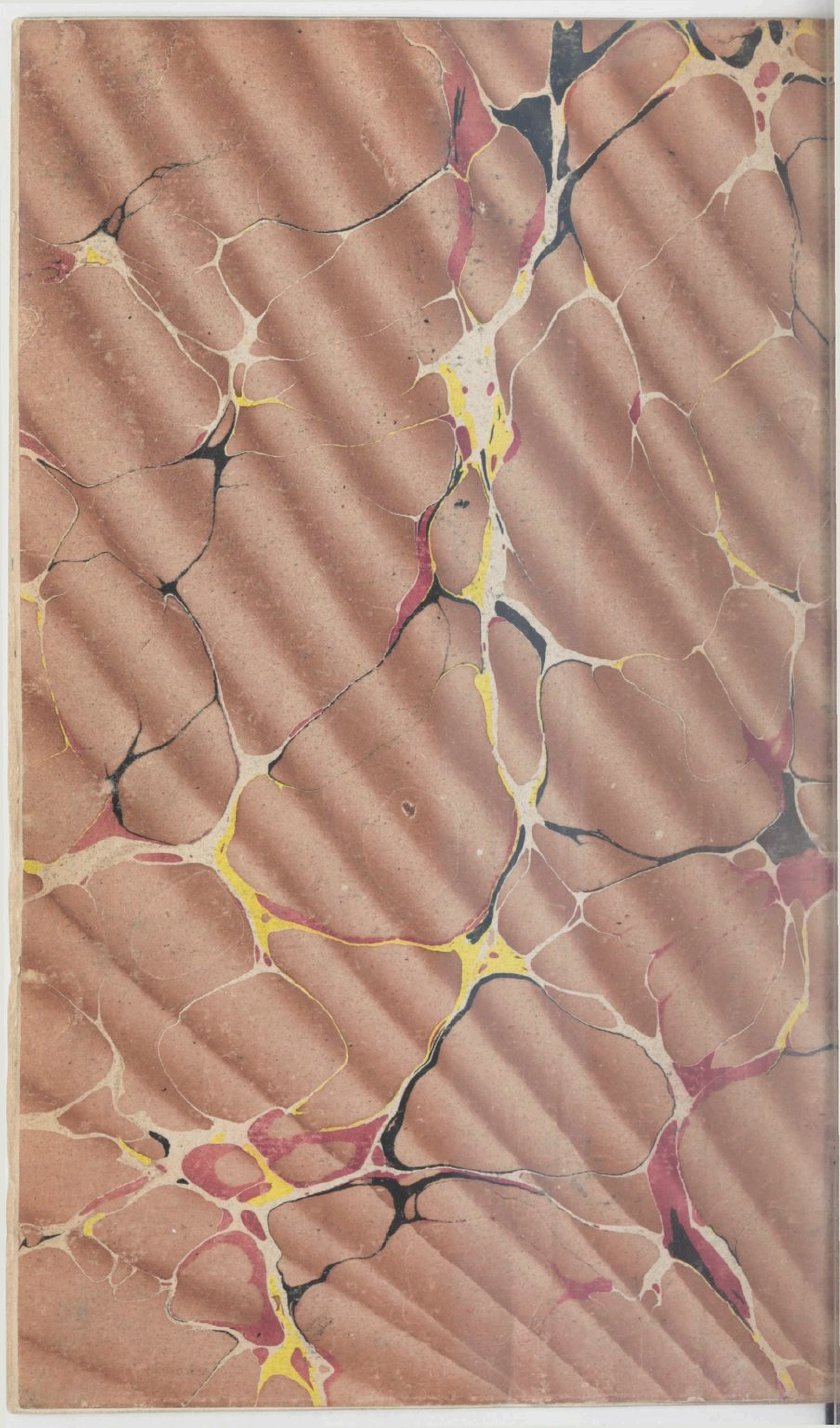
TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE



PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 01954556 7